

**DISCOURS
POLITIQUES,
HISTORIQUES ET
CRITIQUES, SUR
QUELQUES...**

Claude Camille Goeric
Francois Albon



6

12-f

21



*Sic propius
otius*

*consuluit
Anno 1783*

8/12/1783

xv.6.17.

DISCOURS

POLITIQUES, HISTORIQUES

ET CRITIQUES

SUR

QUELQUES GOUVERNEMENS

DE L'EUROPE,



Par M. le comte D'ALBON, des Académies de
Lyon, Dijon, Rome & Nîmes, de celles
des Arcades & la Crusca; des Sociétés de
Florence, Berne, Zurich, Chambéri, Hesse-
Hombourg, &c. &c. &c.



Nullius in verba.



A NEUCHÂTEL,
De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIX.





AVERTISSEMENT



JE me propose dans ces Discours , de tracer les principaux événemens de l'histoire , de montrer les bonnes & mauvaises qualités des gouvernemens , de faire connoître les mœurs , les usages , les loix , la population , l'agriculture , le commerce , les finances , les impôts , la littérature & les arts des peuples que j'ai en vue. Cette entreprise est immense. Si je me suis égaré dans mon travail , ce n'est ni par préjugé , ni par mauvaise foi. La vérité est au milieu des hommes , je l'ai cherchée dans mes voyages , & je la présente telle que je crois l'avoir trouvée. L'abondance des matieres m'a engagé à faire deux Discours sur l'Angleterre : l'article des Américains , qui se trouve dans le second , est depuis long-tems imprimé. On peut y voir que les événemens postérieurs ont justifié une partie des idées que j'ai eues.

Cet ouvrage aura deux volumes : le

A ij

AVERTISSEMENT.

premier contiendra quatre Discours ; deux sur l'Angleterre , un sur la Hollande , & un sur la Suisse ; le second volume en renfermera trois , dont deux sur l'Italie , & un sur l'Espagne & le Portugal. Ce second volume ne tardera pas beaucoup à paroître.





DISCOURS

S U R

L'ANGLETERRE.

C'EST dans les plus cruelles convulsions que l'Angleterre a établi la forme de son gouvernement. Lassé de voir au-dessus de lui des souverains trop puissans, le peuple conçut l'idée flatteuse de les mettre à ses pieds : il ne pensa pas à leur arracher le sceptre des mains ; loin de les dépouiller de la dignité suprême, il consentit à les environner de toute la pompe de la majesté souveraine, & à les appeller du nom de rois, pourvu qu'il régnât lui-même. Politique adroit & caché dans ses vues, il montra, si nous en croyons l'opinion commune, encore plus de profondeur & d'habileté dans la manière de les remplir. Il ne couroit pas après l'ombre, il saisit la réalité. Le fantôme de la royauté resta toujours dans le palais S. James, & le parlement fut roi.

A iij



Cette grande révolution demandoit toute l'énergie de l'enthousiasme populaire , l'état reçut les plus violentes secousses ; le succès anima les esprits , & les efforts redoublèrent. L'ancien édifice fut battu en ruines ; il s'entr'ouvrit bientôt de toutes parts , il ne tarda pas à crouler. Sur ses débris , teints & fumans encore du sang d'un grand nombre de citoyens , furent assis les fondeurs du temple qu'on se proposoit d'élever à la liberté. Le tems , les passions , les crimes , les meurtres , peut-être même les attentats acheverent l'ouvrage. Ceux qui tiennent à la flatterie & à l'intérêt , auroient employé d'autres termes ; ils auroient dit la fermeté , la constance , le zèle du bien public , la grandeur d'ame , la justice : mais l'homme qui va peindre de grands objets & prend le pinceau d'une main tremblante ou timide , ne donnera jamais que des portraits flattés & peu ressemblans , des tableaux infidèles & trompeurs.

Séparée du reste de l'Europe par sa position géographique , la Grande-Bretagne diffère encore plus des autres états par son gouvernement. De ce que ses loix constitutives ne ressemblent qu'à elles-mêmes ; de ce qu'il en a coûté des efforts prodigieux pour en concevoir le plan , pour les proposer , leur donner la sanction , & les mettre en vigueur , des esprits prévenus en faveur du génie de la nation , concluent qu'on ne peut révoquer en doute la beauté de ce code législatif , & le regardent sans examen comme

un chef-d'œuvre dont les siècles futurs ne sauroient atteindre la perfection, ainsi que les âges passés n'ont pu en fournir le modèle. Mais ignore-t-on que la nature ne travailla jamais plus long-tems & avec plus de peine que pour enfanter des monstres; & que ces monstres, pour être uniques dans leur espèce, n'en sont quelquefois que plus hideux?

Il s'agit d'une grande cause : avant d'asseoir un jugement, balançons les preuves, discutons les faits; entendons parler ces écrivains qu'une admiration aveugle pour les Anglois a prévenus en faveur de leur gouvernement; analysons les motifs dont ils étaient leur opinion. Serrons-les, formons-en un ensemble; & loin de les présenter sous de faibles couleurs, ajoutons, s'il se peut, à leur force. Voici quelle est la manière dont ils raisonnent.

De tous les gouvernemens établis sur la justice & conformes à la raison, il n'en est aucun qui n'ait des avantages incontestables : mais ces avantages peu multipliés disparaissent à côté du grand nombre d'inconvéniens & de vices qui sont inhérens à la forme ou à l'essence de chacun de ces gouvernemens. Dans les mains du peuple, l'autorité semble pourvoir plus sûrement au bien des individus; mais dans un état démocratique, tous aspirent naturellement à prendre le gouvernail, & personne ne veut être à la manœuvre. On ne voit bientôt que des magistrats qui commandent : on cherche

inutilement des sujets qui obéissent. La liberté dégénere en licence , l'ambition ouvre la porte au désordre , les loix se taisent , l'amour de la patrie cesse de parler au cœur ; il n'est plus de citoyens ; pour en faire des esclaves , il ne faudra qu'un génie hardi , remuant , échauffé par la passion de régner. César donne des fers à Rome ; mais avant même qu'il pensât à usurper l'empire , la république n'existoit plus.

Cette forme de gouvernement flatte le plus grand nombre ; mais elle touche de trop près à l'anarchie , ce monstre qui , trop informe pour vivre long-tems , n'en est que plus cruel , & semble défier les siècles d'effacer les profondes traces de ses ravages. En naissant , il déchire l'état qui l'a fait naître ; en expirant , il le livre aux horreurs de la tyrannie , s'il ne vomit pas même sur lui la destruction & l'ancantissement par ses divisions intestines. Carthage se précipitoit vers sa ruine : en la forçant à une heureuse diversion , les légions romaines reculèrent le moment fatal , & retardèrent la catastrophe. Cependant la haine se rallume au-dedans pour ne plus s'éteindre , les partis ne tomberont qu'avec la république. Dans leur fureur , ces fiers Africains s'appent les fondemens de leur superbe ville. Scipion & Marius arrivent & portent le dernier coup ; la chute est déterminée , & le colosse ne subsiste plus. On l'a cru , l'histoire l'a écrit dans ses fastes , “ Rome a vaincu & ruiné „ Carthage.... „ La vraie politique ose effacer

le nom de Rome, & s'inscrire contre une erreur consacrée dans tous les siècles.

S'il existoit un monument sur les débris de cette fameuse cité, toujours la rivale, & souvent la terreur de l'ancienne maîtresse du monde, la vérité y graveroit ces mots : *Carthage s'est détruite.*

Il ne faut donc pas que le peuple gouverne. La sagesse ne réside pas dans la multitude, & sans la sagesse un empire ne peut ni durer, ni être heureux. Stupide ou ignorante, aveugle ou bornée dans ses vues, est-ce à la foule qu'il appartient de concerter les projets, calculer les moyens, rapprocher, réunir, réduire les forces en masse, balancer les intérêts des puissances, couvrir sa marche pour arriver plus sûrement au but, savoir agir sans paroître sortir de l'inaction, pénétrer tout & se rendre impénétrable ? Tant que l'esprit de vertige ne l'aveuglera pas, le peuple se renfermera sagement dans le cercle immense que la nature a tracé autour de lui : l'agriculture, les arts mécaniques & libéraux, l'industrie, les manufactures ; le commerce, voilà sa destination & son empire. L'art de faire des loix, la science de connoître & de conduire les hommes, la pénible tâche de s'occuper de leur bonheur, le talent de la remplir, ne font pas de sa sphere. La machine politique est si délicate, qu'une main mal-adroite ne peut y toucher sans déranger quelques ressorts. Cependant la portion la plus nombreuse d'une nation

a des droits ; s'il est dangereux de l'élever trop & de lui donner tout, il seroit injuste de la fouler & de ne lui donner rien. Il ne lui sied pas de tenir les rênes, mais il ne faut pas la pousser inhumainement sous les roues. En lui opposant d'un côté la digue qui doit arrêter ses écarts, on doit lui montrer de l'autre la barrière qui la met à l'abri des injustices & des violences. Elle a des droits ; oui, sans doute, qu'on les respecte ces droits ; loin de souffrir qu'on les viole, il faut en confier la garde à de zélés défenseurs, qui, revêtus de l'autorité nécessaire, écartent avec soin, coupent même, s'il le faut, sans pitié les mains avides & sacrilèges qui chercheroient à envahir l'héritage, renverser sa fortune, enchaîner la liberté, détruire l'honneur des citoyens. Tranquille sur la certitude de son état & la douceur de son sort, que le peuple s'arrête au devoir de l'obéissance & se laisse gouverner. Le comble du bonheur pour lui seroit d'oublier, au sein de la vertu & de l'aisance, de ne s'apercevoir même pas qu'on le gouverne.

Ce qu'on refuse à la multitude, l'accorderoit-on au petit nombre, & donneroit-on aux grands une autorité qu'on n'a pas voulu céder au peuple ? Les nobles ont bien mérité de la patrie ; pour épargner le sang des autres sujets, ils ont versé généreusement & prodigué une grande partie du leur ; toujours pleins du même esprit, les services qu'ils ont rendus, assurent

des services qu'ils ne cesseront de rendre. Dans les momens de crise , on les voit voler avec une ardeur nouvelle au secours des malheureux : au prix des travaux les plus durs , ils ne balanceront pas à rappeler la tranquillité fugitive des citoyens ; les périls qui menacent leurs têtes , ils savent les écarter en les affrontant avec audace ; toujours ils sont le bouclier des arts pacifiques , le plus solide rempart des cités , les colonnes les plus fermes de l'état. Prodigue pour eux , la nature semble les avoir mis en possession du privilège glorieux d'enfanter les guerriers , de donner les races des héros. Au-dessus du vulgaire par de grandes qualités , les confondroit-on avec le vulgaire ? Il suffit de ne vouloir pas trahir la cause commune , pour distinguer un corps qui achète à si haut prix la gloire de mériter des distinctions : qu'on se hâte donc de le revêtir de dignités , de le combler d'honneurs , d'enflammer ainsi son émulation & de nourrir le beau feu qui l'anime ; que dans les assemblées il précède la foule & marche à côté du souverain ; qu'à la tête des armées il dirige les opérations & fraie au soldat le chemin de la victoire ; qu'il entre dans le conseil de la nation ; qu'il ait même une force irrésistible , quand il s'agira de maintenir les prérogatives de son rang ; que jamais ni le prince , ni le peuple ne puissent l'en dépouiller : mais qu'on n'aille pas plus loin , & qu'on mette ici des bornes à la reconnaissance. Si les grands avoient le droit exclusif de siéger

dans le sanctuaire de l'autorité ; s'ils décidoient définitivement du sort de la nation , & en fissent eux seuls la destinée ; en un mot , s'ils étoient tout & que le peuple ne fût rien , de grands vices ne tarderoient pas à remplacer leurs grandes vertus. La suprême autorité les rend fiers , durs , impérieux , absolus. Ce sont presque toujours de vrais despotes , & quelquefois des tyrans.

D'habiles politiques ont avancé que le pire des gouvernemens étoit l'aristocratie. Se trompassent-ils , on ne doit pas craindre d'errer , en soutenant que cette forme n'est pas , à beaucoup près , la meilleure. Les aristocrates n'ont point de sceptre ; des licteurs ne portent pas devant eux les faisceaux & la hache : mais leur empire n'en est pas moins redoutable ; on diroit qu'ils marchent toujours armés d'une verge de fer ; ils ne savent qu'effrayer , en infligeant des peines ; ils ignorent ou dédaignent l'art de se faire aimer en répandant des bienfaits : cruels , ils sont bizarres dans leurs cruautés ; les blâmer est un crime qui ne reste pas impuni ; les louer est un trait de hardiesse qu'ils ne pardonnent pas. Voyez ces infortunés plébéiens , ils ne soutiennent pas les regards d'un sénateur , & n'osent porter leurs yeux jusqu'à lui. Heureux ou malheureux , satisfaits ou mécontents , ils sont forcés de s'interdire les accens de la douleur , & ne peuvent se permettre les transports de la joie. Cependant , si nous les en croyons eux-

mêmes, ils sont libres & jaloux de leur liberté : qu'ils nous disent donc où il faut chercher des hommes opprimés, des esclaves.

Du gouvernement de plusieurs, si l'on passe au gouvernement d'un seul, l'aspect change, il paroît plus naturel & plus consolant. Dès là que les hommes, lassés de vivre errans ou isolés, se réunissent en corps social, ils ne forment plus qu'une même famille : pour les rendre heureux, ils n'ont besoin que d'un bon pere.

Deux puissances qui se partagent ou se disputent l'autorité, sont nécessairement le malheur d'un état, mais elles ne tardent pas à le venger. Toujours divisées d'intérêt, leurs efforts tendent uniquement à s'élever l'une sur les ruines de l'autre : elles se heurtent sans cesse avec violence, elles se froissent; elles se briseront, se détruiront bientôt : un corps à deux têtes ne peut subsister long-tems, il n'aura guere plus de vie qu'un corps acéphale. Il faut convenir, les partisans de la monarchie fondent leur sentiment sur des raisons dont la force est faite pour ébranler les esprits. Un premier principe de qui tout vient, & à qui tout se rapporte; un premier mobile qui donne l'impulsion à l'univers, & sans lequel il seroit plongé dans l'inaction & de l'inaction dans le néant; l'ordre moral, l'ordre physique, la raison & la nature, tout semble rappeler l'ordre politique à l'unité. Rien de plus facile, en effet, que l'art de bien gouverner, pour le prince qui gouverne seul,

& qui ne trouve entre lui & le peuple aucun corps, aucune puissance dont il ait à craindre les contrariétés. Pour faire bénir son regne, il suffit au monarque de savoir qu'il n'a & ne peut avoir d'autre intérêt que celui de ses sujets.

De ce principe, qu'il ne peut ignorer, découleront bientôt les loix les plus simples, les plus sages. Le souverain ne voulût-il que s'enrichir lui-même & se rendre plus puissant, se hâtera d'ouvrir à toutes les classes de citoyens les sources des différentes richesses. L'homme de la terre, le laboureur, qui, suivant la magnifique expression d'un auteur Espagnol, porte sur ses épaules les villes & les empires, est avili, foulé, écrasé; qu'il se console & leve la tête, les loix vont lui donner les encouragemens qu'il mérite, & réparer les injustices des tems : assuré de jouir du fruit de ses travaux, il reprend haleine; il redouble d'ardeur; tout jusqu'au travail semble lui donner de nouvelles forces. La terre, toujours si avare quand des bras flétris par la douleur & par la misère, l'effleurent à peine, répand ses dons en abondance, lorsque des hommes robustes ont pressé le soc & tracé les sillons; chaque année les richesses renaissent avec profusion au profit de tous les membres, mais sur-tout du chef de l'état. Le commerce qui sous le poids des gênes languit & se détruit, libre dans son cours, en sera plus animé; en faisant couler chez l'étranger par divers canaux le superflu de la nation, il y rap-

portera les productions ou l'or de l'étranger. L'industrie qui fait si bien relever le prix des matieres qu'elle met en œuvre, recevra les mêmes encouragemens & leur devra ses progrès ; on la verra croître avec la plus grande rapidité, étendre au loin ses branches, & pousser une infinité de rameaux.

On ne peut en douter ; ce qu'un roi veut fortement, il le fait presque toujours avec succès. A ses ordres les moyens s'offrent d'eux-mêmes, & les obstacles disparaissent : s'il étoit grand par ses qualités & ses vertus, à quel degré de gloire n'élèveroit-il pas son royaume ? Protecteur des savans & des artistes, il verra bientôt les talens éclore de toutes parts, & les génies créateurs, dont la marche est toujours aussi pénible que lente, se développeront avec autant de force que de célérité. Juste, bon, généreux, bienfaisant, les vertus qu'il fait briller sur le trône, se modifient plus ou moins dans les premiers rangs, passent par toutes les conditions subalternes, & vont par degrés se réfléchir jusques dans la demeure de l'artisan & la chaumière du laboureur. Les rois font les peuples ; les exemples des uns ne furent jamais des leçons stériles pour les autres. Mais du gouvernement monarchique au despotisme la pente est rapide, & l'espace qui les sépare l'un de l'autre est si court, qu'on l'a bientôt ou franchi ou parcouru. Si donc le monarque ne respecte encore plus les droits du peuple qu'il n'est

jaloux des siens ; s'il ne lutte sans cesse contre cette inclination forte & dominante que l'homme a naturellement d'étendre son pouvoir ; s'il ne se fait une loi d'obéir toutes les fois que la justice commande ; si l'amour du devoir ne lui fait étouffer la voix de l'intérêt , & ne le rend sourd au cri des passions ; si , loin de n'appercevoir dans ses peuples que de simples instrumens de son bonheur , il ne se regarde pas lui-même comme une victime dévouée au bonheur de ses peuples , son gouvernement tendra incessamment à l'arbitraire , & vous devrez inscrire alors le nom du prince dans la liste des hommes méchans qui ont régné. Il ne s'agit pas ici d'une crainte mal fondée. Qu'on parcoure les annales des royaumes , on comptera facilement les monarques qui ont étendu leur autorité au-delà des limites ; les rois , en un mot , qui n'ont voulu être & n'ont été que rois.

Rien n'est moins fait pour surprendre. Il faudroit éclairer les princes , & l'on a soin de les tenir plongés dans l'ignorance. Eussent-ils le courage de chercher la lumière ; si la lumière ne se dérobe pas d'elle-même à leurs recherches , du sein de mille cœurs ambitieux s'élève bientôt un épais nuage qui leur en interceptera les rayons : cette belle disposition de leur ame , l'intrigue par de basses manœuvres trouvera l'odieux secret de la faire servir à ses vues ; loin de les conduire en leur montrant le flambeau de la vérité , elle les égarera par des lueurs trompeuses.

peuples. Malheureusement trop instruits de tout ce qu'ils devroient ignorer, ils deviendront toujours étrangers à tout ce qu'il leur importe de savoir.

Les cris de la misère ne frappent jamais leurs oreilles; comment ouvriront-ils leurs cœurs à la commiseration & à la bienfaisance; vertus faites pour les rois, quand elles ne le seroient pas pour les autres hommes? Les passions réunies les assiegent, elles infectent leurs cœurs, étalent leurs charmes sur cette grande scène, & comptent pour rien leurs triomphes, si elles ne donnent des fers à ceux même qui tiennent le sceptre. Comment résisteroient-ils à des séductions si fortes? Aussi boivent-ils à longs traits le poison que la volupté leur présente, & s'endormant au sein de la mollesse, ils ne s'éveillent que pour s'enivrer de nouveaux plaisirs. Trop foibles alors pour régner eux-mêmes, ils abandonnent les rênes de leur empire. Des hommes avides s'en saisissent, & les sujets opprimés forment les trésors qu'absorbent les excès criminels des maîtres, & que dévore l'insatiable cupidité des ministres.

Si les passions douces ont de cruelles suites, des passions fieres, impérieuses, violentes, produisent encore de plus tristes effets. Les unes dépouillent les peuples de leurs richesses, les autres les épuisent de sang. De quelles horreurs l'univers n'est-il pas le théâtre, dès que les rois écoutent la jalousie, se laissent dominer par l'es-

prit de vengeance , & brûler du feu de l'ambition ? Pressés par l'aiguillon d'une fausse gloire , tourmentés par le desir , non d'être bons , mais de paroître grands , le monde n'est à leurs yeux qu'un vaste champ qu'ils veulent ne voir rempli que d'eux seuls ; & les hommes , des animaux ferviles que la nature destine à traîner le char de leur triomphe.

Plaignons-les , tout contribue à les tromper , à les corrompre ; mais plaignons plus encore ceux qui vivent sous leurs loix. Rien de plus funeste aux peuples que les erreurs , les fautes , les passions des princes. Ne nous flattons donc pas , il sera toujours rare d'en trouver qui , remplissant leur plus noble fonction , n'existent que pour la félicité des peuples. On les encense , on les idolâtre ; ils se croiroient des dieux , si les infirmités , la mort ne venoient les avertir qu'ils sont hommes , & ne les forçoient à peser le tems & tout ce qui passe avec lui , dans la balance de l'éternité.

Tout gouvernement n'a d'autre but par son institution , que le bien des individus qui sont gouvernés. Il est donc juste de tempérer la royauté par de sages loix qu'elle soit obligée de respecter. La raison dicte de lui montrer les bornes qu'elle ne doit point passer ; & si elle vouloit enfler ses droits , l'intérêt social autorise à lui opposer des obstacles qu'elle ne puisse franchir. Mettons autour des rois les biens de toute espece qu'il est de leur intérêt ou de leur devoir

de faire , & formons une enceinte qui les enveloppe ; après cela ofons dire aux maîtres de la terre : rois ! parcourez cet espace , vous n'y trouverez que des obligations sacrées à remplir , & le choix des bienfaits ; gardez-vous d'aller au-delà de la ligne qui vous est marquée ; vous ne le pouvez fans violer vos sermens , & rompre le pacte le plus solennel ; un seul pas seroit un crime , & commenceroit la fatale époque de votre honte & de vos malheurs ; vous tomberiez dans l'abyme le plus affreux pour vous , celui des maux que les rois font à leurs peuples.

Les ouvrages sortis de la main des hommes frappent souvent par des beautés de détail , & ravissent quelquefois par leur ensemble ; mais toujours quelques défauts déparent même les chefs-d'œuvres , & rabaisent le mérite ou la gloire des inventeurs & des ouvriers. Les institutions sociales , les grandes opérations de la politique se ressentent encore plus de l'imperfection de leurs auteurs. Il s'agit ici de rapprocher & d'unir des intérêts qui n'ont aucune liaison apparente , & qui même par leur opposition formelle semblent devoir du premier choc se briser : il s'agit d'enchaîner des passions qui ne connoissent point de frein ; d'aller toujours au bien public fans nuire à celui des particuliers ; de marcher entre les extrêmes , & de se tenir également éloigné des écueils qui les bordent ; d'éviter enfin le point fatal où les vertus dégénèrent en vices. Quel bonheur pour les nations ,

si leur gouvernement pouvoit par sa nature , en mettant à couvert les intérêts des citoyens , en maintenant les droits & les propriétés , en assurant la tranquillité du corps social , prévenir les abus , aller au-devant des vicissitudes , avoir toujours une marche droite , ferme & égale ! Mais où trouver un pareil gouvernement ? Chez les Anglois , répondent leurs enthousiastes , car jusqu'ici on s'est borné à analyser leurs idées politiques ; & selon eux , l'exposé le plus simple de l'administration angloise en prouve l'excellence & la supériorité.

Le roi & les deux chambres du parlement , l'une composée des pairs du royaume , l'autre des représentans du peuple , constituent la puissance législative de la Grande-Bretagne. Ce gouvernement mixte assure à la couronne sa prééminence & ses prérogatives ; mais il renferme la royauté dans de justes bornes , & garantit la nation de l'excès du pouvoir : il conserve aux grands leurs titres & leurs distinctions ; mais il brise dans leurs mains la verge féodale , & prévient leurs entreprises tyranniques ; il rend immuables les droits & la liberté du peuple , mais il calme son effervescence , en règle les mouvemens , & ne lui fait partager l'autorité , qu'en mettant entre lui & les abus une barrière insurmontable. Ce qu'on ne peut se lasser d'admirer , c'est qu'on ait mis le législateur non-seulement dans l'impossibilité de prendre des partis funestes , d'adopter des systèmes nuisibles , de porter

des loix contraires à la prospérité & à la gloire de l'état ; mais dans la nécessité plus heureuse encore de vouloir , de chercher , de faire toujours le bien de tous.

Pour atteindre à un but , il faut nécessairement que les trois puissances qui se partagent également l'autorité , marchent de front & du même pas : si cet accord subsiste , elles arrivent à leur fin , & l'on peut en conclure la bonté de l'opération. Si l'une des trois prend une détermination particulière , en vain les autres s'efforceroient-elles d'aller au-delà , elles restent sans forces & sans mouvement ; rien ne se fait , & il s'ensuit que l'exécution du projet n'eût produit que des effets pernicieux. Comme leur consentement unanime donne la sanction aux loix , il en résulte que toutes celles qui passent sont agréables au roi , aux grands & au peuple , ne lésent aucun de leurs droits respectifs , favorisent leurs intérêts réciproques , & sont ainsi le bien de toute la nation.

Que des hommes ignorans ou séduits , ennemis de la patrie , ou vendus au ministère , proposent aux communes de surcharger , de ruiner les sujets , ou de restreindre leur liberté ; présumera-t-on qu'à la pluralité des voix , la chambre prendra lâchement le parti odieux de souscrire à de pareilles propositions ? On n'étouffe pas si facilement le cri de la reconnoissance , du devoir , de la probité , de l'honneur. Une fois prouvé que le peuple trouvera , non des enne-

B. iij



mis & des traîtres, mais des protecteurs & des amis, dans la plupart des députés qu'il honore de sa confiance, & qu'il choisit pour les défenseurs de ses droits, il ne reste plus de doutes à lever, ni de craintes à dissiper. Les pairs ne se ligueront pas contre eux-mêmes, ils rejeteront avec horreur tout acte qui affoiblirait leurs pouvoirs, les ferait descendre de leur rang, & les confondroit dans la classe des simples citoyens. Le roi n'ira pas en grande pompe au parlement, pour y déposer son sceptre, signer sa honte, & faire apposer le sceau à des loix qui attaqueroient son autorité, ou aviliroient sa personne.

La puissance législative se trouve ainsi tellement combinée, que la nation ne peut craindre ni les résolutions précipitées, ni les déterminations de caprice, ni les erreurs de l'ignorance, ni les excès ou les ravages de la passion. L'union du roi & du parlement ne sera jamais que l'effet de l'évidence & de l'amour du bien public; d'ailleurs les Anglois procedent avec cette lenteur qui prépare, avec ce zele & cette circonspection qui avancent, avec cette sagesse & cette confiance qui assurent le succès.

S'agit-il de porter une loi? un membre des communes en fait la proposition à cette chambre, & présente l'objet sous le jour qu'il croit sans doute le plus favorable. S'il étoit éloquent, il pourroit en imposer & surprendre les suffrages; mais on n'est pas libre de prendre sur-le-champ une détermination décisive: la propo-

tion faite, les débats s'ensuivent ; le pour & le contre s'agitent avec plus ou moins de chaleur : les esprits auront le tems de se calmer , la chambre va charger un comité d'examiner l'objet proposé , & de lui en faire son rapport avec une époque déterminée. Les représentans continuent cependant leurs discussions , ils réfléchissent , ils calculent , ils ajoutent , retranchent , perfectionnent toujours à la pluralité des voix , & l'on ordonne ensuite de coucher le bill par écrit. Lorsqu'il est ainsi rédigé , on en fait trois fois la lecture dans trois différentes assemblées. Si la prépondérance des suffrages se trouve enfin toujours du même côté , le consentement se donne : alors , de la chambre basse , le bill passe à la chambre haute , où l'on suit la même marche. Si les pairs conviennent de faire quelques changemens ou quelques corrections au bill , on le rapporte aux communes , pour y recevoir une nouvelle approbation. Le dernier travail regarde le roi ; il examine ou fait examiner le bill par ses ministres ; s'il le ratifie , le bill prend la dénomination d'acte , & est mis au nombre des loix.

Fût-il possible de se tromper après des mesures aussi exactes , l'erreur ne donneroit lieu ni au regret , ni au repentir ; il ne resteroit qu'à gémir sur l'imperfection de la nature humaine. Les Anglois tirent le meilleur parti de leurs lumières , mais ils n'ont pas le pouvoir de les étendre à leur gré. À une grande nation il faut un roi : ils en ont un ; mais , pour son bonheur &

le leur, il se sent arrêté dès qu'il veut s'élever plus haut ; malgré les intrigues & les violences, il se trouvera toujours à la même place ; maître des faveurs, il peut augmenter les fortunes : c'est là le terme de son pouvoir, ce doit être celui de son ambition. Ses bras sont liés, dès qu'il vise à l'oppression ; il tomberoit plutôt de son trône, qu'il n'enchaineroit à ses pieds un citoyen.

Mais le roi, qui tient d'une main les rênes de l'empire, ne verra-t-il jamais naître une circonstance heureuse, où il pourra y porter l'autre encore ? Une crise imprévue ne deviendrait-elle jamais l'époque où, en usant d'adresse & en employant la force, il attirera à lui toute l'autorité, & se soumettra la nation ?

Ces suppositions, nous disent les mêmes enthousiastes, sont chimériques. Quand le roi met un poids dans un des bassins de la balance, aussitôt il s'en trouve deux dans l'autre. A mesure qu'il tire à lui le pouvoir, les pairs & les communes agissent en sens contraire. Cette double contre-force l'emporte irrésistiblement sur un agent plus foible, & en brise les efforts.

Cependant, on le fait, accoutumés à ramper dans le palais du prince, les grands paroissent peu propres à contrarier ses projets ambitieux : on en conclut déjà que la cour mène à son gré la chambre des pairs ; que les seigneurs du royaume ont réellement un maître, & qu'ils consentiront sans peine à le donner au reste des citoyens.

On ne dira pas que plus on est élevé, plus on tient à la vertu, & que dans les hauts rangs on respecte d'autant plus le devoir, qu'on est plus sensible à la honte de le violer. L'honneur passe pour le grand ressort des personnes distinguées, & un grand intérêt n'est pas pour elles un mobile sans force. C'en doit être assez pour se tenir dans une sécurité parfaite. Les pairs oubliassent-ils ce qu'ils doivent à la nation, ils n'oublieront pas si aisément ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Quelqu'affervis qu'on les suppose aux volontés du prince, ils sont encore plus jaloux de leurs droits, sur-tout quand ils ne peuvent les céder sans tout perdre, & qu'en vertu de ces droits, ils se placent à côté de l'idole qui reçoit leur encens. S'ils aiment à s'asseoir sur les premiers degrés du trône, souffriront-ils qu'on les précipite ignominieusement dans la foule ?

S'il n'est pour les rois d'Angleterre aucuns moyens de se rendre maîtres de la chambre des pairs, bien moins encore en trouveroient-ils pour subjuguier la chambre des communes. L'une est un fort qu'on n'assiege pas sans témérité, il est trop difficile à prendre ; l'autre est une place qu'on n'attaque pas sans folie, elle est imprenable : en vain entretiendrait-on dans celle-ci des intelligences, on ne l'enleveroit pas d'assaut, la force n'y est d'aucun secours. Les membres des communes ont été librement & glorieusement élus par la nation. Ce choix est trop flatteur pour qu'ils s'en montrent jamais indignes par

des lâchetés déshonorantes ou criminelles. Après avoir mérité l'amour & gagné l'estime de leurs concitoyens, de quel front tiendroient-ils une conduite qui exciteroit leur mépris, ou allumeroit leur haine? A la vue de l'infamie, ils sentiront leur cœur palpiter d'horreur & d'effroi. Dès qu'une main ennemie s'élèvera pour frapper & blesser le peuple, mille bras, ceux de tous les représentans, opposeront un bouclier impénétrable; les traits s'émousseront, les coups ne porteront pas.

Tout est prévu: si la députation donnoit un état fixe & permanent, si les titres parlementaires une fois obtenus, restoient toujours sur les mêmes têtes, peut-être les membres des communes perdroient-ils la plupart de vue le bien général, pour ne penser & ne travailler qu'à leur propre. Des sollicitations pressantes ou répétées, des graces accordées ou promises, des faveurs distribuées à propos, des efforts soutenus, & le tems, c'en est plus qu'il n'en faut pour gagner des hommes: mais le parlement ne dure que sept années; ce terme expiré, on procède à de nouvelles élections: les anciens députés rentrent alors dans la classe des simples citoyens. Ne les soupçonnons pas d'avoir, durant l'exercice de leurs fonctions, abandonné la cause du peuple & desservi la patrie; ils n'auroient pu en sacrifier les intérêts, sans trahir les leurs; & le mal qu'ils auroient fait ou laissé faire, au préjudice de leurs constituans, ils se le feroient

également fait à eux-mêmes. En regardant l'homme comme fourbe, méchant & traître, ne le supposons pas aveugle & insensé. Sourd aux cris de la nature & à la voix de l'humanité, si je ne pense pas à défendre mon semblable, mon concitoyen, mon frere, contre celui qui l'attaque; réveillé par l'amour de moi-même, je vole au secours du malheureux, si je vois que les coups qu'on lui porte, viendront jusqu'à moi, & qu'il ne peut tomber sans m'entraîner dans sa chute.

Les loix expriment ou doivent exprimer la volonté générale. Pour être bonnes, elles exigent souvent des réflexions profondes, des discussions pénibles, de difficiles combinaisons; elles ne sont pour l'ordinaire la production ni d'un seul homme, ni d'un moment. Les Anglois ont donc mis le pouvoir législatif entre les mains de plusieurs.

S'il est nécessaire de délibérer avec lenteur, il faut agir avec célérité; la détermination une fois prise, la voie la plus courte pour en venir à l'exécution, est sans doute la meilleure. Aussi n'a-t-on pas balancé à revêtir le roi de toute la puissance exécutive. Les prérogatives de la couronne s'étendent encore plus loin; c'est au nom du roi que se font les négociations & les traités. Il est maître des troupes; il peut faire la guerre. Seul justicier du royaume, il fait décider les procès civils & criminels. Il lui est libre d'absoudre les coupables condamnés à mort, ou

de commuer leurs peines. Tout jugement qui porte une peine capitale , ne peut être exécuté s'il ne l'a signé de sa main. Il fait frapper monnoie , administre les deniers de l'état , & dispose de tous les emplois civils & militaires. A l'égard du spirituel , son pouvoir est sans bornes , puisqu'il est reconnu pour le chef de l'église. Voilà , nous dit-on , comment les Anglois ont su prévenir le despotisme du prince , la tyrannie des grands , la licence du peuple , & assurer à chacun d'eux , d'une manière invariable , ses droits , ses biens , sa liberté.

Trompés ainsi par les apparences , quelques-uns de nos plus célèbres écrivains nous ont présenté le gouvernement d'Angleterre sous ce beau point de vue. Funeste présent ! une touche mâle & forte , des couleurs vives , des traits hardis & saillans , ont ébloui. On a cru que les Anglois étoient le plus libre & le plus heureux des peuples. Leur sort a paru digne d'envie ; le desir de l'indépendance , l'amour immodéré de la liberté se sont emparés des cœurs.

En rendant justice aux talens de nos politiques , ne nous laissons pas séduire par leurs opinions : osons les combattre , si nos raisons sont bonnes ; dépouillons l'objet de son enveloppe trompeuse , & après avoir dissipé l'ombre , montrons la vérité dans tout son jour.

En Angleterre l'autorité du roi s'étend infiniment au-delà des bornes qu'on s'est efforcé de lui prescrire. Le roi est tout , & par le fait il se

trouve aussi absolu que d'autres princes peuvent l'être par le droit. Quoi qu'on en dise, les Anglois n'ont pas concilié les différens intérêts, ni tempéré la puissance royale : leur gouvernement mixte se réduit en dernière analyse au gouvernement d'un seul, mais avec une foule d'inconvéniens qui ne peuvent avoir lieu dans les états purement monarchiques. Les preuves de cet énoncé sont en si grand nombre, qu'elles ne donnent que la peine du choix. Maître de la chambre des pairs, maître de celle des communes, maître enfin du peuple, qui est moins libre & plus foulé que la plupart des autres peuples de l'Europe, le roi d'Angleterre ne jouit-il pas en effet d'un pouvoir absolu, & que faut-il de plus à la nation angloise pour la forcer d'en convenir ?

Voyons d'abord quel est l'empire du roi dans la chambre des pairs. C'est à lui seul qu'appartient le droit de congédier & de convoquer le parlement. Toute assemblée qu'il n'auroit pas convoquée, & qu'il ne présideroit pas, seroit illégale, nulle & sans autorité. Si son influence sur les délibérations n'étoit pas assez grande, si dans les deux chambres il trouvoit une résistance opiniâtre à ses volontés, il ne tiendrait qu'à lui de se jouer de leurs efforts, & de mettre obstacle à ce qu'ils les réitéraient : il casse & dissout le parlement quand il lui plaît ; d'un mot seul il fait baisser ces têtes altières, abat ces prétendus rivaux, & les relegue dans la classe des simples citoyens. La nation n'a pas même le droit de

lui demander le sujet, les motifs de cette révocation ; elle se tait & procède à des élections nouvelles. Le parlement cede-t-il aveuglément à l'impulsion que la cour lui donne ? suit-il la marche que lui a tracé le ministère ? Quand le terme de sa durée expire, le roi peut le proroger aussi long-tems qu'il lui plaît. Les villes & les bourgs présentent alors des adresses pour demander la dissolution du corps parlementaire ; mais c'est là tout ce qu'ils peuvent faire : le parlement leur eût-il fait les plus grands torts, si leurs requêtes sont rejetées, les citoyens doivent dévorer leur chagrin dans le silence ; des tentatives nouvelles ne leur attireroient que de nouveaux refus.

L'autorité du parlement diminue, s'affoiblit, s'éclipse presque déjà : rapprochée ainsi & mise à côté de celle du prince, ne diroit-on pas que le but de la politique, en formant la constitution angloise, a été de rendre le roi parfaitement absolu, & d'en imposer au peuple & aux hommes simples, en leur faisant croire qu'il ne l'est pas ? Suivons nos réflexions.

Quand le roi convoque son parlement, il écrit à chaque pair de se rendre à l'assemblée pour lui donner *conseil*. Sont-ce là les expressions de l'égalité ? Un monarque parleroit-il autrement à ses sujets en les appelant auprès de sa personne ?

La chambre haute est composée des pairs spirituels & temporels. Le nombre des premiers est fixé à vingt-six ; il est libre au roi d'augmen-

ter le nombre des derniers : on compte déjà sous le regne actuel plus de cinquante personnes qui ont été élevées à la pairie. Quelle apparence que les évêques songent jamais à croiser les vues de la cour ? Ils en ont beaucoup reçu , ils en attendent beaucoup encore ; la main qui les a revêtus de leurs dignités , peut les charger de nouveaux bénéfices ; l'intérêt les presse autant que la reconnoissance les lie ; ne croyons pas qu'ils regardent les bienfaits comme des titres pour s'opposer au bienfaiteur.

Que de voies s'ouvrent pour s'assurer des suffrages & gouverner la volonté des pairs laïques ! Sont-ils sensibles aux honneurs ? le trône en est la source. Offrent-ils leurs hommages à la fortune ? l'idole en est placée dans le palais du prince. Veulent-ils des graces ? personne n'ignore où en est le trésor. Aspirent-ils à ces marques distinctives qui arrêtent les regards du peuple ? on fait qui en est l'unique distributeur. Le roi nomme les gouverneurs des provinces & des villes , crée les pairs , décore de titres honorifiques , confère tous les bénéfices , dispose des emplois civils & militaires : & comme la plupart sont amovibles , il les fait passer , quand il lui plaît , d'une tête à l'autre. C'en est assez , sans doute , pour secouer toute espèce de dépendance.

Mais il est des moyens plus efficaces encore ; la cour ne sauroit être embarrassée pour conten-ter , rassasier même l'avidité des nobles. Si les

titres honorifiques les touchent peu, elle met entre leurs mains les emplois les plus lucratifs. Dans d'autres états, la haute noblesse tiendrait peut-être à déshonneur de les recevoir : en Angleterre elle les accepte. Dans un pays où l'homme de qualité ne se dégrade pas en commerçant, refuseroit-il d'entrer dans les compagnies, & de se mettre à la tête des entreprises de commerce ? Quand ces postes, quelque multipliés qu'ils soient, ne fussent pas, la cour achète à prix d'argent les suffrages, & s'attache les personnes en leur assignant des pensions. Des pensions ! La honte y est attachée, elles impriment une tache ineffaçable à tout Anglois qui ne rougit pas d'en prendre. N'importe : la liste des pensionnaires ne laisse pas de s'accroître sous chaque règne, & de présenter un grand nombre de noms illustres. Cependant ces âmes publiquement vénales prennent leur séance dans l'une ou l'autre chambre, parmi les représentans du peuple & les défenseurs des libertés de la nation.

Celui-là fait ce qu'il veut des hommes, à qui tant de moyens s'offrent de s'en rendre le maître. Aussi le parti royaliste domine-t-il dans la chambre haute ; & pour la plupart des pairs, les volontés de la cour sont des oracles qu'à tout prix ils veulent accomplir. Quelques ministres disgraciés, quelques beaux esprits moins jaloux peut-être d'acquérir ou de mériter la réputation de citoyens zélés que de briller en déclamant avec force contre le ministère, un petit nombre

nombre de vrais patriotes , tels sont les membres qui forment une espece de ligue , & se rangent du côté du peuple. Parti foible , parce qu'il est le moins nombreux ; il en rapportera néanmoins la gloire d'avoir combattu avec courage , & ne laissera jamais au parti contraire que la honte d'avoir vaincu avec lâcheté.

Quoique le peuple souffre depuis long-tems , & plie sous le poids des charges , quel bill les pairs ont-ils souscrit dont l'objet fût de lui alléger le fardeau ? Quels subsides ont-ils refusés ? Quelle opposition leur a-t-on vu faire , quand il s'est agi d'établir de nouveaux impôts ? La constitution , il est vrai , ne les autorise pas à modifier , adoucir , corriger les actes qui ordonnent des levées de deniers ; mais ils peuvent plus , rejeter en entier les actes. On ne doit pas douter du courage des grands seigneurs Anglois , ils en donnent trop souvent des preuves ; mais comment arrive-t-il que dans les momens critiques , où le peuple implore leur secours , ils n'ont jamais en main , pour le défendre , qu'un pouvoir dont ils ne veulent ou ne savent faire usage ?

Ceci s'explique sans peine : les levées d'argent n'ont lieu pour l'ordinaire qu'à la requisition & pour les besoins de la cour. Est-il , pour les grands sur-tout , une raison plus forte d'agir que les sollicitations d'un roi ? Ce sont des ordres dont l'exécution , dût-elle encore plus coûter à une nation , ne souffre ni difficulté , ni délai.

C

Pour s'en convaincre, il ne faut pas de grandes recherches , ni pénétrer bien avant dans le cœur de l'homme. C'est ici l'histoire de tous les peuples & de tous les âges.

Je jette un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de l'Angleterre ; peu ébloui par les trésors immenses de quelques particuliers , j'examine si les dernières & les plus nombreuses classes de citoyens paissent leur vie dans une douce aisance , ou consomment tristement leurs jours dans l'oppression & le malheur. Quel tableau se présente par-tout à mes yeux ! Copions-le , s'il nous est possible.

La taxe des paroisses , pour l'entretien de leurs pauvres , est une des plus lourdes charges qu'elles aient à porter. Le fardeau de jour en jour s'aggrave , parce que chaque jour le nombre des indigens se multiplie. Le mal a fait de si rapides progrès , que telle paroisse qui ne dépensoit , il y a dix ans , que cent livres sterling pour fournir aux besoins des habitans nécessaires , en est à peine quitte aujourd'hui pour deux ou trois cents livres. Dans un si court espace de tems , cet impôt est devenu exorbitant presque par-tout ; & l'on compte des villages , des bourgs , des villes , des provinces , où il a doublé , triplé même. Plusieurs propriétaires n'empêchent la désertion de leurs vassaux , qu'en répandant chaque année de grandes sommes dans leurs terres , & qu'en y versant habituellement de fortes aumônes. Les hôpitaux , tou-

jours pleins, sont sans cesse assiégés d'une foule de malheureux, qui demandent à grands cris des soulagemens, & qu'on est obligé de repousser. De grands coups portés au commerce, ont fait tomber ou ébranlé nombre de manufactures & ruiné les manufacturiers. Forcés à l'inaction, les artisans de toute espece demandent du travail, comme on demanderoit des graces. Tout leur manque, si on leur refuse; & si on les écoute, ils ne sont guere plus heureux, par l'énorme disproportion entre le haut prix des denrées & la modicité de leurs salaires. De là, les spectacles attendrissans ou les scenes d'horreur. Ceux dont les malheurs ne laissent pas la vertu, vont, après avoir baigné de leurs larmes la terre où ils ont pris naissance, chercher, dans les colonies ou chez les étrangers, un pain que la patrie a la cruauté de ne vouloir pas, ou la douleur de ne pas pouvoir leur donner. Les autres, irrités par le chagrin, ne sortent de la misere qu'en se précipitant dans le crime, & en multipliant les attentats.

O peuple Anglois ! tu consideres le pays que tu habites comme le plus fortuné séjour ; toujours également fier, tu caches à l'étranger ta misere, pour ne l'entretenir que des avantages dont tu crois jouir. Tu veux que toutes les nations envient ton fort ; mais quelle idée aurons-nous donc du bonheur, si nous devons te regarder comme le plus heureux des peuples !

Pairs du royaume, généreux protecteurs de

tous ceux de vos concitoyens qui vous sont inférieurs, peres de la patrie, vous le savez, & vos cœurs en sont attendris, une trop grande partie des sujets ne peut résister à l'excessive rigueur de son sort. Tous les jours la misère frappe un grand nombre de têtes, & augmente ses victimes. Dans plusieurs cantons, les habitans n'échappent aux horreurs de la faim, & ne suspendent les coups de la mort, qu'en se condamnant à la plus vile nourriture; chaque jour l'existence devient pour ces malheureux, plus triste & plus pesante. Les maisons de charité, ces beaux monumens de la bienfaisance & de l'humanité de vos peres, vous les soutenez, je le fais, par votre crédit & vos largesses; mais quelque vastes qu'elles soient, elles ne peuvent contenir que le petit nombre : la multitude se presse, s'étouffe, & ne peut entrer.

Le dépit, la fureur & le désespoir ont aussi leur théâtre, où ils se portent aux derniers excès : les malheureux privés de tout, n'ont d'autre ressource que les attentats & la violence pour s'assurer une subsistance qu'ils ne peuvent obtenir par les voies légitimes. Vos grands chemins sont infestés de voleurs, l'enceinte des villes ne met pas à l'abri de leurs incursions; la sûreté n'est nulle part, & le désordre regne par-tout.

Par un changement aussi rapide qu'effrayant, l'Angleterre ne ressemble plus à elle-même. On y cherche en vain un peuple satisfait & heureux, on n'y trouve que des hommes languissans, pau-

vres & souffrant des maux qu'ils ne méritent pas.

Vous sentez tous ces maux & vous les déplorez, illustres pairs ; c'est là le premier mouvement de la nature : mais pouvez-vous, sans crime, vous en tenir à une compassion stérile ? Vos devoirs vont plus loin, ils veulent que vous tarissiez la source des maux dont gémissent vos concitoyens. Revêtus du pouvoir législatif, vous avez fait vœu de ne l'employer jamais qu'au bien de la patrie : quelle n'est pas votre fidélité à remplir cet engagement ! Mais soulagez mon cœur & instruisez-moi. Vous prenez le titre de défenseurs de la nation ; quels actes avez-vous signés en faveur du peuple, & quelles loix contraires à ses intérêts avez-vous refusé de souscrire ? Seroit-il impossible de donner la liste des uns, & de faire l'énumération des autres ?

J'entends, c'est dans votre conduite & l'histoire des assemblées du parlement, que l'univers peut lire votre apologie ou votre condamnation. Votre position sans doute est délicate. Vous avez pris en main le gouvernail ; mais hélas ! vous ne voulez avoir d'autre boussole que la volonté de la cour. Vous allez à voiles déployées donner contre tous les écueils où le ministère vous pousse. Quelque solidement construit que vous paroisse le vaisseau de la patrie, il ne sauroit tenir long-tems ; craignez qu'il ne s'entr'ouvre & ne périsse.

Le résultat de vos opérations est connu ; il se réduit à ces mots : *Tout pour le roi, rien pour le*

peuple. Voilà l'inscription qu'on ne lit pas sur la porte & les murs de la chambre des pairs , mais que la flatterie & l'intérêt semblent avoir gravée dans le cœur de la plupart de ceux qui la composent.

En montrant que les instructions & la volonté de la cour dirigent les pairs dans toutes leurs délibérations , & que le parti populaire ne sauroit prévaloir sur le parti royaliste , nous avons indiqué la route que prendra la chambre des communes.

Cette chambre est composée des représentans des provinces ou comtés , au nombre de quatre-vingt-douze ; de ceux des villes épiscopales ou cités ; & enfin de ceux de tous les bourgs qui ont des magistrats municipaux ; ce qui forme une assemblée de cinq cents cinquante-huit personnes , lorsque tous les députés y assistent. Mais les députations ne se font jamais sans troubles ; presque par-tout l'intrigue , les manœuvres , le crédit , l'argent , assurent la pluralité des suffrages.

Les députés ont , pour se faire élire , rampé baslement auprès des bourgeois ; ne croyons pas qu'ils rougissent de ramper auprès du trône. Ils ont flatté , gagné , corrompu le peuple ; auroient-ils quelque peine à se laisser corrompre ? Il leur en a coûté durant les élections , de grandes sommes pour acheter les suffrages ; ils voudront se dédommager sans doute en vendant les leurs encore plus cher. Si parmi les membres élus , la

cour apperçoit quelqu'homme capable de s'opposer à ses vues, elle trouvera facilement le moyen de s'en défaire. La chambre qui juge de la validité des élections, ne souffrira pas que ce député prenne séance, & prononcera hardiment qu'il n'a pas été légitimement élu. Il est si facile d'imaginer des griefs contre lui, & il en faut si peu pour l'exclure ! On l'accusera de n'avoir pas en biens-fonds la somme (a) nécessaire pour être mis au rang des députés.

Si cette accusation ne réussit pas, on lui fera un crime d'avoir écarté ses concurrens par des moyens contraires aux loix, & d'avoir suborné les francs-tenanciers & les bourgeois : on en vient quelquefois jusqu'à suspecter sa religion, & à le taxer d'impiété, & sa condamnation est sur-le-champ prononcée. Tels sont les moyens que le ministère emploie avec succès contre les députés qu'il n'aime pas ou qu'il craint. Toutes les élections en fournissent des exemples plus ou moins nombreux, plus ou moins frappans.

Le premier exercice que la chambre des communes fait de ses fonctions, est de ne penser au peuple que pour en sacrifier les amis & les partisans : ces généreux commencemens annoncent ce qu'elle fera dans la suite. La cour demande une augmentation considérable des revenus de la liste civile, les revenus de la liste

(a) Cette somme doit être de six cents livres sterling ; ce qui fait à peu près quinze mille livres de notre monnoie.

civile sont augmentés. Les malheurs des tems , de longues guerres , avoient obligé la nation à s'imposer de fortes taxes pour un certain nombre d'années ; le terme approche , elle commence à respirer , elle croit toucher au moment où elle sera foulagée. Vaine espérance ! le ministère expose le besoin de l'état , & prouve la nécessité de continuer les anciens impôts. Les raisons ne souffrent point de réplique , & la chambre souscrit à la continuation des anciennes charges. Malgré la détresse presque générale , il faut en venir à de nouvelles impositions pour fournir à de nouvelles dépenses. De grands revenus ont été trop long-tems absorbés pour l'exécution de grandes entreprises ; les dettes nationales sont énormes , & des sommes prodigieuses suffisent à peine pour en payer les intérêts ; il est nécessaire d'acquitter une partie des unes , & de diminuer ainsi les autres. Les communes délibéreront : attendons le résultat de leurs longues réflexions. Elles renvoient à des tems plus heureux le soin d'acquitter les dettes : elles ne travaillent dans ce moment qu'à trouver de nouveaux moyens de les multiplier. Les emprunts sont ouverts à un intérêt au-dessus du taux ordinaire. La nécessité presse encore , on a recours aux loteries de toute espece , les unes à rentes viageres , les autres à rentes perpétuelles.

Aveuglée par l'esprit de domination , l'Angleterre affecte depuis long-tems de prétendre à l'empire absolu des mers ; mais cet empire aussi

mobile, aussi variable que l'élément sur lequel il s'étend, flotte sans cesse, est à tout le monde, & n'est à personne. Fière de porter ou de s'arroger le titre de maîtresse des mers, la nation est également flattée & avide d'acquérir de nouveaux domaines, & de pousser toujours plus loin ses conquêtes. Quels prétextes sa passion & son goût ne fournissent-ils pas au ministère, pour demander avec plus de hardiesse, & revêtir ses requêtes de raisons décisives ? Tantôt il s'agit de mettre la marine sur un pied plus formidable, tantôt d'exécuter quelques grands projets ; ici, de réparer ou d'élever des forts ; là, de soutenir d'anciens établissemens, ou d'en former de nouveaux. Les besoins de l'état paroissent se multiplier à chaque instant ; il faut donc à chaque instant trouver les moyens d'y pourvoir. La cour même, sans avoir l'adresse de colorer ses demandes, peut ordonner. La chambre des communes fait une profession ouverte de lui obéir. Si l'une vouloit qu'on vendit une partie des possessions angloises, l'autre se hâteroit de porter un bill, pour mettre les provinces & même le royaume à l'enchere. Pour n'en venir pas précisément à cette extrémité, en prend-on un parti moins extrême ?

Comme le mal va toujours en augmentant, il fera bientôt sans remède. Réprimer les faillies d'une ambition démesurée, seroit le seul à opposer à cette crise. Cruellement tourmenté par une fièvre ardente, ce peuple ambitieux se ruine &

se détruit, en brûlant sans cesse du desir de renverser & de détruire. La sage politique dédaigne le vain plaisir de posséder de vastes domaines. Elle se glorifie moins du nombre, que du bonheur de ses sujets. Si elle calcule ses forces & mesure sa puissance, c'est sur la richesse, & non sur l'étendue de ses états. D'après ces principes, il seroit aisé de corriger un plan mal conçu, d'opposer l'économie à la prodigalité, & de rappeler l'ordre dans les finances.

Mais à quoi pensons-nous, de vouloir instruire ainsi nos maîtres, & donner au plus éclairé des gouvernemens des leçons de sagesse ? Les branches de commerce les plus étendues & les plus fécondes languissent & se dessèchent, les sources des richesses tarissent, les fonds publics sont épuisés ; les revenus de la nation ne peuvent suffire. Ici les administrateurs les plus habiles manqueroient de ressources : la chambre des communes en a de toutes prêtes. A la voix des ministres rien ne l'arrête : pour donner aux habitans des trois royaumes quelques momens de relâche, elle va mettre sous le pressoir les Américains. A son grand étonnement, elle trouve une résistance qu'il faut vaincre, une indocilité que la cour prend à tâche de domter ; le fardeau retombe donc en entier sur les infortunés habitans de la Grande-Bretagne. Ne cessera-t-on de les fouler, que lorsqu'ils périront, écrasés sous les charges ?

Cependant, les Anglois le disent avec une

fierté insultante, & les autres peuples le répètent avec une stupide jalousie. L'Angleterre nomme ses représentans, & ses représentans reglent les impôts. La nation jouit donc du plus beau droit; elle se taxe elle-même. Vaine déclamation, qui ne doit plus séduire! La nation se taxe par ses représentans; mais quel soulagement, quel avantage trouve-t-elle, si les communes n'ont aucun égard pour elle, & la traitent avec la rigueur d'un maître dur & impitoyable? Le prétendu chef-d'œuvre de sa politique se réduit à foudoyer, & le prince qui demande des subsides, & le parlement qui les accorde. Où en seroit la sagesse d'un homme qui ne voudroit pas souffrir qu'une seule main lui mît un poids léger sur les épaules, & qui se glorifieroit en même tems de voir cent bras se remuer, pour lui imposer une charge accablante? C'est là, quoi qu'on puisse dire, la folie ou le malheur du peuple Anglois.

Le roi sollicite des secours, & son pouvoir ne va pas jusqu'à les exiger; mais que lui importe, s'il ne s'agit ici que de remplir une formalité qui lui assure le bénéfice de l'impôt, & lui épargne l'odieuse de mettre les taxes; si les communes ne savent pas rejeter ses propositions; si ses vœux sont toujours remplis; si en disant, *je demande*, il est sûr d'obtenir tout ce que pourroit avoir, usurper, envahir un despote Asiatique, en disant: *je veux, j'ordonne, il me plaît*? On a voulu envelopper de chaînes le trône & la

royauté; ces chaînes ne servent à lier que ceux qui les ont forgées. Malgré la sagesse & la beauté de la constitution angloise, le prince est le seul vraiment libre & tout-puissant. J'entre dans la chambre des représentans du peuple : on m'avoit promis de m'y faire voir de zélés citoyens dans le temple de la liberté, je n'y trouve que des esclaves dans le temple de la fortune.

Les services rendus au peuple restent sans récompense; les membres des communes sont toujours bien payés de ceux qu'ils rendent au roi. A peine ont-ils ouvert leurs séances, qu'ils commencent à recevoir des bienfaits; ils accordent à la cour, & la cour leur donne. Tel est le commerce lucratif qu'ils exercent depuis le moment qu'ils entrent en fonction, jusqu'à l'époque de la dissolution du parlement. On compteroit peu de jours où il ne soit tombé quelques graces de prédilection sur les têtes royalistes. Les amis du peuple n'ont d'autre consolation que celle de remplir leurs devoirs, & de soutenir avec fermeté la cause des malheureux. Cette gloire, ce plaisir vraiment digne des grandes ames, ne tentent pas les amis de la cour; l'avidité, l'ambition, les tourmentent : ils ne pensent qu'à satisfaire leur ambition & leur cupidité. Si le succès ne répond pas pleinement à leurs desirs, ils n'ont pourtant pas sujet d'être mécontents; je les vois presque tous obtenir ce qu'ils ont sollicité pour eux ou pour leur famille. Ne pénétrons pas jusqu'aux mystères con-

sommés dans les ténèbres, & gardons-nous de déchirer le voile qui couvre de lâches intrigues & des manœuvres déshonorantes ; il nous suffit d'indiquer les faits qui se passent au grand jour. Promus à divers grades militaires, revêtus de titres & de dignités, les uns créés chevaliers, les autres baronnets, un petit nombre élevé à la pairie, décorés de rubans ou d'autres marques d'honneur, tranquilles sur la fortune & le sort de leurs enfans, la plupart des membres des communes ne peuvent déguiser ni leurs sentimens ni leur conduite. Loin d'en rougir, ne semblent-ils pas l'étaler avec ostentation ? Titres, honneurs, dignités, richesses, voilà ce que nous vaut un entier dévouement à la cour, & l'oubli de nos fermens.

Ce qu'on doit conclure, revient à ce que j'ai d'abord avancé ; le roi est trop puissant pour trouver des obstacles difficiles à vaincre, pour recevoir des loix qui le lient, & ne pas régner comme il veut. Nous l'avons vu dans la chambre haute abattre à ses pieds les pairs & les grands seigneurs. Les membres de la chambre basse ne lui montrent pas une soumission moins entière ; il ne lui reste plus qu'à triompher du peuple ; s'il n'échoue pas dans cette entreprise, toute la nation est subjuguée. Ne craignons pas qu'il manque son coup. Avec les armes qu'on lui laisse, un prince adroit, politique, ambitieux, feroit plier les nations sous ses loix ; de proche en proche, il pourroit asservir l'univers.

Le peuple Anglois pense être libre , dit l'auteur du Contrat social ; il se trompe fort ; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement ; si-tôt qu'ils sont élus , il est esclave , il n'est rien ; dans les courts momens de sa liberté , l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde. Cela est très-bien dit ; cependant nous croyons qu'il est possible de dire plus. Au moment même des élections , le peuple Anglois n'est pas libre. Il vend sa liberté , mais une ombre , un fantôme de liberté , une liberté qui n'existe plus ; c'est ce dont est forcé de convenir l'auteur de la *Constitution de l'Angleterre* , un des panégyristes les plus outrés de cette nation.

Si l'impartialité présidoit aux élections ; si les citoyens pouvoient se concerter à loisir , examiner sans prévention & peser avec équité le mérite des concurrens , tenir la balance en équilibre , sans craindre qu'une main étrangère la fit pencher ; si le droit de voter , ce droit qui les rend si fiers , ne se réduisoit à une vaine formalité , à rien , par l'exercice qu'ils en font , & qu'ils sont forcés d'en faire ; s'ils donnoient & ne vendroient pas leurs suffrages ; dussent-ils , après les élections , ne former plus qu'un peuple d'esclaves , il existeroit des momens , je veux dire , tout l'intervalle d'un parlement à l'autre , où ils pourroient dire avec vérité : nous sommes libres , puisque nous allons choisir librement les défenseurs de nos droits.

Mais cette courte consolation , ils ne l'ont

pas, on la leur enleve. A peine les lettres de convocation arrivent-elles dans les comtés & les villes, que tout y est dans le trouble & l'agitation; on ne parle que d'intrigues, de cabales, de factions. Les troubles ne dureront pas; la cour désigne ses créatures; elle répand par ses émissaires l'argent avec profusion; elle promet, elle menace; les esprits se calment, la plupart des concurrens se retirent. Cette retraite est prudente, peut-être déjà se repentent-ils de n'avoir pas pris plus tôt cette sage détermination. On ne peut sans folie lutter de la tête contre un mur d'airain; la tête se brise, & le mur reste. Maîtres de l'arène, les partisans royalistes fixent de leur côté la pluralité des suffrages. Si, pour être élu, l'unanimité des voix étoit nécessaire, ils pourroient également s'affranchir de l'unanimité des voix.

Et comment des bourgeois, pauvres pour la plupart, puisque tous ceux qui possèdent un immeuble de quarante schellings de revenu, ont droit de suffrage, ne seroient-ils pas ébranlés à la vue de l'or qu'on fait briller à leurs yeux? Si l'intérêt les touche peu, on emploiera les caresses, la flatterie, les promesses, les assurances même de la protection & de la faveur. Enfin, ce qu'on ne sauroit obtenir par des voies douces & insinuanes, on l'emportera, on l'arrachera par des moyens durs & violens. Un simple citoyen résistera-t-il, quand, pour prix de sa résistance, il n'aura devant lui qu'une perte certaine;

quand, en un mot, des hommes puissans & redoutables lui parleront de l'indignation du prince, & de la haine de son ministre?

Soyons justes & n'outrons rien; rarement en vient-on à cette extrémité, parce qu'il est rarement nécessaire d'y venir. Pourquoi se donneroit-on l'odieux de la cruauté, quand on peut se l'épargner, sans nuire à l'exécution de ses vûes? La cour manifeste son desir, & ce desir est un choix que les francs-tenaciers & les bourgeois ne balanceront pas long-tems à confirmer. Prières, sollicitations, distributions d'argent, voilà les moyens ordinaires. Le roi dispose donc doucement, mais sûrement & infailliblement, du consentement & de la volonté des citoyens. Pour être douce, la séduction n'en est pas moins le tombeau de la liberté, une vraie tyrannie. Trompé ou séduit, vaincu ou subjugué, l'homme qui perd la liberté, en sent-il moins sa perte & le poids de la servitude?

Il suit donc que le peuple Anglois n'est pas libre, & qu'il n'est même jamais plus esclave que durant les élections. On l'attire, on le trompe, on le flatte, on le corrompt: où la corruption commence, là expire la liberté. On l'intimide, on l'effraie, on l'abat; par-tout où la force agit & triomphe, c'en est fait de la liberté: l'aspect seul de l'un suffit pour faire disparaître l'autre.

Cependant, nous dit-on, il reste encore de l'énergie chez le peuple, & le triomphe de la
cour

cour n'est jamais complet. Il est toujours un grand nombre de villes, dont les habitans ne fléchissent pas devant la majesté royale, & n'honorent de la députation que des personnes dignes de les représenter. Eclairés & justes, ils distinguent le mérite, & le placent où il doit être. Le peuple a toujours dans la chambre des communes, des amis qui épousent ses intérêts, & savent les soutenir avec une constance héroïque, & une force qui étonne.

Le courage de ces hommes braves, l'éloquence de ces orateurs véhémens, ont aussi peu de succès l'un que l'autre. Où tout se décide à la pluralité des voix, il faut céder au plus grand nombre. Le parti de l'opposition ne contre-balance pas le parti contraire. Cela me suffit, j'ai dit vrai, & je le répète encore : un roi qui le veut & fait le vouloir, se rend toujours maître absolu du parlement, & regne avec un égal empire sur toute la nation.

Je ne vais pas jusqu'aux secrets qu'un grand intérêt porte sans doute à cacher ; mais il me semble que la politique de la cour exige de ne pas enlever au peuple tous ses partisans, & de rendre ainsi la corruption universelle. Une nation brave & fière ne pourroit alors se déguiser sa déplorable situation. Isolée, lâchement abandonnée, ouvertement trahie, cruellement sacrifiée, elle ne s'occuperoit que de son malheur ; le joug lui deviendrait tôt ou tard insupportable ; dans quelques accès de désespoir ou de

D

fureur elle le briserait. La catastrophe est aisée à prévoir, il faut la prévenir, &, s'il est possible, ménager si bien les esprits, qu'ils ne soient jamais tentés d'en venir à des excès.

Plus chargés d'impôts & de dettes qu'aucune autre nation de l'Europe, les Anglois sont contents de leur sort, & supportent avec une inébranlable constance les plus onéreuses taxes, parce qu'ils s'imaginent encore se les être imposées eux-mêmes, & qu'adroitement on les laisse dans cette fausse persuasion. Moins occupés de leurs malheurs réels que de leurs droits apparens, ils se croiroient avilis, si l'on faisoit tomber sur eux les regards de la pitié, & si l'on cessait de les voir avec envie. Ils ont quelques protecteurs, c'est assez pour eux. Toujours également fiers de l'autorité que leur donne la forme du gouvernement, ils ne se regardent pas moins comme législateurs, lors même qu'on porte des loix qui les écrasent. Leurs représentans ont souscrit, mais après de vifs débats & de longues discussions; ils se rassurent, parce qu'ils ne voient pas que leur pouvoir ait reçu la moindre atteinte. On sent bien que la cour ne les tirera pas de l'illusion, & que son principal soin sera de les entretenir dans ces fausses idées. La nation continue à parler avec effusion de cœur de sa liberté & de ses prérogatives; elle lit toujours avec un nouveau plaisir les discours des patriotes (a). Leurs inutiles déclamations

(a) Dans ce tems de crise, où les impôts sont à leur

amusent & trompent le peuple. Il oublie son infortune, lorsqu'il peut dire avec ses partisans :
 „ Nous avons un ministre également corrom-
 „ pu & corrupteur , avare pour récompenser
 „ le mérite, prodigue pour grossir la foule de

comble, où la guerre se soutient à grands frais en Amérique, le roi a demandé une augmentation pour lui de cent mille livres sterling de rente, & six cents mille livres pour le paiement de ses dettes. Après quelques débats, cette demande a passé à la chambre des communes, & a été portée à la chambre des lords, où elle n'a souffert aucune difficulté. Le président de la chambre des communes, accompagné des députés, s'est présenté à la chambre haute, où le roi étoit sur son trône, & a prononcé ce qui suit :

„ Les fidèles communes de votre majesté ont ac-
 „ cordé une grande somme pour liquider les dettes de
 „ votre maison, & considérant que tout ce qui contri-
 „ bue à soutenir l'honneur, la gloire & la dignité de
 „ la couronne, rejaillit sur la nation, elles ont accordé
 „ avec une grande libéralité, dans ce tems de danger
 „ & de calamité, où les taxes sont au-dessus de leurs
 „ forces, un revenu qui surpasse tous vos besoins,
 „ espérant que vous mettrez plus d'économie & d'or-
 „ dre que vous n'avez fait par le passé dans l'adminis-
 „ tration de ce qu'on vous donne si généreusement. „

Ce discours a été universellement applaudi ; celui qui l'avoit fait a reçu les complimens des deux chambres. On en a admiré la hardiesse & la noble franchise. Cependant on avoit accordé au roi tout ce qu'il avoit demandé. Dans la même séance, on a agité si le roi paieroit une pension à ses freres ; on a rejeté cette proposition, parce qu'on connoissoit les dispositions du roi, qui étoient contraires.

„ ses créatures & multiplier les instrumens de
„ l'oppression , audacieux vis-à-vis de ceux qui
„ ne peuvent lui nuire , bas & souple auprès
„ de quiconque peut le servir ; un ministère ,
„ enfin , qui mérite à la fois notre mépris &
„ notre haine , puisqu'à la honte d'être soumis
„ à une volonté qu'il redoute & qui ne peut
„ rien , il joint la noirceur de vouloir se faire
„ le tyran du peuple , qu'il devoit respecter &
„ qui peut tout. „

Contente de son pouvoir , la cour dédaigne les voies ordinaires de réforme & de police ; elle ne liera pas les langues ; elle n'arrêtera pas les plumes ; elle fait que le peuple n'est jamais moins à craindre que lorsqu'il écrit & qu'il parle. C'est du moment qu'il se tait , qu'il devient dangereux ; & malheur aux états où le peuple concentre ses douleurs & son chagrin. En criant contre l'esclavage des autres nations , l'Anglois plie sous une domination que les autres nations ne verroient pas sans effroi : cependant , au moment qu'il se traîne & qu'il rampe , il leve la tête pour s'applaudir & pour insulter au reste de l'univers ; il se croit libre , il porte ses fers plus gaiment ; voilà le grand bien que produit son erreur.

Si quelque député , homme d'un génie ardent , prenoit trop d'ascendant sur les esprits ; s'il remuoit ; agitoit à son gré les passions ; s'il étoit propre à faire craindre quelques révolutions , en réveillant dans le cœur des grands

l'amour du bien public , en éclairant le reste des citoyens sur ses malheurs , il n'alarmeroit pas long-tems la cour. Pour le mettre de son côté , elle en feroit un gouverneur , un pair , un chancelier , un ministre. Ces métamorphoses ne surprennent plus , elles sont trop fréquentes. Quelquefois elle use d'autres moyens ; on l'a vu , & toute l'Europe le fait : un homme (a) hardi , inquiet , turbulent , plus jaloux de jouer un rôle que de servir la patrie , s'emporte avec véhémence contre le ministère , éblouit ses concitoyens , & les rend enthousiastes en sa faveur. Ce premier succès l'enivre , il ne ménage plus les expressions , il ne respecte ni le mérite , ni le caractère , ni la dignité des personnes. Sa bile s'exhale en invectives , mais il n'ira pas plus loin. Les accusations se forment en règle , les preuves abondent , on le force au silence ; il est renfermé dans la tour. Toute la nation semble prendre part à cet événement ; les souscriptions s'ouvrent ; on fournit abondamment à l'entretien , & l'on paie les dettes du prisonnier. On demande , on sollicite , on presse pour obtenir son élargissement. Les cités présentent coup sur coup des adresses ; mais la cour est inexorable , & le coupable ne sort de sa prison qu'après le terme marqué. Le jour de sa délivrance , sans avoir la pompe triomphale , est pour lui un jour de triomphe ; ses concitoyens

(a) Wilkes.

D ii}

s'empresſent de le porter eux-mêmes ſur une eſpece de trône ; la foule fuit ou précède en pouſſant des cris de joie , & voit ſon libérateur dans celui qu'elle croit s'être dévoué pour ſes intérêts. La capitale lui prépare des récompensés , & ſe hâte de l'élire pour ſon premier magiſtrat. Cependant le peuple ſe laſſe d'adorer une idole impuiſſante , il l'abandonne , il la laiſſe tomber. La divinité ſe proſterne à ſon tour aux pieds de ſes anciens adorateurs , elle prie , demande des grâces , & ne reçoit que des refus. La cour avoit puni l'homme audacieux , le peuple délaiſſe l'homme inutile.

Achevons par un trait qu'on chercheroit vainement dans les états ſoumis au deſpotiſme , & que l'Angleterre ſeule nous fournit. La guerre eſt déclarée , on a des vaiſſeaux en grand nombre ; mais comment compléter les équipages ? La nation n'a pas aſſez de matelots à ſon ſervice ; le beſoin devient extrême , il s'agit de faire partir des flottés pour attaquer l'ennemi , ou lui faire tête. Il paroît une proclamation , & la preſſe des matelots commence. Expliquons ces termes qu'on ne connoît pas ailleurs. Le roi porte une ordonnance pour faire faiſir tous les matelots dans les divers ports du royaume , & les enrôler à ſon ſervice. S'ils ne viennent pas d'eux-mêmes recevoir la gratification qui leur eſt promiſe & prendre des engagemens , on les arrache avec violence d'entre les bras de leurs femmes & de leurs enfans ; on les arrête dans

les rues & les places publiques ; s'ils résistent , on les frappe , on les meurtrit , on les emprisonne. Comme la profession qu'exercent les matelots n'est par inscrite sur leur front , des apprentifs , des ouvriers de toute espece sont pris pour matelots , & se trouvent pêle-mêle confondus avec eux.

Les citoyens ne regardent pas en silence de pareilles vexations ; de tous côtés on entend des cris & des plaintes. Les corporations , les officiers municipaux , les magistrats , les villes entieres réclament les droits des sujets , implorent la liberté , crient à l'injustice & à la tyrannie ; le mal se fait sous quelque apparence du bien , la raison est une digue trop foible pour en arrêter le cours. Au grand préjudice du commerce , la marine marchande est déjà dépeuplée , & l'on demande & l'on cherche encore des hommes pour la marine royale. La presse continue avec plus de fureur , les esprits s'échauffent , & le désordre redouble. Lassé , excédé , l'homme le plus tranquille & le plus doux s'irrite & devient souvent aussi cruel que les bêtes les plus féroces ; que fera-ce donc d'un peuple qui passe pour fier & impérieux , quand il est poussé à bout , & qu'il est plus durement traité à mesure qu'il fait moins de résistance ? Sur toute la côte je vois des gens effrayés qui s'attroupent , s'arment & repoussent la force par la force. Il semble que la discorde ait livré une partie de l'Angleterre aux horreurs de la guerre civile. Les officiers ren-

forcent leurs détachemens , & ce sont tous les jours de nouveaux meurtres. Enfin , les listes sont remplies , la cour révoque ses ordres , & la sécurité reparoit. Que d'injustices ! que de cruautés ! Comment qualifier ces actes , si l'on ne veut pas y reconnoître l'empreinte de la plus barbare tyrannie ?

Je crois l'avoir prouvé : le gouvernement anglois n'est rien moins que ce qu'il paroît être. Pour sentir cette vérité , il suffit de percer de vains dehors , de suivre les faits & de réfléchir. Restreinte & limitée en apparence , la puissance royale n'a réellement d'autres bornes que celles qu'il lui plaît de se prescrire : les grands & le peuple ne partagent pas avec le prince l'autorité suprême , ils ne sont que les instrumens de sa volonté ; & si le roi vouloit , il les rendroit les victimes de ses passions , comme ils le sont de ses caprices. Il les dépouilleroit de leurs droits , & feroit autant d'esclaves de ces prétendus favoris de la liberté.

Ce n'est pas là ce que se proposoient les Anglois , ni le but qu'ils croient avoir atteint. N'insistons plus , & laissons - les dans leur opinion : ils ont fait un beau rêve ; plus ils iroient , mieux ils sentiront leur erreur. Nous démontrerons encore davantage dans le discours suivant , combien elle leur est funeste.



SECOND DISCOURS.

UNE guerre heureuse, la dernière guerre, a fait de grands maux à la nation Angloise, & doit être regardée comme une des principales causes des malheurs qu'elle éprouve. Le prix de ses victoires, tout brillant qu'il paroît, n'est qu'un dédommagement bien foible de ce qu'il lui en a coûté pour combattre & pour vaincre. L'étendue des possessions ne fait pas la force des empires. L'Angleterre n'adopte pas cette vérité, & n'épargne rien quand il s'agit d'acquérir de nouvelles provinces. Mais qu'elle nous dise, si quelques isles d'un revenu modique, si le Canada, dont le gouvernement & la défense absorbent à peu près les richesses qu'on en retire, si enfin quelques autres avantages qui ne méritent pas qu'on en fasse mention, valent le sang d'une infinité de soldats, & d'un grand nombre de braves citoyens. Les misérables succès dont elle se glorifie, lui ont encore bien plus coûté. Soixante & dix mille matelots, perte irréparable pour une nation commerçante, sont tombés sous les coups de l'ennemi. Pour fournir aux frais de la guerre, il a fallu dépenser un argent immense; fouler le peuple, qui déjà surchargé d'impôts, demandoit à grands cris des soulagemens & des secours; affecter le commerce, en multipliant, en doublant les droits; écraser les dernières

classes des citoyens , en faisant hauffer prodigieusement le prix des denrées ; enfin , ajouter aux anciennes dettes , on auroit peine à se l'imaginer , une nouvelle dette de quarante millions sterling. Ces détails effraient ; un petit nombre de pareilles conquêtes suffiroit pour ruiner entièrement une nation , fût-elle encore plus puissante.

Une longue paix auroit pu rétablir les affaires ; mais il s'en faut bien qu'une longue paix les ait raccommodées. L'économie n'a point présidé à l'administration publique , & le mal a toujours fait des progrès plus alarmans. En 1746 , la dette nationale ne montoit qu'à cinquante-neuf millions trois cents cinquante-six mille quatre cents quatre-vingt-dix-sept livres sterling ; & en 1760 , elle alloit à quatre-vingt-dix millions. De degré en degré , elle avoit passé cent quarante millions. Durant les deux années qui ont précédé immédiatement la rupture de l'Angleterre avec ses colonies , on étoit venu à bout d'acquitter douze millions de cette énorme dette : ce qui ne paroitra pas difficile , si l'on observe que le parlement en avoit réduit les intérêts à plusieurs reprises ; que toutes les ressources imaginables étoient épuisées , & que , de tous les moyens possibles de se faire de nouveaux revenus , il ne s'en trouvoit aucun dont on n'eût fait usage. Je me trompe , il en restoit encore un ; & ce moyen , on a malheureusement osé le tenter , quoiqu'on l'ait tenté inutilement autrefois. Nous en parlerons bientôt.

Ce ne fut que vers la fin du siècle dernier , que la nation Angloise eut recours aux emprunts. Toujours avide de conquêtes , elle en a fait de rapides depuis cette époque ; mais les guerres l'ont forcée à des emprunts nouveaux , & ses dettes se sont toujours accrues en raison de ses conquêtes. Elle a payé avec exactitude les intérêts : pour s'y déterminer , il lui suffisoit de vouloir maintenir son crédit. Persuadées qu'elles plaçoient leurs fonds avec sûreté , les autres nations de l'Europe se hâtoient , toutes les fois que la Grande-Bretagne ouvroit un emprunt , de le remplir , & ne s'étoient jamais repenties d'avoir ainsi placé leur argent. Une faillite leur auroit ôté toute confiance ; les Anglois n'ont eu garde d'oublier leurs engagemens , & s'en sont fidèlement tenus aux conditions des contrats. Lorsqu'ils ont proposé de réduire les intérêts , leur premier soin a été d'offrir le remboursement à ceux des créanciers qui n'auroient pas voulu supporter une réduction. Rien de plus équitable , & de plus avantageux à la fois à la nation. Une autre politique l'auroit mal servie ; la perte de son crédit auroit nécessairement entraîné la ruine de son commerce , & la chute de ses manufactures. Sans manufactures , & sans commerce , que deviendrait l'Angleterre ?

Cependant , plus une puissance acquiert de possessions dans des pays éloignés , & dans les diverses parties du monde , plus elle a de voisins à tenir en respect , d'ennemis à craindre , de

guerres à soutenir, de dépenses à faire, La sûreté des colonies, la protection nécessaire aux nouveaux sujets, la gloire du nom Anglois, l'entretien & l'augmentation des troupes, la marine, les établissemens de toute espèce ; tels furent les prétextes dont la cour se servit pour demander, & le parlement pour accorder de nouveaux subsides. Multipliées à l'excès, les charges faisoient languir le commerce ; les artisans, les ouvriers & autres gens de métier s'expatrioient. Le ministère proposa de taxer les Américains ; le parlement passa l'acte pour assurer à la nation un revenu fixe dans les colonies du continent. Il eût été prudent d'éviter l'écueil contre lequel on avoit échoué. Peu de tems avant le commencement de la dernière guerre, la cour & le parlement vouloient obliger les habitans des colonies à se servir de papier timbré dans tous leurs actes publics : c'étoit un impôt, les colonies refusèrent de s'y soumettre, & tinrent ferme. Sur ces entrefaites la guerre s'allume : l'Angleterre se vit dans la nécessité de ménager les Américains, elle prit le sage parti de céder, & l'acte du timbre resta sans effet. Ce mauvais succès n'a pas empêché les Anglois de revenir à la charge, & de faire imposer les colonies par la puissance législative de la Grande-Bretagne.

A cette dernière époque, les Américains défendirent leur cause avec le même zèle, & opposèrent aux prétentions du parlement britannique, une résistance qui ne devoit pas le sur-

prendre. Ils s'adressèrent au roi, exposèrent leurs raisons avec autant de noblesse que de modération, firent l'apologie de leur conduite, & demandèrent une justice qu'ils se flattoient d'obtenir. Ils se tromperent, on ne daigna pas les écouter. Le refus de recevoir & d'entendre leurs représentations, ne les rendit que plus ardens à soutenir leurs droits; ils crièrent à l'injustice, à la violence, & ne balancerent pas à exposer aux yeux du public leurs moyens de défense. La nation, disoient-ils, se taxe elle-même; nous formons une grande partie de la nation, pourquoy donc nous contester le droit de nous taxer nous seuls, & de rejeter tout impôt qu'on voudroit, sans notre aveu, mettre sur nous?

L'Angleterre & l'Irlande ne paient d'autres contributions que celles qui ont été réglées par leurs parlemens respectifs. Nous ne devons reconnoître de même que nos représentans; eux seuls peuvent légitimement nous assujettir à des impositions: leur enlever ce droit, est une usurpation tyrannique.

Nous ne sommes pas exempts d'impôts (a), nous en payons de toute espece, leur produit est tout employé à soutenir les établissemens civils

(a) En voici l'énumération: taxe fonciere, capitation, droits sur les mobiliers, impôts sur les offices, sur l'industrie, sur le commerce, & enfin sur toutes les entreprises lucratives. Outre cela une accise sur le vin, le rhum, toutes les liqueurs spiritueuses, & un gros droit à l'entrée de chaque Negre.

& militaires, formés dans le pays, & à faire face aux engagemens onéreux que nous avons contractés pour appuyer les entreprises, & contribuer à la gloire de la nation Angloise. Quelles que soient nos charges, nous ne saurions nous en plaindre, parce que c'est nous uniquement qui nous les sommes librement imposées. Mais lorsque nous ne mettons aucune borne à notre reconnaissance, pourquoi affecte-t-on de nous accuser d'ingratitude ? A la premiere requisition du roi, nous avons toujours accordé des subsides ; & ces subsides beaucoup trop considérables nous auroient paru énormes, si nous eussions moins consulté notre cœur que nos facultés.

Dans la dernière guerre les colonies en donnerent une preuve bien marquée ; elles fournirent à la mere-patrie les plus grands secours, & prodiguerent leur sang pour la faire triompher. Il leur en coûta plusieurs millions sterling pour avoir levé, soudoyé & entretenu vingt-cinq mille hommes, (a) nombre de troupes tout au moins égal à celui que l'Angleterre fit passer en Amérique. Il fallut en venir à de gros emprunts, hypothéquer nos terres, engager le produit de nos contributions. Nous n'écoutâmes que notre générosité : quand le sentiment est vif, les plus grands sacrifices ne coûtent pas.

(a) Le déboursé d'une seule colonie, de la Pensilvanie, fut de cinq cents mille livres sterling. On ne lui en a remboursé que soixante mille.

Nos assemblées prirent ces résolutions sur une simple promesse du secrétaire d'état, que le parlement indemniferoit les colonies. Sensible à ces procédés, le roi, pendant plusieurs années, demanda à la chambre des communes de dédommager les colonies de l'Amérique septentrionale. Le parlement destina, pour remplir cet objet, une somme annuelle de deux cents mille livres sterling; foible dédommagement, qui ne nous arracha pourtant aucune plainte. Nous avions trouvé une récompense trop flatteuse & trop douce dans notre zèle. D'après ces faits, qui pourroit nous supposer l'intention de nous soustraire aux circonstances & aux besoins de l'état, tandis que nous nous bornons à exiger qu'on s'en rapporte aux décisions de nos assemblées?

Ces raisons ne firent qu'irriter des esprits déterminés à ne pas s'y rendre. Les vents souffloient des côtés opposés, les nuages s'amoncelloient, la foudre ne tarda pas à partir. La cour, & le parlement, fidele ministre des volontés de la cour, voulurent abattre le parti des colonies. Ils saisirent avec empressement l'occasion qui se présenta de faire éclater leur ressentiment. Un vaisseau de la compagnie des Indes arrive à Boston avec une cargaison de thé.

Le parlement avoit mis un impôt sur cette denrée, dont il se fait une grande consommation dans les colonies angloises. Les Américains avoient vu de mauvais œil qu'on eût établi ce

nouveau droit, ils demandoient la révocation de l'acte du parlement; ils se plaignoient de ce qu'on prenoit toutes sortes de moyens pour leur arracher le peu d'argent qu'ils avoient, & le faire passer en Angleterre. Les dames Américaines de plusieurs villes des colonies s'étoient engagées à ne plus faire usage du thé des Indes. Si tous les colons eussent pris & gardé la même résolution, l'acte eût été bientôt révoqué.

Une voie de fait augmenta les troubles, & fit perdre toute espérance de pacification. A l'arrivée du vaisseau de la compagnie, la populace de Boston s'attroupe, prend les armes qui lui tombent sous la main, monte sur le bâtiment, maltraite quelques personnes de l'équipage, & jette les caisses de thé dans la mer. La nouvelle de cet acte de violence ne fut pas plus tôt apportée à Londres, que la cour & le parlement résolurent, non de punir quelques coupables, mais de châtier & de faire rentrer dans le devoir les colonies rebelles. On presse les armemens pour bloquer Boston, soumettre ensuite par la force les quatre provinces de la baie de Massachussetts, traiter en ennemis tous les Américains du continent qui avoient *des relations avec les Bostoniens*, & ceux même qui pourroient en avoir. Le Cicéron Anglois, Edmond Burke, a dit hautement dans la chambre des communes, que la cour n'avoit pas d'autres raisons pour étendre si loin sa vengeance. En suivant cette induction, il eût été facile d'envelop-

per

per dans une même déclaration de guerre, toutes les puissances des quatre parties du monde.

Le desir de la paix & l'amour de la justice, n'étoient pas éteints dans les cœurs des habitans de Boston. Ces bons Américains désavouèrent les coupables, promirent de les faire punir, & offrirent à la compagnie les dédommagemens convenables. Ces propositions ne furent pas du goût des Anglois, ils les rejeterent avec mépris. Il ne restoit aux Américains que deux partis, ou de subir le joug, ou de faire ligue entr'eux pour défendre leurs droits, leurs propriétés & leur vie. Pour ne rien précipiter & agir d'un concert unanime, les colonies choisirent leurs députés; le congrès s'assemble, il délibère: suivons-en les opérations. La sagesse, la modération, l'amour de la patrie, président à cet auguste conseil. La cour n'a pas voulu entendre les humbles représentations des colonies, le congrès s'adresse au peuple de la Grande-Bretagne, lui porte ses plaintes, & cherche à l'émouvoir. Sa lettre est datée du 5 septembre 1774. Nous allons en donner un précis, parce qu'elle jette un grand jour sur cette affaire, & montre à découvert le caractère & le génie des Américains du continent.

Quand une nation, (c'est le congrès qui parle) élevée à la grandeur par la liberté, & couronnée de toute la gloire que l'héroïsme, la générosité & l'humanité peuvent donner, s'abaisse jusques à prendre sur elle l'ignominieuse

E

tâche de forger des chaines pour ses amis & ses enfans ; quand , loin de prendre les armes pour la défense de la liberté , elle s'engage à soutenir ouvertement l'esclavage & l'oppression , on a lieu de croire alors , ou que la vertu ne regne plus sur elle , ou qu'on peut lui reprocher la plus grande négligence dans le choix des personnes entre les mains desquelles cette nation a confié son gouvernement. Dans des guerres aussi longues que sanglantes , soit avec leurs concitoyens , soit avec l'étranger , contre les efforts de puissantes nations , contre les attaques ouvertes de leurs ennemis . & la perfidie plus dangereuse encore de leurs faux amis , les habitans de votre isle , vos généreux & glorieux ancêtres , ont maintenu leur indépendance , & vous ont transmis , à vous qui êtes leurs descendans , les droits de l'homme & les avantages de la liberté. Ne soyez donc pas surpris que nous qui avons la même origine , & tenons de nos peres les mêmes droits & les mêmes libertés , nous refusions de les abandonner , ces droits & ces libertés , à la discrétion de personnes dont les intentions ne portent sur aucun principe raisonnable , & qui ne les font valoir que pour disposer souverainement de nos biens & de nos vies , afin de vous réduire ensuite plus facilement vous-mêmes à l'esclavage.

La cause de l'Amérique attire aujourd'hui l'attention universelle : cet infortuné pays est opprimé , maltraité , calomnié. Nous ne balan-

çons pas à nous adresser à vous sur un objet si important. Ce que nous devons à la postérité , à votre propre intérêt , à la prospérité générale de l'empire , nous engage à prendre ce parti. Sachez donc que , fondés sur la justice , nous nous regardons , & nous prétendons qu'on doit nous regarder comme aussi libres que nos co-sujets de la Grande-Bretagne , & que nulle puissance sur la terre n'a droit de nous enlever notre propriété sans notre consentement.

Nous réclamons tous les avantages accordés par la constitution britannique , & particulièrement le droit inestimable de n'être jugés que par des jurés (*a*). Nous regardons comme une prérogative essentielle de la liberté , que personne ne soit condamné sans être entendu , ni puni pour des délits supposés , sans qu'on lui ait permis de se défendre. Nous croyons que l'autorité législative de la Grande-Bretagne ne va pas jusques à pouvoir établir une forme de gouvernement arbitraire , dans aucune partie du globe.

Les propriétaires de la Grande-Bretagne ne sont-ils pas maîtres de leurs domaines ? Pourquoi les possesseurs de terres en Amérique auroient-ils moins de droit sur leurs propriétés , que vous n'en avez sur les vôtres ? Pourquoi soumettroient-ils leurs biens à la volonté d'un parlement , ou de tout autre tribunal qu'ils n'au-

(*a*) Juges qui sont de la même condition que l'accusé.

E ij

roient pas établi de leur propre choix ? Une vaste étendue de mers nous sépare , & nous habitons fort loin du palais du roi ; seroit-ce une raison pour mettre une différence entre nos droits & ceux des Anglois ? Si le parlement admet ces distinctions injustes & chimériques , il se trompe , & sa politique est mauvaise.

Ce fut sur la fin de la dernière guerre , & sous un ministre ennemi de la liberté (lord Bute) , qu'on forma le plan de réduire en servitude vos concitoyens d'Amérique. Depuis ce moment fatal , on n'a pas cessé d'en poursuivre l'exécution. Avant cette époque , il vous suffisoit de vous enrichir du fruit de nos travaux , de charger notre commerce de toutes les restrictions qui tournoient à votre profit , d'exercer un empire absolu sur la mer , de nous marquer les ports où il nous étoit libre d'échanger ou de vendre nos denrées , & de nous désigner les nations avec lesquelles il nous étoit permis de commercer. Nous supportions sans plainte & sans murmure le poids de ces chaînes & de ces prohibitions. Attachés par les plus forts liens à la mere-patrie que nous voyions dans vous , nous nous estimions heureux de contribuer à votre prospérité.

Oui , nous vous prenons à témoin de notre fidélité & de notre zèle pour les intérêts communs de l'empire. Nos biens , notre tranquillité , notre sang , voilà ce que nous avons sacrifié dans les dernières guerres , pour rendre vos

armes victorieuses. A peine nos affaires commençoient-elles à se rétablir , qu'on voulut nous enlever tout notre numéraire par l'acte du timbre ; les marchandises que vous défendiez d'acheter des autres nations , furent chargées de droits. Quoiqu'on ne recueille point de vin en Angleterre , vous nous forçâtes à venir nous pourvoir chez vous , & à payer , outre le prix de la boisson, une accise considérable. Vous nous imposâtes ces droits de la manière la plus injuste & la plus contraire à la constitution. Afin de faire cesser nos plaintes , il fut statué que ce revenu seroit employé en Amérique , pour nous protéger & nous défendre ; mais un pareil prétexte ne colora pas ces exactions. Les sommes qui proviennent des droits imposés , on les dissipe follement , en les distribuant aux favoris de la cour , & aux créatures des ministres , tous pour la plupart ennemis déclarés de l'Amérique.

Toutes les fois que les besoins de l'état l'exigeront , nous fournirons volontiers de l'argent & des troupes , c'est notre devoir : mais nous ne souffrirons pas qu'on nous taxe d'une manière injuste & illégale ; qu'on nous prive du droit d'être jugés par nos pairs ; qu'on nous traduise devant un seul homme vendu à la cour ; qu'on nous soumette enfin à des loix qui dispensent l'accusateur de donner des preuves de l'accusation , & ne laissent à l'accusé que l'alternative , ou de démontrer son innocence , ou d'être puni comme coupable.

Quand le parlement eut mis un impôt sur le thé qui seroit importé en Amérique, nous déconcertâmes ses mesures, en prenant la résolution d'arrêter l'importation de cette denrée. Le ministère prit alors des arrangemens avec la compagnie des Indes, & la fit autoriser par un acte du parlement, à porter & vendre le thé dans les colonies. Nous vîmes bien que la compagnie s'étoit engagée à payer le droit, & qu'à l'aide de son privilège exclusif, elle mettroit au thé le prix qu'il lui plairoit; nous nous mîmes en devoir de parer le coup qu'on vouloit nous porter. Le gouverneur de Boston voulut faire débarquer du thé, le peuple en brûla une partie, & jeta l'autre dans la mer. Outré d'avoir échoué dans l'exécution de son projet, le ministère renonça aux subtilités & aux ruses, pour recourir à la force ouverte & à une lâche violence. Le port de Boston fut bloqué par une escadre, & une armée prit ses quartiers dans le cœur de la ville. Les habitans n'eurent plus de commerce, le bas peuple ne subsistoit que par la charité des citoyens riches ou aisés. Il fallut souffrir tous ces maux, ou se déterminer à passer sous le joug, & consentir à devenir esclaves, en reconnoissant le pouvoir absolu du parlement sur les biens & la vie des colons.

Que votre nation cesse enfin de vanter sa justice & son humanité. Lisez votre histoire, fouillez même dans les annales des monarchies

& des états livrés au despotisme, & citez-nous un exemple d'hommes condamnés & punis sur de simples imputations, sans avoir été interrogés, sans aucune forme judiciaire, & ce qui excite encore plus l'indignation, en vertu de loix portées uniquement pour l'objet en question, & après que le délit a été commis. Si une pareille conduite ne peut se concilier avec l'esprit de vos loix, bien moins pourroit-on justifier celle de ces hommes de sang qui ont enveloppé dans le même chatiment les innocens & les coupables, & qui, pour punir trente ou quarante personnes, ont précipité dans l'indigence & le malheur trente ou quarante mille colons, non vos ennemis, mais vos amis, vos concitoyens, vos freres.

Heureux encore si c'étoit là le terme de l'oppression ! Mais elle va toujours plus loin. Tous les habitans de la baie de Massachussett viennent, en vertu d'un simple acte du parlement, de perdre leurs privileges, signés par le souverain, & accordés aux fondateurs de cette florissante colonie. Sous prétexte qu'il s'est commis un acte de violence dans une ville, on viole la liberté, on détruit les droits, on change la forme des gouvernemens dans plusieurs provinces. Nous omettons mille autres injustices qu'il seroit trop long & trop inutile de rapporter, elles ne vous sont pas inconnues.

Supposé que le ministère, en employant toutes les forces de la Grande-Bretagne, vienne à

E iv

bout de nous réduire à un état d'avilissement & de servitude, vous n'acheterez ce honteux succès qu'en grossissant votre dette nationale, dont le poids énorme affaïsse déjà vos libertés. Votre commerce souffrira un prodigieux échec, & vous ne tarderez pas à le sentir. Mais quand vous réussiriez selon vos desirs, & que le nombre de vos victoires égaleroit celui des combats que vous nous aurez livrés, votre sort en deviendrait-il meilleur? Quels avantages, quels lauriers rapporteriez-vous d'une pareille conquête? Le ministère ne pourra-t-il pas se servir des mêmes instrumens pour alonger les chaînes & vous en charger? Pouvez-vous vous promettre que, devenus esclaves, nous refusions nos forces à ceux qui voudront vous réduire à la même condition?

Ceci n'est pas une chimère; les concessions que la cour accorde à tous ceux qui veulent faire des défrichemens dans le continent de l'Amérique, feront couler des sources intarissables de richesses dans le trésor du roi. Si l'on joint à cela le pouvoir de taxer l'Amérique à volonté, la couronne se rendra indépendante, elle n'aura que faire de vous demander des subsides, elle sera plus riche qu'il ne faudra pour acheter les misérables restes de la liberté qu'on trouve encore dans votre isle. En un mot, prenez garde de tomber dans le précipice qu'on veut creuser pour nous.

Nous aimons à nous le persuader, la vertu;

la justice , le zele du bien public , regnent encore dans la nation Angloise , c'est uniquement à ces vertus que nous en appellons. Si vous êtes déterminés à laisser à vos ministres un plein pouvoir pour se jouer des droits de l'humanité ; si ni la voix de la justice , ni les dispositions des loix clairement énoncées , ni les principes de la constitution , ni les sentimens que tout homme doit éprouver dans son cœur , ne vous détournent pas d'embrasser la défense d'une cause injuste , & restent sans force pour vous empêcher de répandre le sang de vos freres réduits à l'extrémité la plus cruelle , nous osons , nous devons même vous déclarer que jamais nous ne consentirons à devenir les vils serviteurs d'aucun ministre , ni les lâches esclaves d'aucune nation.

Pour rétablir l'harmonie qui régnoit entre nous & les habitans de la Grande-Bretagne , il n'est besoin que de remettre les choses dans l'état où elles étoient à la fin de la dernière guerre. Mais comme les causes de tous ces troubles & de tous ces malheurs ne dépendent pas de nous , la prudence exige que nous en prévenions les effets. Le commerce nous fournit les denrées & les marchandises qui nous manquent. Par les encouragemens que nous allons donner à l'industrie , nous viendrons bientôt à bout de nous passer du commerce. Il nous sera facile de recueillir & de fabriquer chez nous ce qu'on recueille & fabrique en Europe. Notre pays est bon , fertile , il nous donnera toujours le nécessaire , & sou-

vent le commode & l'agréable. C'est avec douleur que nous nous voyons forcés , pour assurer notre subsistance & pourvoir à notre conservation , de prendre des mesures dont les suites porteront beaucoup de préjudice à nos co-sujets de la Grande-Bretagne & de l'Irlande. Nous espérons que la justice & la magnanimité de la nation Angloise lui feront choisir un parlement rempli de l'esprit de sagesse , & animé par l'amour du bien public. A cette heureuse époque , les droits de tout l'empire , trop long - tems & trop indignement violés , seront mis à couvert des artifices des ministres mal-intentionnés. L'harmonie , l'amitié , l'affection fraternelle , reprendront leur ancien empire sur tous les habitans des états de sa majesté. C'est le vœu le plus ardent de tous les vrais & honnêtes Américains.

Tel est le ton que prirent les colonies dès la naissance des troubles. Il est celui de la raison ; elles veulent le soutenir & ne se démentiront pas. Quel contraste présentent la conduite des Américains & celle du ministère & du parlement ! Les objets sont , pour ainsi dire , sous les yeux de tout le monde ; on nous sauroit mauvais gré d'en faire le parallele. Cependant , je ne puis m'empêcher de le dire , à Londres ce n'est que troubles , agitations , grands mouvemens ; on n'y parle plus de la sagesse & de la modération des anciennes loix ; on y en fait de nouvelles & de foudroyantes. Il ne s'agit pas de repousser un ennemi puissant , ni de conquérir un vaste

empire, & toutefois quels ne font pas les préparatifs de guerre ? Les forces de la Grande-Bretagne ne suffisent pas ; il faut encore soulever un grand nombre de troupes étrangères. Il y va de l'honneur, de la gloire, du plus grand intérêt de la nation. Il est des sujets rebelles, séditieux, à châtier. Les revenus de l'état sont absorbés par le service courant. Les fonds d'amortissement établis pour le remboursement des dettes publiques & d'autres plus ou moins considérables, sont divertis de leur destination, & appliqués à fournir aux frais de la guerre. Quel génie malfaisant domine donc dans le cabinet de la cour, & préside aux deux chambres du parlement ? Ce ne sont que des assemblées tumultueuses, où des esprits hautains & irrités, des cœurs fiers & outrés, toutes les passions réunies, inspirent & dictent des loix. Que de résolutions précipitées, violentes, sanguinaires, quand on se laisse aller aux mouvemens de l'amour-propre offensé ! Comment ne pas se porter à des extrémités révoltantes ? Pour vouloir tout emporter de force, on s'expose volontairement à perdre tout ; à chaque pas on chancelle, on tombe, on ne se relève que pour multiplier ses chûtes. Les fautes même les plus funestes n'amènent pas le repentir ; & pourvu qu'on fasse du mal aux autres, on se console de celui qu'on se fait à soi-même. Si la colère, la vengeance, & d'autres passions peuvent s'emparer d'un individu, l'aveugler & le perdre,

est-il à présumer qu'elles s'emparent tout-à-coup d'une grande multitude , qu'elles l'agitent , la tourmentent & la précipitent d'excès en excès , sur-tout lorsqu'il s'agit d'une multitude choisie , éclairée dans la politique , assemblée pour le bien public ; d'une multitude enfin , dont une partie forme le conseil du prince , & l'autre compose le tribunal suprême d'une nation qui se croit la plus sage de l'univers ? Je parois en ce moment oublier une vérité connue à quiconque a voulu réfléchir ; ceci n'est que l'ouvrage d'un seul homme , ou l'ouvrage de plusieurs conduits aveuglément , ou irrésistiblement & nécessairement poussés par un seul. Le ministre ordonne , le parlement exécute les ordres du ministre.

Quel admirable concert regne à Philadelphie ! Les députés des colonies y sont tous assemblés , ils proposent , examinent , délibèrent , décident ; point de cris , point de débats. Voyons les premières loix émanées de cet aréopage , elles nous feront des gages de la sagesse , de la modération & de la fermeté des Américains. Le congrès assemblé à Philadelphie le 5 septembre 1774 , proteste d'abord de sa fidélité envers le roi , & de son attachement pour la nation Britannique. Le système de réduire les Américains en servitude , l'inquiète , l'effraie. De tous les moyens qui se présentent , dit cette auguste assemblée , il n'en est point de plus efficace ni de plus pacifique que de suspendre tout commerce avec les habitans de l'Angleterre. Dans

cette vue, nous sommes convenus, tant en notre nom qu'en celui de toutes les colonies que nous représentons, de n'importer désormais aucune denrée ou marchandise de la Grande-Bretagne, de l'Irlande & de l'Amérique Britannique, & de ne tirer d'aucun lieu du monde, du thé des Indes orientales, de l'indigo, du café, & du vin de Madere.

Où voit-on dans ces décisions, la passion & le ressentiment ? Les colons se condamnent & consentent librement à souffrir de grandes privations. Dans peu ils ne tireront plus rien de l'Angleterre. Mais ils laissent aux Anglois tout le tems de la réflexion. Ce n'est qu'après un an révolu que les colonies cesseront de porter leurs denrées ou marchandises en Angleterre. Les personnes sensibles n'ont pas lu sans attendrissement le sage, l'admirable règlement fait en faveur des Negres. Les Américains s'élèvent avec force contre ceux qui attaquent leurs libertés ; continueroient-ils eux-mêmes à en dépouiller les autres ? Résolus de préférer la mort à l'esclavage, désormais ils traiteront tous leurs semblables comme eux-mêmes. Ils ne permettront plus, dit le congrès, qu'il entre dans les colonies & qu'on y vende aucun esclave. Nous renoncerons entièrement à la traite des Negres : loin d'y prendre aucune part, nous refuserons de louer des vaisseaux & d'avoir commerce avec tous ceux qui y feront intéressés.

Bel exemple pour les nations Européennes

qui ont des possessions en Amérique ; mais quelle leçon sur-tout pour les Anglois ! Ils se flattent d'être le peuple le plus idolâtre de la liberté ; l'estime qu'ils font d'un bien si précieux ne devroit-elle pas les engager à ne donner jamais atteinte à la liberté des autres ? De quelle horreur ne devroient-ils pas être saisis , quand ils comptent leurs richesses par les troupeaux d'hommes noirs qu'ils élèvent , ou plutôt qu'ils tourmentent & qu'ils déchirent dans leurs colonies ? Puisqu'ils se vantent de connoître si bien les droits de l'humanité , devroient-ils jamais oublier que l'homme est toujours homme , & qu'on ne peut l'avilir , le maltraiter sans crime ? Ils ont besoin d'esclaves : telle est leur justification & leur apologie. Ils ont besoin d'esclaves ! Et quel châtiment , quelle punition méritent ceux qui se sont fait un pareil besoin ? Avant qu'on eût transplanté dans les colonies un si grand nombre d'Africains , l'Amérique étoit-elle sans habitans & sans culture ? Falloit-il des bras noirs pour défricher la terre , & d'autres bras n'auroient-ils servi qu'à la frapper de stérilité ?

Mais pourquoi reprocher à l'Angleterre une faute qui lui est commune avec les autres nations ? Je ne fais grace à aucune , cette inculpation les regarde toutes ; mais les Anglois la méritent mieux encore , parce que les plus malheureux de tous les esclaves sont ceux qui sont enchainés dans les isles & les autres colonies soumises à la domination britannique. Rien n'est plus

frappant dans les possessions angloises que les révoltes & les complots des Negres. Ils n'y deviennent souvent les plus méchans des hommes, que parce qu'ils y sont les hommes les plus malheureux. Le fer, le feu, le poison, les crimes les plus noirs ne leur coûtent rien pour se défaire de leurs maîtres, j'ai presque dit de leurs bourreaux. Moins cruellement traités par-tout ailleurs, ils s'y livrent à moins d'excès. Dans les établissemens espagnols & françois, on ne vit des Negres empoisonneurs, qu'après que les colons eurent le malheur d'acheter des noirs à la Jamaïque. Dans cette isle il se passe trop souvent des scènes d'horreur, dont tout le monde est assez instruit quand elles ont pour auteurs des Negres, mais qu'on ignore pour l'ordinaire, quand elles sont données par des planteurs.

Voici un trait affreux qui regarde un de ces derniers : les Anglois l'ont consigné eux-mêmes, il y a quelques années, dans la plupart de leurs papiers publics ; nous ne pouvons avoir de meilleurs garants du fait. Un riche colon de la Jamaïque avoit fait construire une voiture assez légère, dans laquelle il prenoit le barbare plaisir de se faire traîner par six Negres attelés deux à deux. Il vouloit aller toujours du même pas que la poste ; les Negres ne pouvoient le soutenir long-tems ; à peine avoient-ils fait une lieue, qu'ils étoient épuisés & tomboient à chaque pas ; le maître inhumain les excitoit en

les accablant de coups de fouet, & les forçoit à se relever. Ils arrivoient enfin à demi morts, haletans, palpitans, le corps tout déchiré, couverts de sang, de sueur & de poussière. Par ordre du colon, un de leurs camarades venoit les traiter, & versoit du vinaigre sur leurs plaies. Le lendemain, ou plus tôt même, s'il plaisoit au planteur, d'autres Negres étoient employés à lui procurer le même amusement. Les Anglois, il est vrai, se plaignoient de ce que le gouvernement n'avoit pas sévi contre cet homme de sang. On n'a pas dit que les Negres aient jamais tiré vengeance de ces cruautés : la terre n'est pas purgée de ce monstre, & vraisemblablement on le laisse continuer son détestable exercice.

On ne peut pas dire que de pareilles atrocités font l'abus d'un pouvoir légitime. Quel droit avons-nous d'enchaîner des Africains & de les asservir aux plus rudes travaux pour nous enrichir ?

La cupidité croit répondre à tous les reproches, en assurant qu'ils seroient plus malheureux encore dans leur pays aride. Eh ! pourquoi les voit-on donc s'en éloigner avec tant de douleur ? Pourquoi faut-il tant de soins & de vigilance pour les arracher des rivages de l'Afrique ? Le désespoir qu'ils font si souvent éclater, annonce-t-il que leur patrie leur soit indifférente ?

Arrivés aux colonies, ils souffrent le joug avec impatience ; & si l'on tarde à le leur rendre

rendre plus doux , il n'est pas rare qu'ils se détruisent eux-mêmes , dans l'espérance qu'après leur mort ils retourneront dans leur patrie. Mais je plaide inutilement la cause de ces malheureux ; les colons anront toujours des esclaves. Au moins , que les maîtres n'oublient jamais que ces infortunés sont leurs semblables. L'intérêt peut-être autant que l'humanité exigent qu'on les traite avec douceur ; l'oppression , la tyrannie , les souffrances habituelles peuvent les rendre bientôt incapables de servir , ou trop capables de se venger. Quand on traite les hommes comme des brutes , flétris par l'avilissement , ils deviennent stupides ; ou aigris par l'injustice & irrités par la douleur , ils deviennent féroces. Vous croyez n'avoir élevé que des animaux domestiques , craignez d'avoir nourri des tigres & des lions.

Continuons à écouter attentivement les sages dispositions du congrès. Le plus sûr moyen de rendre l'importation nulle , est de réduire à rien la consommation intérieure. Il ne faudra rien épargner , ni efforts , ni soins , pour perfectionner les races des brebis & augmenter le nombre de nos troupeaux. En conséquence , nous ne tuerons de bêtes à laine dans nos boucheries , que le moins qu'il nous sera possible , sur-tout de celles qui feront de la plus belle espèce. Nous ne permettrons pas d'en tirer de nos colonies pour les Indes Occidentales , & pour quelque autre lieu que ce soit. Ceux d'entre nous qui ont

des troupeaux trop nombreux, ou qui pourront se priver aisément d'une partie de leur menu bétail, la céderont à leurs voisins, préférant les moins riches aux autres, & concluant le marché à des conditions raisonnables.

Chacun de nous, selon son rang & ses facultés, donnera l'exemple de l'économie & de la frugalité; encouragera l'industrie; hâtera les progrès & la perfection de l'agriculture, des arts, des manufactures du pays; évitera toute sorte de dépenses inutiles, & s'opposera de toutes ses forces à ce qu'on prenne dans les colonies des plaisirs ou des amusemens ruineux, tels que sont les courses de chevaux, les combats de coqs, les spectacles, les comédies.

Après avoir ainsi réglé les loix somptuaires, le congrès défend aux marchands de profiter de la rareté des denrées & des marchandises pour vendre à plus haut prix. Le taux qu'ils suivront, sera celui qui avoit lieu avant que la confédération fût formée. L'assemblée entre ici dans quelques détails, pour faire vendre certaines marchandises qui arriveront, ordonner le rembarquement des autres, donner des secours aux habitans de Boston, leur procurer du travail & remplir d'autres objets intéressans. Dans chaque ville & dans chaque bourg, les citoyens qui ont droit de suffrages, éliront un tribunal, dont la fonction particulière sera de veiller avec le plus grand soin sur la conduite des habitans, relativement

à l'association générale. Quand les membres de ce tribunal auront prononcé, à la pluralité des voix, qu'une personne a manifestement violé les droits de la confédération, & rompu les liens qui l'y attachoient, le coupable sera dévoué à l'infamie. Son ingratitude ou son infidélité sera insérée dans les papiers publics. Il faut que les traîtres soient publiquement connus, & généralement abhorrés comme ennemis de la liberté & de la patrie. Dès qu'ils seront ainsi notés, on défend toute liaison, tout commerce avec eux. On ne sauroit punir d'une manière plus douce, & peut-être qu'il n'est point de moyen plus sûr pour prévenir les défections & les trahisons des particuliers.

Le congrès renonce ensuite à toute correspondance avec les provinces de l'Amérique septentrionale qui n'accéderont pas au traité d'union, ou qui, après l'avoir signé, s'en détachent. Il finit par protester, au nom de toutes les colonies confédérées, de ne jamais abandonner les résolutions prises, & s'engage à en observer fidèlement les articles, jusqu'à ce que le parlement révoque les actes passés depuis la dernière guerre contre les intérêts des colonies. Après l'énumération de ces actes, dont la liste est assez longue, l'assemblée recommande aux congrès provinciaux des colonies respectives de faire tels réglemens ultérieurs qu'ils jugeront convenables pour le bien public, selon la nécessité des circonstances.

Cette sagesse & cette modération sont admirables, mais elles ne suffisent pas ; il faut montrer à présent du courage & de la fermeté. Les mers sont couvertes de vaisseaux qui portent en Amérique les troupes de la Grande-Bretagne. Les Américains ne se feroient-ils présentés si hardiment que pour reculer avec plus de honte ? Tout paroît à craindre pour eux. L'ennemi est en force, il ne respire que la vengeance, il vole pour punir des rebelles, il ne peut s'imaginer que les colons osent en venir aux mains & se mesurer avec lui. Pour les humilier, les abattre, il est persuadé qu'il ne doit pas lui en coûter une goutte de sang.

A n'en juger que sur les apparences, l'Anglois a raison, il paroît impossible que les colonies lui résistent. Il semble que les Américains n'ont pour eux que la volonté de se défendre. Ils sont sans armes, sans munitions, sans officiers, sans soldats ; on tremble pour eux. Cessons cependant de craindre : avec une population nombreuse, avec des hommes sensibles qui se croient maltraités, insultés, opprimés ; avec des citoyens qui prisent la liberté plus que la vie, on a bientôt des bras aguerris, des héros. Dès ce moment, tout le continent de l'Amérique est en action. Ici l'on fabrique des armes ; là on jette des canons en fonte, on fait de la poudre, des balles & d'autres munitions. Ce que le pays ne peut fournir, on va le prendre chez l'étranger, en bravant l'ennemi & à travers mille dangers.

Les magasins, les arsenaux sont déjà formés. Par-tout on leve des milices, & le choix seul embarrasse. Les capitaines, les officiers généraux sont élus. L'ardeur, l'application, l'exercice, font de ces milices qu'on auroit cru méprisables, des troupes vraiment disciplinées. Ce n'est pas nous qui avançons ce fait inconcevable ; il est connu de tous nos contemporains.

L'histoire nous avoit transmis comme un exemple unique les progrès rapides de Lucullus. Cet illustre Romain, entièrement dévoué aux plaisirs, n'avoit presque aucune connoissance de l'art de la guerre, lorsqu'il partit pour aller prendre le commandement des légions romaines qui étoient dans la Perse. Pendant tout son voyage, il étudie avec ardeur les ouvrages des grands maîtres, & les leçons des célèbres capitaines. Le talent, le génie, le desir de se distinguer, secondent cette étude opiniâtre. Lucullus étoit à Rome plus ignorant que le dernier soldat ; il arrive à sa destination plus instruit que les meilleurs généraux. Il dirige les opérations avec une admirable sagacité, il étonne par l'étendue de ses projets & de ses vues, il possède toutes les parties de la tactique, il fait les évolutions les plus promptes & les plus inattendues, il est maître en l'art des campemens, il connoît toutes les ruses. Il presse le combat quand il est comme sûr de vaincre, & l'évite adroitement quand il ne se trouve pas dans une position favorable, ou qu'il craint d'être vaincu.

F iiij

On ne le croyoit fait que pour les délices de Rome, on voit avec étonnement qu'il n'est pas moins propre à cueillir des palmes & à ceindre son front de lauriers.

Laissons la maîtresse du monde admirer son Lucullus. Un prodige du même genre, mais mille fois plus étonnant encore, doit attirer toute notre attention, & fixer nos regards. La Grande-Bretagne déclare séditieuses & rebelles ses colonies de l'Amérique, elle ordonne des préparatifs de guerre, équipe des flottes, envoie des troupes pour châtier les coupables. Dans l'intervalle de la rupture aux premiers actes d'hostilité, les colons, les planteurs, uniquement occupés de la culture & du produit de leurs terres, ces marchands confinés habituellement dans un comptoir, & dont la science se réduit à calculer leurs gains ou leurs pertes, ces artisans qui ne quittoient pas leurs ateliers, ces manufacturiers, ces laboureurs, ces bourgeois tranquilles & sédentaires, ces citoyens pacifiques se trouvent métamorphosés en un peuple de guerriers, prêts à repousser l'ennemi, ou à s'ensevelir sous les ruines de la patrie. En arrivant au continent, les troupes de la Grande-Bretagne ont trouvé des hommes à combattre. Il a fallu disputer le terrain de part & d'autre; il y a eu des échecs, des pertes, des succès. En apprenant à combattre, les colons ont appris à vaincre.

La cour & le parlement virent enfin que la

guerre pourroit être opiniâtre , & l'issue douteuse. La première campagne qu'ils croyoient devoir mettre fin aux troubles , n'eut pas le succès qu'ils en attendoient. La guerre continua , & les affaires n'en allèrent pas mieux : à l'humiliation de la Grande-Bretagne , pour ne pas dire à la honte de son nom & de ses troupes , Boston fut évacué. Peut-être étoit-ce le parti le plus sage que celui de la conciliation. L'Angleterre auroit trop rougi d'y penser , elle forma un autre plan , & résolut de faire de la Nouvelle-Yorck le centre de la guerre. Pour y réussir , elle mit sur pied un plus grand nombre de troupes , elle en prit même chez l'étranger ; elle alla jusqu'à dégarnir ses places. Les opérations furent lentes. La mauvaise nourriture , les maladies détruisoient une partie des soldats , tandis que le fer moissonnoit l'autre ; les colons aguerris firent des incursions dans le Canada. Leurs armateurs faisoient tous les jours des prises considérables , & les emmenaient en triomphe. Depuis les extrémités des Indes Occidentales jusqu'aux bancs de Terre-Neuve , ils attaquoient les vaisseaux marchands & s'en emparaient. Les Anglois avoient des flottes , & malgré leurs flottes , ils ont fait de plus grandes pertes qu'ils n'en ont occasionnées aux colonies confédérées ; & pour le nombre & pour la valeur , les prises de celles-ci l'emportent de beaucoup sur les prises des autres. Enhardis par leurs succès , les Américains ont osé s'approcher des côtes d'Angleterre. Ils y ont troublé le com-

merce de leurs ennemis ; on les a vus même descendre en Ecosse & en Irlande , pour y prendre ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Ils n'inspiroient pas la terreur aux habitans , ils traitoient avec eux pour des vivres , & après en avoir acheté à un prix raisonnable , ils se rembarquoient. Leur conduite est la même ; ils montrent par-tout autant d'honnêteté que de bravoure.

Cependant la Grande-Bretagne s'épuise par ses efforts ; ses finances baissent , ses dépenses augmentent , ses dettes se multiplient , ses forces s'affoiblissent ; elle emprunte , son crédit s'en ressent. Les nations qui ont placé des fonds considérables sur elle , commencent à craindre une banqueroute ; elles demandent le remboursement de leurs créances , ou profitent du moment pour retirer leurs capitaux. La Hollande & la Suisse , qui ont prêté des sommes immenses aux Anglois , donnent les premiers l'exemple , & cet exemple est suivi. Je ne parle pas des particuliers , rien de plus fréquent que les faillites ; les négocians les plus accrédités n'en sont point exempts ; tout se tient dans le commerce ; si quelqu'un d'entr'eux vient à tomber , il est rare que sa chute n'entraîne celle de plusieurs autres. Mais laissons ces détails , pour ne suivre que les grands objets que nous avons entamés.

L'état des colonies est bien plus avantageux , les ressources ne leur manquent pas. Ils n'ont pas à entretenir des armées à deux mille lieues

de distance , leurs soldats sont bien aguerris , & leur entretien est peu dispendieux. Le pays où combattent leurs troupes , n'est pas un pays ennemi ; elles ne craignent ni l'intempérie des saisons , ni le changement de climat , ni les horreurs de la famine. En gagnant du tems , les colons n'en sont que plus assurés , ou de laisser l'ennemi ou de le vaincre. Aux yeux des gens prévenus , l'Angleterre n'a rien perdu de son opulence , de sa puissance , de sa force : mais elle a beau masquer sa foiblesse , cacher son inquiétude , parler toujours de richesses ; malgré les grosses listes de vaisseaux dont elle enfle ses papiers publics ; malgré les grands appareils de quelques-uns de ses ports , malgré la fierté de ses discours & la hauteur de ses menaces ; malgré ses vastes projets & le pompeux étalage des moyens qu'elle se flatte d'avoir en main pour les exécuter ; malgré ses belles entreprises , son luxe , ses prodigalités , le véritable état de ses affaires , est parfaitement connu de tous ceux qui suivent ses opérations & les progrès de ses malheurs. Ils savent que les dettes de la nation vont au-delà de trois milliards , & que si la paix ne vient mettre fin aux troubles , elles seront portées jusqu'à deux cents millions de livres sterling. Un auteur Anglois , aussi bien instruit que peu suspect , le docteur Price , a prouvé invinciblement par des faits & des calculs fondés sur les faits , que dans peu d'années la dette nationale iroit à cette somme énorme. Il faut

observer que son pamphlet a paru il y a plus de trois ans. Quant aux forces, à chaque printemps les difficultés augmentent pour remplacer les victimes qui sont tombées sous les coups des colons. Gibraltar, Port-Mahon & plusieurs autres places sont gardées par des troupes Hanovriennes. L'électorat commençoit à peine à se relever de l'état d'épuisement où l'avoit mis la dernière guerre, lorsque le roi d'Angleterre, qui en est le souverain, a ordonné d'y faire de grandes levées de troupes. Ce pays avoit besoin de bras, on vient de lui arracher une partie de ceux qui lui restoient. Les princes d'Allemagne ne paroissent plus disposés à fournir aux Anglois de nouvelles troupes auxiliaires. Les Russes avoient fait espérer qu'ils enverroient vingt mille hommes; mais ce renfort n'est pas encore en marche, & vraisemblablement il ne s'y mettra pas de long-tems.

L'amour-propre des Anglois a beaucoup souffert, d'avoir ainsi recours aux étrangers pour leur confier la garde des places fortes qu'ils ont sur la Méditerranée, & se mettre en état de dompter, au moins d'inquiéter les Américains. La nécessité les a forcés à faire des sacrifices encore plus coûteux. Il a fallu diminuer le corps des troupes dans l'intérieur de l'état. Pendant un tems on ne comptoit pas plus de quatre ou cinq mille hommes dans l'Irlande, une partie de la nation en étoit effrayée. L'impitoyable intolérance s'est enfin relâchée, on a souffert que

les catholiques Irlandois rendissent à l'état quelques services. Ils forment eux seuls les deux tiers des habitans du royaume ; & les loix constitutives vouloient qu'ils ne fussent employés à rien de ce qui avoit quelque rapport avec le gouvernement.

Tout cela nous prouve que la Grande-Bretagne n'est pas dans un état aussi florissant , & n'a pas d'aussi grandes ressources que ses partisans le publient. La guerre frappe également sur la population , les finances , le commerce , les manufactures de ce royaume ; encore quelques années , & on le verra absolument épuisé & d'hommes & d'argent. L'état & les sujets , tout y est dans l'embarras , la misère ou la souffrance ; une diminution alarmante de moyens & de revenus se joint à un accroissement forcé de besoins. Sensibles à l'humiliation de la patrie , & touchées du mauvais succès de ses armes , des villes aisées & riches ouvrent des souscriptions pour lever des régimens & les entretenir à leurs frais. Ce trait de générosité mérite des éloges , & doit exciter la reconnoissance de la puissance législative ; mais avant d'approuver & d'applaudir , le parlement examine avec scrupule si cet acte est parfaitement conforme aux loix , & si son autorité n'en souffre pas quelque atteinte. D'un côté l'édifice menace ruine ; il est de l'autre tout en feu ; est-il permis de l'étayer ? est-il légal d'éteindre l'incendie ? Voilà ce qu'on demande , voilà l'objet essentiel sur lequel on délibère.

Si j'étois Anglois, il me feroit permis de le dire, & je le dirois hautement : ministres, parlementaires, citoyens, dans un péril commun, réunissons-nous tous, & agissons de concert ; que nos yeux se portent tour-à-tour de la Grande-Bretagne sur le continent de l'Amérique, & du continent de l'Amérique sur la Grande-Bretagne ; dès-lors nous ne pourrions nous cacher ce que nous avons à craindre. En dissipant nos trésors, en répandant notre sang, quelle gloire, quels triomphes avons-nous achetés ? Rien ne nous a dédommagés de nos pertes, & l'ennemi paroît plus que jamais déterminé à nous résister. Si la honte nous lie, & s'oppose à un accommodement que nous ne viendrions peut-être pas à bout de conclure, faisons les derniers efforts pour terminer glorieusement la guerre ; le tems presse, ne délibérons plus. Dans l'état où nous sommes, il ne se tire plus un coup de canon en Amérique, que nos villes nos provinces, n'en reçoivent de violentes secousses, que toute la Grande-Bretagne n'en soit ébranlée ; prévenons donc notre chute, hâtons celle des colonies.

Quoiqu'il soit aisé de prévoir quel sera le succès de cette guerre, supposons-le douteux, & raisonnons d'après un Anglois connu de toute l'Europe par ses ouvrages. Si les colonies nous échappent, disoit M. Hume quelque tems avant sa mort, il nous arrivera un peu plus tôt ce qui nous seroit arrivé un peu

plus tard. Les raisons qui lui faisoient tenir ce langage, ne sont pas des mystères impénétrables. Un souverain peut sans effort conduire un grand peuple qu'il voit, pour ainsi dire, rassemblé autour de lui, & peut gouverner de vastes états dont les villes & les provinces forment un seul & même tout, qui a pour centre la capitale. Ce prince n'a besoin que de parler. Du haut du trône, sa voix se fait entendre & retentit jusqu'aux extrémités du royaume. La volonté du roi, ainsi manifestée, suffit, à moins qu'elle ne soit insensée ou barbare, pour mettre en mouvement tous les bras. Le concours est unanime pour trouver les moyens, lever les obstacles & agir. On ne sauroit gouverner de même de grandes provinces séparées par une grande étendue de mer, du lieu où le souverain fait sa résidence. Il est dangereux de leur accorder trop, de les ménager sans cesse, de paroître avoir besoin d'elles, ou les craindre. Ces égards habituels, cette douceur ou cette mollesse les rendront fieres, elles s'accoutumeront bientôt à se regarder comme maîtresses d'elles-mêmes, & absolument indépendantes. Il seroit encore plus dangereux de leur marquer de la défiance, de grossir leurs charges, de restreindre leurs droits, de borner ou resserrer leurs libertés. Mécontentes, elles feront éclater leurs murmures; si l'on dédaigne de les écouter, ou si l'on tarde de se rendre à leurs plaintes, elles se persuaderont qu'à l'insulte on ajoute le mépris; elles ne ver-

ront plus qu'un ennemi dans celui qui les gouverne, elles leveront l'étendard de la rebellion ; ce n'est pas à l'adresse qu'elles auront recours pour éluder les coups qu'on leur porte, elles emploieront ouvertement la force pour les parer. Le point essentiel est de ne point nourrir leur orgueil, & de ne jamais irriter leur fierté ; mais tôt ou tard l'un ou l'autre de ces écueils devient inévitable.

Le continent de l'Amérique est un beau pays, la terre y est fertile & le climat doux & sain. Les Anglois & les Allemands se rendent en foule aux colonies, non pour y faire un séjour de quelques années, & dans le seul but d'y faire fortune, mais pour s'y fixer : bientôt ils regardent l'Europe comme un pays qui leur est étranger. Industrieux, ils exercent toutes sortes d'arts. Ils ont des manufactures, ils recueillent toutes les denrées nécessaires à la vie. Pendant longtemps ils ont ignoré l'art de cultiver l'olivier & la vigne ; enfin ils sont venus à bout d'avoir de l'huile & du vin de leur crû. Leurs plantations de vignes périssoient toutes : les colons ne se laissoient pas d'en faire de nouvelles, mais c'étoit toujours en vain. Un François né à Bordeaux, nommé M. de S. Pierre, fit, il y a huit ou dix ans, de très-belles plantations dans ce pays-là ; elles y réussirent. Les autres planteurs ont suivi sa méthode avec le même succès. Voilà les Américains qui peuvent se passer absolument de tout commerce avec l'Europe, & à plus forte

raison avec les Anglois. Croyons-nous que les liens qui les attachent à ces derniers, ne doivent pas insensiblement se relâcher d'eux-mêmes ? La Grande-Bretagne gêne leur commerce, met de gros droits sur les marchandises qu'elle leur importe, & leur défend d'en acheter des autres nations. Elle leur fait payer bien cher la protection qu'elle leur accorde. Est-il probable qu'ils seront toujours également soumis, lors même qu'ils n'auront plus besoin d'être protégés ?

Je presse la raison péremptoire. On compte trois millions d'ames dans les colonies confédérées. La population y double tous les vingt-cinq ans, selon plusieurs auteurs. Si cette progression rapide avoit lieu durant un siècle, dans vingt-cinq ans les colonies auroient six millions d'habitans ; dans cinquante ans, douze millions ; vingt-quatre millions dans soixante & quinze ; enfin, au bout d'un siècle, quarante-huit millions. Qu'on fasse telle soustraction qu'il plaira, la multitude sera beaucoup trop nombreuse pour que l'Angleterre puisse la dominer & la retenir long-tems sous sa dépendance. Hume avoit donc raison de n'être pas surpris de la défection des colonies ; il s'y attendoit, & cette perte pour l'Angleterre lui paroissoit inévitable : on ne pouvoit en marquer au juste l'époque ; ce point étoit le seul sur lequel on devoit se permettre des doutes. Un moindre malheur pour les Anglois, est peut-être que les

brouilleries aient éclaté plus tôt. Comme les affaires vont toujours en déclinant, si l'Amérique eût couru plus tard aux armes, moins riches & plus foibles, ils auroient eu à combattre un plus grand nombre d'ennemis, plus en état de se défendre & de fournir aux frais de la guerre. Ce qui leur arrive, indique ce qui leur feroit arrivé. Du moins aujourd'hui, malgré la longueur & l'opiniâtreté de la guerre, ils ont encore des ressources. Si les circonstances les favorisoient; si quelque puissance de l'Europe venoit à leur appui; s'ils trouvoient des troupes étrangères à foudoyer; s'ils avoient sur le continent une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes; s'ils multiplioient en même tems les attaques, & s'ils pouvoient concerter les opérations avec les troupes & les forces du Canada, il seroit possible que l'ennemi se vît forcé de céder à leurs armes victorieuses. Mais encore eussent-ils la gloire d'avoir subjugué les colonies, à coup sûr ils ne viendroient jamais à bout de les soumettre. La disposition des esprits, la difficulté de gouverner un grand peuple qui vit sous un autre ciel & habite une région aussi éloignée qu'elle est différente de la mere-patrie, l'attachement des colons au lieu qui les a vu naître, ou dans lequel ils ont fixé leur séjour, l'étendue immense du continent; le nombre de ses habitans, & l'accroissement rapide de sa population, l'amour des Américains pour l'indépendance & la liberté, leur dégoût enfin & peut-être leur haine

haine pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, sont les garants que j'ai de cette vérité. Abattus pour un moment aux pieds de leurs vainqueurs, les Américains ne tarderont pas à se relever & à les faire trembler à leur tour. Un empire qui ne s'étend pas sur les cœurs des hommes libres, ne sauroit durer long-tems.

La découverte du nouveau monde par l'ancien, a été aussi funeste à l'un qu'à l'autre. Les injustices, les violences, les guerres meurtrières sont connues. Les vaincus furent anéantis ; les vainqueurs s'affoiblirent, & ils trouverent du moins en partie le châtiment de leurs crimes dans leurs crimes même. A ce moment fatal, toute la politique de l'Europe changea de face, & fut entièrement renversée. On ne se crut plus assez riche des possessions qu'on avoit, la cupidité porta toutes ses vues du côté de l'Amérique : & comment n'auroit-elle pas été éblouie, excitée, enflammée ? Les Américains avoient de l'or, & ils n'en faisoient pas grand cas. Les Européens passaient dans l'autre hémisphère, & leur ardente convoitise ne se ralentissoit pas, à mesure que la quantité d'or y diminuoit. La plupart des états furent jaloux d'avoir des établissemens dans un pays si lointain ; ils leverent des troupes, firent des armemens, envoyèrent des flottes pour découvrir des isles, fonder quelques colonies, s'emparer de quelque terrain ou mal cultivé ou en friche. Les provinces & les royaumes commencerent à

se dépeupler ; les bras manquoient à la culture des terres & aux arts. La guerre s'alluma entre les puissances rivales ; l'Europe avoit dévasté l'Amérique, l'Amérique embrasa l'Europe ; elles devinrent successivement le tombeau l'une de l'autre. La justice présidoit sans doute aux événemens ; les Européens furent punis , & les Américains vengés.

On a souvent parlé des ruses, des moindres fautes de Charles-Quint, & l'on s'est tû sur un trait qui déceloit un coup-d'œil pénétrant, une politique vraiment profonde. Tout ambitieux qu'il étoit, on le vit toujours regarder l'Amérique avec la plus grande indifférence : tandis que les autres puissances faisoient d'énormes sacrifices pour y multiplier leurs possessions, cet empereur donna tout ce qu'il y possédoit. Une ville d'Allemagne lui avoit rendu quelque service qu'il ne voulut pas laisser sans récompense ; pour le reconnoître, il céda en toute propriété à cette ville une vaste possession en Amérique. N'admirons pas ici la générosité de l'empereur ; cette qualité ne fut jamais le caractère distinctif de Charles. Il ne prétendit pas faire un acte de prodigalité par cette cession pure & simple, il ne crut pas même faire un grand présent.

Ce trait est frappant, mais il faut le considérer sous son vrai jour. Ce prince vouloit régner en Europe, & non pas en Amérique. Ce n'étoit qu'une affaire de calcul : Charles-Quint trouva le point essentiel, & calcula bien. Plus d'une

fois, sans doute, il se le dit à lui-même : les mines de l'Amérique ne sont pas inépuisables, & je possède en Europe des richesses qui ne s'épuisent pas. Chaque année la terre verse dans les mains de mes peuples d'abondantes productions qui les enrichissent & qui font mon opulence ; irai-je enlever à la surface de la terre ses cultivateurs, pour les enterrer dans ses entrailles ? J'aurai toujours assez d'or, quand j'aurai beaucoup à vendre. L'abondance de mes denrées rendra les autres nations tributaires de la mienne. Si je possédois un riche pays, des terres fertiles en Amérique, bientôt j'aurois la douleur d'y voir passer une grande partie de mes sujets ; insensiblement les provinces, les villes, les campagnes se dépeupleroient, l'agriculture languiroit ; des encouragemens ne répareroient pas le mal ; on accuseroit l'ingratitude du sol, & les émigrations continueroient. L'Espagne & mes autres états d'Europe seroient ainsi transportés en Amérique : encore ne feroit-ce pas là tout le mal. Mes isles, mes colonies, mes richesses exciteroient l'envie de puissans rivaux ; je serois sans cesse en guerre, il me faudroit envoyer des troupes, construire des forts, avoir continuellement sur pied une marine formidable, & des flottes qui protégeassent mon commerce. Toutes ces dépenses absorberoient mes revenus, & je ne serois riche que pour autrui. De quel avantage seroient pour moi les productions de l'Amérique, puisqu'il

me les faudroit acheter de mes propres sujets ? Que m'importe de les tenir des autres nations qui, sans les vendre plus cher, prendront en échange mon superflu, & feront avec moi un plus grand commerce que ne pourroient le faire mes sujets Américains ? En donnant des encouragemens, mieux encore, en ne foulant pas mes peuples, je les engagerai à cultiver avec plus de soin. En grossissant ainsi la masse de notre superflu, nous forcerons les autres nations à nous faire part du leur.... Heureuse l'Espagne, si tous les successeurs de ce prince avoient eu sur cet article essentiel les mêmes maximes & la même politique ! Heureuse l'Europe, si elle avoit suivi un pareil exemple !

La plupart des anciens peuples, les Babylo niens, les Egyptiens, les Tyriens, les Grecs & beaucoup d'autres, fonderent souvent des colonies dans des régions plus ou moins éloignées de leurs états. Tout le monde s'accorde à faire sur ce point l'éloge de leur politique ; mais les peuples anciens ne pensoient pour l'ordinaire à établir des colonies que lorsque leurs états ne pouvoient plus fournir à la subsistance d'une population excessive. Pour se décharger d'un poids qu'ils étoient incapables de porter, & qui devenoit toujours plus pesant, ils invitoient la portion misérable & souffrante des citoyens à passer dans d'autres contrées, où elle espéroit de trouver un meilleur sort. La mere-patrie ne laissoit point partir ces malheureux sans secours,

mais elle ne s'épuisoit pas pour leur en donner. Elle mettoit à leur tête quelques sages conducteurs & quelques hommes habiles, hardis, entreprenans. Elle fournissoit à la troupe des instrumens nécessaires à la culture & aux défrichemens, des denrées pour subsister jusqu'aux récoltes prochaines; sur tout le reste, elle s'en rapportoit à l'industrie des émigrans. Ceux-ci, pour ne pas tomber de la misère dans de plus grandes horreurs, mettoient le tems à profit; ils se hâtoient de semer pour recueillir, bâtissoient des maisons, traçoient l'enceinte des villes, élevoient des murs pour se mettre à couvert des incursions des peuples voisins ou des brigands. Leurs établissemens ainsi formés, ils se donnoient des loix; ils élevoient des magistrats pour les gouverner; ils ne dépendoient plus du peuple ou de la nation qu'ils venoient de quitter; ils ne lui payoient aucun tribut; ils regardoient leurs bienfaiteurs comme leurs alliés & leurs amis, & c'étoit là le seul hommage de reconnoissance que ceux-ci en exigeassent. Voilà pourquoi il régnoit long-tems entre les uns & les autres une intelligence parfaite. L'intérêt ne pouvoit ni les diviser, ni affoiblir leur mutuel attachement. Les nations modernes se trouvent dans un cas bien différent. D'abord elles n'ont ni les mêmes motifs, ni les mêmes raisons. Elles n'adoptent pas, en second lieu, la même méthode, & ne montrent pas la même sagesse dans la fondation de ces établissemens, & dans les

moyens qu'elles prennent pour leur donner de la consistance ; enfin , elles ne tiennent pas la même conduite , après que les colonies se sont solidement établies. Toutes ces différences sont assez marquées ; qu'il nous suffise de les indiquer , & que l'Angleterre nous serve d'exemple.

Une population trop nombreuse , & qui va toujours en croissant , n'a pas été la raison qui a forcé la nation Britannique à jeter les yeux sur l'Amérique , pour s'y débarrasser des habitants qu'elle ne pouvoit plus nourrir ; une vaine gloire , une cupidité aveugle , lui ont fait sacrifier des bras qu'elle auroit dû conserver d'autant plus soigneusement que les uns étoient dévoués à l'agriculture , les autres soutenoient les manufactures & les arts ; plusieurs , enfin , donnoient au commerce plus d'activité. Elle s'en est volontairement privée , dans le dessein de régner sur les deux hémisphères , de recueillir les productions & d'envahir les richesses des deux mondes. Avant de mettre la main à l'exécution de ce projet ruineux , il lui en avoit déjà coûté beaucoup. C'étoit un mal qu'un autre mal plus grand encore avoit suivi de près. Les citadelles , les forts , les magasins , les édifices publics , des villes même , ont été construits ou élevés à ses frais ; mais elle comptoit sur l'avenir , & ne doutoit pas que ces avances ne lui rentrassent avec usure , puisqu'elle restoit toujours maîtresse absolue d'un si riche pays. C'est ici le comble de l'erreur. Par ce dernier trait , les

instrumens qui affermiſſoient en Amérique les habitations des nouveaux colons, ébranloient celles des habitans des trois royaumes.

Les Anglois n'ont pas voulu laiſſer les colonies ſe gouverner à leur gré. Preſſés par des circonſtances critiques, ils ont cru pouvoir avec ſécurité aggraver leur joug ; ils ſe ſont encore trompés. Fiers de leurs forces, les colons du continent ne veulent plus prendre de loix que d'eux-mêmes ; ils ſont deſcendus dans l'arene, pour ſ'y meſurer avec leurs anciens maîtres ; ils ſ'y tiennent fermes, parce qu'ils ne voient devant eux que l'alternative, ou d'y périr écrasés ſous leurs vainqueurs, ou d'en fortir avec le prix de la liberté.

Terminons cet article que j'ai cru trop intéreſſant pour le traiter moins à fond. Une grande faute contre la politique, & qui a été celle de pluſieurs ſouverains, c'eſt d'avoir ou d'acquérir dans des contrées éloignées, de petites iſles, des établiſſemens qui manquent des objets les plus néceſſaires à la vie, qu'il faut créer d'abord à grands frais, & conſerver enſuite avec autant de peines & de travaux que de dépenses. Une faute plus grande encore, eſt d'étendre un empire dans des régions étrangères, éparſes, éloignées les unes des autres, & de fonder ainſi de nouvelles monarchies. S'il eſt facile au ſouverain de régner paiſiblement dans ſes anciens états, il ne doit pas ſe flatter de retenir long-tems ſous ſa domination les contrées acquiſes

dans les climats éloignés. Je le demande à quiconque connoît un peu les ressorts des machines politiques , & n'ignore pas quel est le cours des passions : un roi , un peuple qui ne se défendent pas toujours sans peine contre les entreprises & les forces de leurs voisins , comment resteroient-ils long - tems possesseurs tranquilles de domaines immenses , riches , peuplés , qu'ils auroient eu l'ambitieuse manie d'acquérir en Afrique & en Asie ? Point donc de politique plus funeste aux souverains , que de multiplier loin de leurs provinces les établissemens quels qu'ils puissent être , & d'étendre ainsi leur domination. Foibles , les colonies épuisent les états qui les forment ; puissantes , elles se rendent tôt ou tard redoutables aux états qui les ont formées. Puisse l'exemple que donne aujourd'hui à l'univers la Grande - Bretagne , instruire & corriger les autres nations !

La paix avec les Américains , disoit Pitt , & la guerre avec l'Europe. Voilà une étrange proposition. Que ce langage singulier & hyperbolique peint bien le génie anglois ! Pris dans leur sens naturel , les termes qu'emploie le chef du parti de l'opposition , ne présentent qu'un paradoxe révoltant. Il ne faudroit certainement pas une ligue de toutes les puissances de l'Europe pour anéantir l'Angleterre. C'est un des plus zélés partisans des Américains ; c'est un ancien ministre , dépouillé de toute faveur , & vivement opposé au ministère ; enfin c'est un homme

ardent pour les intérêts de la patrie , un homme toujours vif & souvent éloquent, qui parle : entrons un moment dans l'esprit qui l'anime. Ce que veut dire le lord Chatam, c'est que la guerre avec l'Europe ne devrait pas être regardée comme un plus grand malheur pour l'Angleterre, que la guerre avec ses colonies; puisque celle-ci produit le même effet que produiroit celle-là, d'une manière pourtant différente. L'une avec la rapidité du feu de la foudre détruiroit les trois royaumes; l'autre, comme un feu plus lent, mais inextinguible, les mine, les dissout, les consume. Ainsi expliquée comme elle doit évidemment l'être, la proposition se trouve vraie.

Nous l'avons prouvé nous-mêmes, en montrant que les démêlés actuels de la Grande-Bretagne affoiblissent de jour en jour sa population, absorbent ses revenus, grossissent monstrueusement la masse énorme de ses dettes, affoiblissent son crédit, & forcent le gouvernement à presser les malheureux sujets sous le poids des impositions. Suivons les anneaux de la chaîne, & voyons ce que souffre le commerce des Anglois. Sans nous étendre beaucoup, nous espérons de donner une idée juste du triste état où il se trouve.

Quand on se transporte en Angleterre, on est tenté de croire que les Anglois font tout le commerce de l'univers. Dans tous les ports, c'est un flux & reflux perpétuel de toutes sortes

de bâtimens chargés des denrées , des marchandises , des productions du royaume & de tous les pays du monde. On équipe , on expédie des flottes marchandes ; il en arrive d'autres ; on débarque & l'on charge , on emmagasine & l'on fait des envois. C'est là le cercle autour duquel on roule sans cesse. Aussi , rien de plus animé que les villes commerçantes. L'argent passe rapidement de main en main , la foule s'étouffe sur les quais , dans les marchés , & même dans les rues. Si l'on quitte le royaume pour aller parcourir les côtes de l'Europe , on n'est pas moins surpris de trouver dans tous les ports un grand nombre de vaisseaux anglois. Enfin , depuis les extrémités des deux Indes , jusqu'à celles de l'Amérique septentrionale , on rencontrera sur toutes les mers & l'on verra dans tous les pays maritimes une multitude presque innombrable de bâtimens de la même nation. A cette vue , l'étonnement est à son comble. Que les Anglois sont puissans , s'écrie-t-on ! Pour induire la plupart des hommes en erreur , il n'est besoin que de les frapper par de belles apparences : éblouis , ils ne pensent pas à se défier & à percer plus avant. Cette grande , cette brillante idée qu'on a généralement du commerce des Anglois , est évidemment fautive ; pour la faire tomber , il ne faut qu'un mot. Dans le tems même que l'Angleterre étoit en paix avec les Américains du continent , la balance de son commerce avec les

nations de l'Europe ne se décidoit pas en sa faveur ; elle achetoit d'elles beaucoup plus qu'elle ne leur vendoit. Les registres des douanes de divers pays , & sur-tout les registres des douanes angloises en font foi.

Les Portugais sont le seul peuple avec lequel la Grande-Bretagne commerce avantageusement, & encore ce bénéfice se réduit aujourd'hui presque à rien. Lisbonne avoit signé des traités qui faisoient gagner aux Anglois des sommes considérables qu'elle auroit pu facilement gagner elle-même. Elle ouvrit enfin les yeux sur ses intérêts, & prit quelques moyens pour travailler plus à la fortune des gens du pays qu'à celle des étrangers. Elle réussit ; le commerce du Portugal rapportoit année commune aux Anglois vingt millions monnoie de France ; par l'état dressé il y a trois ans, il ne leur rendoit plus que cinq millions. Les Anglois ont crié à l'infraction ; mais la cour de Lisbonne a laissé crier , & les affaires sont restées sur le même pied. Il y a même apparence que , devenus moins esclaves , les Portugais en deviendront plus actifs , feront leur commerce par eux-mêmes , & se passeront des services coûteux des Anglois , attendu qu'ils peuvent facilement s'en passer.

Telle est l'idée qu'on doit se former du commerce de la Grande-Bretagne avec les nations Européennes. La partie étant constamment inégale & ne laissant aucune espérance un peu fondée de voir tourner la chance , l'état n'auroit pu ,

sans se ruiner, résister long - tems, s'il n'eût trouvé le secret de gagner d'un côté ce qu'il perdoit de l'autre. Le gouvernement se rendit maître absolu d'un commerce plus lucratif que celui qu'il faisoit avec les Européens n'étoit ruineux. Ce ne fut point par des opérations compliquées, mais par une seule loi dictée, il est vrai, par le despotisme, que les Anglois s'assurèrent un privilège exclusif qui ne pouvoit manquer de les enrichir, mais dont les colons faisoient malheureusement tous les frais. Le dispositif de l'acte de navigation leur ouvrit un commerce immense, & amena sans cesse les richesses des différens pays dans la Grande-Bretagne. Par cet acte, il fut défendu à tous les vaisseaux étrangers d'entrer dans les ports des colonies Angloises en Asie, en Afrique, en Amérique, pour y vendre, acheter, échanger des denrées ou des marchandises; de faire le cabotage dans les isles Britanniques, & d'y apporter de ces trois parties du monde aucun objet de commerce. Nul bâtiment, s'il n'est de construction angloise ou appartenant à des Anglois, si le maître & les trois quarts de l'équipage ne sont de la même nation, ne pourra transporter des marchandises dans les colonies, ni en exporter. En vertu du même règlement, les bâtimens anglois sont tenus de charger les marchandises ou productions d'Europe dans les lieux de leur crû & de leur fabrication; ou dans les ports destinés au premier embarquement de ces mêmes marchan-

difes. Pour ne pas choquer les nations de l'Europe, on leur permet de transporter leurs propres productions; mais elles font obligées de les embarquer dans des vaisseaux construits chez elles, & montés par des naturels du pays; & en même tems on a grand soin de les décourager, en les chargeant de droits si excessifs, que cette prétendue permission diffère peu d'une prohibition réelle.

Cet acte faisoit un trop grand tort aux colonies, pour ne pas exciter leurs murmures; elles s'y opposèrent de tout leur pouvoir; elles réclamèrent leurs droits; elles montrèrent par d'excellentes raisons, que de gêner ainsi leur propriété, c'étoit la détruire. Leurs remontrances, leurs plaintes, leurs oppositions, n'eurent aucun effet. Il est évident que, par cet acte seul, tout le commerce, les productions, les richesses des colonies, restoit à la disposition de la Grande-Bretagne. Les Anglois importent seuls aux colonies les marchandises d'Europe, & les leur vendent à des prix aussi hauts qu'il leur plaçoit, attendu qu'ils avoient eu soin d'écarter la concurrence. Le parlement imposoit de gros droits sur les marchandises. A leur départ de la Grande-Bretagne, les marchands Anglois acquittoient fidèlement les droits; mais ils étoient bientôt remboursés par les colons, à qui la plus dure nécessité faisoit la loi. Maîtres absolus des prix lorsqu'ils vendoient aux habitans des colonies, les Anglois l'étoient aussi quand il s'a-

gissoit d'acheter d'eux les productions de l'Amérique. Vendre toujours bien cher, acheter à bon marché, pour revendre ensuite à des prix doubles ou triples de ceux de l'achat, quel commerce ! & quelle seroit donc l'opulence des Anglois, s'ils ne se fussent pas laissé entraîner dans des projets extravagans ? Riche de tous les biens de ses colonies, l'Angleterre s'est faussement persuadée qu'elle pouvoit sans inconvéniens négliger l'esprit d'ordre & d'économie. A mesure que son commerce devenoit plus brillant & que ses revenus grossissoient davantage, elle faisoit de plus grandes dépenses & donnoit un libre essor à son ambition. Quels trésors n'a-t-elle pas tirés de l'Amérique ! quels trésors n'a-t-elle pas dissipés !

Remontons un moment jusqu'à la première origine de sa politique ; & si nous ne pouvons calculer au juste tout ce que lui a rendu son commerce, nous verrons du moins qu'il lui a rapporté des sommes immenses. Henri VII sembla préparer de loin les esprits à l'acte de navigation, en faisant porter un statut qui défendoit d'entrer en Angleterre & en Irlande des vins de Guienne & de Gascogne, à moins que le transport ne s'en fit sur des vaisseaux appartenans à des sujets du roi de la Grande-Bretagne, & dont le maître, ainsi que l'équipage, seroit Anglois ou Irlandois. Par ce même règlement, il ne fut plus permis aux sujets de l'état d'employer pour leur commerce, des bâtimens étran-

gers. Révoquée par Edouard VI, cette loi fut ensuite renouvelée & mise en vigueur par Elisabeth. Cromwel forma le projet d'étendre ce règlement à toutes les marchandises que l'étranger fournissoit à la nation Angloise. Mais quoique les hommes puissans, injustes & cruels, aient toujours de grands moyens pour l'exécution de leurs volontés, Olivier craignit de déplaire aux puissances de l'Europe. Il ne porta pas ouvertement le coup, & prit des voies détournées pour aller au but. Le parlement du protecteur de la nation & du bourreau de son roi, porta en 1651 un acte de navigation, qui tenoit à faciliter aux Anglois les moyens de s'enrichir par le commerce, à faire fleurir la marine marchande, & à mettre les sujets à portée d'avoir un plus grand nombre de vaisseaux, en leur assurant, exclusivement à tout étranger, le bénéfice du fret. Une administration peu tranquille ou trop agitée, la guerre avec l'Espagne, les armateurs de cette dernière nation qui couroient alors les mers & troubloient le commerce des Anglois, plusieurs autres circonstances, forcèrent le gouvernement d'Angleterre à se servir des Hollandois pour diverses branches de son commerce, & à ne donner aucune force à l'acte de navigation. Charles II reprit le projet, le suivit avec ardeur, & l'exécuta dans toute son étendue. Le statut fut renouvelé en 1660, & confirmé en 1661. Depuis cette époque ce règlement a toujours fait loi, quoique le parle-

ment, dans des cas particuliers, ait jugé à propos d'en modifier quelques articles, ou même d'y déroger. Ce précis ouvriroit un vaste champ à des réflexions aussi vraies que solides ; nous nous contenterons d'en tirer quelques conséquences qui vont directement à notre objet, & dont on ne nous contestera pas la certitude.

Il y a donc plus d'un siècle que le commerce des colonies est tout entier au pouvoir des Anglois. Depuis ce moment où l'acte de navigation reçut la sanction de Charles II & du parlement, jusqu'à nos jours, les colons ont semé, & la Grande-Bretagne a recueilli. Les richesses de l'Amérique, par un cours invariable, couloient & venoient se perdre dans les trois royaumes, comme dans un gouffre. Nous n'appellerons en témoignage que les Anglois eux-mêmes. La Virginie, après avoir vendu ses denrées aux Anglois, leur laissoit non-seulement tout le produit de cette vente pour les marchandises qu'elle achetoit d'eux, mais elle leur restoit encore comptable, année commune, de plusieurs mille livres sterling. Ce n'étoit que dans les années extrêmement abondantes, que les Virginiens venoient à bout de payer leurs dettes. Si quelques-uns d'entr'eux faisoient de tems en tems une fortune assez brillante, c'est qu'ils avoient l'adresse de tromper la vigilance des Anglois, & de faire un commerce clandestin avec l'étranger. Ce que je dis d'une des plus riches & des plus belles colonies, on le doit appliquer à plus forte raison

raison aux autres colonies moins riches & moins fertiles.

Les Américains font les enfans, & non les bâtards de l'Angleterre, disoit encore le lord Chatam ; il faut donc les traiter comme des enfans dignes de leur mere, & ne pas leur enlever les droits & les privileges qu'ils tiennent de leur naissance. Si l'Angleterre les eût toujours gouvernés d'après ces principes vraiment paternels, elle les gouverneroit encore. Mais aux voies de sévérité, ils ont opposé un indocilité complete, & ont enfin déterminé leur indépendance. Ils ont alors tenté de faire leur propre commerce, & même de troubler celui des Anglois. Habiles armateurs, excellens marins, braves soldats, ils ont intercepté des bâtimens chargés des productions de la Jamaïque, & des autres isles ; ils ont fait des prises sur toutes les mers ; ils se sont emparés de vaisseaux marchands anglois, à la vue de Gibraltar, sous le canon de Lisbonne, à l'embouchure de la Tamise, sur toutes les côtes des trois royaumes. Quels terribles coups portés à l'Angleterre ! Quelles pertes énormes pour elle ! Continuons le tableau de ses malheurs.

Les Anglois ne tirent plus ni denrées ni marchandises des onze colonies confédérées, & ne leur fournissent plus les marchandises & les denrées de l'Europe. Au premier cri de guerre, cette riche branche de commerce est tombée, & plusieurs autres branches ont commencé à languir.

H

Chaque année les Anglois envoient sur les côtes d'Afrique deux cents bâtimens qu'ils y chargeoient d'esclaves pour les isles & les autres colonies de leur domination : sur chaque negre le gouvernement avoit mis un impôt de plusieurs livres sterling. Ce trafic infame est devenu moins lucratif en diminuant ; la crainte de tomber entre les mains des armateurs du continent, nuit aussi beaucoup au commerce des isles & des autres colonies angloises. Les frais de transport deviennent plus considérables ; il faut augmenter l'équipage des vaisseaux marchands, les armer avec plus de soin, faire escorter les flottes qui apportent le sucre, le café, l'indigo & toutes les productions des isles. Je ne parle pas du commerce des Indes Orientales, il s'en faut bien qu'il soit dans un état de prospérité. La compagnie, qui jouit d'un privilège exclusif, voyoit ses affaires aller en décadence, & s'approchoit à grands pas des bords de l'abyss, où depuis tant de siècles vont se perdre & s'anéantir les compagnies de commerce. Dans l'impossibilité de payer à l'état les sommes d'argent qu'elle devoit lui compter chaque année, il a fallu solliciter des secours & faire des emprunts. Les actionnaires n'ont pas voulu avancer de nouveaux fonds. L'état s'est vu dès lors forcé de prêter quinze à seize millions de notre monnoie, pour arrêter la compagnie dans sa chute. Je peins à grands traits des articles dont le moindre fourniroit matière à de vastes

détails, & pourroit être le sujet de plusieurs tableaux particuliers.

Si durant la paix, les Anglois perdoient beaucoup dans leur commerce avec les contrées septentrionales de l'Europe, ils doivent en avoir enrichi les habitans, depuis qu'ils sont en guerre avec les Américains. Dans les ports de la Russie, de la Suede, du Danemark & des autres états du nord, on voit journellement arriver ou partir des vaisseaux de la Grande-Bretagne, en beaucoup plus grand nombre que ci-devant. C'est dans ces pays-là sur-tout que les Anglois versent l'argent à pleines mains. Ils y apportent peu, & vendent encore moins; mais ils achètent beaucoup, & s'en retournent avec de grosses cargaisons de chanvre, de toiles à voile, de cordages, de bois de construction, de fer, de poix, de goudron & d'autres marchandises de cette espece. Comme ils paient bien, ils sont pour l'ordinaire très-bien servis.

Plus on y pense, moins on imagine comment ils peuvent faire face à leurs engagemens. Pour y subvenir, ils ne connoissent que des taxes nouvelles. La guerre n'avoit pas encore éclaté, que les charges n'avoient plus de proportion avec les foibles ressources du peuple. Les impôts trop multipliés avoient fait monter les denrées à des prix excessifs. Les salaires ne suivant pas la même progression, les ouvriers de toute espece perdirent dès-lors l'espérance de pouvoir subsister du produit de leur travail; ils

s'expatrièrent ; on voyoit fréquemment partir des ports de l'Angleterre , des vaisseaux chargés de citoyens qui passoient avec tous leurs effets dans les colonies. Comme ces émigrations devenoient toujours plus fréquentes à mesure que la misère & les souffrances se faisoient & plus généralement & plus vivement sentir , on en fut alarmé , & l'on songea à retenir dans le royaume cette foule de malheureux , qui étoit assurée d'y mourir de faim. Mais personne ne fut la dupe des voies qu'on prit pour parvenir à ce but. Pendant plusieurs mois les papiers publics d'Angleterre présentoient des tableaux affreux de la misère que les émigrans éprouvoient dans la Nouvelle - York & dans d'autres colonies. A peine y étoient-ils rendus , que les anciens colons jetoient ces nouveaux débarqués, comme des troupeaux , dans des bois , sur des friches , sans leur donner des instrumens de labour, sans leur fournir les choses nécessaires à la vie. On avoit beau champ lorsqu'il s'agissoit de peindre les regrets , le désespoir de ces hommes lâches qui , pour éviter quelque mal léger dans leur patrie , se trouvoient au-delà des mers cruellement punis de leur pusillanimité. Ces peintures hideuses & fantastiques n'effrayoient pas des gens qui savoient très-bien que pour eux le continent de l'Amérique valoit mieux que l'Angleterre. Sans les troubles actuels , ils continueroient à y passer en foule. La guerre n'a ni arrêté ni suspendu les émigrations , elle en a seulement détourné le

cours, & l'a précipité vers l'Europe. Les Anglois de toute profession passent en Allemagne, en Hollande, en France, en Portugal, & dans d'autres pays, où ils espèrent de jouir d'un meilleur sort que dans les lieux de leur naissance.

Jetons à présent les yeux sur une autre branche de revenus, qui pour être mise en valeur, ne demande que des bras oisifs, & qui pour l'ordinaire produit moins quand on veut la forcer à produire davantage. Je parle des droits sur les marchandises. En Angleterre on ne voit sur toutes les côtes & dans l'intérieur du royaume, que des douanes & des commis. Là, comme partout ailleurs, on vise à se passer, autant qu'il est possible, des autres nations, à acheter peu d'elles & à leur vendre beaucoup. Pour encourager les manufactures de l'intérieur du royaume, le gouvernement a grand soin de prohiber les marchandises, ou de les assujettir à des droits si forts, qu'il n'y a plus que les gens riches qui puissent s'en procurer. On est bien étonné de voir payer pour un même objet de commerce introduit en Angleterre, d'abord un droit principal de cinquante, quatre-vingt, de cent même pour cent du prix de la marchandise ; & ensuite des droits additionnels de quinze & de vingt-cinq pour cent. Les droits doublent ainsi & triplent le prix de certaines denrées. Une pareille méthode est pire qu'une exclusion absolue : par celle-ci on empêcheroit les marchandises d'entrer ; par celle-là on excite les habitans & les étrangers à

les introduire clandestinement. Aussi, point de pays en Europe, où il se fasse plus de contrebande qu'en Angleterre, parce qu'il n'y a point de pays où l'on gagne plus à la faire. Les commis ont beau veiller, l'adresse & la cupidité du marchand tromperont leur vigilance. S'ils font quelques saisies, chose plus rare qu'on ne pense, ce qui peut en revenir à l'état n'est qu'un foible dédommagement des grands frais qu'exige l'entretien de ses douanes. L'humanité me force à ne pas taire un inconvénient plus grand encore, puisqu'il attaque & détruit la santé d'un grand nombre de citoyens. Le parlement a sur-tout assujetti à des droits exorbitans les liqueurs, les eaux-de-vie, les vins de France & d'autre pays. Par le mélange de diverses drogues, on vient à bout de fabriquer du poison dont le goût approche de celui des vins & des liqueurs étrangères. Ces manœuvres sont trop communes pour ne pas attirer enfin l'attention du gouvernement. C'est ainsi que, par de mauvaises loix, sous quelque point de vue qu'on les envisage, le peuple se trouve non-seulement la dupe, mais devient trop souvent la victime de la cruelle & insatiable cupidité.

Si les nations entendoient leurs intérêts réciproques, elles ne chercheroient qu'à se faire mutuellement du bien, puisqu'elles sont toujours assez puissantes pour rendre avec usure le mal qu'on leur fait. L'Angleterre veut éloigner de ses ports les marchandises & les denrées

de certains états ; les états intéressés suivront son exemple , quoiqu'une route opposée fût pourtant préférable. Je vois la plupart des draps & étoffes d'Angleterre , chargés de droits excessifs , ou même prohibés , en Suede , en Pologne , en Prusse , en Silésie , en Saxe , en Bohême , dans l'Allemagne , l'Autriche , l'Espagne , le Piémont. Cependant comme , malgré les réglemens & les prohibitions , il se fait en Angleterre une grande consommation de marchandises étrangères , & qu'on trouve les moyens de les y introduire , au mépris de la sévérité des loix , de même les Anglois font des envois & des ventes considérables de leurs marchandises dans tous les pays qui en ont interdit ou gêné l'entrée & le débit. De cette manière l'objet est manqué pour les uns & pour les autres.

Tout régime prohibitif est constamment funeste à l'état qui l'adopte. Loin de créer de nouvelles branches de revenus , il fait languir les anciennes. Fût-on encore plus rigoureusement en garde , l'observation de pareilles loix coûte toujours beaucoup plus à la nation qu'elle ne peut lui rendre. L'argent qu'on vouloit par-là concentrer dans le royaume , en sort toujours avec la même facilité ; & celui que des encouragemens ou la liberté y auroient fait couler en abondance , n'y entre jamais , & prend un autre cours. Enfin , contre les intentions du législateur , au-dehors ou au-dedans , le commerce de la nation n'en devient pas plus actif :

H iv

restreint & gêné, il s'affoiblit & s'énervé de jour en jour; ainsi le bien général en souffre évidemment; l'état décline en voulant s'élever; les moyens qu'il prend pour s'enrichir, ne servent tout au plus qu'à hâter la fortune de quelques hommes hardis, adroits, entreprenans, qui échappent aux recherches des exécuteurs des loix, & ont le bonheur de gagner beaucoup en s'exposant à tout perdre. L'Angleterre éprouve tous ces mauvais effets; seroit-il possible qu'elle en ignorât la cause? Il faut bien le croire, quand on voit le parlement ajouter sans cesse aux listes, ou plutôt grossir les énormes volumes de ses modifications, de ses restrictions, de ses prohibitions.

Mais si le gouvernement dégoûte ou repousse l'étranger; s'il ne peut faire aucun fond sur les richesses d'autrui, comment peut-il soutenir sa grandeur, & quelle est la base de sa puissance? Entrons dans la Grande-Bretagne, nous y verrons que, par des millions de canaux, l'opulence des particuliers entre sans cesse dans le trésor public. Les riches y voient avec regret s'y perdre une grande partie de leur fortune; les pauvres traînés par la force, viennent avec une douleur muette & profonde jeter d'une main défaillante, peut-être la dernière pièce de monnaie qui leur reste. J'allois faire l'énumération des impôts; j'en avois déjà compté un nombre prodigieux, sur les produits de l'agriculture, sur les productions brutes, les alimens, les

boissons, les marchandises, & mon travail étoit à peine commencé ; je me l'épargne, il seroit aussi long qu'inutile. Il me suffit de savoir que le parlement est toujours dans l'embarras, & ne pense qu'à travailler en finance. L'accise sur le houblon rendoit deux millions : pour en faire monter le produit à quatre, il ne trouve point de moyen plus sûr & plus simple que de doubler l'impôt. Son calcul fut mauvais ; les droits sur le houblon, quoique doublés, ne produisirent pas même les deux millions de notre monnoie qu'on en retiroit, année commune, lorsque ces droits étoient moindres de la moitié. Les Anglois se mirent pour la plupart à boire de la biere où le houblon n'entroit pas. Le mauvais succès de beaucoup d'autres opérations de cette nature, força le corps législatif à charger de droits les articles de premier besoin. Quand on en vient à de pareilles extrémités, l'état court à sa perte, & ne se procure des ressources passagères qu'en se mettant dans l'impossibilité prochaine de s'en procurer de nouvelles. La main-d'œuvre haussa, il n'y eut plus moyen de soutenir la concurrence de l'étranger. Le déclin des manufactures fut rapide : plusieurs branches de commerce n'eurent plus d'alimens, & se desséchèrent jusques dans leurs racines. Les finances ne se rétablissoient pas, & chaque jour la misere publique augmentoit : double sollicitude pour le gouvernement. L'état souffroit, & pour le soulager, on faisoit une

infinité de malheureux. Sans vouloir diminuer les besoins de l'un, on pensa pourtant à donner quelques secours aux autres. La plupart des manufactures chanceloient : dans la vue de les soutenir, on accorda des encouragemens aux manufacturiers. Celles de toiles restoient sans activité dans toute l'Irlande ; pour leur rendre le mouvement, le parlement leur accorda des gratifications annuelles. Cette décadence a précédé la dernière déclaration de guerre. Les troubles de l'Amérique ont jeté l'Angleterre dans des convulsions plus violentes ; on diroit presque que l'état va se dissoudre. Dans la plupart des conditions subalternes, la misère a succédé à l'ancienne opulence. Celle-ci avoit amené un luxe effréné que l'indigence même ne peut détruire. Au commencement de ce siècle, la Grande-Bretagne ne gardoit pour son usage chaque année que dix à douze millions de livres de sucre qu'elle tiroit de ses isles de l'Amérique ; la consommation qu'elle en fait actuellement, approche de quatre-vingt millions de livres pesant. Je pourrois citer un grand nombre d'autres articles qui n'ont pas moins porté préjudice à l'état. Au défaut d'ordre dans l'économie publique, s'est joint le dérangement dans l'économie domestique. La terre n'est pas assez féconde pour appaiser tant de besoins. L'industrie ne peut pas suppléer ce qui manque à la fécondité de la terre. La Grande-Bretagne emprunte en vain les dehors de l'opulence, elle affiche inutilement

le faste pour couvrir aux yeux des nations son indigence : un squelette revêtu de brocard , dérobe sa difformité , éblouit même par l'éclat de sa robe ; mais pour peu qu'on s'en approche , on voit que la beauté de son habillement ne lui donne ni embonpoint , ni fraîcheur , ni coloris , & que sous l'éclat de l'or il n'y a qu'un squelette.

La pêche seroit une ressource pour les Anglois , s'ils savoient la faire ; mais ils ont dans les Hollandois de redoutables concurrens qui l'emportent sur eux (a). Leurs seules manufactures de draps & d'étoffes de laine sont vraiment florissantes : personne n'en ignore la raison. L'habileté des ouvriers ne suffiroit pas , s'ils n'avoient à employer les meilleures laines du monde. Celles de Turquie , de Barbarie & d'Espagne , quoique très-belles , leur cèdent en qualité , du moins pour la fabrication des draps. Les Anglois élèvent les troupeaux de moutons avec le plus grand soin ; ils en ont perfectionné les races , le croisement leur a parfaitement réussi. Des loix sévères , souvent même injustes & atroces , ont pu contribuer à donner plus longtemps à la Grande-Bretagne la possession exclusive de ses laines & des espèces qui les produi-

(a) S'ils avoient plus d'industrie , la pêche du hareng leur seroit sur-tout d'un grand produit ; mais on leur reproche de n'employer que du mauvais sel pour les préparer , de ne les vider pas avec soin , de les encaquer mal , & de ne savoir pas les arranger dans les barrils.

sent. C'étoit dans cette vue que la reine Elisabeth défendit l'exportation de tout béliet, brebis ou agneau en vie. Le dispositif de la loi est si cruel qu'on ne le rapporte pas sans frémissement. Ce statut ordonne que, pour une première faute, le délinquant perdra tous ses biens, & qu'outre cette confiscation, il subira des peines afflictives & diffamantes. Après un an d'une prison très-étroite, il doit être conduit en plein marché, où le bourreau lui coupera la main, qui sera ensuite clouée dans le lieu apparent du même marché. La récidive emporte avec elle peine de mort. Quels châtimens réservera-t-on pour des crimes, quand on punit ainsi de simples contraventions, & quel ébranlement ne donne-t-on pas aux mœurs, quand on n'admet aucune nuance entre la faute & l'attentat ?

Un acte passé sous le règne d'Edouard III, déclare coupable de félonie tout sujet de la Grande-Bretagne qui porteroit des laines du pays dans des pays étrangers. Cette déclaration parut extravagante ; on la regarda comme nulle. Quoique la défense ne fût pas révoquée, elle resta sans exécution. Charles II se contenta d'abord de prononcer la peine de confiscation de la marchandise, & d'une amende de trois schellings par livre pesant, contre quiconque exporterait des peaux de mouton encore couvertes de leur laine. La contrebande de ces marchandises donna sans doute à ce prince quelques accès de fureur : dans le délire, il décerna

la peine de mort contre les infraçteurs de son règlement. Sous Guillaume III, le parlement révoqua cet acte, & statua qu'il ne seroit plus permis de charger sur des chevaux ou des voitures dans les cantons qui bordent la mer, si ce n'est entre le lever & le coucher du soleil, sous peine de confiscation. Par d'autres réglemens, qui sont également en vigueur, le même prince ordonna que des bâtimens de guerre croiseroient continuellement pour saisir tous les vaisseaux chargés de laine, & assujettit les propriétaires des troupeaux à donner, trois jours après la tonte, un état exact de la laine qu'ils auront récoltée; il les oblige de spécifier le lieu où elle est emmagasinée, de ne la vendre qu'après avoir informé les directeurs ou commis des douanes, du poids de la marchandise, des noms de l'acheteur & du lieu pour lequel elle est destinée. Un matelot, ou tel autre qui, après avoir enfreint le règlement, se trouveroit hors d'état de payer l'amende, est transporté en Amérique pour sept ans. Si, avant l'expiration du terme, il retournoit dans la Grande-Bretagne, on le déclareroit coupable de félonie, *sans bénéfice du clergé* : c'est-à-dire, que la loi n'est susceptible d'aucune interprétation favorable; qu'elle ne souffre ni adoucissement, ni tempérament, & qu'en un mot elle doit être exécutée dans toute sa rigueur.

La douzième année de son regne, la reine Anne publia une proclamation pour accorder une

récompense de quarante livres sterling à qui conque dénonceroit un infracteur des statuts concernant la contrebande des laines. Quand on encourage ainsi les délations, c'est un moyen sûr d'avoir beaucoup de délateurs, & d'envelopper souvent dans la même punition l'innocent & le coupable. L'excès des précautions, la sévérité des loix, la cruauté même des châtimens, ne sont pas une barrière assez forte pour arrêter la cupidité. On estime que les exportations furtives font passer annuellement plus de trois cents mille poches (a) de laines angloises en Suede, en Prusse, en Allemagne, en Hollande, en Flandres & en France. On assure que, pour travailler une de ces poches en drap large, cinquante-huit personnes y sont employées pendant une semaine; que, pour en faire des étamines, des ferges, des camelots, cent cinquante-huit personnes, & pour en fabriquer des bonnets, cent cinquante personnes y trouvent de quoi s'occuper durant le même espace de tems. Mais, fussent les laines & les manufactures de lainerie employer un plus grand nombre de bras, nourrir une plus grande multitude d'ouvriers, faire circuler dans le royaume une plus grande quantité d'argent, être enfin une source plus abondante de richesses pour les particuliers & pour l'état, ces avantages n'ont rien qui puisse exciter l'envie des autres nations; l'An-

(a) La poche de laines, est du poids de deux cents quarante livres.

gleterre les achete à trop haut prix. L'esprit des loix est un esprit de douceur, de sagesse, de justice, & ces vertus forment la base la plus solide d'un bon gouvernement. Que penser & que dire de la Grande-Bretagne, qui, pour se maintenir dans la possession d'un privilege exclusif, gêne les propriétés, marque à chaque sujet l'usage qu'il en doit faire, lui fait un crime de la plus légère contravention, le dépouille de tous ses biens, pour le punir d'avoir vendu aux étrangers une chose qui lui appartenoit, & ajoutant la cruauté à l'injustice, le confine dans une prison, le dévoue à l'infamie & le soumet aux peines les plus rigoureuses? Si l'on traite ainsi des hommes libres dans le pays de la liberté, fuyons pour aller vivre parmi les peuples sauvages & féroces. Les droits les plus sacrés y recevront peut-être moins d'atteinte, & l'on n'y fera pas de si cruels outrages à l'humanité.

Ce ne fera jamais par de pareils moyens que l'Angleterre l'emportera sur les autres nations, relevera son commerce, donnera plus d'éclat à celles de ses manufactures qui fleurissent, & rétablira celles qui sont tombées. Pour s'assurer le débit & la préférence, le meilleur système est de donner de bonnes marchandises à bon marché. Il est donc d'une absolue nécessité de restreindre les taxes & les droits, de révoquer les prohibitions & les gênes, ces fléaux qui arrêtent le cours du commerce, & le retiennent dans

une stagnation perpétuelle. Les principes que nous indiquons ne sont ni inconnus ni étrangers au parlement ; il en a fait quelquefois usage , & il en a vu les bons effets. Par l'affranchissement des droits levés sur de certaines marchandises manufacturées dans le royaume , & des droits perçus à l'entrée des matieres brutes qui servoient à la fabrication de ces mêmes marchandises , le corps législatif a prévenu plus d'une fois la ruine entière d'un grand nombre de fabricans , & les a rappelés à leur première aïfance. Il a créé ou rétabli des ateliers , donné une nouvelle vie , rendu leur ancienne vigueur à des branches de commerce entièrement mortes ou du moins desséchées & languissantes. Quel bien n'opéra-t-il pas en rendant parfaitement libres l'exportation des étoffes de laine & l'importation de plusieurs drogues propres à la teinture ? Cent mille bras oisifs & inutiles recurent le mouvement & l'action ; l'indigence & la misere qui rongeoient à loisir des classes nombreuses de citoyens , abandonnerent leur proie ; l'argent de l'étranger circula dans le royaume ; les villes & les provinces sortirent de leur engourdissement. Falloit-il s'arrêter en si beau chemin , & pourquoi ne pas étendre plus loin les exemptions & les franchises ? Quand on a ainsi jeté des fondements solides , n'est-on pas coupable d'aller bâtir sur du sable mouvant ou sur des ruines éparfes ou mal liées ?

Un vrai patriote , M. Arbutnoth , neveu du célèbre

célèbre médecin de ce nom , grand ami de Pope, a publié, ces dernières années, un petit ouvrage où il propose à la Grande-Bretagne un beau projet dont l'exécution paroît aussi facile qu'elle feroit avantageuse. Cet auteur voudroit que les Anglois supplantassent les Hollandois, & leur enlevassent un des plus riches commerces, celui des grains. L'Angleterre est bien mieux située que la Hollande pour remplir ce grand objet; elle pourroit avoir des magasins à Mahon, à Gibraltar, répondre plus vite aux demandes, & faire le transport à moins de frais. La Hollande ne recueille pas assez de bled pour nourrir un cinquième de ses habitans. L'Angleterre, après avoir fourni à sa consommation, est encore riche de son superflu. Les autres choses égales, un pays où la denrée abonde, a de grands avantages pour en faire le commerce, sur une contrée où la denrée est toujours rare, à moins qu'on ne la tire de l'étranger. Les Anglois feroient vraiment un commerce, ils vendroient; les Hollandois ne font qu'un trafic, ils achètent pour revendre. Les uns pourroient faire les envois par divers ports, sûrs, vastes, commodes; les autres ont leur magasin de bled à Amsterdam, c'est-à-dire, qu'ils expédient la denrée par un très-mauvais port. Les bâtimens chargés de grains y font quelquefois détenus quinze jours, trois semaines, & même plus, sans pouvoir mettre à la voile. En 1744 la France manquoit de bled;



les commerçans d'Amsterdam se chargerent d'en fournir. Comme on les pressoit de mettre de la promptitude dans l'expédition, ils chargerent des bâtimens sur le Texel; & par les canaux intérieurs, ils en firent partir plusieurs autres pour Rotterdam. Ces derniers étoient de retour, que les autres attendoient un tems favorable pour mettre à la voile. Dans une autre circonstance, les marchands de Livourne donnerent de pareilles commissions en Angleterre & en Hollande; les chargemens de l'une & de l'autre se firent en même tems, mais les bâtimens anglois avoient déjà passé deux fois le détroit de Gibraltar, & rentroient dans le port de Londres, que les vaisseaux d'Amsterdam n'étoient pas encore sortis du Texel.

Si les habitans de la Grande-Bretagne ont de grandes facilités & de grands moyens pour devenir les marchands de grains de toute l'Europe, ils ont aussi de grands obstacles, qu'il faut nécessairement lever pour réussir dans ce beau projet. Les Hollandois voiturent les denrées sans faire beaucoup de dépenses. Ils sont extrêmement sobres, toujours simplement vêtus; ils emploient moins de bras à la manœuvre; en donnant les denrées à des prix assez modiques, ils trouvent le secret de faire des profits considérables. Malheureusement les Anglois (je parle même ici des gens du peuple) ont des mœurs bien différentes. Ils se nourrissent bien, & mangent beaucoup. On ne les accoutumeroit pas

facilement à se passer de viande, & à se contenter de beurre & de fromage. Le reste de leur entretien emporte aussi beaucoup d'argent. Les mariniers exigent de gros gages ; ils sont très-habiles, il est vrai, mais ils ne tiennent pas aussi long-tems que les Hollandois aux fatigues de la mer. Il suit donc que les marchands Anglois ne pourront pas opposer à ceux d'Amsterdam une concurrence redoutable, & qu'en vendant plus cher, ils gagneront moins que leurs rivaux.

Mais la Grande-Bretagne, fit-elle disparaître tous ces obstacles, n'en sera pas plus heureuse, si elle ne renonce entièrement aux loix relatives au commerce des grains. Tout commerce est aussi ennemi des entraves, & veut être aussi libre que les hommes qui le font : les loix qui le concernent doivent être simples & peu multipliées, stables & permanentes. Ces principes ne sont pas ceux du parlement, puisqu'on le voit changer ses ordonnances, autant peut-être que varient les prix des grains.

Comment donc pouvoir régler le cours du commerce, faire des spéculations un peu solides, mettre une suite dans les opérations & leur donner de la consistance ? La mobilité du régime est la ruine du commerce, & la désolation du commerçant. Les Hollandois ne doivent leur succès qu'à leur système dans les importations & les exportations ; leur gouvernement n'impose d'autres loix que de payer un droit très-léger d'entrée & de sortie. Deux fois, dans des circon-

tances critiques, ils voulurent restreindre cette liberté, augmenter les droits, & faire quelques changemens de cette nature : deux fois de tristes effets les avertirent de la fausseté de leur démarche. L'expérience ne les trouva pas indociles ; instruits, ils se hâtèrent de quitter la route fermée d'écueils dans laquelle ils venoient de s'engager. L'erreur aperçue fut une erreur corrigée.

Le commerce des grains enrichit la Hollande ; il pourroit enrichir encore plus l'Angleterre, & passer aisément de l'une à l'autre ; mais cette découverte ne leur suffit pas. Il faudroit leur apprendre le secret de rétablir parfaitement leurs affaires, & de rendre un royaume affoibli, obéré, chancelant, un royaume riche, puissant, solidement établi, florissant.

C'est vous, Anglois, qui par vos résolutions fougueuses avez mis la nation dans le déplorable état où elle se trouve : elle demande que par des résolutions plus sages vous répariez le mal que vous lui avez fait. De quelque manière que vos troubles avec les colonies finissent, l'avenir ne vous présente que de tristes perspectives. Ou les Américains triompheront, ou vous serez leurs vainqueurs : ou par des voies de pacification vous conclurez avec eux un traité d'accommodement. Avouez-le, aucun de ces aspects n'est consolant. Si vous succombez, c'en est fait de vous. Librés, indépendans, victorieux, les Américains seront toujours pour vous des en-

nemis redoutables. Vos autres possessions leur appartiennent, le Canada n'est plus à vous. Croyez-vous que les isles sous le Vent, vos autres domaines en Amérique, soient inébranlables dans leur fidélité, & qu'ils résistent à la tentation d'être indépendans ? Réduite à ses états d'Europe & à quelques établissemens en Asie & en Afrique, je vous le demande, que deviendra la Grande-Bretagne ?

Mettez sous vos yeux un tableau bien différent & bien propre à flatter votre vanité. Les Américains plient sous vos armes ; vaincus, ils s'avouent coupables ; comment les traiter ? La voie de la douceur est sans contredit la plus sûre ; mais elle ne met pas à l'abri de toute crainte pour l'avenir. Les colonies n'attendent que le moment où elles pourront porter leurs coups avec plus d'assurance. Il faudra se défier de leurs promesses & prendre des précautions. Jeterez-vous des garnisons nombreuses dans leurs villes, pour tenir les habitans dans la soumission ; & pour garder quelques colonies, emploierez-vous habituellement toutes les forces de la Grande-Bretagne ? Vous voudrez rester maîtres de tout le commerce des Américains, les assujettir à des impôts, ne révoquer aucun des actes qui excitent leur mécontentement ; le feu couvrera quelque tems sous la cendre, & peut-être quand vous le croirez éteint, vous le verrez tout-à-coup embraser la Grande-Bretagne & l'Amérique : l'une ne peut rester maîtresse absolue de l'autre.

Si vous descendez jusqu'à traiter les Américains d'égaux à égaux, fiers de vous voir forcés de faire les premiers pas, ils voudront dicter eux-mêmes les conditions de l'accommodement. Il faudra se résoudre à révoquer les actes qui ont excité leurs clameurs ; à les soustraire aux loix émanées du parlement ; à laisser aux assemblées des provinces le pouvoir de les taxer ; à leur accorder une indépendance & des libertés beaucoup plus étendues que les vôtres ; à abolir enfin l'acte de navigation qu'ils détestent. A tout cela que gagnerez-vous ? Moins l'Amérique contribuera pour fournir aux besoins de l'état, plus vous serez dans la nécessité de fouler la Grande-Bretagne. Les émigrations recommenceront avec fureur, les colonies répareront leurs pertes, & la paix vous deviendra aussi funeste que vous l'avez été la guerre.

Cependant au milieu de vos malheurs il vous reste une grande ressource. Les colonies ont ruiné l'Angleterre ; servez-vous des colonies pour la rétablir. Rompez toute intelligence avec elles ; n'ayez plus ni à les soutenir dans leur faiblesse, ni à les redouter dans leur puissance.

La Russie cherche à étendre sa domination & son commerce ; elle a fait plusieurs tentatives pour découvrir un passage de l'Archipel Russe à l'Amérique septentrionale. Que ne donneroît elle pas pour avoir le Canada & vos autres possessions qui le touchent ou qui en dépendent ? L'Espagne ne s'est jamais consolée d'avoir

perdu la Jamaïque ; elle n'épargneroit rien pour la recouvrer. L'impératrice-reine veut essayer du commerce des deux Indes ; elle a fait partir des bâtimens, pour en rapporter des marchandises & des productions étrangères : ses vues seront secondées, en lui cédant quelques-unes de vos possessions dans ces pays lointains. Vos affaires iront encore mieux en traitant avec les Hollandois. Vous les rendrez maîtres de vos comptoirs dans l'Inde, de vos établissemens sur les côtes d'Afrique, & de celles de vos isles de l'Amérique qu'ils seront jaloux de posséder. De leurs débiteurs, vous deviendrez leurs créanciers. Il vous reste encore les Barbades, Sainte-Lucie, la Dominique, S. Vincent, Montserrat, S. Christophe, les isles Lucaïes, & plusieurs autres colonies ; vous ne manquerez pas d'acheteurs. Le Danemarck, peut-être même la Suede, le Portugal, la France, & plusieurs autres puissances Européennes s'empreseront de faire leurs offres. Ces grandes opérations consommées, quelle admirable révolution se fait dans l'état ! Le chaos est débrouillé, les affaires publiques s'arrangent, les richesses & l'or de toutes les nations vont former aujourd'hui le trésor de la Grande-Bretagne. Vos dettes payées, il vous reste encore des fonds immenses pour former des entreprises utiles. Vos vaisseaux de guerre sont transformés en vaisseaux marchands ; vos pêches deviennent pour vous des moyens plus abondans de richesses ; les dépenses de l'état

diminuent avec les besoins. Séparés du continent de l'Europe, vous n'entrez dans aucun des démêlés qui agitent les royaumes de cette partie du monde : vous profitez même de leurs dissensions, faisant avec les puissances belligérantes un commerce plus étendu & plus avantageux. C'étoient vos colonies qui occasionnoient toutes vos guerres ; en renonçant à ces possessions onéreuses, vous avez rendu la Grande - Bretagne le séjour perpétuel de la paix. Quelques bâtimens de guerre pour protéger votre commerce, & un petit nombre de troupes pour garder les côtes de votre isle, c'est uniquement à ces deux objets que se doivent borner vos dépenses militaires. Les impositions réduites, le peuple vit du fruit de son travail dans une aisance honnête ; la main-d'œuvre baisse de prix. Vous ne pouviez pas autrefois soutenir la concurrence des autres nations, elles redoutent aujourd'hui la vôtre. Tel est en raccourci le résultat évident que vous êtes en droit d'attendre de l'exécution de ce projet.

J'ai à dessein insisté sur ces détails, leur importance m'a paru telle qu'il n'étoit pas possible de les traiter superficiellement. Je passe à d'autres objets qu'il me suffira presque d'indiquer, parce qu'ils sont assez connus. Les Anglois, naturellement penseurs, réfléchis, sombres même & mélancoliques, ne semblent pas faits pour les arts d'agrément : ils ne sont ni musiciens, ni peintres, ni sculpteurs, ni gra-

veurs, ni architectes. Ils ont eu pourtant de grands poètes, dont le principal mérite n'est pas la délicatesse, la légèreté, la douceur : ce qui forme leur caractère, c'est la force, l'énergie, l'élévation, les grands traits noblement rendus, les idées neuves & profondes, les vérités vivement senties & fortement exprimées, la majesté des tableaux, la hardiesse & la sublimité des images. Mais combien les Anglois sont déçus de cette gloire qu'ils s'étoient acquise par les lettres & les sciences ! Comment ont-ils remplacé l'immortel Bacon, qui d'une main hardie a arraché le voile dont la nature se plait à envelopper ses prodiges ; Newton qui par la force de son génie a attiré à lui les opinions & les esprits ; Boyle qui, l'expérience à la main, a marché à la découverte de tant de vérités de physique inconnues avant lui ; Hooke qui a travaillé avec tant de succès à la perfection des microscopes, & a inventé les montres portatives ; Locke & Clarke qui répandirent la lumière sur la nuit de la métaphysique ; Bolyngbrocke, dont la sagesse politique a instruit toutes les nations & tous les siècles ; Maclaurin & Hume, qui ont tracé l'histoire avec un crayon aussi énergique que vrai ; Atterbury, Tillotson, Sherlock, Sharpe, Barrow, qui ont fait retentir sur la tête des peuples le tonnerre de leur éloquence ; Bentley, dont la science profonde a dissipé les ténèbres qui enveloppoient une partie du majestueux colosse de l'antiquité littéraire ;

Richardson, le modele des romanciers ; Shakspeare qui , couvert de lambeaux , environné de torches funebres , de pâles ombres , de spectres effrayans , de monstres horribles , ravit d'admiration en faisant reculer d'effroi ; Otway , qui presse le cœur & arrache des larmes ; Dryden , Congreve , Johnson , qui excitent les ris par la peinture des travers & des ridicules de la société ; Waller & Cowley , dont la lyre a produit des sons mâles & élevés ; Swift , qui a critiqué avec tant de finesse , de graces , de délicatesse , d'aménité ; Addison , qui a paré la raison des fleurs d'une imagination riante ; Gay , qui a prêté si judicieusement aux animaux , les passions des hommes pour les en corriger , & dont le chalumeau champêtre a retracé avec une admirable simplicité la vie des bergers ; Pope , cet écrivain inimitable , qui , né avec tous les esprits , & le talent de saisir tous les tons , a excellé dans tant de genres ; Milton enfin , dont la trompette héroïque , semblable à celle d'Homere , échauffe , élève l'ame & la remplit d'un noble orgueil ? (a) De toute cette génération

(a) Je ne fais qu'indiquer les principaux auteurs qui se sont distingués dans la carrière des sciences & des beaux arts. Je ne dis rien de Fairfax , de Spencer , de Jacques Harrington , de Philips , de milord Clarendon , de Littleton , de Devenant , de Prideaux , d'Arburtnot , de Derham , de Laurent Echard , &c. Parler de tous seroit un détail presque inépuisable. J'en userai de même dans mes autres discours.

d'auteurs célèbres que l'Angleterre a produits , il ne reste plus que l'historien de Charles-Quint, Robertson. Gibbon ne les suit encore que de loin. A quelle cause attribuer cette décadence littéraire ? Peut-être à l'étonnante facilité qu'on a de faire imprimer en Angleterre, facilité qui multiplie beaucoup trop l'espèce des littérateurs ; au défaut d'encouragement & de protecteurs qui manquent aux talens. En général les gens de lettres ne sont pas assez favorablement accueillis chez les Anglois , & leurs récompenses sont beaucoup moins multipliées que celles qui leur étoient accordées autrefois. Prior fut ambassadeur en France ; Newton eut la direction générale des monnoies ; Bacon fut chancelier du royaume ; Congreve se vit chargé des emplois les plus honorables ; Bolyngbroke, Milton , Addison , devinrent secretaires d'état. Qu'on cite un homme de lettres qui , par son seul mérite , jouisse actuellement d'un pareil honneur.

Il est vrai que jamais l'Anglois n'est rebuté par les difficultés , ni lassé par les obstacles. Il semble que son génie a plus de ressort , & s'anime à mesure qu'il trouve plus de résistance. Pour imaginer & exécuter la pendule qui lui a mérité la récompense promise par le parlement , Harriſſon a travaillé pendant quarante ans.

Les sciences les plus abstraites plaisent le plus & conviennent le mieux aux Anglois. Ils aiment à creuser , pénétrer , approfondir. Cette

profondeur pourtant qui les soutient dans la carrière des sciences, du raisonnement & du calcul, les abandonne, je ne crains pas de le dire hautement, dans une partie essentielle, la politique. Leur conduite depuis une longue suite d'années, en est une preuve bien forte; & je ne vois chez eux la marche d'une grande & belle politique, ni dans l'administration des finances, ni dans les loix du commerce, ni dans les réglemens relatifs à l'industrie.

Le seul bon effet que doit produire la forme du gouvernement de la Grande-Bretagne, est que la noblesse de cette isle ne croupit pas dans une honteuse ignorance, s'occupe, étudie & s'instruit. Dans l'une & l'autre chambre du parlement, si les oreilles délicates sont souvent blessées, & les esprits fins dégoûtés par de mauvaises plaisanteries, des personnalités indécentes, des épigrammes fades & déplacées, des pointes puériles, des images rebutantes, les auditeurs intelligens & sensibles y jouissent plus d'une fois du plaisir d'applaudir à de beaux discours. Le coryphée de la chambre haute, milord Chatham, quoiqu'il perdit beaucoup à l'impression, qu'il fût fort inégal, & qu'il relevât beaucoup ses discours par des yeux étincelans & une action forte & noble, avoit cependant de grands traits, de belles images, des morceaux éloquens. Le marquis de Rockingham, le lord Burke, le chevalier Temple, le duc de Richmond, & plusieurs autres, parlent avec noblesse & font

toujours briller leur esprit, soit qu'ils présentent leurs propres vues, soit qu'ils combattent celles d'autrui. Le lord North est capable non-seulement d'entraîner, mais d'attirer doucement les esprits; assez habile pour donner des couleurs agréables aux objets naturellement tristes, faire goûter les vérités les plus amères, dérober aux citoyens les malheurs de l'état, les amuser & les tromper sans cesse par l'espérance d'un avenir plus heureux; propre enfin à se faire un nom quand il n'auroit pas en main l'autorité. Edmond Burcke, constamment opposé à ce ministre, est le plus redoutable de ses adversaires, a plus de force, de feu, d'énergie que lui; mais il n'en a pas la flexibilité, la douceur; il ne se possède pas autant, & prévient moins en sa faveur. La Grande-Bretagne le regarde comme un autre Cicéron, & se plaît à lui donner ce nom au bas des gravures qui représentent ce membre des communes. Mais de pareils éloges n'en imposent pas à ceux qui connoissent la véritable éloquence, & ne font pas disparaître la différence énorme qui se trouve entre l'orateur Anglois, & celui de l'ancienne Rome.

Quoique les pairs & les représentans du peuple les plus distingués par leurs talens, aient la plupart une manière qui les caractérise, & un genre d'éloquence qui leur est propre, ils visent tous avec une attention particulière au mérite du style. Leur diction est presque toujours pure, châtiée, correcte; & selon

que le sujet le comporte, douce, élégante, forte, expressive, énergique. S'ils tâchent de gagner les suffrages, en présentant des raisons solides, des plans bien digérés, d'excellentes vues, ils ne sont pas moins flattés de mériter & de recevoir des applaudissemens pour la manière de les présenter. Londres n'a point d'académie qui fixe les variations du langage, donne la sanction aux mots, consacre les expressions, dissipe les enflures pédantesques, épure la langue : ce sont les discours prononcés dans le parlement qui servent de règle & de modèle pour bien parler & pour bien écrire. Ils sont inférés fidèlement dans les papiers publics, & passent entre les mains de toute la nation. Il n'est pas jusqu'au dernier des citoyens qui ne les lise assidument & avec beaucoup d'attention. Aussi de tous les peuples connus, le peuple Anglois est-il celui qui parle le mieux sa langue.

Les Anglois s'embarrassent peu de disputer aux autres nations l'empire des beaux arts, pourvu qu'ils puissent aspirer à celui des arts utiles. Leurs ouvriers excellent dans la fabrication de toutes sortes d'étoffes, ils imitent facilement, perfectionnent, inventent. Avec la laine ils fabriquent d'une manière également habile les draps les plus forts & les étoffes les plus légères; ils en font même qui ne le cèdent pas pour la finesse à celles de fil de coton, & de soie. Aux tapisseries des Gobelins près, leurs

tapisseries peuvent être regardées comme les plus belles qu'on manufacture en Europe. Ils y représentent d'après nature toutes sortes de fleurs, d'animaux, de plantes, de paysages. Rien de plus beau que leurs serges & leurs autres étoffes croisées ; aussi le débit en est-il prodigieux. On estime que la seule ville d'Exeter, dans le comté de Devon, en vend chaque semaine pour la valeur de dix mille livres sterling. Le comté de Wilts est fameux pour ces beaux draps que les Anglois nomment draps espagnols, parce que dans leur fabrication la laine d'Angleterre est mêlée avec celle d'Espagne. On en exporte beaucoup dans tout le monde connu. La draperie blanche qui est envoyée en Turquie, enrichit les habitans des comtés de Gloucester. & de Worcester.

Les Anglois sont les seuls qui aient le secret de teindre le dessus d'une piece de drap en écarlate & le revers en très-beau bleu. Le grand débit, le débit constant des marchandises est une preuve évidente de leur qualité, sur-tout si elles sont chères. Le succès & l'intérêt aiguillonnent sans cesse l'émulation ; l'activité de celle-ci perfectionne l'art ; voilà pour ses laineries ce qu'éprouve la Grande-Bretagne. Les provinces qui cultivent avec le plus d'application cette branche d'industrie & de commerce, sont infiniment plus riches, plus peuplées, plus heureuses que les autres. On fait monter à un million le nombre des ouvriers en laine ;

mais je crois ce calcul un peu forcé (a).

Les Anglois ne travaillent pas le coton avec moins d'habileté. S'ils étoient encouragés, on assure qu'ils imiteroient parfaitement les toiles peintes des Indes & de Perse, & que leurs manufactures pourroient même prétendre à la préférence; mais le parlement les décourage par des droits & des taxes. Plus de cent mille personnes du sexe font des dentelles aussi estimées que les plus belles de France, de Venise, de Flandres, à l'exception de celles de Bruxelles.

(a) Des auteurs Anglois prétendent que la Grande-Bretagne vend annuellement aux étrangers pour cinq millions sterling de lainerie, & qu'il s'en consomme pour la valeur de deux millions sterling dans l'intérieur du royaume. D'autres écrivains politiques assurent que les exportations de ces marchandises ne vont pas au-delà de deux millions sterling. Prenons un terme moyen, & supposons que la vente totale, soit au-dedans, soit au-dehors de l'Angleterre, roule chaque année entre quatre ou cinq millions. Il faut prélever le prix d'achat des matieres brutes, les frais d'entretien & de réparation des métiers, des ateliers & des manufactures, les profits des entrepreneurs, & bien d'autres dépenses. Ces déductions faites, c'est beaucoup s'il reste clair & net la somme de deux millions pour la main-d'œuvre. Il suivroit de là que s'il y avoit un million d'ouvriers, ils n'auroient l'un portant l'autre, pour salaire annuel, que deux livres sterling, c'est-à-dire, qu'ils mourroient tous de faim, & que vu la cherté des denrées, il leur seroit absolument impossible de subsister. Les toiles d'Irlande sont aujourd'hui aussi belles, aussi blanches, & sont plus d'usage que celles de Hollande.

Quoiqu'on

Quoiqu'on n'éleve point de vers à soie en Angleterre , il y a de très-belles manufactures de taffetas & d'autres étoffes de soie , qui occupent douze mille métiers. Peu anciennes dans le royaume , les verreries ont été rapidement portées à un haut degré de perfection. Dans toute l'Europe on fait un grand cas des crystaux artificiels des verres à montres & à lunettes , des girandoles & autres pieces de verre d'Angleterre. Il sort de très-belles glaces de la manufacture de Londres. Il seroit difficile de rien ajouter à l'habileté des ouvriers pour travailler & façonner les métaux. Leurs ouvrages en clincaillerie sont de la dernière délicatesse & parfaitement finis ; on les recherche dans toute l'Europe : les exportations de ces marchandises augmentent de jour en jour ; voilà pourquoi les manufactures d'acier occupent deux cents mille hommes de plus qu'autrefois. L'industrie angloise ne laisse rien à desirer pour la perfection de tous les ouvrages en cuir. Elle ne se distingue pas moins dans l'horlogerie : il sort annuellement une grande quantité de montres & de pendules pour les cours étrangères , mais principalement pour celles du grand-seigneur & du sopher de Perse. Le parlement favorise ce commerce ; il n'a mis aucun droit sur les montres qui passent du pays dans les autres états. Un statut de Georges I, soumet à des peines pécuniaires & effectives toute personne qui engageroit un horloger d'Angleterre à quitter

cette isle pour s'établir dans le continent de l'Europe ou ailleurs.

Le grand art, l'art par excellence, l'agriculture, fleurit en Angleterre, beaucoup plus peut-être que dans aucun autre pays du monde. On n'y voit presque aucune branche d'économie rurale qui ne soit cultivée avec autant d'intelligence que de succès. Autrefois les Anglois tiroient de France & d'autres états une grande partie des grains nécessaires à leur consommation ; aujourd'hui ils en exportent pour des sommes considérables. On peut trouver ailleurs des terres plus fertiles, mais on n'en trouvera pas de mieux cultivées. L'expérience, l'application, les encouragemens, ont conduit les cultivateurs Anglois jusqu'à prévenir, au moins en grande partie, les mauvais effets de l'intempérie & de l'inconstance des saisons. Ils n'éprouvent plus ces grandes variations, ces inégalités dans les récoltes, ces disettes même qui étoient anciennement assez fréquentes. D'une bonne à une mauvaise année la différence devient beaucoup moins sensible. Cette régularité paroît singulière, & ne vient évidemment que de la perfection de la culture. Les progrès ne peuvent manquer de se soutenir, parce qu'en Angleterre on estime la terre ce qu'elle vaut, & que les charries n'y sont pas gouvernées par la misère & l'ignorance. Les propriétaires, sans excepter les plus grands seigneurs, se font une gloire de présider aux travaux de la campagne.

Les sociétés d'agriculture excitent l'émulation ; elles ont souvent le plaisir de couronner d'illustres concurrens. Le lord Bedford obtint une prime pour avoir semé du gland. On voit tous les jours des écuyers, des comtes, des ducs, des pairs, se glorifier d'avoir mérité & recevoir avec reconnoissance une médaille d'or ou d'argent, une gratification de quelques livres sterling, tantôt pour avoir fait la plus belle plantation de chênes, tantôt pour avoir recueilli une plus grande quantité de patates, pour avoir mieux entendu la culture du houblon, du chanvre, du lin, & s'être distingués par quelque autre succès de cette nature.

On ne donne jamais en Angleterre la permission d'exercer un art à un homme qui ne l'auroit pas appris. Cette méthode y est universellement adoptée, & ne souffre aucune exception. Les apprentissages y sont pénibles & durs. Un maître a les droits les plus étendus sur son élève, & peut le contraindre par corps & par toutes les voies de rigueur à remplir son engagement.

Si l'un n'est pas raisonnable, les meilleures raisons ne suffiront pas à l'autre pour obtenir quelques adoucissmens, abrégier le tems marqué & rompre le contrat. Un jeune apprentif, d'une complexion fort délicate, se plaignit à son maître de ce qu'il lui faisoit broyer trop souvent des drogues qui nuisoient notablement à sa santé. Le malheureux ne fut pas écouté.

K ij

Comme les coliques que lui occasionnoit ce travail , devenoient tous les jours plus fortes , il prit le parti de s'enfuir & d'aller chercher un asyle dans la maison paternelle. Le maître ne tarda pas à le revendiquer ; il fallut retourner chez cet homme impitoyable. Le malheureux apprentif fut encore inhumainement employé à piler , broyer , unir divers poisons pour les couleurs ; les coliques le reprirent avec tant de violence , qu'il expira dans les douleurs les plus aiguës & d'horribles convulsions. Nous n'avons pas appris que le meurtrier ait été puni , & que la justice eût regardé cette cruauté comme un crime punissable.

Si les Anglois veulent que tous les gens de métier fassent un apprentissage , ils en exigent à plus forte raison des gens de la campagne qui se destinent à être laboureurs. Pour avoir des apprentifs à son tour , ce n'est pas assez d'être instruit sur la maniere de gouverner les terres & de leur donner les meilleures façons ; il faut posséder en toute propriété une certaine étendue de terrain : un économe propriétaire d'un champ assez étendu pour occuper une charrue pendant six mois , est autorisé à prendre un apprentif dont l'âge roule entre dix & dix-huit ans , à le garder jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt-un ou vingt-quatre ans , selon qu'il l'aura pris plus ou moins jeune.

Le statut est d'Elisabeth. Cette reine , despotiquement impérieuse dans ses volontés , & tou-

jours outrée dans les moyens qu'elle prenoit pour les exécuter, lors même qu'il s'agissoit de faire le bien, ordonna par un autre règlement, que tous les hommes au-dessus de douze & au-dessous de soixante ans, sans biens, sans état, sans emploi, sans parens, ou n'ayant que des parens pauvres & roturiers, seroient forcés d'entrer au service d'un fermier ou d'un économe de la même province, lorsqu'ils seroient requis & sommés de se conformer au dispositif de l'ordonnance. L'oisiveté est le grand fléau du peuple, elle le précipite dans la misère, & de la misère dans le crime. Quand le gouvernement offre du travail & des salaires, il emploie le moyen le plus efficace pour mettre en action tous les bras oisifs; mais il doit leur être libre de prendre tel ou tel mouvement, telle ou telle direction; d'embrasser, en un mot, la profession qu'ils préfèrent. On entend toujours mal l'intérêt public, quand on donne aux loix un autre fondement que la justice. Engageons les infortunés à se rendre utiles à la société dont ils sont membres, l'appât des récompenses, celui d'une vie douce, aisée, commode, les déterminera; mais ne forçons jamais leur goût, leur génie, leurs talens. Anglois, plus j'examine vos loix, plus je trouve qu'elles n'ont guere d'égard pour la prétendue divinité de votre empire. Insulté par ses concitoyens, le plus célèbre de vos auteurs s'écria peut-être avec plus de vérité qu'il ne le pensoit : Eh bien, c'est donc chez nos voisins, dans le

pays de l'esclavage, qu'il faut aller jouir de la liberté !

Si l'agriculture, poussée au point de perfection où elle est en Angleterre, excite nos éloges, de quel œil verrons-nous les grands préjugés que lui font les fantaisies, les plaisirs & l'amusement de l'opulence ? On compte dans l'Angleterre proprement dite, cinquante millions d'acres de terre labourable. Les grands seigneurs possèdent des parcs de six, huit, dix ou douze milles de circuit, & tout ce terrain est absolument perdu pour l'état. Vous trouverez dans ces clos immenses, des allées d'arbres qui s'étendent à perte de vue, des labyrinthes, des ruines de temples ou d'anciens édifices, des pavillons, des bâtimens de caprice, des grottes, des cavernes ; le reste du terrain est destiné au plaisir de la chasse : des cerfs, des daims & quelques autres bêtes fauves l'enlèvent tout entier à l'agriculture, à la population, à l'état.

Un autre abus est l'étendue quelquefois immense des communes. Je fais qu'elles ont leurs apologistes ; je n'ignore pas que les pauvres gens y trouvent quelques brins d'herbe pour nourrir leurs moutons ou leurs vaches. Mais les habitans d'un village ne trouveroient-ils pas mieux leurs intérêts, à faire valoir à leur profit un terrain dont ils ne peuvent pas tirer de grands avantages, puisqu'il est dévoué à la stérilité ; & des terres en friche valent-elles mieux que ces mêmes terres converties en champs à bled ?

En terminant ce discours, je rendrai hautement aux Anglois une justice qu'on ne leur refuse pas entièrement, mais qu'on prend trop souvent à tâche d'altérer. Dans les grands besoins du peuple, rien n'égale leur générosité & leur bienfaisance. S'agit-il de former quelque établissement utile, de fonder ou de relever des maisons de charité ? les cœurs des hommes opulens s'attendrissent, & leurs bourses se délient. On ouvre des souscriptions ; l'argent est apporté de toutes parts, les malheureux reçoivent des soulagemens, les besoins cessent : souvent on voit de grands propriétaires qui, après avoir nourri plusieurs mois tous leurs vassaux, leur font de grosses avances. Combien de fortunes ruinées par des revers, & relevées aussi-tôt par les mains des hommes riches & sensibles ! Combien de faillis malheureux, soutenus par leurs créanciers, & remis avec honneur dans le commerce ! combien d'honnêtes & vertueuses familles, qui par des secours journellement reçus, sont ainsi préservées des horreurs de la misère & du crime ! c'est là sur-tout qu'une charité active s'empresse à mettre obstacle aux fléaux qui affligent l'humanité. Tout le monde connoît les associations si louables qui forment des caisses pour payer les dettes des artisans, & qui chaque semaine vont tirer des prisons publiques plusieurs de ces infortunés, pour les rendre ensuite à leurs familles. En un mot, on convient généralement que les Anglois se portent avec

ardeur avec actions de bienfaisance ; & voilà le plus bel éloge que puisse mériter un peuple. Dire que les Anglois , avares par caractère , ne paroissent généreux que par ostentation , c'est le langage de la malignité qui s'attache à déprimer les motifs , quand elle n'a point de prise sur les actions. Soyons plus équitables , & aimons à applaudir aux bienfaiteurs , par-tout où nous voyons des bienfaits. Rendons hommage à la nature ; elle ne nous a point fait méchans ; la commisération est un don précieux que nous tenons tous de sa main libérale. L'homme ne devient jamais insensible , sans s'être opiniâtrément roidi contre la pente la plus forte de son cœur. Les Anglois sont généreux , bienfaisans ; ne rougissons pas de l'avouer , de ce côté ils valent bien mieux que nous , & nous donnent depuis long-tems des exemples que nous sommes encore bien éloignés de suivre.





DISCOURS

S U R

LA HOLLANDE.

CRÉÉE par les armes , la république que forment entr'elles les Provinces-Unies n'existeroit plus , si elle avoit voulu se soutenir , s'étendre & parvenir à la prospérité par les armes. Assez puissante pour mettre un grand poids dans la balance politique de l'Europe , & la faire pencher en faveur du parti ou de la nation dont elle embrasseroit les intérêts , elle ne trouve dans son propre fonds ni les ressources , ni les richesses , ni les forces nécessaires pour exécuter de grandes entreprises militaires & se rendre redoutable aux autres peuples. Si la guerre , même quand elle est heureuse , a toujours de tristes effets , & traîne après elle de grands maux que les faveurs de la fortune & les conquêtes ne réparent pas ; si ce redoutable fléau affoiblit , ruine , désole les empires florissans & étendus ; s'il anéantit leur population ; s'il détruit leur commerce , renverse leurs manufactures , jette le désordre dans leurs finances , avec quel soin un état borné par l'étendue de ses possessions , pauvre en denrées , toujours embarrassé pour mettre un juste équi-

libre entre ses dépenses & ses modiques revenus, ne doit-il pas en éviter les ravages & les prévenir ? Les Hollandois ne voient dans la nature qu'une marâtre dont ils doivent s'appliquer sans relâche à réparer les injures. Arrosée de leurs sueurs, la terre se refuse opiniâtrément à la fécondité. A cette cruelle ingratitude ils opposent la constance dans les travaux ; mais en redoublant de zèle & d'application, ils ont la douleur de ne pas obtenir la récompense qu'ils méritent ; jamais une honnête abondance n'est un fruit qu'ils recueillent dans leur patrie. Avec un sol qui ne nourrit pas les propriétaires & les cultivateurs, & qui se trouve surchargé du poids de ses habitans, la république ne peut avoir qu'une existence précaire, & sans ses liaisons d'intérêt avec les autres peuples, elle cesseroit d'exister. Dans sa bonne intelligence avec toutes les cours de l'Europe, elle trouve un moyen infailible de se soutenir, de s'élever, d'assurer son repos & sa fortune, d'enrichir ses sujets. Cette harmonie n'est pas plus tôt rompue, que la république entre dans un état violent. Une guerre suffit pour lui faire les plus grands maux.

Prise depuis l'extrémité du Limbourg Hollandois jusques à celle de la seigneurie de Groningue, la longueur des Provinces-Unies ne va pas au-delà de cinquante lieues. Leur plus grande largeur s'étend des frontières de la Hollande méridionale à celles d'Over-Issel : on ne compte

que quarante lieues dans cet espace. Ainsi renfermées, elles ne sauroient former une puissance formidable par elle-même, ni contre-balancer les forces des états voisins. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'avoir de fortes barrières qui arrêtent les premiers efforts de l'ennemi, de pourvoir à leur sûreté par des alliances solides ou des traités avantageux; de s'observer assez pour ne pas trop exciter la jalousie, & sur-tout de ménager les puissances qui sont toujours en état de se faire craindre, de punir ou de se venger.

Les Hollandois ne se rappellent qu'avec effroi le moment où ils se virent sur le point d'être ensevelis sous les ruines de leur patrie. Toutes leurs forces avoient plié sous les armes victorieuses de Louis XIV; leurs villes de guerre avoient cédé pour la plupart & ouvert leurs portes au vainqueur; il ne leur restoit presque plus ni ressource, ni asyle. Les riches commercans d'Amsterdam embarquoient leurs effets les plus précieux, & se préparoient à passer dans le nouveau monde. Des succès inattendus rétablirent le calme. Depuis cette époque, la république a mesuré ses pas avec plus de sagesse. Les guerres qu'elle a soutenues étoient comme inévitables, & ne lui ont jamais présenté de grands risques à courir; quoiqu'elles lui aient presque toutes occasionné de grandes pertes. La paix dont elle jouit depuis une longue suite d'années, fait couler sans interruption dans

ses états , les richesses des autres contrées. Elle profite de ce tems heureux pour réparer ses pertes , rétablir ses finances , étendre son commerce , & parvenir à une grandeur qui ne semble pas être faite pour elle. Si les Provinces-Unies sont venues à bout de former entr'elles un état florissant , ce succès fait certainement leur gloire , puisqu'il suppose les plus grands efforts & une constance héroïque. Jamais république à sa naissance , n'a vu de si loin la carrière de la prospérité , & n'a eu moins de moyens pour y marcher avec succès. Les obstacles qui s'opposent constamment à la fortune & à l'élévation des Hollandois ; la voie que ce peuple suit pour en triompher constamment , voilà les deux grands objets que nous avons à examiner.

Rien de moins propre à faire fleurir les Provinces-Unies , que la maniere singuliere & bizarre dont elles se gouvernent. Quand l'amour de l'indépendance leur imprima la plus forte horreur pour le joug espagnol , elles formerent le hardi projet de se rendre libres ; mais elles ne purent l'exécuter que par une longue & cruelle guerre. En secouant la servitude , il fallut à la fois arrêter la licence & prévenir l'anarchie. Au milieu des troubles , on n'a guere le loisir de calculer la meilleure maniere de conduire les peuples ; on cede aux circonstances , & l'on s'estime heureux de pouvoir réprimer les excès & empêcher le mal du plus grand nombre. Les

habitans des provinces confédérées vouloient être libres. Pourvu qu'ils le devinssent, ils s'embarrafferent peu d'atteindre à la perfection dans la maniere de se gouverner. Tout systême leur parut bon, dès-lors qu'il contraſtoit avec celui dont ils se plaignoient : en ce point ils réussirent, car nul gouvernement ne se resſemble aussi peu que celui de la Hollande & de l'Espagne. Cependant, quoi qu'ils en pensent, la forme qu'ils se choisirent n'aura jamais le suffrage des vrais politiques, elle se ressent un peu trop de l'agitation des esprits qui la conquirent & l'adopterent. Je le dirai, parce que je le pense, le hasard, bien plus que la réflexion, l'a fait naître ; & d'un premier jet le hasard ne donne pas des chefs-d'œuvres.

On a cru trouver une parfaite ressemblance entre la ligue Achéenne & la république des Provinces-Unies, & l'on veut que l'une ait servi de modele à l'autre. Il est certain que la première s'étoit formée de plusieurs villes & de plusieurs peuples qui, lassés d'obéir à leurs souverains respectifs, qui ne les gouvernoient pas selon les loix, s'en vengerent en les dépouillant de l'autorité. Ces villes & ces peuples indépendans les uns des autres, se liguerent pour leurs intérêts communs. Cette république naissante reçut bientôt des accroissemens. D'autres peuples briserent le sceptre entre les mains de leurs rois : devenus libres, ils n'imaginèrent rien de mieux pour conserver leur liberté, que

de s'unir aux Achéens. Riches & peuplés, ces états républicains devinrent par leur union une puissance formidable, dont les grands rois ménageoient les intérêts & recherchoient l'amitié. A des époques marquées, les députés des alliés se rendoient tous dans une même ville, pour délibérer sur les grandes affaires de la république, conclure des traités, déclarer la guerre, faire la paix, recevoir les ambassadeurs des puissances étrangères & leur en envoyer. Dans cette assemblée générale, on éliſoit chaque année un préteur, qui faisoit exécuter les résolutions des états & commandoit les armées. La république avoit aussi un premier ministre.

On veut encore que le prince d'Orange soutienne la comparaison avec Aratus, le libérateur de l'Achaïe. En leur donnant les mêmes qualités & les mêmes talens, on convient toutefois que le premier eut moins de vertus & des vues moins pures que le second. Aratus ne se proposa jamais que le bien de sa patrie ; il s'opposa avec courage aux violences des rois de Macédoine. Il craignoit pour ses concitoyens, il les sauva. Soutenue & animée par ce grand homme, la liberté repoussa la tyrannie, la poursuivit hors de l'Achaïe, & entreprit de la chasser de tout le Péloponnèse. Si au mérite de savoir combattre pour une cause légitime, le chef de la ligue Achéenne joignit la gloire de la faire triompher, l'éclat de sa réputation ne l'éblouit pas, & jamais il ne la ternit par des vices ou des faiblesses.

Modeste au milieu des plus brillans succès, désintéressé, généreux, il laissa tout le fruit de ses travaux & de ses victoires à la république; il ne s'occupa ni de sa fortune, ni de celle de ses enfans; il se contenta de jouir de la portion d'autorité qu'on n'auroit pu lui disputer sans injustice. La seule gloire qui pouvoit flatter un cœur si noble, étoit de se confondre parmi les citoyens dont il avoit assuré le bonheur. D'une voix unanime, la république lui offrit la dignité de préteur; il l'accepta, & devint par-là encore plus cher aux membres de la ligue.

Guillaume ne trouva pas, comme Aratus, des peuples déjà unis, dont il ne s'agissoit que de resserrer les liens; il conçut un dessein plus grand, & l'exécuta. Jamais, en voulant créer une république, on n'eut moins de ressources & on ne rencontra plus d'obstacles. Il fallut, d'un peuple doux, tranquille & pacifique, faire tout-à-coup un peuple ardent, impatient à supporter le joug, remuant & guerrier; il fallut abattre & élever, attaquer & se défendre; détruire les anciennes loix & en faire de nouvelles; entretenir & soudoyer des armées dans un pays pauvre & dévasté; allumer dans tous les cœurs le desir de l'indépendance; enfin, avec une partie des habitans de quelques provinces, triompher constamment des armées formidables d'un grand royaume. En disant ce qu'avoit à faire le prince d'Orange, j'ai dit ce qu'il a fait; son génie sup-

pléa aux moyens, son habileté rendit inutiles les mouvemens d'un ennemi redoutable; son courage triompha des oppositions, & fit succomber la force. D'une main il fut soutenir avec avantage une guerre opiniâtre; de l'autre, asseoir & affermir les fondemens d'une république.

Mais quels motifs l'animerent? C'est ce qu'il n'est pas important de pénétrer aujourd'hui. On lui reproche d'avoir couvert du voile du bien public ses vues d'intérêt personnel; on prétend que, peu satisfait de se voir rétabli dans le Stadhoudérat, il aspireroit ouvertement à se faire déclarer comte de Hollande & de Zélande, & que, peu jaloux de porter le titre de roi, il vouloit, sous un autre nom, en avoir les prérogatives; la puissance & l'autorité. Le portrait de Guillaume, quelque piquant qu'il puisse être, seroit une digression inutile dans ce discours, où l'on se propose seulement de peindre le peuple qu'il aida à briser les fers de la tyrannie.

Quand on supposeroit que la forme du gouvernement introduite dans les Provinces-Unies est parfaitement calquée sur celle de la confédération des Achéens, il est possible de prouver qu'elle pouvoit convenir à ceux-ci, sans être favorable à celles-là. L'ancienne république étoit composée de petits états, à la vérité, mais qui existoient par eux-mêmes; ils avoient chacun leur souverain, se défendoient seuls contre leurs ennemis, avoient un territoire qui four-

nissoit

nissoit abondamment à leurs besoins ; ils étoient riches , & le devenoient d'avantage par-là même qu'ils entroient dans la ligue. Les forces de la république faisoient la sûreté de chaque membre. Les dépenses pour l'entretien des troupes & les autres objets de la plus grande importance , étoient répartis entre toutes les villes de la confédération. Elles se félicitoient de n'avoir plus à supporter que des contributions très-légères , comparées à celles qu'elles étoient obligées de fournir pour leur sûreté ; quand elles étoient isolées. Quelle que fût la forme du gouvernement ; ces petits états ne pouvoient pas y perdre ; plus respectés & plus forts , ils avoient moins de guerres à soutenir ; plus riches , ils faisoient toujours moins de dépenses publiques ; plus libres , la même liberté s'étendoit de la personne à ses biens , à son commerce , à son industrie.

En s'érigeant en souverains , les Provinces-Unies avoient besoin d'un gouvernement qui pût mettre , selon les circonstances , une grande activité dans les opérations , & qui ne fût pas toujours forcé d'agir avec lenteur ; d'un gouvernement qui n'exigeât pas de grands revenus & que la pauvreté pût soutenir sans peine & sans effort ; d'un gouvernement qui cherchât moins à se rendre puissant par lui-même , que par des alliances solides & des traités bien assurés ; d'un gouvernement peu compliqué ; simple ; toujours à portée d'agir & de donner le mouvement

à la nation; prêt à voler aux besoins de l'état, tout-puissant pour détruire & anéantir les mauvaises institutions, pour créer & mettre en vigueur les bonnes loix; capable, en un mot, & parfaitement libre de faire & d'avancer le bien public & particulier; de ne rien épargner pour animer les talens, soutenir l'industrie, faire fleurir les arts & le commerce. Ce n'est pas cependant d'une pareille forme de gouvernement que les Provinces-Unies ont fait choix, elles ne peuvent pas s'en promettre les avantages : on en jugera par l'exposé suivant.

Les sept provinces forment entr'elles un seul & même corps. Quand il s'agit du bien commun, elles sont intimement liées, comme si elles ne faisoient qu'une province. Pour quelque raison que ce soit, on ne peut les séparer les unes des autres. Les ventes, donations, échanges, traités, qui porteroient quelqu'atteinte à cet article, sont déclarés nuls & sans effet. La ligue des sept provinces est offensive & défensive; on ne peut en attaquer une sans avoir affaire à toutes. Sous ce point de vue, la république est une vraie heptarchie. Quand on considère séparément chaque province, la république change, & l'on a sous les yeux sept républiques parfaitement absolues & indépendantes les unes des autres. Elles ont leur état particulier, qui ordonne la levée des impôts; elles font battre monnoie, ont droit de vie & de mort sur les sujets, exercent tous les actes de souveraineté,

si ce n'est qu'elles ne peuvent pas de leur chef contracter des alliances, déclarer la guerre & faire la paix. Ce droit appartient exclusivement aux états généraux qui représentent la souveraineté des Provinces-Unies.

Si des provinces je descends jusques aux villes, je trouve encore dans celles-ci autant de souverains dont l'autorité n'est pas équivoque. L'opposition d'une seule ville suffit quelquefois pour arrêter les résolutions des assemblées provinciales, & même des états généraux : on en a vu des exemples. Pressées par le prince d'Orange, les Provinces-Unies vouloient en 1680 se déclarer pour l'Espagne, qui étoit alors en guerre avec la France. La ville d'Amsterdam ne trouvoit pas son intérêt particulier à cette déclaration ; elle fut d'un avis contraire, tint ferme & l'emporta. Tant de souverains & de souverainetés pressent sur la tête du peuple & l'écrasent. Le sénat d'une ville fait des loix & impose des charges publiques ; les habitans plient & se soumettent à l'imposition. L'assemblée provinciale fait aussi ses loix & prescrit de lever des impôts particuliers ; il faut s'y soumettre de même. Enfin, les états de la nation peuvent aussi aggraver le poids ; n'en est-ce pas évidemment trop pour un peuple qui n'a presque d'autres richesses que celle de son industrie ? (a)

(a) Un auteur moderne ose assurer que la Hollande gardera sa liberté, parce qu'elle est sujette à des impôts

L ij

Quoique les états généraux représentent la majesté des provinces, & soient revêtus de tout l'éclat de la souveraineté, il n'est besoin que de savoir comment ils sont composés, & jusques à quel point ils se trouvent liés dans l'exercice de leurs fonctions, pour se persuader que jamais la république ne leur devra sa gloire & son bonheur. Cette assemblée jetoit autrefois la république dans de grandes dépenses, & n'entraînoit pas moins d'embarras. On y comptoit de sept à huit cents personnes. Pour ménager les revenus publics, & parer à une foule d'inconvéniens qui résultent toujours du tumulte, il fut réglé que chacun des états provinciaux seroit représenté dans l'assemblée générale par un seul député. Il est libre à chaque province d'envoyer aux états tel nombre de représentans qu'il lui plaît; mais les surnuméraires s'y tiennent debout; & tous ensemble n'ont qu'une voix. Le nombre des suffrages est donc égal à celui des provinces. Ces députés aux états généraux reçoivent l'impulsion des nobles, du clergé, des

très-considérables. Quand on avance de pareils paradoxes, il faut avoir en main de fortes preuves & les mettre sous les yeux du lecteur. Quelle tentation pour un peuple de se lasser d'une liberté qu'on lui fait acheter à trop haut prix, quand il voit autour ou près de lui plusieurs nations qui savent à moins de frais se procurer les mêmes avantages & jouir d'un sort plus doux! Je ne parle pas ici des impôts, je serai forcé de traiter cet article ailleurs & plus en détail.

villes qui font au nombre de soixante-sept, & qu'on doit regarder comme le premier mobile de toute la machine politique. Les sept provinces président successivement à l'assemblée ; mais le député qui jouit de cet honneur, n'a pas le tems de pouvoir remuer les esprits & les attirer à son opinion. Au bout d'une semaine, il cede à un autre député les honneurs de la présidence.

Quand il ne s'agit que de faire exécuter des loix déjà portées par les états, la pluralité des suffrages suffit pour donner aux résolutions toute leur force. Mais on ne conclut rien sans un consentement unanime, dès qu'on agite des affaires de la plus grande importance, & qu'on délibère de faire quelque nouvelle loi, de contracter une alliance, d'augmenter le nombre des troupes de mer ou de terre, de conclure la paix, de déclarer ou de continuer la guerre, de fixer la valeur numéraire des especes, & d'imposer des subsides extraordinaires. Ce concert doit être rare, ou du moins souffrir toujours de grandes difficultés, puisqu'il dépend d'une province ou même d'une ville de le rompre. Or les villes & les provinces ont souvent des intérêts qui se croisent, se heurtent, s'entre-détruisent. Peut-on se flatter que les unes ou les autres en feront volontiers le sacrifice, & renonceront à leur bien particulier, pour ne s'occuper que de celui du plus grand nombre ? La guerre est-elle déclarée, les provinces maritimes, telles que la Hollande

& la Zélande, veulent que la république protège leur commerce, & fasse équiper des escadres capables de tenir les ennemis en respect. Les provinces de Gueldres & d'Over-Issel, plus enfoncées dans les terres, s'embarraissent peu que les côtes soient bien gardées, si de bonnes armées de terre ne sont continuellement sur pied pour défendre leurs possessions & leurs villes.

On voit ici une source éternelle de dissensions & de discorde. Aussi la république a-t-elle passé quelquefois sur les loix fondamentales de l'union, en se contentant de la pluralité des suffrages dans des affaires qui auroient requis le concours unanime des sept provinces. Le traité de Westphalie fut conclu sans le consentement de la Zélande. Quoique la même province refusât en 1741, de souscrire à la triple alliance entre la France, l'Angleterre & la Hollande, la république crut devoir aller en avant, & nomma des plénipotentiaires. Les états généraux prirent encore une résolution plus forte en 1743. Contens d'avoir obtenu le consentement des provinces de Hollande, Zélande, Frise & Over-Issel, sourds à toutes les réclamations des provinces de Gueldres, d'Utrecht, de Groningue, & même de quelques villes des quatre précédentes, ils firent marcher un renfort de vingt mille hommes au secours de la reine de Hongrie. Il est pourtant assez peu d'exemples de ces infractions; on craint avec raison, qu'elles ne vien-

nent à altérer la constitution de l'état. Les provinces veillent attentivement à la conservation de leurs droits. Si les états généraux respectoient moins ces droits, qu'ils leur donnaissent de fréquentes atteintes, les liens de l'union se relâcheroient, le mécontentement gagneroit les esprits, & il en résulteroit tôt ou tard une division éclatante.

Pour peu qu'on veuille examiner le gouvernement des Provinces-Unies, on se perd, & l'on est tenté de le regarder comme le chaos de la politique. L'unanimité des suffrages paroît une absurdité dont on a peine à revenir, quand on fait réflexion que si les provinces & les villes restoient toujours également attachées à leurs intérêts, un pareil concours n'auroit jamais lieu. Il seroit bien desirable qu'un gouvernement pût sans cesse avoir pour but le bien universel. Comme il est trop souvent impossible d'y atteindre, il faut nécessairement se borner à faire le bien général. Me condamnerai-je à une lâche inaction, parce que je ne trouve pas des moyens propres à assurer le bonheur de tous ? Non, je travaillerai sans relâche à faire le bonheur du plus grand nombre, en plaignant ceux qui ne retireront aucun fruit de mes travaux.

Le partage égal de l'autorité entre les provinces & les villes, ne passera pas pour l'effet d'une politique raisonnée & profonde. Est-il juste que les provinces de Hollande & de Zélande, dont la première supporte toute seule la moitié des

charges publiques , & foudoie vingt mille hommes , n'aient pas plus d'influence dans l'assemblée des états généraux , que n'en ont les provinces d'Over-Iffel & de Groningue , quoique celles-ci ne soient nullement comparables à celles-là , ni pour les richesses , ni pour la population , ni pour l'étendue , & que leurs contributions ne fassent tout au plus que la quinzième ou même la vingtième partie des contributions des deux autres ? De grandes villes , des villes bien peuplées , connues dans toute l'Europe par leur commerce & leur opulence , Amsterdam , Rotterdam , Leyde , Utrècht & plusieurs autres , de quel œil voient-elles marcher leurs égales , des villes inconnues , pauvres , désertes ? Si les premières sont sensibles aux distinctions , & s'irritent de se voir ainsi confondues avec des rivales indignes d'elles ; si la fierté s'empare des secondes , & qu'elles s'estiment autant que les capitales , puisqu'elles ont la même influence dans les affaires , les dissensions vont naître , pour ne plus finir. L'intérêt suffit pour désunir les villes & les rendre ardentes à se croiser dans leurs vues & leurs projets réciproques. Mais quand l'orgueil , la jalousie , l'ambition , & d'autres passions violentes viendront se joindre à l'intérêt , il ne faudra plus rien attendre du gouvernement. La bonne intelligence , l'union , la concorde , seront bannies des villes ; les vices contraires y fixeront leur cruel empire , & les états généraux

travailleront inutilement au bien public.

Il ne faut pas s'y tromper, c'est dans les villes que réside la souveraineté, quoique l'assemblée générale de la nation en étale aux yeux des étrangers les dehors les plus éclatans. On croit que la lenteur avec laquelle procèdent les Provinces-Unies est un effet de leur prudence : si elles balancent long-tems, il ne faut l'attribuer qu'à l'impossibilité où elles se trouvent de fixer plus tôt les incertitudes. On regarde leurs résolutions comme mûres & bien réfléchies ; mais on ne voit pas qu'elles sont presque toujours trop tardives. Les états délibèrent encore quand on devroit avoir mis la main à l'exécution ; & les affaires commencent à peine, quand l'intérêt de la république exigeroit qu'elles fussent déjà bien avancées. C'est là sans doute, non une vertu, mais un vice de gouvernement ; & ce vice est d'autant plus difficile à corriger qu'il est inhérent à la forme. Une machine peut-elle avoir un jeu rapide, régulier, constant, si vous en compliquez excessivement les pièces & si vous la composez de ressorts qui doivent naturellement aller en sens contraire, & briser leur action réciproque ?

Supposons que les villes, quoique divisées d'intérêt & animées les unes contre les autres de diverses passions, viennent à bout de se réunir en faveur de la patrie ; que faudra-t-il pour rompre cet accord ? Le mécontentement de quelque famille en crédit, l'ambition d'un ci-

toyen, l'habileté d'un ministre de quelque puissance étrangère. Un député reçoit-il aux états quelques désagrémens, il en informe le sénat du lieu de sa résidence. Les intrigues se forment, les partis éclatent; voilà déjà une ville détachée, & l'on s'efforcera peut-être en vain d'en obtenir le consentement. D'autres villes donneront le même exemple pour des motifs encore plus légers. Le grand pensionnaire, comme premier ministre de l'état, porte la parole dans l'assemblée de la nation, propose les affaires, recueille les voix, forme les conclusions. S'il voit qu'une résolution qu'il n'approuve pas, soit sur le point de passer unanimement, il arrête toutes les délibérations, en usant de son droit, & en demandant que l'affaire soit plus mûrement examinée par les états dans un autre tems & à l'époque qu'il désigne. Les ambassadeurs des cours ne s'endorment pas, quand l'assemblée générale s'occupe d'objets qui ne sont pas indifférens à leurs maîtres. Il n'est aucun pays où ils puissent tirer plus d'avantages de leur adresse & de leurs talens. Si les députés leur résistent & s'ils désespèrent d'en faire tourner quelques-uns de leur côté, ils réussiront peut-être mieux auprès des états de quelques provinces. Enfin, s'ils échouoient encore dans ce dernier projet, leurs émissaires ou leurs agens ne manqueroient pas de faire naître des divisions, en gagnant le sénat de quelque ville.

Ne nous arrêtons pas à ces seules considéra-

tions , & voyons quel est le crédit du stadhouder dans le gouvernement , quoique ses intérêts particuliers n'aient souvent rien de commun avec ceux de la république. Dès sa naissance , la confédération Belgique eut un gouverneur général qui portoit le nom de stadhouder. C'étoit l'homme de l'état , quoiqu'il n'eût de droit aucune autorité sur les habitans des Provinces-Unies , & qu'il ne pût pas les regarder comme ses sujets. Revêtu de cette dignité , les princes d'Orange de la maison de Nassau se firent la plupart admirer par de grandes qualités & de rares talens. Guillaume I jeta les fondemens de la république ; Maurice continua l'édifice avec le même succès. Frédéric-Henri ne fut ni moins heureux ni moins habile , & jouit de la gloire d'y avoir mis la dernière main. Le feu de la guerre s'éteignit sous Guillaume II , & la paix fut signée à Munster entre la république & l'Espagne. La trop grande élévation de ces princes donna de l'ombrage. Des hommes patriotes ou jaloux , résolurent de faire rentrer la maison de Nassau dans la classe des simples citoyens. Après avoir souffert des échecs violens , la faction opposée aux princes d'Orange l'emporta. Par un édit solennel , il fut réglé que la charge de stadhouder , qu'on venoit d'abolir , ne seroit jamais rétablie dans aucune province. Les magistrats signèrent l'acte , & l'on força le jeune prince d'Orange , Guillaume III , à promettre avec serment qu'il n'accepteroit jamais cet hon-

neur , pour quelque vue que ce pût être. Les divisions intestines & les malheurs d'une guerre avec un monarque puissant & victorieux , firent rouler la république sur les bords de l'abyme. Les actes & les sermens les plus solennels furent les uns révoqués, les autres oubliés. Troublé, effrayé, hors de lui-même à la vue du danger , le peuple demandoit à grands cris & avec menace un stadhouder qui le défendît & le sauvât. Des desirs ainsi manifestés , font des ordres que des bourgeois pacifiques & revêtus de l'autorité n'écoutent pas avec indifférence. Les magistrats se rendirent aux vœux du peuple , Guillaume III fut relevé de son premier serment & déclaré stadhouder , amiral & capitaine général de la Hollande. La Haye donna l'exemple , les autres villes de la province le suivirent. De proche en proche , les autres provinces & toutes les villes de la république reconnurent l'élection pour légitime ; enfin les états généraux le confirmèrent dans cette charge éminente. Guillaume de Nassau , en servant l'état, acquit dans les Provinces-Unies une autorité qui différoit peu de la puissance absolue. On a dit de lui qu'il fut roi de Hollande & stadhouder d'Angleterre. Si cela est , ce prince eut vraisemblablement des raisons bien fortes qui le déterminoient à descendre autant dans un royaume , qu'il s'étoit élevé dans une république. Avec les talens & les qualités qu'on lui reconnoît universellement, il auroit trouvé moins d'obstacles & de

difficultés pour devenir despote dans la Grande-Bretagne, qu'il n'en dut vaincre pour gouverner en roi dans la Hollande.

A sa mort les Provinces-Unies, dans la crainte de se donner un maître, cessèrent d'élire un stadhouder général. Mais la maison de Nassau n'étoit pas éteinte. Le desir de la gloire, l'amour des distinctions & des honneurs, s'y transmettoient de génération en génération, sans jamais rien perdre de leur force : elle ne s'y vit pas sans regret & peut-être sans dépit privés d'un poste éminent qu'elle regardoit comme une récompense due à ses grands services. Elle dissimula son chagrin : elle avoit ses partisans, elle eut soin de les ménager & d'en grossir le nombre, en attendant que des circonstances favorables pussent accélérer l'exécution de ses projets ambitieux.

Guillaume IV étoit stadhouder de Frise & de Groningue. Ces deux provinces avoient rendu la charge héréditaire dans la maison de Nassau. Elles sont les seules qui, depuis la fondation de la république, aient toujours eu & sans interruption leur stadhouder particulier. Les amis du prince, après bien des tentatives, engagèrent enfin la province de Gueldres à lui conférer la même dignité. Les républicains commencèrent à s'alarmer dans les quatre autres provinces les plus considérables des sept. Il y eut de grands mouvemens pour & contre. Les partis agissoient avec cette ardeur & cette vio-

lence qui caractérisent les factions. Depuis plusieurs années le feu minoit fourdement & lentement ; l'explosion n'en fut que plus terrible. Une sédition fit l'élévation subite de Guillaume III, durant les conquêtes de Louis XIV en Hollande, & dans le tems qu'il s'emparoit des plus fortes places de la république. Guillaume IV dut également toute sa grandeur à une sédition. La ville de Veere en tumulte le proclama stadhouder de Zélande (le 25 avril 1747). Les états de la province céderent sans résistance à la même impulsion, & souscrivirent à ce choix. La surprise fut grande, lorsqu'on vit les autres provinces, que le seul nom de stadhouder épouvantoit depuis long - tems, changer tout-à-coup d'opinion & de conduite, demander un gouverneur, & réunir leurs suffrages sur la même tête. On n'imaginoit pas que le délire pût aller plus loin ; mais on se trompa. Cette démarche fut le prélude d'une résolution la plus singulière, la plus absurde qu'une république ait jamais prise. Vendue au nouveau stadhouder, & fidele interprete des volontés de ce prince, la noblesse de la province de Hollande proposa de rendre héréditaire dans la maison d'Orange & de Nassau, le *stadhoudérat*, ainsi que les charges de *capitaine* & *amiral général* ; & de faire passer la succession aux personnes de l'un & de l'autre sexe. Quand on lit de pareils traits, & qu'on voit une princesse revêtue dès sa naissance du droit de commander les flottes

& de se mettre à la tête des armées de la république, on croit avoir sous les yeux, non la résolution unanime d'un corps respectable, mais le rêve extravagant de quelque tête mal organisée. Pour faire passer la proposition en loi, il falloit obtenir ou arracher le consentement des sept provinces & de toutes les villes. Quelle folie aux yeux de la raison, de former un pareil projet ! Cependant l'ouvrage, tout imparfaitement ébauché qu'il étoit, avança rapidement, & fut bientôt achevé. Le choix qu'avoit fait la noblesse de Hollande ; plusieurs magistrats l'approuverent de leur plein gré ; les autres consternés par la terreur, ou entraînés par la force, se joignirent au reste de la nation. Ils prononcèrent avec douleur le nom du nouveau stadhouder & de ses enfans. La main tremblante, ils signèrent une résolution qui n'étoit pas la leur ; mais par cet acte de foiblesse ils s'estimèrent heureux d'échapper au danger qui les menaçoit. Après avoir donné leurs suffrages, ils regardoient autour d'eux, & trembloient encore, quoiqu'ils n'eussent plus rien à craindre. La crise fut violente dans toutes les Provinces-Unies, mais elle ne dura pas. Les émeutes populaires, les séditions, (bien plus fréquentes dans les états républicains que dans les états purement monarchiques) mirent à perpétuité le stadhoudérat dans la maison de Nassau. Si Guillaume IV avoit eu l'ambition de s'ériger un trône pour lui & ses descendans, il est vraisem-

blable qu'il y auroit alors facilement réussi : dans la fermentation qui troubloit les esprits , il seroit moins étonnant de le voir proclamer souverain , que de voir la Hollande ennemie du stadhouderat qu'elle avoit fait abolir vingt-cinq ans auparavant par une loi solemnelle , conférer cette dignité au même prince qu'elle avoit forcé d'y renoncer par serment.

Que ne pouvoit-on pas obtenir de la république , après l'avoir amenée au point de déclarer
 „ que leurs nobles & grandes puissances voient
 „ évidemment , & ne peuvent plus révoquer en
 „ doute que sans un chef d'une dignité suréminente ; la république ne sauroit subsister ; que
 „ tous les sujets de l'état sont saisis d'effroi , en
 „ pensant aux dangers qui fondroient sur la ré-
 „ publique , si elle venoit à perdre le chef qu'elle
 „ a choisi ; d'autant plus que la postérité de
 „ S. A. S. ne consiste qu'en une jeune princesse.
 „ Que l'*unique moyen* pour prévenir ces ma-
 „ heurs , est de perpétuer la dignité de stad-
 „ houder dans la postérité de S. A. S. tant en
 „ ligne masculine que féminine. En consé-
 „ quence les membres du corps de la noblesse
 „ & les députés respectifs des villes ont déferé
 „ *unanimement* à S. A. S. le stadhouderat héré-
 „ ditaire , & la charge de capitaine amiral gé-
 „ néral de la province de Hollande & de West-
 „ frise ; de sorte qu'après la mort de ce prince ,
 „ la dignité & les charges appartiendront de
 „ droit aux descendans mâles de S. A. S. & à
 „ défaut

„ défaut de garçons , aux filles , en commen-
 „ çant par les aînés. La princesse qui viendrait
 „ à succéder dans ces dignités & charges , l'exer-
 „ cera elle-même sous le titre de *gouvernante* ,
 „ & prendra séance en cette qualité , dans les
 „ colleges respectifs & dans le conseil d'état.
 „ Comme cette princesse fera *capitaine & ami-
 „ ral général* des Provinces-Unies , elle exercera
 „ également par elle-même cette charge dans le
 „ conseil d'état & les colleges de l'amirauté. En
 „ tems de guerre , & quand il sera nécessaire de
 „ faire marcher des troupes , la princesse aura
 „ la faculté de nommer un chef habile & ex-
 „ périmenté pour commander les armées de la
 „ république. Si les princes & princesses qui suc-
 „ céderont auxdites charges sont mineurs , la
 „ princesse mere , en qualité de tutrice , & sous
 „ le titre de *gouvernante* , remplira les fonctions
 „ de stadhouder & de capitaine amiral général ,
 „ pourvu qu'elle reste veuve tout le tems de la
 „ minorité , & qu'elle réside dans les états de la
 „ république. „ Je me contente d'indiquer les
 „ principaux articles de cet acte solennel qui ser-
 „ vit de regle aux autres provinces. J'ajouterai
 „ seulement que les états généraux étendirent en
 „ faveur du prince de Nassau & de sa postérité ,
 „ l'exercice de ces dignités jusqu'à la pleine dispo-
 „ sition de toutes les charges ecclésiastiques , civi-
 „ les & militaires.

Voilà donc les Provinces - Unies qui se dé-
 pouillent de tout ce que l'autorité a d'agréable ,

M

& ne s'en réservent que certains droits honorifiques , mais la plupart onéreux. La république , en élisant un stadhouder , & rendant cette charge héréditaire , s'est donné un souverain. On a voulu le comparer au dictateur Romain , en supposant toutefois que celui-ci eût été perpétuel ; je crois qu'en le comparant à un monarque , le parallèle seroit plus juste. Par sa dignité , ce prince reçoit les ambassadeurs des puissances étrangères , & écoute les propositions. Il nomme ceux de la république. Pour ses affaires particulières , il a le droit d'en envoyer aux autres souverains. Il tient sous sa main le clergé , la noblesse & la bourgeoisie. Il dispose de tous les bénéfices les plus considérables. Chef des cours de justice , il y préside quand il lui plaît ; il choisit les juges , & les fait asseoir dans les tribunaux qu'il désigne ; c'est en son nom que se fait l'administration de la justice. Un criminel est-il condamné , il ne tient qu'au prince de lui accorder sa grace. Les bourguemestres , les échevins & autres magistrats des villes ne peuvent être élus sans son approbation. S'ils lui déplaisoient , fussent-ils en place , il a le droit de les destituer. Qu'il s'élève des différends dans les états des provinces & dans les assemblées des villes , il en est l'arbitre suprême. Capitaine général & amiral , il tient , pour ainsi dire , à sa disposition les troupes de mer & de terre ; l'officier lui est vendu , le soldat ne voit plus que lui dans la république ; grades , honneurs , charges militaires ,

tout dépend ici uniquement de la volonté du prince.

Si la paix & la guerre ne se font pas en son nom, il n'en est pas moins vrai que par l'ascendant qu'il a sur les esprits, & l'influence que lui donnent son rang & sa dignité dans les délibérations publiques, s'il veut la guerre, il ne verra pas les députés combattre son opinion & demander la paix. La paix est toujours le vœu le plus ardent d'une république. Dans le trouble & le fracas des armes, le laboureur ne trace des sillons que d'une main tremblante; il n'ose presque semer, dans la crainte de ne pas recueillir. Les arts effrayés s'enfuient, ou tombent dans une mortelle langueur. L'industrie énervée & sans force, montre à peine par quelques signes qu'elle existe encore. Le commerce, malgré ses ressources & son ardeur, gémit de voir échouer la plupart de ses projets, & s'irrite de n'avoir plus qu'un cours foible, inégal, interrompu, incertain. Ces maux que la guerre fait souffrir à la patrie, arrêteront-ils l'ardeur d'un capitaine général? Croit-on qu'il n'emploiera jamais son crédit pour troubler des années de paix, fécondes pour le bien public, mais stériles pour sa gloire? Son humeur guerrière ne le tourmentera-t-elle pas dans l'inaction, & ne lui commandera-t-elle pas impérieusement de saisir & de faire naître les occasions de multiplier ses triomphes?

Rome ne se mettoit entre les mains du dicta-

M ij

teur que dans les plus grands malheurs de la république, & lorsqu'elle n'avoit plus d'autre moyen de la sauver. Pour reprendre son autorité, elle n'attendoit pas que les affaires fussent entièrement rétablies. Dès que celles-ci, commençoient à changer de face, & que le péril diminuoit, destitué de tout son pouvoir, & sans aucune marque de sa dignité momentanée, le dictateur alloit se mêler & se confondre parmi la foule des simples citoyens. Les Romains, le peuple le plus habile à former & à soutenir une république, craignoient jusqu'à l'autorité de leurs consuls. Ils ne leur confioient qu'alternativement, & seulement pour un jour, le commandement des armées. Trop éclairés pour ne pas voir que ce système nuisoit infiniment aux opérations militaires, ils aimoient pourtant mieux souffrir ces inconvéniens que de laisser trop long-tems les légions à la disposition d'un même homme. Adroit & ambitieux, un capitaine n'auroit eu besoin que du tems pour gagner le soldat, tourner audacieusement contre la patrie les armes dont il ne devoit faire usage que pour combattre l'ennemi, asservir enfin l'une, comme il auroit vaincu l'autre.

Les Provinces-Unies pensèrent de même, quand elles abolirent le stadhoudérat. En le rétablissant pour échapper aux poursuites d'un monarque voisin, elles virent bientôt qu'elles s'étoient donné elles-mêmes un roi. Après l'élévation de Guillaume III sur le trône d'Angle-

terre, la république effrayée du danger qu'elle avoit couru, se gouverna pendant plus de trente ans sans stadhouder. Ce court espace de tems est une des plus belles époques de l'histoire des provinces confédérées. Elles terminèrent glorieusement une longue guerre qui avoit épuisé leurs trésors & affoibli leurs forces. Durant la paix elles mirent un ordre admirable dans leurs finances, évitèrent sagement de se mêler dans les troubles qui agiterent une grande partie de l'Europe, se firent respecter des puissances étrangères, formèrent tranquillement des établissemens utiles, releverent leur commerce & leurs manufactures, conserverent entr'elles la plus parfaite union. Falloit-il, après une si heureuse expérience, en venir jusqu'à regretter le gouvernement stadhoudérien, le remettre en vigueur & le rendre perpétuel? Jamais résolution ne fut ni plus singulière, ni plus imprudente; & si les Provinces-Unies n'étoient pas aveuglées, elles ne pourroient se cacher les funestes suites que peut & que doit naturellement avoir une pareille démarche. Les intérêts du stadhouder se croisent presque toujours avec ceux de la république, & l'on n'a aucune raison pour croire que ceux-ci auront l'avantage. Je ne vois dans toute l'étendue des provinces que le stadhouder & ses suppôts; nulle part je n'apperçois les gens de l'état, les appuis de la patrie, les défenseurs de la république. Pour avoir le nombre exact des créatures, des partisans ou des esclaves du

prince, il faut d'abord jeter les yeux sur les députés qui forment les états généraux, dresser ensuite la liste de tous les membres des assemblées provinciales, parcourir après cela toutes les villes, & faire l'énumération des magistrats, des sénateurs, des échevins, des bourguemestres. Je pourrois abrégér & dire mieux, en assurant que le dénombrement des sujets de la république donneroit celui des instrumens que le stadhouder peut mettre en mouvement & faire agir à son gré. Quand on connoît un peu les hommes, on ne sauroit ignorer qu'ils ne résistent pas, & qu'ils se vendent à celui dont ils ont également tout à espérer & tout à craindre. De fiers républicains osèrent autrefois se déclarer hautement contre les vues du prince Maurice : sans les rendre coupables, leur zèle en fit des malheureux ; ils en furent tous punis comme d'un attentat ; ils payerent de leur tête ou de leur liberté leur généreuse opinion. Jean d'Olden-Barneveldt, (*a*) cet excellent homme, ce grand ministre d'état, cet intrépide républicain, aussi estimé des étrangers, que peu connu en Hollande, termina sa vie par le dernier supplice. Le célèbre Grotius, arrêté aussi sous le vain prétexte d'une conspiration qui n'exista jamais, fut condamné à traîner malheureusement le reste de ses jours dans l'obscurité d'une prison (*b*).

(*a*) Nous avons plusieurs héroïdes sur Barneveldt. M. le Miere a fait une tragédie sur ce sujet.

(*b*) Je n'oublierai pas de rapporter ici un trait qui

Les autres prétendus complices subirent diverses peines. Il en coûta aussi la vie dans une autre occasion au grand pensionnaire Jean de Witt, pour avoir montré le même amour envers la république, & la même haine pour le stadhoudérat. Il périt (a) avec son frère sous les coups d'une populace excitée par les partisans de la maison de Nassau. Ces beaux exemples ne trouvent plus aujourd'hui d'imitateurs. Ils étoient rares ces grands traits, quand la dignité de stadhouder n'avoit rien de stable & de permanent ; ils sont inouis depuis qu'on a rendu cette charge héréditaire & perpétuelle.

Concluons cet article. Quoique le stadhouder voie, pour ainsi dire, à ses pieds les habitants des Provinces-Unies, il doit pourtant s'occuper peu de leur bonheur, parce que leur bon-

honore le sexe, & montre combien l'amour conjugal fournit de moyens & de ressources pour écarter l'orage loin de l'objet à qui l'on est uni par les liens de l'hyménée. Grotius avoit été enfermé dans le château de Louvestein, comme criminel d'état. Marie Reygersberg sa femme, obtint, à force de démarches & de supplications, la permission de lui faire tenir tous les livres dont il avoit besoin. Elle lui envoya un coffre, & y fit mettre Grotius. Les gardes portèrent ce savant homme dans ce coffre hors de sa prison, croyant rapporter des livres. C'est à ce stratagème ingénieux qu'il dut sa liberté.

(a) La populace insensée poussa l'atrocité, la barbarie jusqu'à manger une partie de leurs cadavres. Que ne fait pas la haine d'une nation, lorsqu'elle est poussée à son comble !

heur ne s'accorde guere avec sa gloire. Il préférera la guerre, qui relève l'éclat de sa dignité. Ce prince a des revenus fixes & indépendans de toutes les circonstances. Que lui importe donc de travailler à faire fleurir les arts, à encourager l'agriculture, à vivifier le commerce ? La richesse des sujets ne fait pas son opulence, & leur pauvreté ne lui fait pas craindre la plus légère diminution dans ses revenus.

Si l'établissement d'un stadhoudérat perpétuel ne peut se concilier avec les vrais intérêts de la république, & si la politique blâme les Provinces-Unies d'avoir fait cette fausse démarche, on leur reproche avec plus de raison une injustice qui leur a été contraire, & qui, quoique peu connue, n'en est pas moins criante. J'ouvre le fameux traité connu sous le nom d'*Union d'Utrecht*, parce qu'il fut signé dans cette ville par les députés des sept provinces. Cet acte solennel me présente au long les premières loix de la république, & renferme tous les articles de la ligue & de la confédération. J'y lis que la religion catholique sera publiquement enseignée, & professée ouvertement dans les provinces de l'union, à l'exception pourtant de la Hollande & de la Zélande, où les partisans de la réforme composoient la plus grande partie des habitans. Victorieuses & triomphantes, les provinces confirmerent leur *union*; mais par une restriction aussi odieuse qu'injuste, elles dépouillerent de leurs droits une grande partie

des membres de la république. Dès que les protestans se virent les plus forts, ils écrasèrent leurs concitoyens de la communion romaine. Ils firent insérer dans le nouvel acte, que la religion catholique ne seroit soufferte dans aucune des provinces, & que dans toute l'étendue des états de la république, on ne pourroit prêcher ou enseigner publiquement que la religion protestante. La raison, la justice, la politique même, condamnent hautement & de concert une si coupable infraction. Avant la révolution, les protestans de ces provinces avoient demandé à la cour d'Espagne la liberté de professer leur doctrine. Le refus qu'ils en essuyèrent, leur parut un acte d'oppression & de tyrannie; ils résolurent de se venger. Dans les accès du fanatisme, ils prirent les armes contre leur souverain; les circonstances les favorisèrent, ils furent vainqueurs, & brisèrent le joug de l'obéissance. Comment après ce coup d'éclat oferent-ils, contre des engagemens solennels, refuser à leurs concitoyens l'exercice libre de leur religion? Pourroient-ils avoir oublié que, si les catholiques se fussent élevés contr'eux, jamais ils n'auroient pu rompre les liens qui les attachoient à la domination espagnole? De quel droit les ont-ils rayés du nombre des membres de la république, tandis que les catholiques avoient montré le plus grand zele pour le nouvel établissement, & qu'ils avoient acheté de leurs biens & de leur

sans l'indépendance & la liberté? Les travaux, les périls, les sacrifices avoient été communs; pourquoi mettre une si cruelle inégalité dans les traitemens & les récompenses?

Si la religion catholique est tolérée aujourd'hui dans les provinces de la république, on ne le doit pas regarder comme une faveur particulière; on y souffre les partisans de toutes les religions & de toutes les sectes. Les Juifs, ce peuple sans terre, étranger par-tout, ont en Hollande des écoles particulières, de magnifiques synagogues, des sépultures destinées à ceux de leur religion. Les catholiques n'ont point de culte public. Leurs chapelles sans cloches ne sont que des chambres qui font partie des habitations des prêtres. Ils ne peuvent ni exercer des charges, ni entrer dans des sociétés de commerce. Cependant ils forment encore aujourd'hui le tiers de la nation, & la partie la plus nombreuse des citoyens qui se dévouent aux travaux pénibles de la culture des terres. Si la république, plus équitable, connoissoit mieux ses intérêts, elle se garderoit bien de flétrir le cœur d'une foule d'hommes vertueux, d'en faire des citoyens mécontents; de s'affoiblir elle-même, en retranchant du corps social des membres sains & qui n'ont jamais donné aucun signe de corruption; de fermer aux talens & au mérite la porte des honneurs & des dignités; d'établir des distinctions odieuses entre sujets & sujets, en accordant tout aux uns, & re-

fusant tout aux autres : elle s'empreseroit d'ouvrir également à tous les différentes sources de richesses , puisque les revenus & l'opulence de l'état sont en raison des revenus & de l'aïssance des particuliers ; de mettre enfin sous les ailes de son immense protection toutes les classes de citoyens.

En gênant , tourmentant , sacrifiant ainsi une grande partie de ses sujets , la république se fait d'autant plus de tort , qu'elle a plus de charges à supporter ; quarante mille hommes à soudoyer durant la paix , & quelquefois plus de cent mille en tems de guerre ; la cour d'un prince à entretenir avec une splendeur qui frappe les étrangers ; un territoire que la mer & les rivières commandent presque par-tout & menacent d'engloutir , qu'il faut sans cesse défendre contre la fureur des flots , & garantir de leurs ravages destructeurs ; qu'il est nécessaire de conserver , mais qu'on ne conserve pas sans élever à grands frais des digues dont l'entretien exige des réparations dispendieuses. Les sommes immenses qu'emportent annuellement une marine destinée à faire respecter le pavillon de la république , les réparations des places fortes qui servent de barrière contre les attaques des ennemis , les appointements des députés de la nation , des membres des assemblées provinciales , des sénateurs , des magistrats , des ambassadeurs & des envoyés dans les cours

étrangeres, les entreprises propres à relever la gloire ou à étendre la puissance de l'état ; telles sont les principales causes qui mettent la république dans la cruelle nécessité de multiplier excessivement les impôts, sans avoir presque aucun égard à la pauvreté du pays & aux multiples facultés des citoyens.

Une des principales raisons qui firent éclater le mécontentement des Provinces - Unies, & leur firent lever l'étendard de la révolte contre l'Espagne, c'est que leur souverain ne les ménageoit pas assez, & les surchargeoit trop. Cependant ces charges ne feroient rien aujourd'hui, en comparaison de celles que les habitants de la république supportent sans murmure. L'accise qu'on paie en Hollande pour tous les comestibles & les boissons, monte quelquefois si haut, qu'elle fait le tiers de leur prix. Rien de ce qui sert à l'entretien de la vie n'est exempt de ce droit ; on le leve sur le pain, le vin, la biere, la viande, le beurre, le poisson, les fruits même, & d'autres objets de cette nature. Comme le vendeur acquitte les charges, le consommateur n'est pas molesté pour la perception ; mais celui-ci n'en achete que plus cher, & dédommage celui-là des avances qu'on le force de faire. Les citoyens sont taxés pour le café, le thé, le chocolat, à proportion de leurs facultés ; le plus petit bourgeois en est quitte actuellement pour quatre florins ; mais les riches marchands & les seigneurs paient jusqu'à quinze flo-

rins pour le même objet. Le sel, le savon & le tabac sont encore pour l'état de riches branches de revenus. La capitation s'étend non-seulement sur les domestiques, mais encore sur les chevaux & les bêtes à cornes. Une vache de huit à neuf ans, qui se vend au marché sept ou huit ducats, ne dédommage pas le propriétaire de ce qu'il a payé pour avoir droit de l'élever. Dans cet espace de huit ou neuf ans, il a fallu compter au fisc la somme de dix à onze ducats. On voit par-là que les fermiers ne peuvent se soutenir que par le lait qu'ils vendent, & les engrais que les bêtes à cornes leur fournissent.

Si la république tire avantage des nécessités de la vie, elle n'épargne pas les objets de luxe ou de commodité. Les carrosses, chaises, & autres voitures bourgeoises ne peuvent rouler sans une permission qu'il faut acheter & renouveler chaque année. Le papier timbré est aussi d'un grand rapport : chaque famille paie une taxe foncière plus ou moins considérable. Les particuliers qui possèdent des biens-fonds pour la valeur de deux mille florins, paient annuellement seize florins. La contribution de ceux dont les possessions sont évaluées à mille florins, à peu près, ne passent pas huit florins. Les petits bourgeois & les artisans qui n'ont que quelques coins de terre, donnent aux receveurs généraux quatre florins par an. Proportion gardée, ces derniers paient beaucoup plus que les autres. La taxe sur les maisons est une redevance

perpétuelle , dont le magistrat charge un fonds dès qu'on y bâtit. Commè les constructions ont eu lieu à des époques fort éloignées les unes des autres , & dans des circonstances où l'état avoit plus ou moins de besoins & de dettes ; voilà d'où vient qu'on trouve une si grande inégalité dans cette taxe. Telle maison, quoique petite , fournit une redevance de vingt , ou même de trente florins , tandis que plusieurs autres maisons , commodés , grandes , spacieuses , ne sont sujettes qu'à un cens de quatre ou cinq florins. On perçoit aussi au profit de la république , le quarantième denier du prix des terres , des maisons , des vaisseaux , des successions collatérales , toutes les fois que par des ventes elles passent d'une main à l'autre. Cet impôt rapporte d'autant plus , que les Hollandois aiment à faire de nouvelles acquisitions , & à se loger dans des maisons plus commodés & plus belles , à mesure que leur fortune augmente. On assure que dans plusieurs villes , de trois en trois ans la moitié des maisons change de maîtres. La même taxe frappe aussi les hypotheques sur les biens-fonds.

En tems de guerre & dans les autres besoins pressans de l'état , on double , on triple même les impôts sur les maisons & les terres. Les propriétaires ne retirent alors de leurs possessions que peu de revenus , puisque malgré leur intelligence , leur application , leur industrie , & dans les tems où ils ne paient que les impositions ordinaires , les biens - fonds ne leur rapportent ,

tous frais prélevés, que deux ou trois pour cent. Enfin, quand le trésor public est vuide, on va jusqu'à lever le deux centieme, ou le centieme denier de la valeur des biens de chaque habitant, tant en fonds de terre qu'en contrats sur la république. Heureusement ces surcharges ne touchent pas le peuple, il en seroit écrasé; elles ne tombent que sur les citoyens riches ou aisés. On les voit, ces zélés républicains, baisser généreusement la tête sous le fardeau, en attendant que des tems plus heureux permettent d'alléger les charges, & fournissent à tous les citoyens les moyens de se relever, de reprendre haleine, de réparer leurs forces, & de se préparer à de nouveaux sacrifices.

Ces énormes impositions frappent d'autant plus sur l'état, que pour nourrir une grande population, les Provinces-Unies n'ont qu'un territoire d'une étendue bien médiocre & d'un profit encore plus mince. Ceux qui, pour juger de la richesse d'une contrée, ne veulent d'autre thermomètre que le dénombrement des hommes qui la cultivent ou qui l'habitent, en voyant la foule immense qui remplit les villes & qui presse les campagnes de la Hollande, concluront sans hésiter, que ce pays est un des plus riches du monde, & qu'on en trouveroit bien peu, surtout dans l'Europe, qu'on puisse lui comparer. Mais les bras & les têtes ne produisent rien & consomment beaucoup; ce n'est donc pas précisément par les bras & les têtes qu'il faut calculer

l'opulence des empires. Des millions d'hommes jetés sur des rochers stériles, ou dispersés dans des déserts arides & des sables brûlans, ne changeront rien à la nature du sol, ne viendront jamais à bout de lui donner la fécondité, ne pourront pas le forcer à les nourrir & à les mettre en état de supporter facilement des charges publiques. Ces sables, ces rochers, ces déserts, avec leur belle population & leur immense étendue, resteroient toujours pauvres, tandis qu'une province fertile & bien cultivée par un nombre raisonnable d'habitans, seroit vraiment riche & en état de former un trésor public, en n'exigeant des particuliers qu'une partie de leur superflu. Que la grande multitude des citoyens ne nous en impose donc pas. Loin de la prendre pour un signe des richesses & de la bonté du pays, il faut la regarder comme un obstacle au bien de la patrie, si la patrie recueille moins que les sujets ne consomment, si elle ne leur fournit pas des productions qu'ils puissent mettre en œuvre & vendre à l'étranger, si en redoublant même de soins pour la culture des terres, elle ne vient pas à bout de leur donner le nécessaire, & les laisser toujours dans la cruelle situation, ou de souffrir du besoin, ou de ne pouvoir y satisfaire qu'en ayant recours aux habitans des pays plus fortunés. Tel est le cas de la Hollande : elle produit des hommes ; mais la terre est trop ingrate, ou trop peu fertile, pour les délivrer de toute inquiétude sur leur subsistance. Le
rivage

rivage de la mer n'offre à l'œil que de belles promenades ; s'il y croit quelques brins d'herbe, ils sont dévorés par les lapins qu'on laisse se multiplier excessivement, au détriment du public, & qu'il est défendu de tuer, sous de graves peines. Dans l'intérieur des provinces, le sol marécageux & presque toujours submergé se refuse aux travaux de la culture, & ne sauroit promettre d'abondantes moissons. Quelques cantons privilégiés sement & recueillent du seigle, du froment même, mais l'un & l'autre en très-petite quantité & d'une qualité médiocre. La république se voit forcée de tirer de la Moscovie & de la Pologne les grains nécessaires à sa consommation. Nulle part le territoire n'est propre à donner de bons fruits ; ils parviennent rarement à une parfaite maturité, & ne tardent pas à dégénérer. Si l'on y voit de beaux arbres pour l'ornement des rues & des grands chemins, on y manque de bois pour le chauffage, la charpente & les ouvrages de menuiserie ; les habitants sont réduits, pour se chauffer, à extraire de dessous les eaux, des matières combustibles. Ils tirent des fossés une espèce de terre qui, séchée au soleil, se durcit, devient propre à brûler, & dont les riches & les pauvres font également usage. Cette terre, connue sous le nom de tourbe ; donne un feu agréable à la vue, qui dure long-tems, & qui n'a rien de la mauvaise odeur du charbon d'Angleterre & de la houille du pays de Liege. Le Hollandois consomme

beaucoup de vin, & n'en recueille point. Il est redevable à l'étranger du pain dont il se nourrit. Ce que la nature lui refuse d'un côté, elle ne l'en dédommage pas d'un autre. Il a beau creuser avec avidité dans ses possessions, il n'y trouve aucune mine d'or, d'argent, de cuivre, de fer ou de plomb. Accablé d'impôts, il n'est pas étonnant que le dépit le faisisse & que dans bien des cantons il laisse tomber en friche des fonds ingrats qui lui font à peine rentrer ses avances, & ne le récompensent pas de ses travaux.

Quel pays naturellement plus pauvre ! Un auteur ancien (*Cuinen, Panegy. Constant. c. 8*) avoit bien raison de dire qu'en Hollande la terre n'étoit presque pas de la terre. Imbibée d'eau dans les lieux même qui sont les plus secs, elle cede facilement à celui qui la presse ; & quand on la frappe un peu fortement du pied, elle tremble, elle s'affaisse, & paroît témoigner que l'homme est un poids qui la surcharge & qu'elle n'est pas destinée à porter. Cependant ne défigurons pas le tableau topographique, & gardons-nous de représenter les provinces de l'union comme entièrement dépourvues de ressources. Depuis les Dunes jusqu'au Brabant, & dans tout le pays plat qui forme la plus grande partie du territoire, se déploient d'immenses prairies qui, aussi long-tems que les saisons le permettent, sont couvertes d'un nombre prodigieux de troupeaux de gros bétail. C'est là le grand article, la principale & presque l'unique

richesse du territoire de la Hollande. Les pâturages, quoique très-beaux à la vue, ne donnent au menu bétail qu'une mauvaise nourriture, ils sont trop aqueux : aussi voit-on très-peu de troupeaux de brebis dans les Provinces-Unies, & les propriétaires ne trouveroient pas leur profit à cultiver cette branche d'économie. Les moutons ne prospèrent pas ; leur chair est molle & sans consistance, leur laine dure & grossière. Ces animaux demandent un pays moins gras ; le thym, le romarin, les herbes & les plantes odoriférantes des cantons montagneux & secs leur conviennent mieux & font leurs délices.

Plus j'examine, moins je vois d'objets qui favorisent la république : dès qu'elle pense à se mettre en marche pour arriver à la fortune, elle ne trouve que détours incertains & routes embarrassées. La plupart des élémens semblent conspirer contre ses projets & se réunir pour en déconcerter l'exécution. La terre, si souvent prodigue envers des hommes lâches & paresseux, est toujours avare envers les Hollandois, qui ne se lassent pas de l'arroser de leurs sueurs, & qui à une constante application ne joignent pas moins d'intelligence & d'habileté. Le peu même que la terre leur promet, ils ne l'obtiennent jamais sans alarmes, & l'eau les menace sans cesse de le leur enlever. Ils craignent perpétuellement les ravages des hautes marées & les dégâts des inondations des rivières. L'air réserve pour des pays plus fortunés ses bénignes in-

fluences ; loin de seconder en Hollande les progrès de la végétation , il les contrarie , il les suspend , il les arrête : épais & grossier , il retient la nature dans une espece d'engourdissement , rompt l'action de la chaleur , & laisse la terre sans force , sans véhicule & sans ressort. Rien de plus variable & de plus inconstant que les saisons : on a quelquefois des hivers fort doux , & quelquefois l'été n'est composé que d'une longue succession de jours d'hiver. On a vu de jeunes gens excédés de chaleur , se baigner dans les rivières couvertes quelques jours auparavant d'énormes glaçons. Il n'est pas rare que dans un même jour on ait peine le matin à résister à l'impression d'un froid piquant & subit , qu'à midi on ne puisse tenir contre l'excès de la chaleur ; qu'enfin le tems change encore , & que le froid reprenne le dessus. Ajouterons-nous à cette triste description , que la Hollande est le théâtre où les orages & les tempêtes exercent le plus souvent & le plus cruellement leurs fureurs ? Sans remonter bien haut , nous en trouvons des preuves. Si nous allions d'un siècle à l'autre , une longue histoire de désastres & de malheurs se développeroit devant nous & nous frapperoit d'horreur , en nous offrant le récit d'accidens plus funestes les uns que les autres , en nous marquant les lieux où des villes furent subitement submergées avec tous leurs habitans , & détruites de fond en comble.

Bornons-nous à faire mention de deux épo-

ques toutes récentes, & qui eurent lieu dans deux années successives. En 1775, les 14 & 15 du mois de novembre, un furieux ouragan fit les plus grands ravages sur toute la côte & dans toutes les provinces sujettes aux inondations; il périt beaucoup de monde, & les dommages furent immenses. Malgré le zèle du gouvernement & l'activité des habitans des villes, le mal n'étoit pas entièrement réparé, lorsque l'année suivante un nouvel ouragan survint dans le même mois & répandit la désolation dans toutes les Provinces-Unies. Les digues s'entr'ouvrirent dans plusieurs endroits, les levées ne purent pas résister; les inondations furent subites, les eaux s'enflèrent par-tout & s'élevèrent à une hauteur prodigieuse. On ne voyoit qu'édifices & maisons renversées, bestiaux noyés & emportés, meubles, marchandises & autres richesses flottantes. On ne peut fixer le nombre de ceux qui furent ou écrasés sous les ruines de leurs habitations, ou ensevelis sous les eaux. Plusieurs personnes menacées du même sort, eurent le bonheur d'échapper au danger; mais elles ne dûrent leur salut qu'à des efforts dont l'homme ne paroît point capable, & qu'on ne croiroit pas, si de pareilles circonstances ne rendoient tout croyable & possible. On ne décriroit que foiblement, en les peignant même avec beaucoup de force, les ravages qu'éprouverent plusieurs villes de la Hollande septentrionale. Dans la province de Frise, la mer, poussée par

un coup de vent affreux, se fit un passage large de plus de cent pieds à travers la digue de Workum; les ouvrages de maçonnerie près de Sneek, céderent à l'impétuosité des flots & s'écroulerent; le territoire de Groningue & une grande partie de celui de la province disparurent sous les eaux. Les habitans du pays plat furent tous, ou les tristes témoins, ou les malheureuses victimes des plus affreux ravages. On ne put évaluer les pertes, tant elles furent grandes. Le mal auroit été encore plus considérable, si le Hollandois, naturellement infatigable, mais un peu lent, ne devenoit aussi actif qu'intrépide à la vue du danger. Les habitans d'Assen ne balancerent pas à sacrifier divers effets pour défendre & conserver leur digue. Après avoir mis en pieces toutes les voiles des bâtimens destinés à la pêche du Groenland & du détroit de Davis, ils s'en servirent pour rompre la violence des vagues, boucher les crevasses, fermer les ouvertures. Le succès répondit à leur zele & à leur courage. Dans plusieurs autres lieux ce ne fut aussi qu'en bravant mille fois le péril, & s'exposant généreusement à la mort, qu'on vint à bout de prévenir les plus funestes accidens. La côte n'offroit par-tout que d'horribles spectacles : au Texel, & dans la plupart des ports, on voyoit des vaisseaux démâtés, qui se brisoient avec violence contre les rivages, & l'on avoit la douleur de ne pouvoir sauver ni les équipages ni les cargaisons.

Sous un ciel presque toujours menaçant , & dans une patrie ingrate , le Hollandois ne peut subsister & s'enrichir qu'en mettant à contribution les autres peuples , & formant avec eux la liaison d'un commerce lucratif. Mais , comment réussir dans un pareil projet ? S'il jette les yeux sur les contrées qui l'environnent & sur les autres états du continent , il trouve presque partout peu de besoins & beaucoup de moyens pour les satisfaire. Dans l'impossibilité d'avoir du superflu , comment faire pour s'enrichir des dépouilles de gens qui cherchent à vendre & qui s'embarassent peu d'acheter ? S'il se tourne du côté de la mer , l'aspect ne devient ni plus riant , ni plus favorable. Toute l'étendue de la côte est marquée par de fréquens naufrages. Le Texel & la plupart des ports sont d'un abord difficile , on n'y entre pas sans courir des risques ; on en sort rarement sans danger ; quand on y a jeté l'ancre , les vaisseaux ne sont pas à l'abri des vents & des tempêtes. On n'en trouve que deux assez bons , ceux de Fleissingue & de Helvoetsluys.

D'après cela , on aura peine à s'imaginer que les Provinces-Unies puissent jamais faire un état riche & florissant. Cependant les richesses de toute espèce y coulent à grands flots ; elles ont eu l'art de rendre leurs tributaires la plupart des autres nations. Malgré l'engourdissement où il avoit languì si long-tems , & dans lequel tant de causes réunies sembloient devoir

le retenir, le pays est animé, vivifié; il fleurit. Nous n'avons pas déguisé ou affoibli les obstacles que la nature oppose opiniâtrément au bonheur des Provinces-Unies, & ceux que les Provinces - Unies opposent elles-mêmes à leur propre grandeur; il nous reste à voir par quels moyens elles triomphent de tous ces obstacles & se soutiennent toujours en cet état de splendeur.

Des mœurs simples & une sage économie, une application infatigable & une vaste industrie, des loix presque toujours saines, une politique assez uniforme, telle est la méthode que les Hollandois ont suivie pour arriver à l'opulence où les autres nations les voient avec admiration ou avec envie. Vêtus simplement, accoutumés à une vie frugale, ennemis de tout ce qui ressent le luxe ou le faste, rudes & grossiers dans leurs manières, incultes dans leurs mœurs, sans détour, sans raffinement, sans adresse & sans défiance, les Hollandois n'en étoient que plus méprisés de leurs voisins. On les regardoit comme des gens stupides; on croyoit les insulter en les appelant mangeurs de lait & de fromage. On ne voyoit dans eux que des hommes condamnés à une éternelle pauvreté, & l'on n'imaginoit pas qu'ils fussent jamais assez habiles pour se faire un sort moins rigoureux. De ce que des peuples sont civilisés & polis, il ne suit pas toujours que leur politique en soit plus vraie & moins réfléchie. Cette gros-

fiere façon de vivre , ces mœurs simples & austères , cette franchise & cette bonhomie des habitans de la république ne les rendoient rien moins que méprisables ; c'est par-là qu'ils ont jeté les premiers fondemens de leur fortune. En se nourrissant de lait & de fromage , il leur en reste encore assez pour en faire un grand commerce avec l'étranger. Une vie si frugale les met en état de vendre leur travail à plus bas prix , & de faire des épargnes. Je parcours tous les états & toutes les professions dans les villes & les campagnes de la république ; par - tout je ne trouve que des gens riches , ou qui vivent du moins dans une honnête aisance. Le paysan que je vois souffrir & qui vit si misérablement dans la plupart des pays même les plus opulens , ne manque de rien dans la Hollande ; il fournit aux besoins de sa famille , élève ses enfans , & leur laisse presque toujours après sa mort un petit héritage à partager. S'il est éloigné des grandes villes , je le trouve plus simple , de meilleure foi , plus appliqué. Si vous vouliez lui payer ses denrées au-delà du prix qu'il en demande , ou si vous lui présentiez des salaires plus forts que ceux dont vous êtes convenu avec lui , vous ne le détermineriez pas à recevoir ce qu'il ne croit pas lui être dû. Les gens de la campagne perdent beaucoup de cette simplicité à mesure qu'ils habitent plus près des villes , & sur-tout de celles de commerce. Ils sont assez éclairés sur ce qui concerne leur intérêt ; ils

estiment un peu plus haut leurs soins & leurs travaux; ils savent mieux vendre & tirer meilleur parti de leurs denrées. Comme ils gagnent plus que ceux qui ne fréquentent pas les villes, & qu'ils vivent comme eux de racines, de légumes, de laitage & de quelques morceaux de viande salée, ils font mieux leurs affaires & poussent plus loin leurs épargnes. Ils vivent presque tous dans l'aisance, & il s'en trouve plusieurs qui sont riches.

Les matelots & autres gens de mer sont encore plus simples & plus grossiers que les paysans. Rien ne coûte moins que leur entretien; avec des gages modiques, ils trouvent de quoi fournir à leurs besoins, nourrir leur famille, faire face aux accidens imprévus, & épargner encore. On n'en fera pas surpris, si l'on fait attention qu'ils sont toujours vêtus d'étoffes les plus grossières, & qu'ils se contentent pour toute nourriture, du poisson qu'ils pêchent eux-mêmes, & de grains ou de quelques légumes cuits dans l'eau. Robustes, & de bonne heure endurcis au travail, ils tiennent plus long-tems à la manœuvre sans être fatigués; ils sont d'ailleurs excellens marins.

Arrêtons-nous quelques momens à cet article; il est plus important qu'on ne le croiroit d'abord. Le marchand Hollandois est de tous les marchands de l'Europe celui qui équipe ses vaisseaux à moins de frais, loue moins de bras, & les met en mouvement à meilleur marché :

d'où vient que les habitans des Provinces-Unies sont les plus grands commissionnaires de l'Europe, & voiturent par mer chez tous les peuples, les marchandises, les productions & les richesses des deux mondes. Aucune nation ne peut soutenir leur concurrence, parce qu'aucune nation n'a leur économie & leur frugalité. Ils font un trafic immense & aussi sûr que lucratif. Ils achètent de la première main, & revendent à ceux qui leur donnent un plus grand bénéfice, soit en argent comptant, soit par des échanges avantageux. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils transporteront en Provence les denrées de la Bretagne ou de la Normandie, & qu'ils trouveront encore à gagner en les cédant à plus bas prix que ne pourroient le faire les François eux-mêmes. A plus forte raison n'ont-ils pas à redouter la concurrence, quand il s'agit de porter les denrées & les marchandises d'un royaume à l'autre. En se rendant maîtres du cabotage, les Hollandois sont devenus les hommes de tous les pays & de toutes les nations. Par-tout les ports leur sont ouverts, par-tout on leur accorde des exemptions & des privilèges, parce qu'ils amènent par-tout l'abondance & le bon marché. C'est ici la première branche de leur commerce, ou plutôt le tronc d'où sortent toutes les autres branches de l'arbre. Il ne faut donc pas s'étonner que la république veille avec tant d'attention & d'inquiétude sur cet objet intéressant; qu'elle n'épargne & n'oublie rien pour s'en assurer la

possession ; qu'elle l'ait principalement en vue dans tous ses traités de commerce. Ces mouvemens , ces sollicitudes , cette politique montrent qu'elle en connoît bien le prix. Comme elle ne recueille pas de quoi se nourrir , elle n'a rien à vendre , elle ne peut donc faire de commerce proprement dit ; mais elle s'en dédommage par un très-grand trafic , & ce trafic ne peut manquer , parce qu'il porte sur la base la plus solide. Le superflu d'une nation devient le nécessaire d'une autre , & le superflu de celle-ci devient à son tour le nécessaire de celle-là. En débarrassant les différens pays des denrées & des marchandises qu'ils ne peuvent consommer , & en leur apportant les marchandises & les denrées qu'exigent leurs besoins , on leur rend un double service qu'ils ne refusent pas de reconnaître & de payer. Le point essentiel est de faire les transports à moins de frais , pour pouvoir trouver son compte en vendant à plus bas prix. Les Hollandois sont arrivés à ce point , parce qu'ils sont le peuple le plus économe & le plus sobre de l'univers. C'est l'économie qui les rend les principaux agens , les courtiers des quatre parties du monde ; c'est par conséquent l'économie qui leur ouvre une source intarissable de richesses. Ivres pour la plupart de faste & de luxe , occupés à se faire encore plus de besoins factices qu'elles n'en ont de réels , les autres nations ne pensent pas & penseroient inutilement à devenir leurs rivales. Loin de vouloir parta-

ger leur profit, elles les appellent sans cesse à leur secours, & leur fournissent toujours de nouvelles occasions de grossir leur fortune. Dans la nécessité d'acheter, elles se félicitent de trouver des hommes qui les servent bien & leur donnent à meilleur marché de quoi satisfaire leurs besoins, leurs fantaisies, leurs caprices. Il n'est pas étonnant après cela, que les Hollandois fassent tant de cas du cabotage, & qu'ils le regardent comme une mine toujours inépuisable & d'un plus grand rapport pour quiconque s'en assure le privilege, & connoît parfaitement la meilleure maniere de l'exploiter. Ne leur demandons pas de nous détailler les heureux effets qu'il produit, les avantages de toute espece qu'ils en retirent; ils n'auroient garde de nous en instruire: mais nous en savons assez, puisque nous n'ignorons pas qu'il étend leur navigation d'un pôle à l'autre, & dans les principales contrées des deux hémispheres; qu'il fait voguer habituellement sur toutes les mers plus de vingt mille de leurs bâtimens; qu'il occupe un grand nombre de matelots, enrichit une foule de marchands & d'autres citoyens, porte l'abondance dans les provinces & vivifie toutes les possessions de la république. Enfin les Hollandois ne peuvent nous cacher que le cabotage leur assure les profits du fret, & un bénéfice plus ou moins considérable sur les marchandises; qu'il les rend les premiers & les plus riches banquiers de l'Europe; qu'il fait des Provinces-Unies le

grenier d'où les peuples tirent le bled nécessaire à leur consommation, le grand magasin où ils trouvent toujours à bon prix, depuis les marchandises les plus communes jusqu'aux effets les plus précieux ; le marché le mieux fourni de l'univers commerçant, & où accourt sans cesse de toutes parts la foule des acheteurs.

Les Anglois seuls, lassés de voir passer leurs richesses entre les mains des Hollandois, qui faisoient autrefois la plus grande partie du commerce de ces insulaires & de leurs colonies, les éloignèrent de leurs ports par l'acte de navigation. Par cette loi, qui a l'effet d'une prohibition formelle pour tous les vaisseaux étrangers, la Grande-Bretagne vouloit s'exempter, autant qu'il étoit possible, de la nécessité d'acheter des autres nations, mieux vendre ses productions territoriales, s'arroger le privilège exclusif de les transporter dans les autres états, retenir dans ses propres mains les gains & les profits que cette exportation faisoit passer depuis long-tems dans celles de quelques peuples voisins & rivaux, procurer enfin à tous ses sujets un commerce plus avantageux. Pour aller à son but, l'Angleterre prit de toutes les voies celle qui est la plus dangereuse. Il ne tenoit qu'aux autres états de lui rendre le mal pour le mal ; de la réduire à elle-même, en repoussant par une loi prohibitive toute la force de la nouvelle prohibition ; de lui défendre, en un mot, l'entrée de leurs ports, comme elle les écartoit

des siens. Un moyen plus simple & plus efficace pour les Anglois , auroit été de remplir les commissions & de faire le transport des marchandises avec autant d'exactitude & moins de frais que les marchands des autres contrées. Mais perdus de luxe, foulés d'impôts, obérés de dettes, ils ne fau- roient soutenir la concurrence d'aucun peuple.

L'acte de navigation n'a jamais produit tout l'effet que le parlement de la Grande-Bretagne s'en étoit promis. Les marchands de l'Europe ne pouvant plus traiter ouvertement avec les habitans des trois royaumes & ceux des colonies angloises, allerent à leur but par une voie détournée , & firent avec eux un commerce clandestin. De part & d'autre, le zele fut également vif, parce qu'ils y trouvoient tous leur intérêt. Les Hollandois sur-tout donnerent avec plus d'ardeur & montrerent plus d'habileté dans ces entreprises secretes. S'ils couroient plus de risques, ils en étoient bien dédommagés par l'excès du gain. Quoique pour la contrebande ils ne pussent pas employer un aussi grand nombre de batimens & de bras qu'ils le faisoient auparavant par un commerce libre, ils n'en continuerent pas moins à s'enrichir.

C'est sur-tout dans ces dernieres années, & depuis la naissance des troubles actuels , que leurs interlopes font d'excellentes affaires avec les insurgens. Bien payés de leurs services, ils redoublent sans cesse d'activité, & leur récompense croît toujours en raison de leur zele & de leur

application infatigable. Instruite de leur manœuvre, la cour de Londres en a conçu du déplaisir & porté ses plaintes aux états généraux. Leurs hautes-puissances n'ont pas manqué de donner, du moins en apparence, la satisfaction que le roi d'Angleterre demandoit, & qu'il avoit lieu d'attendre. Elles défendirent avec ostentation à tous les sujets de la république de faire avec les insurgens un commerce prohibé. Ces ordres positifs furent affichés dans les lieux les plus éminens des villes & des villages, pour mettre les contrevenans dans tout leur tort, & prévenir les délits. Il n'en résulta, comme il étoit aisé de le prévoir, qu'une satisfaction momentanée & stérile pour la cour de Londres. Habiles interpretes & fideles exécuteurs des volontés du gouvernement, les Hollandois n'eurent avec les colonies angloises des relations de commerce, ni plus lentes, ni moins étendues. L'œil fixé invariablement sur le continent de l'Amérique, la Grande-Bretagne parut surprise d'y voir toujours la même affluence de marchands des Provinces-Unies, & d'y compter peut-être même un plus grand nombre de bâtimens de cette nation ; dans les mouvemens convulsifs du ressentiment & de l'indignation, elle redoubla ses cris, demanda plus hautement justice ; on l'écouta : mais que faire, quand la multitude des coupables ou des contrevenans grossit toujours, & que le gouvernement n'a ni des yeux pour les voir, ni des bras pour les arrêter

arrêter ou les punir. Il fallut se borner à réitérer les mêmes défenses. Comme les sujets de la république entendoient parfaitement ce langage, ils continuèrent & continuent encore à jouer le même rôle avec le même succès.

En dépit de la jalousie, & malgré la sévérité des loix prohibitives, le commerce des Hollandois a toujours eu des rapports publics ou cachés avec celui de toutes les nations. Les marchands de la république entrent librement & en foule dans tous les ports qu'on leur ouvre; ils se glissent adroitement & en grand nombre dans tous ceux qu'on leur ferme. Soit que les marchés se concluent en plein jour, soit que les achats & les livraisons ne se fassent qu'à la faveur de la nuit, le Hollandois fait également bien ses affaires, & ne retourne jamais dans sa patrie, que chargé des productions des différens peuples.

En Hollande, ce ne sont pas seulement les gens de mer & les matelots qui vivent frugalement; mais la sobriété règne avec un égal empire dans la boutique de l'artisan, dans la chaumière de l'homme de la campagne, dans les maisons des habitans des villes & des autres particuliers. Quand on voit le plus-riche bourgeois faler un bœuf au commencement de l'hiver, & en garder une partie pour sa nourriture durant l'été; quand on fait qu'il se contente d'avoir sur sa table quelques morceaux de cette viande salée, du beurre, du lait, de la salade, & quelques légumes, on n'est pas surpris que

les gens de métier, en donnant même à bas prix leur main-d'œuvre, trouvent le moyen de subsister & d'acquérir insensiblement une sorte d'aïssance. Le Hollandois fait le commerce exclusif de la cannelle & des épiceries; la cannelle & les épiceries n'entrent presque jamais dans l'affaïsonnement de ses mets. Il fabrique de beaux draps, de magnifiques camelots & les plus fines étoffes; toujours simplement vêtu, il ne consomme que ce qu'il y a de plus commun. Tout ce qu'il possède de plus précieux & de plus riche, il le vend aux étrangers. Il en est de même de ses toiles & de ses autres manufactures les plus estimées & les plus recherchées. Il n'est point de pays où l'on trouve à vendre en plus grande quantité les plus belles marchandises de toute espèce, que dans la Hollande, & la Hollande en fait moins usage & semble prendre à tâche d'en consommer beaucoup moins qu'aucun autre pays. Les sobres habitans de cette république resteront donc en possession du cabotage, & les autres nations, moins sobres qu'eux, tenteroient inutilement de le leur enlever.

Dans les divers tableaux que les écrivains modernes ont tracés de la Hollande, ils s'accordent tous à nous la représenter comme bien changée avec le tems, & conservant à peine quelques traits de ressemblance avec ce qu'elle étoit à la naissance de la république. Les Hollandois, nous disent-ils, ont entièrement dégénéré de leur simplicité primitive, insensiblement

& rapidement même; la contagion de l'exemple les a gagnés. Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aujourd'hui tels qu'ils étoient dans le siècle dernier. Vous cherchiez inutilement dans un officier, même subalterne, la simplicité, la modestie, la frugalité, les mœurs austères qui faisoient encore plus d'honneur au lieutenant amiral Ruyter, que la bravoure ne le distinguoit. Le pensionnaire Jean de Wit, ce grand homme d'état, s'il frappoit d'admiration par son génie & ses talens, n'imprimoit pas moins de respect par sa manière de vivre. La frugalité de sa table, cette simplicité qu'il vouloit & qu'il montrait par-tout dans son habillement, ses meubles, son logement, ne seroient pas du goût des plus petits bourgeois. Proprement vêtus, commodément logés, toujours bien & quelquefois même délicatement nourris, ils connoissent peu l'économie quand il s'agit de se rendre la vie plus douce & plus agréable. Parcourez les villes, entrez dans les maisons, promenez-vous dans les campagnes délicieuses qui doivent tant à l'art & si peu à la nature : vous trouverez du faste par-tout, & sous une vaine apparence de modestie, le raffinement le plus recherché & toute la délicatesse européenne. Si l'or & l'argent brillent moins dans les appartemens du riche Hollandois que dans ceux des seigneurs de France & de la Grande-Bretagne, vous n'y trouverez pas moins de meubles & d'autres effets aussi rares que précieux. Rien de plus propre

& de plus' élégant que leur logement dans les villes : il n'est pas jusqu'au fer & au cuivre qui n'y aient l'éclat de l'or & de l'argent. De quelque côté que vous vous tourniez, le goût est pleinement satisfait & la curiosité agréablement fixée ; le marbre le plus fin, le plus rare, le mieux travaillé, les glaces & les trumeaux de la plus haute dimension, les crystaux les plus brillans, les plus magnifiques tentures de lit & de tapisserie ; la soie, les broderies, les étoffes du plus grand prix, servent à former le reste des ameublemens. Mais la passion favorite, la fureur même des Hollandois, est d'avoir, s'il se peut, des collections uniques de tableaux les plus estimés, les plus rares, & des plus habiles peintres de tous les pays. Ils ne sont pas moins jaloux d'étaler dans leurs maisons, les vaisseaux, les assortissemens les plus complets de porcelaines de Saxe, de Prusse, de la Chine & du Japon. Somptueux jusqu'à la prodigalité dans leurs festins, il n'est pas rare qu'on leur serve dans l'or les mets les plus délicieux. Il ne faut pas croire qu'ils achètent au prix d'une économie habituelle & d'une frugalité journalière, le plaisir d'être magnifiques dans les cérémonies d'appareil ; leur table offre toujours l'abondance. De leurs habitations dans les villes, passez à leurs maisons de campagne, vous vous croirez transporté tout-à-coup dans des lieux enchantés. Les Hollandois enterrent annuellement & à pure perte, des sommes immenses dans leurs jardins.

Plantes exotiques , fleurs rares , fruits de toute espèce ; voilà ce que l'art leur procure à grands frais , & malgré l'opposition de la nature , les contradictions du climat , l'ingratitude & les mauvaises qualités du sol. Ce goût est universellement répandu dans les classes des gens riches ; & quoi qu'il leur en coûte , ils ne croient pas acheter à trop haut prix le plaisir de le satisfaire.

Les personnes du sexe ont aussi leurs caprices , leurs fantaisies ; elles suivent les modes de France & d'Angleterre , recherchent les nouvelles étoffes , & sont aussi esclaves qu'ailleurs , des variations perpétuelles de l'habillement & de la coëffure ; nouveau surcroît de dépense pour les familles. Si de la noblesse , des gros marchands & des magistrats des grandes villes , on descend au bourgeois , aux manufacturiers , à l'artisan , au laboureur & aux gens de la campagne , on verra que dans tous ces différens états , les Hollandois ne peuvent plus servir de modèle d'économie , & que les dépenses y vont aussi haut que celles des mêmes classes de citoyens dans la plupart des autres pays de l'Europe. De là on conclut que l'amour du luxe a gagné les sujets de la république ; qu'il a beaucoup affoibli les vertus qui faisoient leur gloire & leur force ; que la contagion ne trouve plus d'obstacles qui arrêtent ses progrès ; qu'elle aura bientôt vicié & corrompu tous les membres de l'état ; qu'en un mot , les Provinces - Unies se

perdront par les mêmes excès qui ont déjà ruiné tant de vastes empires, qui minent, ébranlent nos plus belles monarchies, & semblent annoncer leur chute; c'est-à-dire, un luxe extravagant, effréné, destructeur.

Ce jugement rigoureux ne doit pas alarmer les habitans de la Hollande, & ne tire aucune force du mérite même de ceux qui l'ont porté. Quand on ne va pas, ou qu'on ne veut pas aller au-delà des apparences; quand de l'effet on ne remonte pas à la cause, on est exposé à faisir l'erreur pour la vérité, & à ne donner qu'une fausse conjecture, en croyant prononcer un oracle. Si les Hollandois pauvres se fussent départis de leur grande économie, s'ils eussent écouté & suivi des caprices ruineux; si, en un mot, leurs mœurs & leur manière de vivre eussent été les mêmes que les mœurs & la manière de vivre des Hollandois devenus riches & opulens; leur république n'eût jamais existé, ou n'eût pas existé long-tems. Enrichis par leur industrie des dépouilles des autres peuples, s'ils croyoient leurs trésors inépuisables, s'ils ne mettoient aucune borne à l'amour des nouveautés, & que dans la balance les dépenses habituelles l'emportassent constamment sur la recette, les politiques verroient juste, & nous montreroient avec raison la république dans un état de décadence, & sur le penchant le plus rapide de sa ruine. Mais il s'en faut bien que les habitans des Provinces-Unies se précipitent aveuglé-

ment dans une si déplorable situation. Ils vivent toujours d'une manière plus douce & plus commode ; il est vrai ; mais c'est à mesure que leur fortune croît & qu'ils ajoutent à leurs gains ou à leurs revenus. Qu'ils fassent plus de dépenses en devenant plus riches ; il n'y a là rien de contraire à l'ordre , pourvu que l'augmentation des dépenses n'excede pas , ne rende pas nuls , ne contrebalance même pas l'accroissement des richesses , & lui soit toujours subordonnée. Or , voilà précisément la marche sage & circonspecte que suivent les Hollandois. De quelque rang , de quelque état ou condition qu'ils soient , une règle dont ils ne se départent pas , est que l'ordre regne toujours dans leurs affaires , & qu'après avoir fourni à leurs besoins , entre-tenu leurs familles , soutenu les chocs du commerce , essuyé des pertes , soulagé les indigens & payé les charges publiques , il leur reste entre les mains , au bout de chaque année , un superflu plus ou moins considérable , un bénéfice proportionné à leurs entreprises & à leurs travaux. Si des faillites ou des malheurs prennent sur leurs revenus & diminuent le produit de leur commerce ou de leur industrie , on les voit se hâter de mettre leur état de maison sur un autre pied , descendre pour se mieux soutenir , & dépenser beaucoup moins , pour être toujours sûrs d'épargner. Ils ont d'ailleurs les uns sur les autres un œil attentif. Tout particulier qui , s'écartant de la voie battue par ses égaux , voudroit

à grands frais s'ouvrir une route nouvelle, & sans égard à ses forces, se proposeroit de la parcourir, perd par cela seul tout son crédit; on ne fait même aucun fonds sur sa probité. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse l'esprit de la nation, il est impossible d'ignorer, qu'avidés de gain, les sujets de la république travaillent bien plus à élever leur fortune, qu'ils ne pensent à la détruire. Par cette conduite constamment soutenue, ils sont assurés de pourvoir à l'établissement de leurs enfans, & de leur faire passer un héritage plus considérable que celui qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs peres. Si, forcé par les circonstances, l'état demande des secours extraordinaires, sans toucher à leurs fonds, ils paient le nouveau tribut, de l'argent qu'ils se proposoient de mettre en réserve. Mais leurs ancêtres n'étoient pas si magnifiques; aussi sont-ils plus opulens que leurs ancêtres. En suivant la trace de leurs peres, en usant toujours de la même économie, que feroient-ils de leurs grandes richesses? trouveroient-ils toujours les moyens de les bien placer & d'en tirer de nouveaux avantages? C'est à tort qu'on les taxe de luxe: à proprement parler, le luxe ne commence que là où les dépenses perdent une juste proportion avec les gages, les salaires, les gains, les revenus. Le Hollandois épargne habituellement; il est donc encore bien éloigné de donner dans le luxe.

Pour n'avoir pas fait ces observations essen-

tielles, des auteurs connus ne présentent sur la Hollande que des relations fausses. Les détails dans lesquels ils se jettent pour en prouver la décadence, mis à leur juste valeur, en attestent la plus grande prospérité. Montrez à un homme instruit & connoissant à fond le caractère des Hollandois, un état des dépenses de tous les sujets de la république durant le cours de l'année ; si ces dépenses montent à deux millions de plus que celles de l'année précédente, il en conclura que les Provinces - Unies deviennent toujours plus riches. Si vous lui en demandez la preuve, il vous demandera de lui mettre en main un état de la recette de ces républicains, & vous fera voir que, si leurs dépenses ont augmenté de deux millions, leurs gains & leurs revenus sont accrus de six. Telle est la marche qu'ils suivent invariablement, depuis l'origine de leur république : pourroit - elle nuire à leur fortune ? N'est - ce pas elle qui a infiniment contribué à faire d'un peuple naturellement pauvre, un des peuples les plus opulens de l'univers ?

Si les mœurs & l'économie des Hollandois les servent bien, ils ne doivent pas moins à leur amour du travail & à leur grande industrie. Ici s'ouvre devant moi une carrière immense qu'il me seroit impossible de parcourir. Je me borne aux trois articles les plus importants. Moins appliqués, moins industrieux, moins infatigables, ils ne seroient jamais venus à bout de créer & de conserver leur territoire, d'établir des manufac-

tures & de les rendre florissantes ; d'avoir des succès prodigieux dans leurs pêches , & de se faire un commerce du plus grand rapport : je reprends ces trois objets.

Pauvres & peuplés , les Provinces-Unies avoient le plus grand besoin d'un territoire , & la nature le leur refusoit. Elles osèrent former l'étonnant projet de convertir en champs & de féconder un sol stérile , des marais , des lacs , des terres cachées sous les eaux des fleuves & de la mer. Pour soulever ces masses énormes , il falloit nécessairement commencer par faire un levier d'or ; le Hollandois ne l'ignoroit pas. Plein du zèle le plus actif & le plus généreux , il se réduisit au plus étroit nécessaire ; il fit des épargnes & les sacrifia ; les fonds s'accumulèrent , on mit la main à l'œuvre , l'instrument fut formé : un million de bras se réunirent pour le faire jouer , les obstacles ne tinrent pas contre la force & la constance ; ils cédèrent insensiblement ; & le succès devint complet. Repoussée , la mer céda une partie de son lit ; les lacs desséchés offrirent un sol qui , pour produire , ne demandoit plus que la main du laboureur. Des marais auparavant infects , qui portoient au loin de malignes influences , répandoient les maladies & la contagion dans tous les lieux dont ils étoient environnés , présentèrent de toute part de riches prairies , qui n'attendoient plus que de nombreux troupeaux pour les engraisser ; les eaux des lacs , des marais & des sources trop

multipliées , coulerent dans de larges canaux qui coupoient les états de la république en tous sens , servoient à faire circuler facilement & rapidement les denrées , animoient le commerce intérieur , & assuroient de prompts secours à tous les besoins des habitans.

Cependant on ne pouvoit jouir du fruit de ces grands travaux , que par des travaux plus grands encore. Le territoire qui venoit d'être créé avec tant d'efforts & de sueurs , il falloit le conserver , & trop de puissans obstacles s'opposoient à sa conservation. Plus hautes de dix-huit ou vingt pieds , dans bien des endroits , que les nouvelles terres , les eaux de la mer , des fleuves & des rivières menaçoient à chaque instant de les submerger & de les détruire. Le Hollandois avoit trop bien & trop vivement commencé , pour se ralentir & s'arrêter au milieu de l'ouvrage ; la constance & la fermeté forment les traits distinctifs de son caractère. Les rivières furent renfermées dans des lits plus profonds , où l'on éleva leurs bords à une hauteur prodigieuse. En roulant même leurs eaux beaucoup au-dessus des terres desséchées , elles ne firent presque plus craindre les ravages des inondations. Ces hardis républicains faisoient céder à leur volonté , & domtoient les élémens. Animés par tant de succès étonnans , rien ne leur parut désormais impossible : ils osèrent prescrire à la mer des ordres bizarres : nous avons besoin que votre empire serve à étendre le nôtre : votre voisi-

nage nous importune & nous effraie : reculez-vous. Ils dirent, & furent en même tems la forcer d'obéir. On travailla sur les eaux de toute part, on jeta des levées, on construisit des digues qui font l'admiration de l'univers ; les travaux toujours poussés avec une nouvelle ardeur, furent conduits à la dernière perfection. Les mugissemens des vagues n'inspirerent plus la même horreur ; la côte fut tout à la fois élargie & défendue : on planta des arbres, on cultiva diverses productions, on fit des récoltes sur un sol qui, depuis la naissance des siècles jusqu'à cette époque, n'avoit jamais été éclairé des rayons du soleil. Après avoir considéré avec étonnement ces monumens audacieux, si j'ose m'exprimer ainsi, qui commandent les flots & semblent défier leur rage, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec une admiration mêlée d'un respect religieux : ce n'est pas là le grain de sable marqué par le doigt de Dieu, pour servir de frein à la mer : elle y brise ses flots courroucés, ses vagues écumantes, & repoussée par une force invincible, elle montre sa docilité, ou manifeste son impuissance, cede, rend hommage au bras qui la captive, & recule en mugissant de terreur & d'effroi. Ces digues, toutes fortes qu'elles paroissent, ne sont que des barrières élevées par la main des hommes, des bornes placées par la foiblesse. La mer ne les respecte pas, elle les bat sans cesse, les mine, & quelquefois dans sa fureur les force ou les franchit. C'est sur-tout aux

équinoxes, & quand le vent du nord-ouest souffle avec impétuosité, que les orages sont plus furieux & font craindre de plus grands ravages. Les Hollandois veillent alors avec inquiétude, & travaillent avec intrépidité à la conservation des digues & des levées. Ils affrontent les plus grands périls, ils volent en grand nombre par-tout où la mer gagne le terrain, & menace de s'ouvrir un passage : on diroit que le zèle les reproduit & les rend infatigables ; ils ne se lassent pas de combattre contre la fureur de l'élément. Tout dans leurs mains devient un instrument propre à briser l'effort des vagues ; s'ils ne peuvent prévenir le mal, ils en coupent bientôt le cours & le réparent. S'ils étoient moins attentifs, moins audacieux, moins actifs & moins intelligens, depuis long-tems leurs travaux immortels seroient détruits, & l'histoire seule nous apprendroit que la Hollande existait.

L'entretien des digues absorbe annuellement des sommes immenses, dont l'état fournit une moitié & les divers cantons l'autre moitié. Dans chaque district, des hommes capables & appliqués forment un tribunal qui veille sans cesse à la conservation des travaux, décide des opérations, les règle & les conduit. Ces officiers tiennent leurs assises à Rotterdam, Leyde, Harlem, & Delft.

Un territoire acheté si cher & conservé avec tant de frais & de peines, est trop précieux sans doute, pour que les Hollandois négligent au-

cun des moyens qui peuvent en augmenter le produit. Les terres à bled sont trop peu considérables, elles méritent à peine qu'on en fasse mention. La plupart des autres productions que les Hollandois cultivent, ne forment que de petites branches d'économie. Il n'en est pas ainsi de leurs prairies; elles donnent d'excellens foin & en abondance. Dans plusieurs cantons on les fauche deux fois, & par-tout elles sont du plus grand rapport; mais elles rendroient beaucoup moins, si les habitans se donnoient moins de peine à en tirer parti.

Vers la fin de l'automne tous les bas-fonds commencent à se couvrir d'eaux; des pluies presque continuelles, des orages fréquens rendent les inondations plus fortes. Durant tout l'hiver, de quelque côté que la vue se porte, elle n'aperçoit ni champ, ni trace de culture. Des digues, des maisons, de superbes édifices, des clochers, des villages & des villes qui s'élèvent du sein d'une vaste mer; tel est le singulier spectacle qui la frappe. Ce long séjour des eaux ne produit que d'excellens effets; les insectes périssent, les taupes, les souris & les autres animaux pernicioeux disparaissent; les eaux déposent des sels & des sucs vivifians; la terre s'engraisse. Mais il s'agit de procéder au dessèchement des terres, l'hiver est passé, le froid cesse, les glaces se sont fondues, le printems s'annonce. Si les eaux étoient retenues dans une plus longue stagnation, elles deviendroient funestes,

& loin de rendre le sol plus fertile, elles en éteindroient toute la vertu; elles forceroient la nature à une cruelle inaction; les germes ne pourroient pas se développer, la végétation seroit impossible. Mais c'est ici qu'il faut admirer l'industrie des Hollandois. A la fin de février, ou au commencement de mars, on voit en mouvement dans tout le pays des especes de moulins de l'invention la plus ingénieuse. Les eaux s'élèvent & coulent dans les canaux jusqu'à ce que le territoire soit entièrement découvert; la chaleur & les bras des cultivateurs laborieux rendent le dessèchement parfait. Du Danemarck, du Jutland, du Holstein & d'autres contrées septentrionales, arrivent par troupeaux, des bœufs & des vaches maigres. Répandus dans d'immenses prairies, ces animaux y trouvent & dévorent des pâturages excellens. Au bout d'un mois ils sont entièrement refaits, & aussi gras que s'ils n'avoient pas essuyé les fatigues d'un long voyage, & que s'ils eussent été toujours élevés dans le pays. Ceci doit être regardé comme la principale richesse de la Hollande; il lui fournit une nourriture bonne & saine; il la met en état de faire avec l'étranger un grand commerce, & de lui vendre annuellement pour des sommes très-considérables, du beurre, du fromage, du bœuf salé, des cuirs & d'autres objets de cette espece.

Les terres labourables ne font que d'un mince produit; mieux cultivées, elles dédommage-

roient plus amplement le propriétaire, de ses avances & de ses frais. Il est bien singulier que les Hollandois, dont l'émulation paroît la vertu favorite, ne prennent pas pour modèles dans la culture & le gouvernement des terres, les Flamands leurs voisins, qui depuis tant de siècles passent pour les plus habiles agriculteurs de l'Europe. En Hollande les gens qui manient la beche & le hoyau, sont des hommes grossiers, lourds, ignorans. Il en est bien autrement en Flandres; vous voyez les enfans des fermiers, après de bonnes études dans le bas âge, faire ensuite un ou deux cours de physique & de mathématiques. Tirés des colleges, ils mettent la main à la charrue, suivent sous des yeux éclairés les divers travaux de la campagne, & cultivent avec la plus grande application durant six, huit & même dix ans, toutes les branches d'agriculture. Le tems de cette longue épreuve expiré, d'apprentifs ils deviennent maîtres, & président à leur tour aux travaux rustiques. On suit en Hollande une méthode toute opposée; il n'est pas surprenant qu'on y soit bien éloigné d'obtenir le même succès. Le payfan Hollandois n'est, dans l'acception la plus rigoureuse du terme, qu'un vrai payfan. Livré entièrement à la nature, son éducation est nulle; ses premières années se passent dans l'inaction & l'ignorance; son esprit restera toujours enveloppé. Avec peu d'intelligence, sans instruction, sans encouragement, il n'a pour guide que la routine, cette
grande

grande ennemie des progrès & de la perfection des arts. Les Hollandois écrivent peu sur l'économie rurale ; mais quand ils écrivoient avec la plus grande sagacité , la patrie ne retireroit pas une grande utilité de leurs écrits. On feroit à pure perte des livres pour des gens qui ne lisent pas , & qui ne sont pas en état de comprendre. L'éducation & l'instruction des laboureurs, ces hommes si nécessaires à l'état, sont beaucoup trop négligées chez les Hollandois. Cette précieuse classe des citoyens n'y obtient pas l'estime qu'elle mérite , & ne voit presque jamais devant elle, ni honneur , ni encouragement, ni récompense. Par-tout où l'homme de la terre est avili, ou peu considéré, l'agriculture ne fait que languir. Les Hollandois ont perfectionné la navigation, leurs manufactures & une foule d'autres articles essentiels pour leur commerce. S'ils cultivent avec tant de soin les branches de l'arbre, comment s'excuseront-ils de négliger le tronc & les racines ? Une erreur si grossière ne devrait pas leur échapper ; ils commencent enfin à l'appercevoir & se mettent en devoir de la corriger. Il s'est formé dans Amsterdam une société d'agriculture, qui dès sa naissance montre beaucoup de zèle pour le bien public : son établissement ne date que de l'année 1776, & déjà elle a produit d'heureux effets. Dès l'année suivante elle donna un prix de cinquante ducats pour le mémoire où l'auteur répondroit de la manière la plus solide aux questions suivantes :

P

les cendres de bois & de tourbe font-elles un engrais propre à l'amélioration de nos pâturages & de nos autres champs ? A quelle espèce de terrain ces cendres conviennent-elles le mieux, & de quelle manière doit-on les employer ? Les autres sujets de prix qu'elle a proposés depuis cette époque, font également l'éloge de l'intelligence de cette association respectable & de la sagesse de ses vues. La société ne se borne pas à donner un prix chaque année, elle distribue des médailles d'argent à toutes les personnes qui lui font part de quelque découverte analogue à l'agriculture, & dont l'utilité est constatée par l'expérience.

Les principes les plus simples ne sont pas toujours reconnus les premiers, & c'est quelquefois bien tard qu'on aperçoit les vérités les plus lumineuses. L'utilité de l'agriculture, disoit la société dans le premier programme qu'elle publia, ne sauroit être ni plus générale, ni plus étendue ; il faut donc nous adonner à cet art avec une ardeur qui réponde à son utilité. Ce raisonnement est aussi solide que naturel. L'exemple est donné, la conduite de la capitale de la Hollande ne peut qu'influer sur celle des autres villes. De proche en proche les cultivateurs seront mieux instruits, honorés, encouragés, & l'agriculture ne tardera pas à fleurir. Pauvres en productions territoriales, les Provinces-Unies n'étoient pas naturellement un pays propre à l'établissement de toutes sortes de

manufactures. Mais le Hollandois ne s'effraie jamais des obstacles, quand il est possible de les vaincre, & sur-tout quand on semble le défier de se mesurer avec lui. Accoutumés à transporter les matieres brutes d'un pays à l'autre, les habitans de la république voulurent doubler leurs gains en les mettant en œuvre. On ne manque jamais d'ouvriers, & d'habiles ouvriers, quand on leur promet des salaires, que l'état les assure de sa protection, & qu'ils ont une espérance bien fondée de parvenir à la fortune, ou de se faire un meilleur sort. Le commerce de la Hollande s'étendoit, les habitans en devenoient tous les jours plus riches. L'industrie des provinces voisines n'eut pas de la peine à s'expatrier & à se fixer dans un pays où elle ne pouvoit être que favorablement accueillie, chez un peuple qui ne ceisoit de l'appeller, de l'inviter, de la presser, & qui se faisoit une gloire autant qu'un devoir de la traiter honorablement. Les manufactures s'enfuirent en foule d'Anvers, de Gand, de l'Ecluse, de Bruges & des autres villes du Brabant ou de la Flandre Autrichienne. Les grandes villes de la Hollande & de la Zélande, Amsterdam, Leyde, Harlem, Rotterdam, Delft, s'empresèrent de leur ouvrir leurs portes, & de leur fournir les secours nécessaires pour dresser des ateliers. Les premiers succès animèrent les entrepreneurs; l'appât du gain aiguillonna les esprits, & les progrès devinrent tous les jours plus rapides.

Cependant les commissions & les demandes se multiplioient, l'ardeur des Hollandois ne pouvoit y suffire. Il fallut continuer un commerce avantageux pour la France, & tirer annuellement de ce royaume des marchandises manufacturées pour la valeur de trente millions, sans compter douze à quinze millions pour les vins, les eaux-de-vie, & les productions brutes. Prévenu en faveur de la richesse & de la beauté de la France, Colbert voulut qu'elle se fût à elle-même. En restreignant les droits des sujets à la liberté de vendre, en opposant toutes sortes d'obstacles à ceux qui voudroient acheter de l'étranger, il se persuada que l'industrie redoubleroit d'ardeur dans tout l'intérieur du royaume; que les anciennes manufactures se perfectionneroient; que forcés par la nécessité, les habitans des provinces en établiroient de nouvelles; qu'en un mot, en vendant toujours & n'achetant jamais, la France verroit les richesses de tous les pays refluer perpétuellement dans son sein pour n'en plus sortir. Dès le premier pas, il auroit dû s'appercevoir qu'il s'égaroit. Il commença par mettre des droits excessifs sur les marchandises que les Hollandois apportoit en France, il créa des compagnies pour faire le commerce des Indes, du Levant & du Nord. Ces deux grands coups de politique portèrent également à faux, & n'eurent d'autre effet que de nuire, non à l'étranger, mais au commerce, soit intérieur, soit extérieur, du royaume. Le ministre étoit

malheureusement dans l'intime conviction que les Hollandois ne pouvoient se passer des manufactures de France ; il en conclut qu'ils cesseroient de vendre aux François des productions étrangères , & qu'ils acheteroient argent comptant toutes les marchandises qu'ils se procuroient auparavant par des échanges. Il se trompa : en attaquant les Hollandois , il leur mit en main les armes dont ils devoient faire usage pour se défendre. Ce peuple , aussi éclairé sur les intérêts de son commerce , qu'habile dans la politique , fut non-seulement émousser les traits qu'on lui lançoit , mais les renvoyer avec force contre la main dont ils étoient partis. Il combattit des prohibitions par des prohibitions , de gros droits par des droits exorbitans. Des marchandises de France , les unes n'eurent plus la liberté dans les états de la république , & l'on ne put y faire entrer les autres , qu'après avoir acquitté des droits qui en faisoient hausser excessivement le prix. Les Hollandois rendirent leur vengeance plus complete , en établissant dans leur pays les manufactures qui leur manquoient , en fabriquant eux-mêmes les étoffes & autres marchandises qu'ils avoient tirées jusqu'alors des villes de France , & en les vendant à meilleur marché que les François n'avoient pu & ne pouvoient le faire. Les compagnies établies par Colbert , eurent dans les Hollandois de redoutables rivaux , & ne purent presque nulle part en soutenir la concurrence.

Colbert avoit fans doute de grands talens ; puisque tant de gens s'accordent à lui en donner ; mais il est certain qu'il ne pouvoit mieux servir les Hollandois que par les mesures qu'il prit pour leur nuire , & qu'il fit à la France tout le mal qu'il prétendoit leur faire. Cet homme d'état ignoroit-il , ou pouvoit-il ignorer ces grandes maximes dont l'expérience des siècles constate la vérité ? Le commerce rampe & se traîne avec de grandes peines à travers les gênes & les prohibitions ; ses efforts l'épuisent , il se détruit. Gené , contrarié , chargé de réglemens & de droits , ce n'est qu'un édifice mal assis , qui au moindre choc s'ébranle , chancelle , & s'écroule. Les François tiroient de grands profits de leur commerce avec les Hollandois ; la mauvaise politique d'un ministre des premiers , imagine des moyens pour tenir les seconds dans une plus grande dépendance , & leur arracher de force des richesses qu'ils ne vouloient donner que librement. Indignés , les Hollandois rompent les liens qu'on vouloit trop ferrer , ils brisent le joug qu'on avoit aggravé , & se trouvent dans une heureuse indépendance.

Les nouvelles manufactures transplantées en Hollande y réussirent assez bien. Il n'est presque point d'étoffes que les industrieux habitans des Provinces-Unies ne fabriquent , & dont ils ne fassent un grand commerce. S'ils ne l'emportent pas toujours sur les autres nations par l'habileté des ouvriers , la délicatesse & la perfection des

ouvrages, leurs profits n'en sont pas moins considérables ; ils offrent de bonnes marchandises & à plus bas prix que les manufacturiers des autres pays. Des curieux, des hommes délicats & raffinés, les personnes opulentes pourront bien s'adresser aux concurrens des Hollandois ; mais la foule des acheteurs écartera toujours les marchands qui vendent trop cher, & se pressera aux portes des magasins hollandois, où il en coûte beaucoup moins qu'ailleurs pour être bien servi.

Colbert s'étoit proposé de faire de la France, le Mogol de l'Europe, où viendrait se rendre l'or de toutes les nations ; mais ce ministre s'y prit trop mal. Sans avoir de pareilles vues, les Hollandois, en suivant une méthode toute contraire à celle de cet homme d'état, ont atteint, du moins peu s'en faut, le but auquel il aspirait avec tant d'ardeur. Leurs manufactures mirent à contribution, mais à une contribution volontaire, la plupart des contrées de l'ancien & du nouveau monde. Leyde devint célèbre par ses draps & ses autres ouvrages de laine ; Harlem, par ses étoffes de soie ; Delft, par son commerce de porcelaine ; plusieurs autres villes, par leurs toiles de la plus grande beauté, d'un travail fini, d'une blancheur éblouissante. Les Hollandois tirent de tous les pays des matières brutes. Le Nord leur fournit le chanvre & le lin qu'ils ne recueillent pas ; le Piémont, la Toscane, les autres contrées d'Italie, le Languedoc & la Provence leur vendent les soies qu'ils ne peu-

vent pas recueillir ; leurs troupeaux de brebis ne leur donnant qu'une laine grossière , ils en tirent de la plus grande finesse , d'Espagne , de Portugal & d'Angleterre. Je ne parle pas de leurs autres manufactures de laineries , de coton , de fil , de papier , elles sont connues ; il me suffit de dire que c'est là un des meilleurs fondemens de leur vaste & riche commerce. Sans elles , que rapporteroit aux Hollandois la contrebande qu'ils font avec l'Angleterre & les colonies ? Sans elles , à quoi se réduiroient les ventes & les échanges qui leur assurent un si grand bénéfice dans toutes les contrées du Nord ? Dépourvus de manufactures , auroient-ils le secret de tirer annuellement du Portugal des sommes très-considérables , & plus considérables encore de l'Espagne & de ses possessions ? Ce dernier royaume , ou , pour mieux dire , ses états dans les deux Indes , sont le vrai Pérou des Hollandois. Ils envoient en Amérique , sous le nom de leurs correspondans Espagnols , de prodigieuses quantités de leurs marchandises ; ils font même , par la voie de Curaçao , isle hollandaise peu éloignée de Carthagene , un trafic direct avec les habitans des contrées soumises à la domination espagnole. On assure que leur profit se monte quelquefois à plus de cent pour cent. Enfin , ils doivent principalement à leurs manufactures le commerce qu'ils font dans le Levant. On comprend sous ce nom , l'Italie , la Grece , l'Asie mineure & l'Egypte. Les soins qu'ils prennent ,

les dépenses qu'ils font pour conserver leurs liaisons de commerce avec ces peuples , montrent évidemment qu'ils en retirent de grandes richesses. Ils entretiennent pour cet objet des consuls à Livourne , en Sicile & dans toutes les échelles. Ils font souvent des présens magnifiques aux pachas & autres principaux ministres du grand-seigneur , pour obtenir leur protection. Enfin , ils ont toujours à Constantinople un ambassadeur , dont les appointemens sont payés , partie par l'état , partie par les directeurs de ce commerce.

C'étoit sans doute un projet bien difficile , que de vouloir faire d'un pays qui ne donne pas des matieres à mettre en œuvre , un des états les plus manufacturiers de l'Europe. Mais que ne peuvent pas la sagesse & la fermeté , quand elles agissent de concert ? Le Hollandois a parfaitement réussi dans l'exécution d'un plan que tout autre peuple dans les mêmes circonstances & la même position n'auroit jamais osé tenter. Des Provinces-Unies transportons-nous sur les côtes d'Ecosse , & de là pénétrons jusqu'au banc de Terre-Neuve & dans le Groenland : nous y verrons le laborieux Hollandois y mettre la mer elle-même à contribution , l'emporter sur des conquérans jaloux & redoutables , se roidir avec force contre les obstacles , en triompher avec avantage , & se faire de la pêche une des plus riches branches de revenus.

La mer borde les Provinces-Unies ; le Rhin ,

la Meuse, l'Y, & plusieurs autres fleuves ou rivières les coupent en divers sens : l'eau y est presque par-tout en possession de l'espace où devroit s'étendre & se déployer un riche & beau territoire. On y compte plusieurs grands lacs, & les petits y sont innombrables. La nature a donc spécialement destiné les habitans à être ichthyophages, & par conséquent à former un peuple de pêcheurs. Aussi de tout tems la pêche a-t-elle fait une de leurs principales occupations. Ils cultivent cet art avec une adresse, une intelligence & des succès que les autres nations de l'Europe, les Anglois eux-mêmes s'efforcent inutilement d'égaliser. Ils ne se bornent pas à couvrir leurs lacs, de barques, de pêcheurs, à tendre des filets le long de leurs rivières, à pêcher à quelques lieues de la côte. Le poisson d'eau douce & celui de mer, qu'ils prennent en très-grande quantité chez eux, fournit à leur consommation, & les met dans le cas d'en faire un assez bon commerce avec leurs voisins. Mais cet article, quoiqu'assez considérable en lui-même, est de petite conséquence relativement à eux ; je n'en ferai pas mention. Pour abrégé encore plus cet article, je passerai sous silence leur commerce de la morue, & autres objets de ce genre, qui leur sont cependant d'un bon rapport.

Quand les Hollandois parlent de leurs pêches, ils semblent les réduire à deux essentielles, la grande & la petite, ainsi qu'ils les appel-

lent : par l'une, ils entendent celle du hareng ; & par l'autre, celle de la baleine. Je m'en tiens à leur division. Les habitans de Bruges furent les premiers qui entreprirent la pêche du hareng. Les Hollandois suivirent leur exemple, & devinrent plus habiles que leurs maîtres ; c'est là ce qui forma d'abord le commerce le plus riche & le plus étendu qu'ils eussent avec les nations de l'Europe. A mesure que leurs profits augmentoient, ils redoublèrent d'ardeur & d'industrie ; ils composèrent de meilleurs appâts ; ils perfectionnerent les filets. Leur pêche réussit toujours mieux ; & comme ils entendent parfaitement l'art de préparer le poisson, de le vider & de le saler, ils n'ont jamais cessé d'en avoir le plus grand débit. On ne conçoit pas comment *Grotius* a osé dire que les habitans de la république auroient pu sans conséquence renoncer à cette pêche, si elle n'avoit pas été nécessaire pour les nourrir. Comment ce savant ignoroit-il, ou pourquoi vouloit-il cacher la source la plus abondante des richesses que sa patrie eût jamais trouvée ? Dès les premiers tems, que cette pêche n'étoit pas encore d'un si grand rapport, les Hollandois appelloient cette branche de commerce, leur *mine d'or*. Des motifs, des vues, des intérêts particuliers, peuvent rendre un homme faux ou dissimulé : la multitude est toujours véridique.

Charles-Quint, ce grand politique, non parce qu'il aspirait à la monarchie universelle, mais

parce qu'il montra des qualités & des talens qui l'auroient rendu digne de gouverner l'univers; Charles-Quint fit sentir par un beau trait le cas qu'il faisoit de cette pêche, & l'estime qu'il avoit pour ceux à qui l'on étoit redevable de quelque découverte propre à la rendre meilleure ou plus lucrative. La maniere de faler ou de fumer le hareng avoit été inventée par Guillaume Buckeld, natif de Flandre. Ce bon citoyen, qui avoit si bien mérité de l'état, vécut obscur & mourut à Biervliet sa patrie: comme il n'avoit d'autre titre que celui d'homme bien-faisant, vraisemblablement son nom n'eût point passé à la postérité, & se fût bientôt effacé de la mémoire des hommes, si Charles-Quint n'eût aimé que les conquêtes & estimé que les conquérans. Mais cet empereur doit passer pour un plus juste appréciateur du vrai mérite; il le voyoit par-tout où il en trouvoit la réalité, il le distinguoit à travers l'obscurité, & malgré les ténèbres qui le déroboient aux yeux du vulgaire. En passant par la Flandre, il séjourna quelque tems à Biervliet. Surpris de ne rien voir qui avertit la postérité du service qu'avoit rendu Buckeld, & du lieu de sa naissance, il répara ce tort, & fit élever à ce pêcheur un superbe monument.

Si la pêche du hareng n'assuroit pas les plus grands avantages aux habitans des Provinces-Unies, l'état seroit vraisemblablement un peu moins jaloux de la conserver, & il ne prendroit

pas tant de peine pour l'encourager. Dans les traités avec l'Angleterre, il ne manque jamais de parler spécialement de cet article. Quand les Anglois ont témoigné leur mécontentement, en voyant un nombre prodigieux de bâtimens hollandois qui faisoient la pêche sur les côtes de la Grande-Bretagne; quand ils ont voulu éloigner, gêner, décourager ces concurrens; quand ils ont menacé d'employer la force pour leur enlever entièrement, ou du moins en partie, ce commerce, les états-généraux leur ont toujours résisté; ils ont opposé menaces à menaces; ils ont tenu ferme; & s'il avoit fallu céder, ou en venir à une rupture ouverte, malgré le grand intérêt qu'a la république de se maintenir en paix avec toutes les nations, elle n'auroit pas balancé à soutenir la guerre contre toute la puissance des Anglois. Favorisés par les loix, assurés de la protection de la république, les Hollandois vont, comme en triomphe, à cette pêche, & ne craignent pas d'être troublés dans leurs opérations. Au commencement de juin la flotte met à la voile, & cingle vers les côtes de la Grande-Bretagne. Des vaisseaux de guerre l'escortent même en tems de paix, & on en doubleroit le nombre, si quelques puissances de l'Europe se faisoient la guerre sur mer. Un spectacle curieux est de voir partir cette flotte. Une infinité de bâtimens de toute espece présente une forêt de mâts; tous ces vaisseaux réunis ou rapprochés, la mer semble disparoître; c'est une

ville immense, construite en bois au milieu des eaux. Les matelots & les pêcheurs fourmillent de tous les côtés, & en font les habitans.

La veille de la S. Jean on jette les filets, la pêche commence, les vaisseaux de guerre écartent les pirates, veillent à la tranquillité des pêcheurs, & ne retournent qu'avec eux. Il n'y a pas à craindre que l'industrie des pêcheurs se ralentisse; si les motifs ne lui manquent pas pour s'exciter, elle trouve encore plus de moyens qui la secondent & qui l'animent: le gouvernement lui accorde non-seulement une puissante protection, mais encore lui donne toutes sortes d'encouragemens. La république a de grandes dépenses à faire, & des dettes immenses à payer. Si elle mettoit de gros droits sur la pêche du hareng, elle s'en feroit un revenu considérable. Cette politique seroit adoptée dans bien des états; mais les Provinces-Unies n'ont garde de la suivre: elles savent trop bien les tristes effets qu'elle produiroit tôt ou tard; elles se contentent de mettre sur le hareng un droit si modique, qu'on le regarde presque comme nul. Le produit de cet impôt n'enrichit pas l'état, il sert à le dédommager des frais qu'il est obligé de faire pour protéger la pêche. Ceux qui prennent une plus grande quantité de poisson, qui proposent des manières de le mieux préparer, qui imaginent une méthode pour faire les filets plus solides ou avec moins de dépenses, qui rendent quelqu'autre service relatif au même

objet, ne travaillent pas inutilement pour eux, en travaillant utilement pour les autres; ils reçoivent de la part du gouvernement des gratifications & d'autres récompenses.

La pêche occupe vingt à vingt-cinq mille hommes. Comme les Hollandois savent mieux le hareng & l'encaquent avec plus d'adresse que n'ont jamais pu faire les Anglois & les pêcheurs des autres nations, ils ont toujours le plus grand débit. S'ils préparent le hareng avec plus d'intelligence, ils ne mettent pas moins de célérité dans les envois qu'ils en font; on est toujours sûr, en s'adressant à eux, d'être & plus tôt & mieux servi. On prétend qu'année commune ils vendent à l'étranger plus de trois cents mille tonnes de harengs. En mettant le prix de chaque tonne à deux cents florins, les trois cents mille tonnes donneroient la somme totale de soixante millions de florins. Les frais de la pêche ne vont pas au-delà de trois millions de florins. Après les avoir prélevés, il reste donc cinquante-sept millions de florins pour le bénéfice de chaque année. Que ces succès n'allument pas l'envie, ils sont si bien mérités qu'ils ne doivent qu'exciter l'émulation.

La pêche de la baleine n'est pas comparable à celle du hareng pour le produit. Les Hollandois trouvent dans la première une foule de concurrents qu'ils n'ont pas à combattre dans la seconde. Les Anglois, les François, les Hambourgeois, les Suédois & les autres peuples du nord,

se mêlent de faire la guerre à ces monstres , & en tuent tous un assez grand nombre pour faire un commerce plus ou moins lucratif. Si les Hollandois n'ont pas tout le profit, ils ont l'avantage de ne le céder à aucun peuple pour l'habileté & le succès , de l'emporter même sur la plupart des étrangers qui courent la même carrière. Ils ont toujours passé pour entendre parfaitement cette pêche , qui ne se fait pas sans risques. Outre qu'ils sont excellens harponneurs , la mer est leur élément , ils y tiennent plus long-tems que les autres pêcheurs ; ils possèdent à merveille l'art de la manœuvre ; ils pêchent quelquefois malgré des tems orageux qui effraient & retiennent les autres dans l'inaction. On a vu quelques-uns de leurs pêcheurs pousser la hardiesse jusqu'à la témérité : après avoir enfoncé leur harpon dans les entrailles d'une baleine , ils n'ont pas voulu suivre d'un peu loin la trace du sang , comme c'est l'usage ; ils ont osé s'élan- cer sur le dos du monstre marin , & y rester immobiles jusqu'à ce que l'animal ait perdu toutes ses forces & commencé à s'enfoncer dans la mer. On ne fait pas au juste ce que la pêche de la baleine rend annuellement aux Hollandois ; mais elle leur procure un commerce avantageux en huile , en fanon & en graisse. Ils envoient pour l'ordinaire plus de deux cents bâtimens à cette pêche , quelquefois jusqu'à trois cents ; elle emploie quatre ou cinq mille hommes , & plusieurs citoyens y ont fait une grande fortune.

Nou

Nous avons vu les Hollandois jeter par leur économie & leur vie frugale les fondemens de leur prospérité, s'élever ensuite fort haut par leurs travaux & leur industrie ; voyons-les maintenant par des loix bien conçues, une conduite toujours également sage, une grande habileté, mettre la dernière main au chef-d'œuvre, le consolider avec le tems & en perpétuer la mémoire. Je vais envisager leur politique sous trois aspects différens, dans l'intérieur de la république, à l'égard des autres nations, & relativement aux possessions qu'ils ont acquises dans les autres parties du monde. Quelle vaste matière ! forcé de me restreindre, j'en dirai pourtant assez, en ne traitant que les points les plus essentiels.

La bonne politique n'est ni aussi compliquée, ni aussi étendue qu'on le pense. Avec quelques principes pris dans la nature, principes simples & solides comme la nature elle-même, un homme ordinaire, un enfant même gouverneroit l'univers ; il en seroit bientôt regardé comme la gloire & l'ornement. Dans l'intérieur de leur gouvernement, les Provinces - Unies s'approchent de la plus grande simplicité, autant qu'une république un peu trop compliquée dans sa constitution, peut s'en approcher. Ennemies du changement, elles ne voltigent point avec inquiétude de systèmes en systèmes, quand elles font bien ; elles ne visent pas même à faire mieux, dans la crainte de se tromper & de faire

Q

mal. Elles ne cherchent pas à grossir leur code, à multiplier leurs ordonnances, à jeter les sujets dans un dédale de réglemens; elles s'appliquent à simplifier les loix, à les réduire, autant qu'il est possible, à n'en avoir que de bonnes & dès qu'elles leur ont donné la sanction, toute leur attention se porte à les faire exécuter fidèlement par tous les sujets de la république, & à ne jamais souffrir que sous aucun prétexte, un particulier s'arroge impunément le droit de s'en exempter. Ces idées générales sont des maximes saines; entrons dans quelques détails encore plus intéressans.

Les Provinces-Unies ne peuvent subsister & s'enrichir que par l'industrie & le commerce. C'est sur ce principe incontestable que le gouvernement fonde toute sa politique. Cependant l'état a des revenus peu proportionnés aux dépenses publiques. Chargé de grosses dettes, il n'entrevoit presque jamais l'époque où il les aura acquittées; il craint toujours que par des circonstances imprévues il ne faille venir à de nouveaux emprunts, & malheureusement il ne voit que trop souvent réaliser l'objet de ses craintes. S'il prenoit le parti de se jeter dans les différentes entreprises de commerce, s'il s'arrogeoit le droit exclusif d'en cultiver quelques-unes, s'il mettoit des restrictions, il se tireroit bientôt d'embarras: les charges publiques lui deviendroient légères, parce qu'il pourroit facilement en supporter de plus grandes. Il n'au-

roit plus de créanciers , & il compteroit un grand nombre de débiteurs. Quels avantages ! Votre avis seroit fans doute d'en profiter , hommes que le moment actuel dirige , décide , entraîne , & qui ne savez ou ne voulez jamais percer dans l'avenir. Jetons un coup-d'œil sur la Hollande , & ne refusons pas de nous instruire auprès d'elle : la république ne s'en tient point aux apparences , elle prévoit , examine les conséquences même les plus éloignées , avant d'adopter un principe & de s'en faire une regle de conduite. Elle fait qu'en faisant elle-même le commerce , ses sujets dégoûtés & découragés renonceroient bientôt d'eux-mêmes à une concurrence si redoutable. Elle ne desire pas des soulagemens momentanés que suivroient de près des convulsions étranges , tristes avant-coureurs de sa dissolution prochaine & de son entière ruine. Si elle se mêle de ce qui regarde le commerce , ce n'est point pour en détourner les richesses à son profit , mais uniquement pour le protéger & l'encourager. Elle en suit d'un œil attentif la marche ; elle écarte avec soin tout ce qui pourroit en diminuer l'activité ; elle en étend les libertés. Un droit très-modique à l'entrée & à la sortie des marchandises , voilà toute la charge qu'elle impose au commerce. Les marchands étrangers ne fréquentent ses ports qu'en y apportant leurs richesses. On y facilite leurs achats , leurs ventes , leurs échanges. Sûrs d'y recevoir toujours le même accueil , ils reviennent toujours volon-

tiers. L'objet le plus essentiel, le point qui lui tient le plus à cœur, est que ses sujets, en donnant à meilleur marché que les autres nations, fassent néanmoins un plus grand bénéfice. Dans cette vue, elle suit, avec les sollicitudes que donne un grand intérêt, les révolutions du commerce, les variations considérables du prix des denrées, soit dans ses états, soit dans les autres marchés de l'Europe. Elle reçoit favorablement les requêtes, écoute les plaintes, examine les projets & les vues de ses commerçans & de ses autres sujets. Par cette sagesse la balance est constamment fixée en faveur des Hollandois. Le bien général a son cours assuré, & le mal est presque aussi-tôt corrigé qu'aperçu. Autant que les impôts excessifs, les restrictions & les réglemens découragent, déconcertent, abattent le commerce, autant les droits modérés, la protection, les facilités, la liberté, servent-ils à l'animer, à l'étendre, à l'élever. Les Provinces-Unies en font depuis long-tems une heureuse expérience.

Je ne suis plus étonné que les Hollandois ne connoissent aucune borne, quand il s'agit de marquer leur reconnoissance envers la république. Elle semble oublier ses propres intérêts, pour ne penser qu'aux leurs. Elle compte sur leur amour pour la patrie, & ne se croira jamais pauvre, tant qu'elle se verra environnée de sujets opulens. Qu'ils passent sous une domination étrangère ou sous un gouvernement guidé par d'autres principes; le commerce des grains; qui

vivifie le pays & l'enrichit, gêné & surchargé, leur échappera bientôt, pour ne plus revenir; forcés de hausser le prix des marchandises, ils ne vendront plus, dès qu'ils commenceront à vendre cher. Le grand marché, le vaste magasin de l'Europe fera dégarni, & la Hollande ne pourra pas même fournir à ses propres besoins. Mais ce n'est pas seulement par la modicité des droits & par une constante protection que la république sert le commerce de ses sujets, elle lui rend une infinité d'autres bons offices qui ont chacun leur prix.

Les étrangers qui ont des talens & exercent quelques arts avec distinction, reçoivent en Hollande l'accueil qu'ils méritent; on ne leur fait pas mendier la permission d'y former des établissemens, on les y invite, on les en presse; & dès qu'ils prennent cette résolution, ils jouissent des mêmes droits que les anciens sujets. On ne leur fait point acheter le droit de travailler pour le public & de lui rendre service. Par cela seul qu'il possède bien son art & son métier, il est passé maître, il lui est libre de dresser des ateliers, de vendre. Il n'est point ici de communauté, de corporation, dont on ne devienne membre qu'à prix d'argent: tous ces établissemens n'ont d'autres effets que de rendre plus chère la main-d'œuvre & de porter des atteintes au commerce. Le but des Hollandois est, que leurs artisans avec de modiques salaires puissent facilement subsister. Voilà pourquoi le

gouvernement fait une profession ouverte d'être ennemi de toute loi qui taxeroit l'industrie du peuple & le chargeroit de lourdes capitations. En ménageant ainsi l'industrie, en la favorisant, il la voit se naturaliser, & prendre toutes sortes de formes dans un pays qui naturellement ne lui présente aucun attrait, ne lui fournit aucun aliment, lui refuse les matieres qu'elle met en œuvre, & qui devoit, ce semble, lui être toujours étranger. Les Hollandois manufacturent la plupart des productions des étrangers, & les vendent à meilleur marché que les étrangers eux-mêmes. Ils construisent, enfin, quoiqu'ils n'aient point de bois, jusqu'aux bâtimens nécessaires pour le transport des marchandises, & jusqu'aux vaisseaux de guerre; ils font même un grand commerce de cette construction. Les habitans de Sardam se distinguent dans cet art; ils vendent aux autres nations des bâtimens de toute espece. Dans les commissions qu'on leur donne, s'ils font souvent admirer leur habileté, ils étonnent peut-être encore plus par la célérité avec laquelle ils procedent à l'exécution. Ils ont d'immenses magasins, où l'on trouve toutes prêtes les différentes pieces d'un navire. On prétend que dans un jour ils peuvent réunir & monter toutes ces pieces. Le matin vous ne verrez aucun ouvrage commencé dans les chantiers, & le soir on vous y montrera un gros bâtiment parfaitement construit & sur le point d'être lancé.

Mais, dira-t-on, si la république donne d'un côté de grands encouragemens à l'industrie, de l'autre elle lui nuit, en chargeant le peuple d'impôts excessifs. C'est en vain qu'un auteur moderne & très-fameux, après avoir représenté les Hollandois pliant sous le poids des contributions, me défend de les plaindre; loin de vouloir qu'on allège le fardeau, il se croit autorisé à tirer d'excellens augures en faveur de la Hollande, parce que des impositions lourdes & multipliées pressent toujours la tête du peuple, & il en prend date pour lui annoncer avec emphase les plus heureuses destinées.

Je ne dissimulerai pas que l'excès des impôts ne peut que nuire à un état; que s'il étoit possible à la république de charger un peu moins ses sujets, elle n'en deviendrait que plus florissante; & que si elle étoit moins pauvre, elle pourroit plus facilement leur procurer les moyens d'étendre leur commerce & d'être par-là même plus riches. J'ai déjà fait voir que les charges publiques étoient très-considérables, & que, mises en raison de ces charges, les impositions ne pourroient qu'être excessives pour les habitans d'un pays naturellement pauvre. C'est un mal nécessaire; mais ce mal, la république travaille efficacement à l'adoucir. En même tems qu'elle met le poids, elle donne la force de le porter sans peine. En mettant les richesses des autres nations entre les mains d'une partie de ses sujets, elle les met dans l'heureuse nécessité

du travail & des salaires. Sous les ailes d'un gouvernement paternel & sous la protection des loix, l'homme industrieux coule tranquillement ses jours, il sacrifie volontiers pour cette protection une portion de son gain ; ce qui lui en reste est suffisant, s'il fait user d'économie, pour fournir à son honnête subsistance, & lui laisser en main des épargnes. D'ailleurs, comme les principales impositions du peuple consistent dans les accises toujours payées d'avance par les vendeurs, le peuple ne craint pas d'être vexé, ruiné par des frais que lui occasionneroit le refus ou l'impossibilité de payer. Ajoutons à cela que la république ne cherche jamais à mettre les taxes beaucoup au-dessus des besoins de l'état ; qu'elle tend toujours beaucoup plus à supprimer les anciennes, ou du moins à les diminuer, qu'à en créer de nouvelles. Enfin, quoiqu'elle n'ait pas encore simplifié la perception de l'impôt autant qu'elle peut l'être, cependant elle est bien éloignée d'adopter les méthodes qui la rendent plus longue, plus embarrassante, plus compliquée, plus onéreuse. On lui feroit injustement le reproche de doubler les impositions par des frais accessoires, par des opérations aussi coûteuses qu'inutiles, par la manière de lever les taxes imposées aux contribuables. Des receveurs particuliers les perçoivent dans les différens lieux, & font passer leur recette au bureau des receveurs généraux. Les uns & les autres ont des appointemens fixes &

modiques : ce qui n'est pas une surcharge pour l'état. Inutilement auroient-ils recours aux manœuvres pour s'enrichir aux dépens du public ou du fisc ; on les surveille de près , & leurs malversations ne resteroient pas impunies.

Si la république doit de grandes sommes, elle n'a pourtant jamais rien perdu de son crédit. L'attention scrupuleuse qu'elle a de le maintenir , la tire bientôt d'embarras dans les circonstances critiques. On ne fait pas difficulté de lui prêter , parce qu'on connoît sa fidélité , ou à rembourser les fonds , ou à payer les intérêts. Cette conduite donne une si grande confiance , que ses propres sujets sont toujours les plus empressés à lui confier leurs richesses ; aussi en sont-ils presque les uniques créanciers. Ils ne cherchent pas à placer leur argent dans d'autres pays , même à plus gros intérêts , parce qu'ils ne trouveroient nulle part autant de sûreté que dans leur patrie. Ils souffriront même des réductions plutôt que de se faire rembourser. Payés de leurs rentes à l'échéance , ils regardent comme de l'argent comptant les obligations qu'ils ont sur la république , d'autant mieux qu'ils peuvent en disposer aussi facilement que d'une lettre de change à tirer sur le plus riche banquier. D'après cette bonne foi inaltérable , je ne suis point étonné qu'au moment où l'état parle d'emprunt , tous les citoyens opulens s'empressent de lui ouvrir leurs coffres , & lui offrent des ressources que les autres souverains ne trou-

veroient pas dans les vastes pays & les riches contrées de leur domination.

L'exemple de la république a sur tous les esprits la plus heureuse influence. Les provinces, les villes, les différens corps, les plus petites communautés, les particuliers, prennent tous à tâche de conserver leur crédit, & tiendroient à déshonneur de le perdre. Le défaut de fidélité, la mauvaise foi, les fraudes sont en horreur; & l'homme qui s'en rendroit coupable, outre la honte dont il seroit couvert, ne sauroit échapper à un juste châtement. De pareilles maximes, généralement pratiquées & constamment soutenues, font que les Hollandois traitent avec plus de sécurité les uns avec les autres, terminent plus vite leurs affaires, & n'ont que bien rarement entr'eux de grands démêlés. Cette bonne foi qui regne au dedans, ne se manifeste pas moins au dehors, & attire à la Hollande la confiance de tous les peuples. Quand il s'agit de conclure des achats & des ventes avec quelques sujets de la république, l'étranger n'use pas d'adresse, ne marche pas avec défiance. Moralement sûr de n'être pas trompé, il se pique à son tour de fidélité; de part & d'autre on se retire content, & prêt à se donner mutuellement de nouvelles preuves de confiance. Si l'on me dit que les Provinces-Unies & leurs habitans doivent, du moins en partie, à leur opulence ce grand crédit dont ils jouissent avec tant d'avantages, j'en conviendrai

sans peine , pourvu qu'on m'accorde que cet immense crédit est tout à la fois effet & cause. Si la prospérité le soutient , l'affermir & l'étend ; par une réaction nécessaire , il soutient , il affermit , il étend la prospérité.

Tout le monde parle des richesses immenses qui sont confiées à la banque d'Amsterdam , & personne n'a pu encore nous apprendre la valeur ou la somme totale de ces richesses. Des écrivains assurent qu'on y compte jusqu'à trois mille tonnes d'or en nature , & ne nous en donnent aucune preuve. D'autres se bornant à des généralités ou à des conjectures assez bien fondées , nous disent qu'on y trouve en prodigieuse quantité toutes sortes d'effets les plus précieux , & que depuis son établissement la banque n'a jamais cessé d'augmenter la masse énorme de ses trésors. Je n'en ferai pas le calcul. Ce qui me paroît certain , c'est qu'ils ne peuvent être que considérables , puisque la banque tient en dépôt la fortune de la plupart des marchands Hollandois & celle d'un grand nombre de commerçans étrangers. Mais , quoiqu'on ignore ce qu'elle possède , on n'en fait pas moins de fond sur son crédit. Outre qu'elle facilite les opérations de commerce , elle les rend en même tems plus sûres. Pour le paiement d'une somme qui passe trois cents florins , il faut nécessairement avoir recours à la banque. De simples écritures rassurent des marchands pour les plus grosses sommes : on fait même plus de cas de pareils

écrits que des especes monnoyées. A toute heure on peut avoir de l'argent comptant pour de l'argent en banque, & de l'argent en banque pour de l'argent comptant. Depuis plus d'un siecle & demi que cet établissement est fondé, il n'a jamais rien perdu de son éclat ; il a toujours acquis une nouvelle solidité ; les tems les plus ténébreux n'ont pas obscurci sa splendeur. La république, pressée par les circonstances, a quelquefois réduit l'intérêt des sommes qu'elle avoit empruntées. La ville d'Amsterdam a donné le même exemple, & fait perdre à ses créanciers une partie de leurs revenus ; mais dans les malheurs les plus accablans, cette capitale a toujours tenu ferme pour sa banque ; les paiemens n'ont jamais souffert le moindre délai. Le cours du commerce n'a été ni coupé ni suspendu ; & si la confiance publique prend des ombrages ou des alarmes, elle est bientôt revenue de ses terreurs. La banque d'Amsterdam porte bien moins sur les richesses dont elle n'est que simple dépositaire, que sur le grand crédit dont elle jouit & qu'elle est si jalouse de conserver. Tout ce qui a l'air d'une banqueroute, tout ce qui annonce de l'embarras, tout ce qui pourroit affecter l'opinion publique, un moment de discrédit suffiroit pour la faire tomber entièrement. De là, quelle chaîne de malheurs ! le crédit perdu entraîneroit la ruine de la banque ; celle-ci renversée, Amsterdam n'auroit plus l'estime & la confiance de

l'étranger. Sans cette considération & cette confiance, il faudroit bientôt renoncer à faire le commerce des autres peuples ; & sans ce commerce, que seroit Amsterdam, que deviendrait la Hollande ? Si de la banque d'Amsterdam nous passons aux autres établissemens de commerce formés dans les autres villes des Provinces-Unies, nous trouverons qu'on y veille scrupuleusement à la conservation du crédit public, nous verrons par-tout que l'opinion générale est que du crédit dépendent les plus grandes richesses de l'état.

Les exemples que la république donne avec tant de constance, elle exige que les sujets de sa domination les suivent avec fidélité. Quel particulier, s'il n'a pas étouffé dans son cœur le germe de la vertu, peut refuser de régler sa conduite sur ce modèle ? L'état a toujours pris de grandes mesures, & porté des loix pour prévenir les fraudes & punir les malversations des marchands. Les faillites supposent presque toujours la mauvaise foi, une négligence coupable, une cupidité aveugle & effrénée, quelque désordre public ou caché, ou tout au moins de la témérité & une imprudence condamnable. Dès les premiers tems de la république, les états-généraux ont fait de sévères réglemens contre les faillis, ont tenu la main à leur exécution ; & loin de souffrir que l'on y portât impunément des atteintes, ils ont toujours redoublé de vigilance pour découvrir & punir

les infracteurs & les coupables. Ils sont même devenus plus rigides , & ont ajouté à la rigueur des anciens réglemens à mesure que le commerce s'étendoit , que toutes les nations montreroient plus d'empressement à ouvrir leurs ports aux Hollandois , & que ceux-ci avoient par conséquent plus de besoin de gagner la confiance & de bien asseoir leur crédit. Les états particuliers des provinces ont exactement suivi le système & la marche des états-généraux. Je ne citerai qu'une de leurs dernières ordonnances. En 1776 les députés de la province de Zélande assemblés à Middelbourg , déclarerent qu'on réputeroit banqueroutier frauduleux quiconque chercheroit à se soustraire aux poursuites légitimes de ses créanciers , transporteroit secrètement ses marchandises , prendroit la fuite sans mettre ordre à ses affaires , ne donneroit pas un état de ses dettes & cacheroit ses registres , emprunteroit de l'argent dans la vue de s'enfuir chez l'étranger , & ne pourroit enfin constater les pertes & les malheurs qui auroient occasionné sa faillite. Un pareil banqueroutier doit être noté d'infamie & subir des punitions corporelles , suivant l'exigence des cas. Quand même les créanciers auroient été pleinement satisfaits de leurs créances , par la vente des effets détournés d'abord frauduleusement , mais recouvrés ensuite , le coupable sera puni selon toute la rigueur de la loi. Enfin les états ordonnent de poursuivre & de punir , comme le ban-

queroutier lui-même, toute personne qui aura été d'intelligence avec cet homme de mauvaise foi, & l'aura aidé à transporter ses effets pour les dérober aux recherches des créanciers.

Un gouvernement qui procède d'une manière si ferme, tient facilement en bride tous les individus d'une nation. Les marchands s'observent de près; ils agissent avec prudence, ils ne se jettent pas dans les entreprises au-dessus de leurs facultés; ils marchent plus lentement, mais ils en sont moins exposés à faire des chûtes. Je ne jette pas ici des idées vagues; ceux qui connoissent la Hollande, feront aisément l'application de ces détails. Nous le dirons à sa gloire, un pays qui, proportion gardée, est le plus commerçant de l'Europe, qui peut se vanter d'être le pays de négoce où l'on parle le moins de faillites, & où les banqueroutes frauduleuses sont plus rares & presque inouïes, mérite bien la confiance à laquelle il doit sa prospérité.

Après avoir admiré la république dans son gouvernement intérieur, considérons-la sur un plus vaste théâtre, envisageons-la dans une situation plus critique, ayant autour d'elle toutes les autres nations, entamant des négociations, faisant des traités, concluant des alliances, maintenant la paix ou déclarant la guerre. Voyons comment elle se comportera dans des circonstances si délicates; sa politique nous fournira-t-elle encore ici matière à des éloges, ou prêterat-elle à notre critique par quelque côté?

Comme la prospérité de cette république dépend essentiellement de sa bonne intelligence avec toutes les nations de l'Europe, la grande politique du gouvernement est de les ménager toutes, de les avoir toutes pour amies, & de ne renoncer à l'amitié d'une puissance que lorsqu'il lui est impossible de la conserver, ou qu'il ne pourroit la conserver qu'en s'attirant l'ennemi de quelque autre puissance plus formidable. Les Provinces-Unies n'ont jamais que des vues pacifiques ; toujours ennemies des querelles, elles évitent avec le plus grand soin tout ce qui pourroit altérer, ou relâcher, ou rompre leur union avec les divers états de notre hémisphère. La guerre se présenteroit en vain sous l'aspect le plus favorable, & viendroit leur offrir un accroissement de richesses, une extension de commerce, des conquêtes vastes & faciles, une puissance moins bornée ; leur dernière résolution, comme leur premier mouvement, fera toujours de la repousser avec horreur, & de rejeter ses dons avec mépris. Mais on a vu plus d'une fois la république commencer hardiment les actes d'hostilité, fermer avec fierté les voies d'accommodement & de pacification, soutenir avec une espèce d'acharnement des guerres ruineuses, opiniâtres, sanglantes : on ne peut en disconvenir, & toutes les histoires l'attestent. Si, contre sa politique ordinaire, elle en est venue quelquefois à de pareilles extrémités, elle n'a jamais eu pour but d'usurper les possessions de

de ses voisins , d'humilier , d'affoiblir , d'écraser des concurrens. Quand elle prend en main les armes , elle n'a pas le choix de la paix ou de la guerre. Qu'on examine les circonstances , & l'on se convaincra que la résolution de cette république est forcée. Il s'agira de repousser une attaque aussi violente qu'injuste ; il faudra nécessairement arrêter la marche impétueuse d'un conquérant qui , déjà maître d'une partie des possessions de l'état , touche au moment d'envahir l'autre. Un monarque irrité & redoutable dans sa colere , dévaste les villes & les campagnes des états - unis. La république devra-t-elle considérer d'un œil tranquille ces horribles ravages , & ne pas employer toutes ses forces pour se défendre ? Restera-t-elle dans une molle inaction , tandis que des bras vigoureux se réunissent pour sapper les fondemens de son commerce ? Moins ardente & plus traitable , quand il s'agit de renoncer à l'espérance de faire des acquisitions ou de plus grands gains , elle sera inflexible quand il s'agira de se dessaisir & de perdre. On ne peut se refuser de rendre cette justice aux Provinces-Unies ; toujours prêtes à faire la guerre , elles n'en allument jamais le feu. Qu'on me cite les époques où depuis l'établissement de leur république , elles ont renoncé à la paix & pris part à la guerre : je montrerai que presque toujours elles n'ont pas les premières fait la déclaration ; qu'elles n'ont subi qu'avec la dernière répugnance la loi d'une cruelle

R

les parties intéressées à suivre leur exemple, & à ne pas s'attirer l'odieux reproche d'avoir audacieusement violé les articles d'un contrat solennel.

Pour achever de montrer la sagesse de leur politique, il suffiroit de parler des faits que nous avons sous les yeux. Voyez comme elles ont l'art de se soutenir dans la meilleure intelligence avec les princes d'Allemagne; comme elles se rendent constamment favorables les cours du Nord; comme elles recherchent & obtiennent la faveur de la maison d'Autriche; comme elles se lient presque toujours d'intérêt avec l'Angleterre; comme elles respectent la France & craignent de s'en attirer l'inimitié; comme elles préviennent l'Espagne, & contrebalancent presque aujourd'hui le crédit des Anglois en Portugal. Si elles n'ont pas assez de force pour se rendre redoutables, elles ont beaucoup moins encore la folle ambition de se faire craindre. Cependant, malgré les bornes de leur puissance, elles ne laissent pas d'avoir une grande influence sur les divers intérêts de l'Europe. Dans les troubles qui agitent le continent, l'Angleterre peut difficilement embrasser un parti, si la Hollande garde la neutralité. La détermination de la première dépend presque toujours de la détermination de la seconde; & alors quel poids énorme de ce côté! Juste-Lipse (*ad German. Epist. 2.*) comparoit la république au petit isthme qui sépare la mer

Egée de la mer Ionienne, les empêche de rouler leurs flots les uns contre les autres, de se mêler ensemble, & de ne faire plus qu'une mer. Ainsi, quoique bornées dans leur étendue, les Provinces-Unies arrêtent les plus grandes puissances; tiennent, pour ainsi dire, captive leur ambition; les empêchent de se heurter avec fureur, de se briser avec fracas, & de donner à l'Europe des loix ou des fers. En poussant la comparaison jusques au bout, on pourroit dire que la république craint aussi peu de tomber au pouvoir de l'une ou de l'autre de ces puissances, qu'il est peu à craindre que l'isthme ne soit submergé par la mer Egée ou par la mer d'Ionie.

Mais ces avantages dérivent uniquement de la position locale de la Hollande. Il en est d'autres qu'elle ne doit qu'à elle-même, & qui découlent avec plus d'abondance & autant de continuité de son admirable politique. Au milieu des brouilleries & des différends des princes, elle fait se concilier l'amitié des partis opposés; loin de souffrir de ces tems de troubles, le trafic de ses marchandises en reçoit plus de mouvement & d'activité. Je termine cet article par un trait qui paroîtra bizarre, mais qui caractérise bien la manière adroite & subtile avec laquelle les Hollandois se conduisent à l'égard des autres puissances. Les Anglois, qui passent pour de bons juges en fait de politique, ont représenté, ces dernières années, dans les pa-

piers publics, les divers potentats de l'Europe. Dans ce tableau, les princes & les rois avoient chacun leur occupation particuliere, & qui sembloit leur mieux convenir. L'impératrice de Russie, par exemple, assise sur un superbe canapé, ayant sous les pieds un magnifique tapis de Turquie, entrelaçoit des lauriers pour en former une couronne qu'elle devoit mettre sur sa tête. Au milieu de cette auguste assemblée, on voyoit un homme simplement vêtu, qui alloit d'un prince à l'autre, étoit également bien reçu de tous, les flattoit & recevoit des caresses, & qui parvenu au bout du cercle, se trouvoit avoir en main l'or, les bijoux & les effets les plus précieux de tous les membres de ce majestueux congrès. Il n'est pas difficile de faire l'application du personnage allégorique; c'est une confirmation de ce que j'ai voulu prouver. Sans devenir suspecte, odieuse, ou redoutable, la Hollande a su se rendre utile à tous les états, & nécessaire à plusieurs. Mais en servant les autres, elle ne s'oublie pas elle-même; ses intérêts sont le premier mobile qui la fait agir.

Achevons, & en portant nos regards sur les côtes d'Afrique & dans les deux Indes, examinons si la république se soutient toujours dans la sagesse de son gouvernement, & si à l'égard des établissemens qu'elle a formés ou laissé former par ses sujets dans les pays lointains, elle suit des principes propres à rendre l'état plus riche & plus florissant.

R. iij

Les états de l'Europe ont grand tort de vouloir étendre leur domination jusques en Amérique ; ils entendent mal leurs intérêts, d'y transplanter ainsi (qu'on me passe l'expression) une partie de leur existence. Je l'ai dit dans un de mes discours sur l'Angleterre , & j'en ai donné les raisons. Si je viens à louer dans la Hollande ce que j'ai blâmé hautement dans l'Angleterre & les autres puissances , comment me justifier ? Je rendrai justice à la république , en lui donnant de nouveaux éloges ; mais en même tems j'aurai soin de ne rien avancer qui ait l'air de la contradiction. Quand un état , malgré toute l'activité de l'industrie , ne peut tirer d'un territoire trop peu étendu , ou d'un sol trop ingrat , la subsistance de ses sujets , rien de plus naturel pour lui que d'examiner d'abord s'il peut facilement & sans de grands risques joindre à ses domaines les possessions contiguës ; de porter ensuite plus au loin sa vue , & de parcourir les régions où il trouvera moins d'obstacles pour faire des acquisitions qui lui fournissent le nécessaire que la nature s'opiniâtre à lui refuser. Les Hollandois n'ont eu garde de succomber à la tentation d'agrandir leurs états dans ce continent. En passant au-delà de leurs limites , ils étoient sûrs de trouver ou de creuser eux-mêmes des gouffres qui les auroient engloutis. Les établissemens lointains leur présentèrent de grands avantages , qui eussent séduit une nation moins prudente , moins habile & moins éclairée.

rée. La république ne se dissimula pas ces inconvéniens ; elle les mit à côté de ces précieux avantages. Les uns lui parurent contre-balancer les autres ; elle resta indécise , & ne voulut point prendre un parti qui eût amené de fâcheux retours & des repentirs amers. Le point essentiel étoit d'avoir sous sa dépendance des comptoirs , des entrepôts , des isles , des colonies , de vastes provinces , dans les autres parties du monde, sans qu'à leur occasion l'état pût jamais courir le moindre risque. Un pareil projet paroît sans doute chimérique ; on va juger si les Hollandois ont su l'exécuter.

Des particuliers , sujets de la république , firent , il y a plus d'un siècle & demi , un fonds de six millions cinq cents mille florins , en fixèrent les actions à trois mille florins chacune , & s'érigèrent , sous le bon plaisir du gouvernement , en compagnie qu'on appelle *des Grandes Indes*. Avec des avances si modiques elle fit des armemens , & tenta d'établir sa puissance & sa fortune en Asie. Elle eut d'abord à lutter contre toutes les forces de l'Espagne , & à combattre les souverains du pays. Elle servit la patrie , en lui fournissant des richesses & en dépouillant les Espagnols d'une partie de leurs possessions dans cette autre partie du monde. De degrés en degrés elle est parvenue où nous la voyons aujourd'hui. Cette compagnie forme comme une espèce de république , souveraine tout à la fois & dépendante : absolue en Asie , & toujours

soumise à la volonté des états-généraux, elle commande despotiquement dans les Indes, où elle a divisé ses états en huit grands gouvernemens. Le vice-roi, sous le titre de gouverneur général, fait sa résidence à Batavia, & y tient une cour magnifique. La compagnie fait la paix ou la guerre, selon que ses intérêts l'exigent. Elle reçoit les ambassadeurs des princes Asiatiques, & leur en envoie. Elle a forcé plusieurs rois, les uns à lui céder leur empire, les autres à lui payer tribut. Elle soudoie de vingt à trente mille hommes, officiers, soldats ou matelots. Le nombre de ses vaisseaux, depuis trente jusqu'à soixante pieces de canon, se monte ordinairement à cent soixante, quelquefois même à cent quatre-vingt; outre qu'en cas de nécessité elle peut en armer encore quarante du second & du troisième rang. Ses navires courent sans cesse les mers des Indes, & font arriver en Hollande une grande partie des richesses de l'Orient. Elle multiplie ses établissemens, bâtit des villes, construit des forts, fonde des colonies, conduit & règle, comme il lui plaît, toutes les opérations relatives à ses projets d'opulence & d'agrandissement. La manière dont elle se gouverne, les ressorts qu'elle fait jouer pour réussir dans ses entreprises, les mesures qu'elle prend pour maintenir sa domination, la marche qu'elle suit pour ajouter de nouveaux états à ses anciennes conquêtes, sont autant de secrets également impénétrables aux étrangers & même aux habitans du pays.

Le commerce de la compagnie est immense; il s'étend principalement sur cette vaste & riche côte qui commence à Bassora, ville marchande, située au confluent du Tigre & de l'Euphrate, dans le golfe Persique, & va se terminer à l'empire du Japon. Elle a fait les traités les plus avantageux avec plusieurs rois de l'Orient, ses vassaux, ses tributaires, ses amis, ou ses alliés; elle en a obtenu des privilèges exclusifs qui lui assurent de grands profits. Pour deux ou trois millions en especes qu'elle répand dans les Indes, elle rapporte en Europe des marchandises pour la valeur de seize, dix-huit ou vingt millions, qui lui sont payés en argent comptant. Tous les étés, vers le mois d'août, il arrive des Indes en Hollande une flotte de quinze à vingt vaisseaux. D'après les calculs faits sur l'état des cargaisons, on estime qu'ils apportent annuellement deux cents tonnes d'or. Les bâtimens employés à ce commerce sont d'une prodigieuse grandeur. Il n'est pas jusques aux matelots de la compagnie qui ne puissent facilement s'enrichir. Outre leurs salaires, ils ont des gratifications ou des profits plus ou moins considérables, selon que les cargaisons des flottes sont plus ou moins précieuses, mieux ou moins bien vendues. Les épiceries que la compagnie tire de ses possessions, sont pour elle d'un prix inestimable; elle s'en sert pour faire une partie de ses échanges dans le pays, tandis que les Espagnols, les François, les Anglois & les autres

nations n'y font presque que des achats , & donnent leur or pour des marchandises. Il est impossible de savoir au juste , même par approximation , ce que lui vaut en Europe cette branche de commerce. Je puis tout dire en deux mots : la compagnie est venue à bout de fonder & d'élever un empire plus vaste & bien plus opulent que la plupart des monarchies de nos jours.

L'établissement de la compagnie n'a rien coûté à l'état ; il ne lui donne aucune sollicitude , ne le jette dans aucune dépense , ne lui occasionne aucune guerre , lui fournit de grandes ressources , lui rapporte annuellement des sommes considérables. Les flottes qui partent ou arrivent chargées de marchandises , paient régulièrement à l'amirauté les droits d'entrée & de sortie pour l'entretien de la marine. La compagnie emploie & enrichit une foule d'officiers , de soldats , de matelots , de marchands , de manufacturiers , d'artisans de toute espèce. Elle répand dans les provinces & dans les villes de grandes richesses que l'industrie & l'activité des habitans font bientôt fructifier au centuple. Toutes les fois que son privilège est renouvelé , il lui faut verser trois ou quatre millions dans les coffres de la république. A ces actes imposés par le devoir & dont elle ne peut se dispenser , on la voit souvent s'empresse de joindre des traits de patriotisme & de générosité. Dans les circonstances critiques , dans les besoins pres-

sans, elle fait à l'état des dons gratuits, qui le soulagent & le dispensent de multiplier les emprunts, ou de mettre de nouvelles impositions sur le peuple.

Quoique souveraine dans ses possessions, les états-généraux ne la tiennent pas moins dans une perpétuelle dépendance. Elle est forcée de tenir ses comptes en bon ordre, d'en présenter de trois en trois ans l'état à leurs hautes puissances, & de les leur faire ratifier.

Si l'on en juge par les événemens, il faut convenir que c'est ici l'effet d'une politique sage & profonde. On ne peut pas reprocher à la république des Provinces-Unies d'avoir eu la folie d'acquérir ou d'usurper des états dans les autres parties du monde; d'y avoir formé des établissemens à grands frais; de les y soutenir en s'exposant à des guerres ruineuses; d'entretenir un plus grand nombre de troupes pour les défendre; & d'avoir toujours sur pied une marine plus formidable, pour tenir sans cesse en respect les peuples jaloux, rivaux ou ennemis. Elle ignore ce qu'il en coûte pour fonder, élever, faire fleurir des colonies; elle ne veut pas savoir les inconvéniens qu'elles entraînent; elle ne veut pas éprouver les peines, les inquiétudes qu'elles donnent; elle ne fait que jouir des avantages qu'elles procurent: voilà le secret que tant d'autres nations cherchent & ne trouvent pas, tandis qu'elle l'a trouvé depuis long-tems, sans s'être donné de grandes peines pour le

chercher. Tranquille sur tout ce qui se passe dans les Indes, elle se repose sur la compagnie des soins du gouvernement, de l'embarras du commerce, du tracas des affaires, de l'exécution des projets, des dépenses & des succès de la guerre. La compagnie ne s'est pas élevée sans contradiction, elle a reçu des échecs, fait des pertes, échoué dans de grandes entreprises ; elle s'est vue même sur le penchant de sa ruine. Quelle scène d'horreur que celle dont Batavia a été de nos jours le théâtre sanglant ! Cette ville, située dans l'isle de la Grande-Java, est beaucoup fréquentée par les Chinois, qui viennent y faire un grand commerce avec les Hollandois, & s'y établissent en foule par des vues d'intérêt. Comme les premiers se trouvoient extrêmement supérieurs aux seconds pour le nombre, ils formèrent le projet de se rendre maîtres de l'établissement ; & pour y réussir, ils résolurent secrètement de se défaire des Hollandois, en les égorgeant tous à une époque fixée. La trame de cet affreux complot fut découverte à tems. Ceux qui l'avoient ourdie ne se doutoient pas de la catastrophe qui les attendoit. Le moment où ils se propoisoient de couronner leurs barbares assassinats, devint celui-là même où ils tomberent sous le fer des personnes qu'ils avoient marquées pour être leurs victimes. Le gouverneur, les troupes, tous les gens de la compagnie concentrerent leurs mesures, se prêterent la main, & ne balancerent pas à se délivrer d'un danger ex-

trême, par la plus sanglante exécution. Quatre mille Hollandois massacrèrent trente mille Chinois la nuit même que ceux-ci devoient les égorger. La nouvelle de cet horrible carnage ne tarda pas à pénétrer en Chine. Effrayée, la compagnie n'osa pas envoyer cette année des vaisseaux à Canton ; elle redoutoit trop la colere de l'empereur, & prudemment elle ne voulut pas s'exposer à en éprouver les effets. Heureusement pour elle, ce prince ne parut presque pas affecté de ce tragique événement ; il dit froidement à ceux qui l'en avoient informé : des sujets qui, sans mon aveu, sont sortis de mon empire pour aller s'établir dans des pays étrangers, ont perdu tout droit à ma protection. Cette réponse rassura la compagnie ; elle reprit tranquillement les opérations de son commerce. Si les Chinois eussent mieux conduit leur conspiration, leur crime heureusement consommé, de quels crimes n'auroient-ils pas été suivis dans les autres gouvernemens ? La désertion & la révolte fussent vraisemblablement devenues générales ; la compagnie eût désespéré de ramener les esprits par la douceur, ou de les soumettre par la force ; les troupes dissipées ou immolées ne lui auroient laissé que le regret inutile de ne les avoir pu soutenir, & le desir impuissant de les venger. En perdant ses richesses, ses établissemens, son empire, que lui fût-il resté, & comment réparer ces pertes ? Renversée ou anéantie, comme elle n'étoit qu'à elle-même, le gouvernement des Provinces-Unies

regarderoit ces événemens comme s'ils lui étoient parfaitement étrangers ; il n'enverroit pas des flottes dans l'Inde , pour inspirer la terreur aux coupables , ramasser les débris épars de l'édifice , & en jeter les fondemens à nouveaux frais. Sans la compagnie & son opulence , la république avoit déjà trouvé les moyens de subsister & de fleurir ; & elle continueroit à subsister & à fleurir , malgré la destruction de la compagnie.

Sur le modele de leur compagnie des Indes Orientales ou des Grandes-Indes , les Hollandois ont calqué leur compagnie des Indes Occidentales , ou des Petites-Indes , connue aussi dans les Provinces-Unies sous le nom de compagnie d'Afrique. Celle-ci eut des commencemens bien plus brillans que celle-là. Elle s'étoit emparée de la baie de Tous-les-Saints , lorsque le vaillant Pierre Hein prit cette flotte dont la riche cargaison lui fit donner le nom de flotte d'argent , & l'amena en Hollande. Les Portugais ne firent pas de moindres pertes que les Espagnols. Fernambuc se rendit à la compagnie , & lui ouvrit la porte à la conquête du Bresil. Mais cette belle aurore n'annonça malheureusement qu'un jour orageux. La compagnie ne fit pas long-tems trembler ses ennemis , & se vit bientôt réduite elle-même aux plus cruelles extrémités. Ses flottes furent battues par les Espagnols ; elle ne put ni étouffer les révoltes des negres , ni appaiser les mouvemens séditieux des Portugais , qu'elle avoit soumis à ses loix. Elle

effuya des pertes qui l'épuisèrent. Forcée de renoncer à l'espérance de conquérir le pays, elle ne perdit pourtant pas courage, & dressa ses batteries d'un côté où elles pussent faire breche. Ses armateurs couvrirent les mers des Indes Occidentales, rendirent la navigation périlleuse pour les ennemis, leur firent des prises sans nombre. La cour d'Espagne en reçut de si vives alarmes, qu'elle consentit à faire avec la république une paix que les Hollandois desiroient autant & n'estimoient pas moins que les plus belles conquêtes.

Depuis cette époque, la compagnie s'est toujours soutenue avec plus ou moins de gloire; elle a des établissemens avantageux; elle possède des isles & des colonies; elle fait un bon commerce, mais qui n'approche pas de celui de la compagnie des Grandes-Indes. On a fait plusieurs fois, mais inutilement, des tentatives pour les réunir tous les deux; les obstacles ont toujours fait manquer l'exécution de ce projet. L'une de ces compagnies est trop puissante, & l'autre l'est trop peu. La force ne s'allie guere avec la foiblesse, & les hommes opulens dédaigneront toujours de faire un même corps avec des gens pauvres ou beaucoup moins riches. Les principales possessions de la compagnie des Petites-Indes se réduisent en Afrique, au fort S. George de la Mine, & quelques autres places de moindre importance; dans l'Amérique septentrionale, à l'isle de Curaçao, située entre Bo-

naire & Oruba , qui appartiennent à l'Espagne , & qui , comme la précédente , font comptées parmi les isles sous le vent. Enfin , dans l'Amérique méridionale , la compagnie n'a que Suriname , belle colonie qui fleurit toujours de plus en plus , grâces aux démêlés des Anglois avec les Américains. On a vu , ces dernières années , jusqu'à dix vaisseaux partir tout à la fois de Rotterdam , avec une précieuse cargaison d'Allemands & de Polonois. Ces infortunés , qui fuyoient une patrie ingrate , se proposèrent de passer dans les colonies angloises ; mais la guerre leur fit craindre d'échanger leur misère contre de plus grands malheurs. Ils traitèrent avec les Hollandois , & s'embarquèrent pour Suriname. Comme ils étoient presque tous artisans ou laboureurs , on leur fit des propositions avantageuses , qu'ils s'empressèrent d'accepter.

Pour des clincailleries , des marchandises de peu de valeur , & des bagatelles que la compagnie envoie en Afrique & dans les Indes Occidentales , elle en rapporte de l'or , de l'ivoire , des nègres , du riz , des gommes , des aromates ; des cuirs , & d'autres articles qu'elle vend à haut prix en Europe. Les nègres sont destinés pour l'Amérique. La colonie de Suriname lui fournit en abondance du sucre , du rum , du tabac , de la casse , du cacao , de la vanille , du café ; des bois estimés ou précieux pour la menuiserie & la teinture. Quoique moins riche & moins étendu que celui de la compagnie des
Grandes-

Grandes-Indes, son commerce ne laisse pas d'être lucratif, d'animer l'industrie, & de faire circuler beaucoup d'argent. L'état ne supporte aucuns frais, & il en retire annuellement de grandes sommes, pour l'acquit des droits, le renouvellement des privilèges, & une foule d'autres objets. La république n'a donc pas des colonies pour les soutenir, les défendre, les tenir elles-mêmes en respect, & pour faire les dépenses énormes qu'elles exigent : elle n'en a que pour y recueillir sans avoir semé, rendre plus florissant le commerce de ses propres sujets, les enrichir, & se procurer à elle-même de grandes ressources.

Tout cela seroit admirable & parfait, si les compagnies pouvoient produire les titres qui les autorisent à prendre possession ou à s'emparer d'une partie de l'Inde, de l'Afrique & de l'Amérique. Après le leur avoir demandé mille fois, l'homme juste, l'homme raisonnable ne cessera de leur faire la même question : avez-vous plus de droit de détrôner les rois de l'Inde & de dépouiller de leurs héritages les habitans de l'Afrique & de l'Amérique, que n'en auroient ces rois & ces autres étrangers, les uns d'envahir la Hollande, les autres de s'emparer des riches habitations des Hollandois ? La politique doit toujours être fondée sur la justice, & la justice n'a pas pour fondement la cupidité, la force, la violence. Qu'une nation vise & travaille à devenir riche, opulente même ; ce bus

est louable ; mais que , pour son bonheur & la gloire de son nom , elle reste plutôt pauvre & misérable que de tendre à l'opulence par des voies illégitimes , sur-tout si pour se les frayer , ces voies , il faut exciter impitoyablement les cris , verser inhumainement le sang d'un peuple de malheureux.

L'esprit de commerce , qui par la sécheresse de ses calculs semble fait pour anéantir tout autre esprit , n'a pas cependant nui aux progrès des Hollandois dans la littérature & certains arts ; leur gloire même à cet égard ne le cede point à celle des plus brillans peuples de l'Europe. *Erasme* ressuscita la belle latinité & avec elle le bon goût que la barbarie avoit fait disparaître. Avec quelle sagesse a-t-il fait l'éloge de la folie ! Sous l'écorce du badinage , quelles leçons de moralité , quelle connoissance des passions , quelle profondeur du cœur humain , cachée sous un ton de légèreté ! quelle délicatesse d'idées ! quel choix d'expressions ! quelle pureté de style dans tout l'ouvrage ! Ce n'est point à des écrits badins , charmans , purement littéraires , que cet auteur s'est borné ; son érudition & son amour pour les sciences lui ont fait tirer du chaos , des ouvrages grecs & latins , qui depuis long - tems ne voyoient plus la lumière. Qui mérita mieux qu'*Erasme* les honneurs du génie , je veux dire , la statue de bronze que Rotterdam sa patrie lui a fait ériger ?

Thomas à Kempis, sorti de l'Allemagne dès son bas âge pour vivre & mourir en Hollande, (a) doit être compté parmi les plus illustres écrivains, si l'on s'en tient à l'opinion la plus probable (b), qu'il est l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ. Elle respire la piété la plus onctueuse : ce n'est point l'ouvrage de l'esprit qui se cherche, mais celui du cœur qui s'épanche. Tout y vit, tout y porte l'empreinte d'une éloquence touchante qui, sans se déborder, sans entraîner avec fracas, remplit l'ame des sentimens de la plus pure sagesse. Les solides écrits de Pierre & Adrien de Walembourg ont porté les plus rudes coups à la religion prétendue - réformée, & le grand Arnaud en conseilloit la lecture à tous les théologiens. Guillaume Estius est le commentateur le plus estimé des épîtres de saint Paul. La République des Hébreux, faite par Melchior Leidecker, est très-curieuse par une foule de faits sur le judaïsme moderne, qui démontrent des recherches peu communes. Isaac Vossius étoit de Leyde : c'est celui à qui Colbert écrivit par ordre de

(a) Il fit ses études à Déventer, entra chez les chanoines réguliers du mont Sainte-Agnès, dont son frere étoit prieur, & y mourut.

(b) Les uns l'attribuent à Jean Gersen, d'autres à Gerson; mais la plupart pensent que cet ouvrage a été fait par Thomas à Kempis, & appuient leur sentiment sur des manuscrits de la main même de Thomas à Kempis.

Louis XIV une lettre qui honore peut-être plus le monarque que le savant. La gloire des conquêtes roule avec bruit pour se perdre dans la nuit du tombeau ; mais la mémoire des bienfaits accordés , sur-tout aux gens de lettres , reste toujours.

Que ne doivent pas les sciences aux lumières profondes de Jacques Gronovius ? Les meilleurs auteurs de l'antiquité , en passant par ses mains , ont acquis un nouveau degré de perfection. Son Trésor des antiquités grecques , & l'édition qu'il a donnée d'Hérodote , auroient suffi pour le classer parmi les hommes les plus érudits. Jean Leusden a été un des plus grands philologues de son tems. Ses nombreux ouvrages sont toujours marqués au coin d'une science réfléchie & profonde. Personne n'a eu plus de connoissance dans les langues orientales que Golius. S'il ne faut pas regarder Schrévélus comme un écrivain de bon goût , du moins ne lui refusera-t-on pas le mérite d'avoir été un savant utile , en donnant son lexicon grec & latin , qui abrége les difficultés de ces deux langues. Les Doula , dont l'un fut appelé le Varron de la Hollande , Adrien Junius , Mérula , Boxhorn , Bos , Havercap , Almelovéen , Orville , ont embrassé toutes les sciences qui forment l'immense cercle de la littérature. Le défaut de plusieurs d'entr'eux , est celui qu'on reproche ordinairement aux auteurs d'une vaste érudition , le défaut d'une exactitude sévère , d'une critique

raisonnée, d'un tact fin & délicat. Le Traité de l'origine & des progrès de l'idolatrie, par Vandalé, & ses dissertations sur les oracles des païens, sont les productions d'un auteur qui joint le jugement, & l'esprit de discussion, à de très-grandes lumières. Fontenelle a donné un abrégé du second de ces ouvrages; dans son Histoire des oracles. Volder a écrit des harangues d'un latin pur, facile & coulant. Rien ne caractérise mieux la frivolité de notre siècle, que de ne faire presque aucun cas de ceux dont le principal talent a été de bien posséder cette langue, tels que Sigonius, Bembe, Muret, Vida, Cossart, Jouvenci, &c.

Meursius a beaucoup écrit, & d'une manière profonde, sur l'ancienne Grèce. Je ne dirai rien de l'immortel Grotius; la raison, la justice & l'humanité lui ont dicté son traité. Que les peuples seroient heureux, si les souverains, avant de prendre le glaive pour assouvir leur vengeance ou satisfaire leur ambition, lisoient cet excellent ouvrage! C'étoit le livre favori de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

Reléguons à jamais les œuvres de Spinoza dans la poussière du tombeau. Ses compatriotes même, Brèdenbourg, Nieuwentyt, &c. indignés contre lui, ont pris la plume pour le réfuter. Le spinosisme est l'effet de l'aveuglement & du fanatisme le plus outré: dans son délire il combat la liberté de l'Être incréé, il le rend complice des actions criminelles de l'homme,

il renverse les idées les plus reçues , pour élever sur leurs débris un système rempli de contradictions & d'hypothèses impossibles. Etrange abus de l'esprit , qui , égaré par l'orgueil ou l'amour de la nouveauté , va d'erreurs en erreurs jusqu'au trône de l'Infir , pour le détruire.

Frédéric Ruyfch a porté le flambeau dans l'abyme du corps humain : on lui est redevable en anatomie de plusieurs découvertes très-utiles ; l'art de préparer & de conserver les cadavres lui est presque entièrement dû.

Diemerbroeck , aussi grand anatomiste que grand médecin , a fait un traité de la peste , que des auteurs après lui ont beaucoup picoté , si je puis ainsi dire. Il est dans les sciences quantité d'abeilles qui tirent le suc des fleurs étrangères pour s'en nourrir , & former ensuite le miel qu'elles nous donnent.

La loi de la réfraction , attribuée à Descartes , nous la devons à Snell de Royen , qui avoit vraiment le génie des mathématiques. Avant Jacques Métius , on n'avoit point appliqué le verre au tube des télescopes , de sorte qu'on doit le regarder comme l'inventeur de ceux dont on se sert depuis lui. Quand Huygens n'auroit pas même trouvé le premier l'anneau & un troisième satellite autour de Saturne , preuve éternelle de son génie , les télescopes qu'il a perfectionnés , la justesse qu'il a donnée aux horloges , en y appliquant le pendule & la cycloïde , lui auroient mérité la célébrité

dont il a joui. Musschenbroeck est auteur de plusieurs ouvrages de physique ; nous ne parlerons que de ses essais , qui sont ce qu'il a fait de plus estimé , parce qu'il y tient toujours en main le fil de l'expérience. Prononcer le nom de s'Gravesande , c'est en faire l'éloge le plus complet. Son introduction à la philosophie est d'un logicien exact , d'un bon dialecticien , d'un profond raisonneur. Son essai de perspective annonce un grand maître dans cet art. Quel homme que Boerhaawe , également profond dans la chymie , la botanique & la médecine ! C'est dans l'antiquité qu'il faut aller chercher son semblable. Sa place dans le temple de l'immortalité est d'être à côté des Hypocrate , des Galien & des Celse.

Leuwenhoeck, Graaf, Bedloo, Swammerdam, Adrien Helvetius , ont donné des ouvrages de médecine très-estimables. Van - Ryd , Gérard Brandt , Van-Meteren , (a) ont mêlé dans leur Histoire , la morale à la philosophie , & présenté la vérité sous des crayons fermes , nobles & vigoureux. Hooft , presque l'égal de Tacite , a imité les défauts & les beautés de son modele : même profondeur dans la politique , même peinture dans les mœurs , même noblesse dans les sentiments , même chaleur dans les idées , même rapidité dans les tableaux , même ma-

(a) Il étoit d'Anvers , mais son Histoire des Pays-Bas est écrite en hollandois.

jesté dans les discours, même vivacité dans la narration, même énergie dans l'expression, même précision dans le style. C'est, à peu de chose près, le même génie qui, à force de serrer ses pensées, de les circonscire dans un cercle étroit de tournures & de termes, y jette une obscurité vicieuse. Joignons à ces historiens, Limborch & Reidanus, qui méritent des éloges à bien des égards.

La poésie hollandoise, sans nous offrir une grande moisson, nous en présente cependant quelqu'une à recueillir. Jean Second a été le poète des graces; une imagination riante anime ses *Baijers* (a); la versification en est douce, remplie de charmes. On y trouve le naturel d'Anacreon, & si je puis ainsi dire, la volupté de Sapho. C'est un groupe de fleurs, une chaîne de guirlandes qui, enlacées les unes dans les autres, forment le plus agréable ensemble. La poésie s'agrandit sous la plume de Vondel: vive & majestueuse, elle prend un vol élevé, plane dans les airs, se joue au milieu des éclairs & de la foudre. Cet auteur est le Shakespear des Hollandois. Que de traits nobles, grands & hardis! que de scènes frappantes! combien de détails intéressans! mais aussi que de bassesse, d'enflure, d'invraisemblance! que de désordre, d'irrégularité dans le plan & la conduite de ses

(a) M. Dorat a imité cet ouvrage, qui a été traduit en prose françoise.

pieces ! Antonides avoit de la verve ; son poëme sur la riviere d'Y renferme de très-grandes beautés. Rotgans réunit la force , la majesté , l'élégance & l'harmonie dans son poëme épique , dont le sujet est la vie de Guillaume III ; sa tragédie d'Enée & de Turnus lui a acquis une réputation dans ce genre. Ansloo a jeté dans ses vers une fiction qui donne l'être à la poésie , qui la soutient & la fortifie. Il a le talent d'être sententieux , & le talent encore plus rare dans un poëte , de s'exprimer avec précision ; mais il est trivial , bas , gigantesque ; il emploie des termes empoulés & vuides de sens. Focquembrok & Rusting ont excellé dans le genre burlesque ; ce dernier sur-tout a surpassé Scarron. Le génie de Catz ressemble à celui de la Fontaine ; ses contes & ses fables ont la naïveté , la délicatesse , le charme inexprimable de l'auteur François. Ses vers sont coulans , le nombre & la cadence leur donnent du mouvement & de la souplesse. Une négligence aimable en relève les graces sans rien ôter au goût , à l'élégance , à la pureté , à la correction du style. Francius & Hoogstraten ont eu le talent de bien écrire en vers & en prose.

Les sciences ont leur flux & reflux , leur élévation est l'annonce de leur chute. Arrivées à un certain degré de perfection , elles rétrogradent ; leur gloire se couvre alors de sombres nuages , les génies disparaissent , l'érudition s'enfuit , & la médiocrité succede. Gaubius , le

Boerhaave actuel de la Hollande, est le seul qui reste actuellement aux Hollandois. L'éclipse de leur littérature vient de plusieurs motifs. L'état de ceux qui s'y attachent est en quelque sorte un état de nullité; ils ne jouissent d'aucune considération, ils n'ont point d'encouragement, point d'espérance de fortune. Otez d'une profession les deux mobiles de l'intérêt & de la gloire, vous y introduisez la langueur & l'abattement, vous arrêtez l'effort du génie, vous glacez l'ame, vous étouffez la pensée, vous éteignez le sentiment. Les Hollandois manquent de goût. Bafnage, le Clerc, Bayle, & tous les autres célèbres réfugiés qui ont demeuré parmi eux, n'ont pu leur faire aimer ce vrai beau qui est de toutes les nations & de tous les siècles, parce qu'il tient à la nature, sans laquelle rien n'est & ne sera bien. Ils sont sans poétique, & n'ont que très-peu de bons ouvrages élémentaires qui puissent leur servir de boussole dans leur jugement. La critique ne les éclaire point sur leurs défauts : il n'est pas un de leurs journaux qui soit estimé. De là cette fourmillière d'insectes littéraires qui y sont par-tout répandus. Ils n'ont point d'académie de littérature, & leur librairie a prodigieusement diminué depuis quelques années.

Les Hollandois ont cueilli quelques palmes dans la carrière des arts. Si Laurent Coster (a)

(a) Les Hollandois lui donnent l'honneur de cette invention, & l'on fait voir à Harlem, comme un objet de curiosité, la chambre qu'il a occupée.

ne doit pas passer pour l'inventeur de l'imprimerie, du moins le regarde-t-on comme celui qui l'a le plus perfectionnée; & il mérite de la postérité les mêmes hommages que Faust & Scheffer, à qui la plupart attribuent cette gloire.

Les peintres de Hollande ont formé une école, d'où sont sortis des artistes qui ont servi de modèle dans leur genre. Ce genre consiste dans les fleurs, les fruits, les paysages, les animaux, les machines, & plusieurs choses qui regardent le commerce. L'esprit national perce toujours & se mêle dans tout. Heem & Van-Huisum ont répandu beaucoup de magie dans leurs tableaux; la nature y est si bien exprimée, les figures en sont si vivantes, si animées, qu'on est tenté, en les voyant, de réaliser les prétendus prodiges que quelques historiens supposent avoir été faits par Zeuxis & Parrhasius. Un coloris frais, un pinceau délicat, moelleux, spirituel, la propriété, la vérité, le fini, ont rendu Vowermans, Berghem, le jeune Guillaume Vanderelde, de très-excellens payagistes. Metz, Scalken, Dow, Mieris, le bon Ostade, Sbiek, Sagtleven, Poter, étoient doués des mêmes talens. Quoique d'une classe inférieure, se trouvent en ce genre, Herman Rachléeven, Vescuring, Vandernéer, Jacob & Salomon Ruifdaal, Vender-Hulst & Vander-Heiden. Laar, connu sous le nom de Bamboche, a traité les petits sujets avec une supériorité qui n'est due qu'à lui. Il a mérité que son genre portât le nom de Bambo-

chade, éloge le plus flatteur qu'on en puisse faire. On ne se laisse pas d'admirer ses chasses, ses jeux d'enfans, ses foires, tant il y a si bien imité la nature. On peut même dire en quelque sorte qu'il en est devenu l'émule. Terburg a marché sur ses traces; il entendoit à merveille le clair-obscur, & peignoit le fatin d'une manière unique. Sans autre maître que son génie, Rembrandt a donné à ses compositions une ame, une vie qui l'a fait mettre au rang des plus grands peintres qu'il y ait eu en Europe. Les têtes de ses figures sont des chefs-d'œuvres. Vandeneckout, son élève, s'étoit si bien modelé sur ce maître admirable, il en avoit tellement embrasé le faire, qu'on ne distingue pas les tableaux de l'un & de l'autre. Lucas de Leyde, fondateur de son école, avoit reçu de la nature les dons du génie que demande sa profession. Le tems, qui est l'écueil ordinaire des réputations, n'a fait qu'affermir la sienne, & les deux siècles qui se sont écoulés depuis lui, n'ont rien diminué de l'éclat de son nom. Les productions de Slingeland sont travaillées d'une manière finie. Avec la gloire d'avoir été maître de Rubens, Voenius s'est acquis par un savant pinceau, une réputation égale à la plupart des peintres de sa patrie. La touche de Veeninx s'est étendue avec succès sur tous les genres. Vander-Werff a mis dans ses tableaux de religion, cette noblesse & cette majesté que demandoient les sujets. Verschevonour a jeté dans

ses batailles la vivacité, le feu, la force, la variété, les mouvemens, les élans rapides qui font le caractère distinctif de cette composition. Il étoit né avec une grande imagination, source ordinaire des grandes beautés. On est saisi d'effroi à la vue des combats de mer représentés par Uroom ; des vaisseaux, les uns entr'ouverts, les autres brisés & flottans sur les eaux ; des soldats occupés dans le délire du courage à faire jouer tous les instrumens de mort ; des cadavres épars çà & là, sont peints avec ce sublime désordre qui est l'effet d'un grand génie. Diëpenbeck a été un excellent coloriste ; élève de Rubens, il s'étoit approché de la manière de ce grand maître, & réussissoit parfaitement dans le clair - obscur.

L'école des Hollandois n'a plus de maître ; le regne de leur peinture s'est écoulé. Ils n'ont également aucun graveur dont la célébrité approche de celle de leurs graveurs d'autrefois. Le burin de Corneille Wischer étoit vraiment original ; il réunissoit ce qui paroît s'entre-choquer & se détruire ; l'énergie & la correction, la force & la délicatesse. Luyken avoit de la facilité ; Suiderhof, du piquant ; la manière de Decort est savante & finie. Bloetling (a), Bloemaert (b) ;

(a) Il gravoit en manière noire.

(b) Il y a eu deux graveurs & un peintre fameux de cette famille. Corneille Bloëmaert est le plus estimé. Il a gravé beaucoup de morceaux de la galerie justinienne.

Jean & Herman Muller , gravoient avec beaucoup de propreté , de précision & de graces.

La nature n'est pas toujours prodigue ; ce qu'elle accorde dans un tems , elle le refuse dans un autre ; elle fait autant d'efforts pour enfanter les génies dans les arts que dans la littérature : on diroit que ces efforts l'épuisent & l'obligent à rester dans le repos pour reprendre ses forces. Si les Hollandois manquent de peintres , de graveurs , de littérateurs , de poètes , dont la réputation soit étendue , une des causes principales de cette disette peut bien venir de leur abondance passée.

J'en ai assez dit , ce me semble , pour donner une grande idée de la république des Provinces - Unies , & montrer que peut - être jamais peuple , avec tant d'obstacles & si peu de moyens , ne parvint à une si grande gloire , sans autre territoire qu'un sol très-borné , naturellement peu fertile & toujours sur le point d'être submergé , sans subsistance pour nourrir une nombreuse population , sans production & sans matiere qui pussent fournir à l'industrie & au commerce , avec une forme de gouvernement la moins propre à faire fleurir un empire. Malgré les dépenses énormes de l'état , malgré les charges multipliées du peuple , malgré la concurrence , la rivalité , les oppositions les plus puissantes , malgré une dette nationale qui a été portée jusques à un milliard de florins , malgré des guerres sanglantes & ruineuses , malgré toutes for-

tes d'obstacles, la république est parvenue & se soutient à un degré surprenant d'opulence. L'édifice, de sa grandeur est un des monumens les plus beaux, les plus singuliers, les plus étonnans qui aient jamais été élevés de la main des hommes. Toujours menaçant de tomber en ruine, chaque jour il devient plus solide. Toutes les nations qui ont des rapports de commerce avec la Hollande, concourent à l'enrichir. Ainsi le corps de l'édifice est dans l'enceinte des Provinces-Unies; mais les fondemens en sont jetés hors des limites de la république; on les trouve dans les quatre parties du monde & chez tous les peuples qui ont un commerce. Il s'ensuit que la grandeur, l'opulence de l'état ne sont que précaires, & qu'il ne tient qu'aux étrangers d'anéantir ce colosse; mais heureusement pour les Hollandois, les autres nations ne songent pas à former ce projet, ou si elles y pensent, elles ne prennent que de fausses mesures pour l'exécuter.





DISCOURS

S U R

L A S U I S S E.

J'ENTRE dans un pays sauvage, que la nature semble avoir destiné bien plus à être le repaire des bêtes féroces, que le séjour des hommes; c'est la Suisse. Une secrète horreur me saisit. Engagé d'abord dans des gorges & des défilés, je cherche à me tirer de ce mauvais pas; mais je n'y réussis qu'après m'être laissé dans de longs & pénibles détours. La scène change & varie sans présenter jamais des perspectives riantes. Je côtoie des montagnes, ou plutôt je les gravis; je m'enfonce dans des bois épais & sombres; je marche sur des pointes de rochers arides; les torrens se précipitent des hauteurs & fuient en mugissant; des morceaux de terrain s'éboulent; des pierres énormes se détachent, font trembler les voyageurs, & embarrassent les routes. Je continue à me traîner dans des sentiers escarpés, je grimpe encore: cependant ma vue est toujours bornée, & l'horison ne s'étend pas. A mi-côte d'une montagne dont j'aperçois à peine le sommet toujours couronné des frimats dans les plus grandes chaleurs même de l'été, je suis
environné

environné d'autres montagnes qui élèvent majestueusement leurs fronts sourcilleux , & dont la cime orgueilleuse commande les nuages & défie la foudre de pouvoir jamais l'atteindre. J'abaisse mes regards pour diriger ma course vers d'autres lieux ; ici l'effroi redouble. Sur les bords d'un précipice , je mesure & compte mes pas ; avec les efforts que je fais pour ne pas me précipiter , je descends dans de profondes vallées qui ressemblent à des abîmes. Ma route est souvent interrompue par des sources dont les eaux sortent en bondissant , du creux des rochers qui les retenoient captives , & errent çà & là , sans avoir de cours réglé ; image de la liberté qui brise les chaînes que le despotisme toujours en délire lui a imposées. Quelquefois je suis arrêté par des rivières & des fleuves , dont les flots courroucés mugissent au loin , & les couvrent d'écumes blanchâtres ; par des torrens qui ne coulent que par intervalles , & qui peuvent à tout moment vous surprendre. En allant d'objets en objets , je cherche du moins à porter un instant ma vue sur quelque lieu qui puisse la récréer ; c'est en vain , la nature n'offre par-tout ici que des beautés affreuses.

Cette courte description donne une idée assez juste de la plupart des cantons. Séparés les uns des autres par de hautes montagnes , ce sont encore de longues chaînes de montagnes qui forment leur séparation d'avec les états voisins , les mettent à couvert des entreprises subites ,

T

leur servent de barrière & leur tiennent lieu de places fortes. Pour passer de l'Italie en Suisse, il faut nécessairement franchir les Alpes ; encore ne trouve-t-on de ce côté que quatre routes fréquentées par les voyageurs. Si l'on vient de la Savoie, on a à monter & à descendre le mont Cenis. De la vallée d'Aoste, on ne pénètre en Suisse qu'après avoir franchi le mont Saint-Bernard. Au sortir de la vallée d'Osola, située dans le Milanois, on ne peut aller dans les états des Cantons-Unis, que par le mont Sampion ou S. Plomb. Enfin, le voyageur qui quitte les bailliages de Suisse en Italie, ne commence à découvrir le canton d'Uri, que lorsqu'il est sur le mont Saint-Godard. Ceux qui ont fait ces quatre routes, les plus battues & les plus belles, peuvent seuls conjecturer combien doivent être difficiles & horribles les autres qu'on fréquente moins, ou dans lesquelles on n'ose presque plus s'engager. Par la Franche-Comté, l'Alsace & les terres de l'Empire, les cantons n'ont pas des abords plus faciles. Des vallées tristement enclavées dans de hautes montagnes, forment le tableau de la plus grande partie du pays, le reste présente quelques plaines, des lacs, des rivières, des collines ; mais quoique moins avantageux, il ne laisse pas néanmoins de l'être beaucoup.

Tels sont les treize cantons & leurs dépendances, si on les considère par l'endroit qui frappe le plus le sens ; en examinant ce pays

en détail , nous le verrons sous des aspects plus favorables.

Quelque sauvage que soit la Suisse , elle est bien cultivée , ce qui fait doublement l'éloge de l'industrie & de l'application des habitans. Ils savent mettre à profit le terrain , & forcer un sol naturellement ingrat , à leur donner des denrées & d'autres productions qui dédomagent presque toujours par leurs excellentes qualités , de ce qu'elles refusent du côté de l'abondance.

Quoique ces montagnes soient , durant tout l'hiver , couvertes de plusieurs pieds de neige , on en trouve peu que l'agriculteur zélé n'ait pu rendre d'un assez bon rapport. La plupart donnent d'excellens pâturages , qui font la grande richesse du pays. Otez aux Suisses les bestiaux qu'ils élèvent en prodigieuse quantité , les chevaux qu'ils vendent à quelques puissances pour la remonte de la cavalerie , & à divers étrangers pour les voitures , enfin le beurre & le fromage , dont ils font un si bon commerce ; vous les réduirez à la plus grande misère , & leur pays ne fera bientôt qu'un désert. Dès le commencement du printems , on voit naître sur les montagnes de nombreux troupeaux de vaches ; il s'en trouve même jusques sur les sommets ; on est surpris qu'elles puissent monter si haut , & de loin on les prendroit pour des troupeaux de chevres. Il n'y a que le roc nu & vif qui ne produise rien ; s'il étoit entamé

par les pluies , l'économe attentif trouveroit le moyen d'y faire quelques récoltes de légumes & de racines. Il glisse , se traîne sur les endroits les plus escarpés , travaille , la beche à la main , quelques mauvais morceaux de tuf , y sème & y recueille du grain : c'est peut-être une des raisons qui ont fait dire à quelques auteurs & à quelques voyageurs , que les Suisses pouvoient passer pour les meilleurs cultivateurs de l'Europe. Je ne les regarde que comme les cultivateurs les plus appliqués & les plus actifs ; c'est ici l'effet de la nécessité. Je pourrois citer plusieurs nations qui l'emportent sur eux par leur intelligence & leur habileté : si elles ont moins d'ardeur , elles entendent mieux l'art d'amender , de travailler , de gouverner les terres.

Je quitte la partie montagneuse , pour côtoyer les collines , descendre dans les vallées & parcourir les plaines ; car on trouve de ces dernières , mais en petit nombre. Le canton de Berne , le plus étendu & le plus puissant de tous , est aussi le plus fertile. Son territoire fait plus du tiers de la Suisse ; on y compte plusieurs plaines considérables pour l'étendue , & abondantes en productions : le comté d'Aargew , qui fait partie de ce canton , est fort uni ; & pour le bled , on le regarde comme un grenier d'abondance. Mais il le cède infiniment au pays de Vaud , pris aux ducs de Savoie en 1536 , & réuni au canton de Berne. La Suisse n'a rien ni de plus beau , ni de plus riche que cette con-

trée. On y recueille assez de bled, non-seulement pour la consommation des habitans, mais pour en fournir encore de grandes quantités aux cantons voisins. Toute la partie de ce territoire qui borde le lac de Geneve, est fertile en vin blanc estimé, qu'on appelle vin de la Côte, & qui acquiert beaucoup de qualité en vieillissant. Les meilleurs cantons, après celui de Berne, sont ceux de Zurich, Soleure, Fribourg, Basle & Schaffhouse. Le territoire de Zurich est moins étendu, mais plus arrondi que celui de Berne, & les habitans de l'un passent pour être plus riches que ceux de l'autre. Outre que les premiers ont un assez bon terrain qu'ils cultivent avec soin, ils ont des manufactures que les seconds n'ont pas, & font un commerce plus considérable & plus lucratif. Les autres quatre cantons doivent être mis au rang des moins mauvais. Si l'on y fait d'assez bonnes récoltes de grains, on les doit bien plus à l'industrie du cultivateur, qu'à la qualité du terroir. Comme ces cantons sont assez peu élevés, ils ressemblent à des plaines, quand on les met à côté de la partie montagneuse. Quoique plus étendu, le territoire de Lucerne ne vaut pas, pour la beauté, ceux de Fribourg & de Soleure.

Malgré les ressources & les efforts de l'industrie, le reste de la Suisse ne peut pas tirer de son sol les subsistances nécessaires; les habitans n'y existent que par les secours & le superflu

de leurs voisins ; mais ces secours ils les paient, ils achètent le superflu. Comme ils nourrissent beaucoup de bestiaux, qu'ils vendent en Italie & dans d'autres états, l'argent qu'ils apportent de ces pays, leur sert pour se procurer les denrées qui leur manquent. Cependant les treize cantons, leurs vassaux & ceux de leurs alliés qui les touchent, pourroient absolument recueillir les grains nécessaires à leur population, s'ils mettoient en valeur tout leur terrain, & si les récoltes répondoient aux soins des cultivateurs. Mais les montagnes qui environnent les champs ensemencés, rendent le climat excessivement variable & peu propre à favoriser la végétation. C'est là le foyer des fléaux qui ravagent dans tout le pays les fruits de la terre, & enlèvent à l'homme industrieux la juste récompense de ses travaux. Les productions du crû ont souvent à essuyer des pluies tantôt froides & glaçantes dans le courant même de l'été, tantôt subites & si abondantes qu'elles tombent à torrent ; tantôt moins fortes, mais continues, il leur faut soutenir fréquemment le poids de la grêle, dont les grains sont d'une énorme grosseur. Les orages, les inondations, leur sont aussi une guerre cruelle. Avec un pareil concours de causes destructives, il n'est pas surprenant que les récoltes ne soient pour l'ordinaire que très-médiocres, & que chaque année elles manquent entièrement dans divers endroits. Pour prévenir la disette, la plupart des

bailliages tirent des états limitrophes de grandes quantités de grains ; ils font des magasins publics , toujours ouverts aux habitans , & où les pauvres achètent la denrée à des prix modiques.

La population de la Suisse fixe aussi l'attention d'une manière particulière. La plupart des auteurs nous présentent cette contrée comme surchargée du grand nombre de ses habitans ; ils vont même jusqu'à nous dire que dans l'impossibilité de les nourrir , elle est obligée d'en faire une espèce de commerce & de vendre des soldats aux divers états de l'Europe qui sont assez riches pour les bien payer. Une erreur hardiment avancée par un ou deux écrivains, est bientôt copiée par mille autres. Je ne vois pas sans peine qu'un auteur, dont les vues sont pour l'ordinaire assez justes , (*les Intérêts des nations de l'Europe* , in-12 , tome II , page 48) nous dise affirmativement , que des terres bien cultivées augmentent sans cesse la population de la Suisse , au point qu'un grand nombre de troupes au service de plusieurs puissances étrangères , toujours recrutées à ses dépens , ne lui porte aucun préjudice. Quand on a vu soi-même avec quelque attention le territoire des treize cantons , on est indigné de lire dans un ouvrage moderne , (*Histoire philosophique* , in-12 , tome VII , page 60 & suiv.) que les Suisses tirent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses , une source & une matière de commerce ... que

la nation vend son sang à des puissances éloignées, aux nations les plus ennemies.... que chaque canton traite avec la puissance qui lui offre les meilleures capitulations... & que plus il y a de carnages, plus la Suisse prospère.... Je vais citer tout au long un morceau où les mêmes erreurs sont annoncées avec un singulier ton d'assurance.

“ C'est de la guerre, ce fléau inséparable du
” genre humain, sauvage ou policé, que les
” républiques du Corps Helvétique sont forcées
” de vivre & de subsister. C'est par-là qu'elles
” tiennent au-dedans le nombre des habitans
” en proportion avec l'étendue & le rapport de
” leurs terres, sans forcer aucun des ressorts du
” gouvernement, sans gêner l'inclination d'au-
” cun individu. C'est par ce commerce de trou-
” pes avec les puissances belligérantes, que la
” Suisse s'est préservée de la nécessité des émi-
” grations subites qui font les invasions, & de
” la tentation des conquêtes qui eût causé la
” ruine de la liberté de ces républiques, comme
” elle perdit toutes les républiques de la Grece.,

Tout le monde fait que les Suisses servent en France, en Hollande, en Savoie, dans les domaines du saint siege, & dans d'autres états; mais s'ensuit-il que le Corps Helvétique vend des troupes à quiconque est en état de les lui bien payer? La nation ne fournit des régimens qu'aux princes & aux états qui lui sont unis par des traités d'alliance; elle n'a jamais souffert

qu'on fit dans ses états des levées de troupes pour le service étranger, sans y être formellement autorisé par le gouvernement ; c'est même ici un loi promulguée & qu'on ne pourroit enfreindre sans être sévèrement puni. Quand ceux de ses alliés qui ont à leur solde des troupes Suisses, se font mutuellement la guerre, ils ne peuvent s'en servir que pour se défendre ; la nation exige qu'ils ne les fassent jamais agir d'une manière offensive. Et ce qui doit détruire toute idée de trafic, c'est que les cantons ne reçoivent aucun subside, aucun dédommagement du prince ou de l'état qu'ils autorisent, selon les traités, à lever des troupes chez eux ; ils leur font gratuitement cette faveur, & ne veulent que procurer à leurs sujets un service avantageux, en obligeant leurs alliés.

Comment l'auteur déjà cité trouve-t-il un excès de population dans la Suisse, tandis que de tous les côtés on ne cesse de s'y plaindre du défaut de bras, & que pour y augmenter le produit du sol, on ne demande qu'un plus grand nombre d'agriculteurs ? Outre les terres à mettre en plus grande valeur, les Suisses ont de grandes étendues de terrain à défricher. Quand ils rappelleroient dans le pays les troupes qui servent les puissances étrangères, & qu'ils transformeroient tous ces braves soldats en cultivateurs laborieux, il resteroit encore long-tems des terres incultes qui, pour produire, n'ont besoin que d'ouvrir leur sein à la bêche ou à la

charrue. Parcourez les différens districts, sans en excepter même ceux qui passent pour être les plus fertiles & le mieux cultivés; vous y trouverez des desséchemens à faire, des champs qui ne sont d'aucun rapport & qu'on peut facilement féconder. Cette surabondance de population, dont les historiens modernes parlent avec tant d'emphase, & sur laquelle ils appuient des systèmes singuliers, n'existe donc que dans l'imagination des personnes qui n'ont jamais vu la Suisse, & qui ne la connoissent que d'après des rapports infidèles, des histoires supposées, de faux préjugés.

Il est aisé de découvrir les vraies causes des émigrations des Suisses. Un climat dur, rude, sujet à passer rapidement par les deux extrêmes, froid, glacé, quelquefois brûlant, excessivement variable, n'a rien naturellement de bien attrayant. Il est des endroits où, plusieurs semaines avant & après le solstice d'hiver, les rayons du soleil ne peuvent pénétrer. Le dérangement des saisons, les variations perpétuelles du tems, les inondations des rivières, les torrens qui, après avoir couvert leur lit profond de graviers & de morceaux de roches, emportent des terres fertilisées par un travail opiniâtre, détruisent les récoltes, ensevelissent même des villages entiers sous des tas énormes de pierres, de sable & de limon, & tant d'autres fléaux que j'ai indiqués, tiennent sans cesse en haleine le laboureur, jettent les propriétaires dans

des craintes continuelles, & font la désolation des habitans. Des salaires modiques, des travaux pénibles, une nourriture grossière achetée au prix de sueurs continuelles, la souffrance, la pauvreté d'une partie du peuple, font que les Suisses se déterminent sans peine à quitter leur patrie pour aller dans les autres pays de l'Europe. On les invite à se fixer sous un beau ciel ; on leur offre des gages, des salaires, des appointemens trop considérables, pour qu'ils espèrent d'être jamais si bien traités chez eux ; on les appelle à une vie douce, aisée, agréable ; on leur propose de jouir d'un meilleur sort avec moins de peine & à moins de frais. En rapprochant tous ces avantages des tristes objets qu'ils ont sous les yeux, le contraste les frappe, leur détermination est bientôt prise ; ils quittent en foule & sans regret une terre ingrate, pour aller habiter des lieux plus fortunés.

Ne disons donc plus que le Corps Helvétique périroit étouffé sous le poids de sa population, s'il n'avoit la sage précaution de se défaire habituellement de l'excès qui le fatigue & le surprend.

Il est vrai que la Suisse, eu égard à son étendue, à sa situation, à la nature du sol, au climat, est sans contredit un des pays les plus peuplés de l'Europe. On trouve souvent ailleurs des contrées naturellement fertiles & presque désertes. Ici le terrain, lorsqu'il est de mauvaise qualité, produit toujours des hommes en abon-

dance, mais jamais au-delà de ce qui peut y vivre & s'entretenir.

Le canton de Berne forme lui seul un état assez considérable, mais qui l'est bien plus par sa population que par son étendue; on y compte plus de vingt villes renommées ou connues, & plusieurs autres dont on pourroit faire mention.

Dans la partie françoise, on trouve Lausanne, Yverdun, Vevay, Avanches, Moudon, Nyon, Morat, Grandson, Rolle, Payerne. La partie allemande, outre Berne qui est la capitale de tout le canton, a aussi des villes considérables, telles que Burgdorff, Aarbourg, Lentzbourg, Araw, Bruck, Thun & d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Ce vaste district renferme soixante & douze bailliages, qui donnent une population de trois cents mille âmes. Moins étendu, mais plus arrondi que le canton de Berne, celui de Zurich est aussi, proportion gardée, plus riche, plus commerçant, plus manufacturier, plus animé, plus peuplé. Basle, de l'aveu de tout le monde, la plus belle ville de la Suisse, passe aussi pour être une des plus commerçantes. Les salaires des ouvriers employés aux fabriques de rubans, vont, année commune, à trois cents mille florins: on y voit un aussi grand nombre de personnes employées aux manufactures d'étoffes de soie, de toiles peintes, de gants. Cependant on n'y compte pas au-delà de treize à quatorze mille habitans: l'enceinte de cette ville

est trop vaste pour ne pas faire conjecturer que la population étoit autrefois le double de ce qu'elle est aujourd'hui : on y voit des quartiers presque entièrement solitaires. L'histoire nous apprend d'ailleurs qu'une peste enleva dans cette ville, en 1341, onze mille de ses habitans, & que le même fléau en 1564 en fit périr sept mille. Le canton de Basle n'a presque point de territoire, & la somme totale de ses habitans ne passe pas vingt-quatre mille; Schaffhouse est une ville de sept mille, & l'on n'en compte guere plus de vingt mille dans tout son district, qui n'est presque rien pour l'étendue.

Parmi les cantons catholiques, ceux qui tiennent le premier rang, sont Lucerne, Fribourg & Soleure. Dans le premier, les habitans vont à près de cent mille; ceux du second ne passent pas soixante-dix mille, & ceux du troisième sont entre quarante & cinquante mille.

Les autres six cantons, qu'on appelle communément les six petits cantons, n'ont pas même une ville murée. Schwitz, d'où vient le nom de Suisse qu'on donne à tout le pays, n'est qu'un beau village. Le canton d'Uri ne consiste que dans une vallée qui ne produit point de bled. Sans les pâturages & le produit des droits imposés sur les marchandises qui passent de Suisse en Italie, il ne pourroit pas subsister.

Underwald est très-montagneux, & n'a que huit villages. Zug est encore moins considérable, mais son territoire lui fournit le bled &

le vin nécessaires à la consommation des habitans. Quinze mille ames forment toute la population du canton de Glaris. Appenzel, le dernier pour le rang, l'est aussi pour la bonté du terrain. Ce petit pays fournit beaucoup de soldats à l'étranger, & il est aussi fertile en hommes que stérile en denrées. On trouve ici la preuve la plus forte de la population de la Suisse. Une très-grande partie du territoire ne présente que des rochers inaccessibles, des précipices affreux, des ravins, des fonds presque toujours couverts d'eau. Dans l'autre partie on trouve des pâturages d'été, excellens pour la qualité, mais dont le produit ne peut pas être comparé à celui des terres cultivées. Quelque médiocres qu'elles soient par la quantité, cependant l'industrie & la grande frugalité des habitans suppléent à tout ce que leur refuse le sol. Ils ont eu l'art de créer un commerce; pour le conserver, ils ne consultent que la nature, & ne connoissent pas les systèmes: libre comme eux, il va bien, il se soutient sans effort pénible; il acquiert même de la vigueur dans le pays le moins propre à lui prêter des appuis solides. Onze à douze mille personnes sont habituellement occupées à faire le commerce du bétail, des cuirs, du beurre & du fromage. La filature du lin & du coton, la fabrication des toiles, sont une autre branche qui emploie un assez bon nombre de bras, & procure la subsistance à bien des gens. On a porté dans cette petite contrée l'art de filer à un si

haut degré de perfection, qu'avec une livre de coton, du poids de vingt onces, on fait du fil de la plus grande finesse, & dont la longueur va jusqu'à douze cents mille pieds. Les habitants usent tous d'une extrême économie; le grand nombre vit dans une honnête aisance; il en est peu de bien riches, mais on en voit encore moins qui souffrent de la misère, & qu'on puisse même regarder comme pauvres. Du pain, du gruau, des légumes, des fruits & du laitage font leur principale nourriture. Comme ils sont francs & simples, la plupart des voyageurs les taxent de grossièreté. C'est un tort qu'on leur fait, & ils ne l'ignorent pas; mais ils ne savent s'en venger, que par le mépris de ceux qui le leur font. Ces bonnes gens ne peuvent souffrir les distinctions du rang, & tout air de grandeur les choque. Leur usage est de tutoyer; ils affectent sur-tout de le suivre vis-à-vis des étrangers qui ne les abordent pas avec des manières populaires, ou qui les regardent avec mépris. Bien pris dans leur taille, grands, robustes & nerveux, ils paroissent faire grand cas de tous ces avantages. Au sortir de l'enfance, ils se plaisent à lancer de la main de grosses pierres à une grande distance. La lutte, la course & les autres exercices du corps font leurs jeux & leurs délices. Par cette éducation, les forces préviennent l'âge; & dès leur première jeunesse, ces bons campagnards sont hommes.

Je termine par ce tableau l'article qui concerne la population de la Suisse, il suffit presque lui seul pour en donner une juste idée. Quand on connoit un peu l'Europe, & qu'on a vu les meilleurs pays; on n'apprend pas sans le plus grand étonnement que le canton d'Appenzel, tout mauvais & tout resserré qu'il est, se glorifie de nourrir plus de cinquante mille habitans. En le voyant, on voudroit, ce semble, pouvoir encore douter du fait; & ce que nous savons de la population des cantons montagneux, du mauvais pays, est si surprenant, qu'on ne doit plus être étonné de tout ce que nous avons dit de celle des cantons situés dans les plaines, & qui sont le plus beau pays de la Suisse, le meilleur & le plus fertile.

De tous ces faits, les réflexions naissent en foule; saisissons celles qui nous paroîtront les plus vraies. Un pays sauvage, que la nature destinoit en quelque sorte à rester toujours désert ou inculte, offre pourtant une terre fertilisée par un nombre prodigieux d'excellens cultivateurs, & frappe encore plus par la multitude de ses habitans. Le despotisme n'y a donc pas érigé son trône; il ne jouiroit pas long-tems de son triomphe. Comme les torrens & les rivières qui se précipitent du haut de ces montagnes, vont se répandre dans diverses contrées, se perdent & se confondent avec des fleuves ou d'autres rivières, & ne remontent jamais à leur source; ainsi verroit-on alors ce peuple irrité descendre
avec

avec précipitation , de ses habitations élevées , se disperfer chez les différentes nations , s'incorporer avec d'autres peuples , & ne point faire de mouvement pour retourner dans une patrie où il auroit perdu le seul bien qui pouvoit l'y attacher. La terre que le despote habite , semble dévouée à la stérilité , quelque fertile qu'elle puisse être de sa nature. Sous l'empire de l'arbitraire , je ne vois que des champs maudits , qui portent à peine des épis épars & desséchés , dignes fruits & de l'homme avili qui sème , & du maître impérieux qui recueille.

La Suisse est donc libre ; elle jouit depuis long-tems de sa liberté ; elle est comme assurée de posséder tranquillement ce don précieux. Cette suite de conséquences est bien liée ; la description que j'ai donnée du pays , m'en fournit les preuves. Si une trop longue & trop malheureuse expérience montre que le despotisme & la tyrannie sont des fléaux qui dévastent les états les plus favorisés de la nature ; par une raison contraire , il n'appartient qu'à la liberté & à un gouvernement doux , humain , bienfaisant , de faire fleurir un pays pauvre , entrecoupé de rocs arides , couvert de montagnes , la plupart peu fertiles. Je ne puis donc pas me tromper en assurant que la liberté préside aux travaux pénibles des cultivateurs Suisses ; c'est elle qui les a si bien instruits dans l'art de multiplier les subsistances ; c'est elle qui leur inspira & leur fit exécuter de si beaux projets , le dessé-

chement de terres cachées sous les eaux, quelquefois mal-saines ou infectes, le défrichement de terres incultes; c'est elle qui leur fit convertir de vastes forêts en champs labourables, qui les soutenoit sur des rochers escarpés, qui leur apprenoit à les briser & à y faire des récoltes; c'est elle enfin qui ne cesse d'adoucir leurs pénibles tâches, qui d'une main tendre & maternelle essuie leur sueur, qui assaisonne leurs mets grossiers, les fait dormir à l'ombre des loix, d'un sommeil profond & tranquille; anime leur courage, renouvelle leurs forces & les prépare aux travaux du jour par les travaux de la veille.

Mais ne croyons pas que l'agriculture, encouragée même par la liberté, ait mis tout-à-coup en valeur cette étendue immense de terrain qui, du creux des vallées, s'élève jusques au sommet des montagnes. On n'édifie pas comme on détruit; le mal seul agit rapidement, un instant lui suffit pour anéantir l'ouvrage des siècles. Il en est autrement du bien, rarement peut-il s'étendre avec facilité; sa marche ne devient sûre qu'autant qu'elle n'est pas précipitée; s'il avance, ce n'est jamais que par de nouveaux efforts; sa progression doit donc nécessairement être lente.

Heureuse & libre, la Suisse a vu croître sa population; dès lors elle s'est appliquée à multiplier les subsistances pour augmenter toujours plus le nombre de ses enfans. A cette époque, l'agriculture est devenue plus florissante; de proche en proche elle a gagné les hauteurs, elle

s'est mise en possession de la plus grande partie des montagnes, pour avoir une plus grande étendue de terres labourables. Les habitans ont plaqué plusieurs de leurs villages contre des rochers, ils en ont placé d'autres sur les plus hauts, les plus rapides; ils en ont même enterré dans des creux profonds, resserré dans des gorges ou les défilés, les plus étroits. Ces opérations successives n'ont pu être que l'ouvrage du tems. Sans avoir lu les fastes du Corps Helvétique, je pourrois assurer que ces travaux furent l'effet d'une heureuse révolution, & que les républiques ou les membres qui les composent, datent leur naissance de cet événement; mais il est inutile d'aller si loin; de montrer la main qui donna une autre impulsion à toute la machine, & en changea la direction avec autant de sagesse que de bonheur. Tenons-nous-en à dire que le tableau de la Suisse met en droit de conclure que cette région est non-seulement libre, mais qu'elle l'est depuis long-tems. J'ajoute que, sans autre preuve, on peut avancer hardiment qu'elle est assurée de jouir long-tems de sa liberté.

En parcourant la Suisse, on voit sur les hauteurs, des ruines de citadelles, de forteresses & d'anciens châteaux, qui paroissent détruits depuis plusieurs siècles: on a beau chercher, on ne trouve aucune place forte, aucune ville avec une bonne garnison & en état de soutenir un long siège. Quand on n'auroit pas lu l'histoire,

pourroit-on s'empêcher de se dire à soi-même, en voyant ces châteaux ruinés & renversés, sans que jamais on se soit mis en devoir de les relever : ces débris doivent être regardés comme le tombeau de la tyrannie, & les premiers fondemens de la liberté ? Ces monumens furent construits, sans doute, par des mains ennemies du peuple ; des souverains durs & fiers y faisoient leur résidence ; de là ils tenoient sous le joug leurs sujets ; ils étoient toujours prêts à battre en ruines les habitations de ceux d'entr'eux qui osoient leur résister. Si le pays appartenoit à un même souverain, ces châteaux étoient habités par des gouverneurs, des commandans qui ne furent pas conduire des hommes, & leur firent éprouver qu'il n'est point d'empire plus dur que celui des subalternes. Irrité, furieux, le peuple saisit ou fit naître l'occasion de se délivrer d'un joug insupportable & de le briser. Par le plus heureux de tous les efforts, il se tira de dessous les pieds de l'oppression, & s'élança dans le sein de l'indépendance. Chaque pierre de ces amas de ruines, porte écrite en caractères ineffaçables, cette glorieuse inscription pour les premiers auteurs du Corps Helvétique : c'est ici que la tyrannie expira sous les coups de la liberté naissante.

Non-seulement le peuple n'a pas souffert que ces monumens fussent rétablis, mais il ne veut pas même permettre que pour sa propre défense & pour sa plus grande sûreté, on construise des

citadelles , & qu'on fortifie un certain nombre de ses places. Par-là il veut prévenir les projets de l'ambition au-dedans , & déconcerter au-dehors les entreprises des peuples voisins. Jamais un sujet , quelque ressource qu'il puisse trouver dans un génie intrigant , n'osera tenter de subjuguier la patrie ; jamais étranger ne pensera sérieusement à la conquête du pays : fût-il assez fort ou assez heureux pour l'envahir , comment trouvera-t-il les moyens de le garder , de le retenir sous ses loix , & de le forcer à l'obéissance ?

Les Suisses n'ont presque point de troupes sur pied ; tout citoyen est donc soldat ; le peuple ne compte que sur lui-même pour se défendre. Il peut bien ne pas craindre la guerre ; mais à coup sûr il ne l'aime pas. Sage dans sa politique , il s'applique à maintenir la paix dans l'intérieur , & prend encore plus de mesures pour ne donner aucun sujet de mécontentement aux états voisins.

Content de la tranquille possession de ses montagnes , il ne desire pas d'étendre sa domination dans les plaines fertiles qui l'environnent ; ses vues pacifiques , sa conduite toujours modérée perpétueront son existence.

Quand je pénètre dans un canton & que je le vois enclavé dans de hautes montagnes , je le regarde d'abord comme destiné à former un peuple isolé , & à n'avoir presque aucune communication avec d'autres peuples. Mais quand je sors de ce canton pour aller dans un autre ,

mes idées changent, je trouve que des mains hardies ont suspendu sur des précipices des chemins commodes qui tiennent les montagnes les unes aux autres; alors je m'écrie : ces différentes peuplades ne forment entr'elles qu'un même peuple. Séparées par la nature des lieux, l'intérêt les a réunies; elles se donnent mutuellement la main; elles versent les unes dans les autres leur superflu, & se tiennent par le commerce. Elles ont les rapports les plus intimes, car nulle part on n'apperçoit des signes de défiance. Ces petits états, s'ils n'ont pas un seul & même gouvernement, ont certainement un point de réunion. Ils se sont ligüés pour la défense commune; ils mettroient sur pied toutes leurs forces contre la puissance qui voudroit pénétrer dans le pays. A l'appui du raisonnement, je pousserois bien plus loin mes observations, je parlerois des impositions, & ne craindrois pas d'affirmer que chez un tel peuple elles se réduisent à des droits modiques que les pauvres même sont en état d'acquitter : je dirois que l'administration des deniers publics ne doit jamais y exciter des murmures; que par sa vigilance elle fait prévenir les déprédations; que par une sage économie elle s'en tient au nécessaire, & y pourvoit toujours avec le moins de frais. Je peindrois le sort des cultivateurs, & je ferois voir que s'ils étoient moins protégés, ils seroient bientôt moins ardens pour le travail; je montrerois la chaîne qui lie les citoyens étroitement les uns aux au-

tres , & indiffolublement à la patrie. Mais tout ce que je puis faire , c'est de toucher au fond des choses , sans suivre chaque objet en particulier , & en donner le caractère spécifique. Il n'appartient qu'à l'histoire de recueillir les détails circonstanciés ; suivons les faits les plus intéressans , on jugera s'ils s'accordent avec nos idées.

Sous l'empereur Albert , des gouverneurs inhumains exerçoient dans les cantons Suisses des cruautés presque inconnues dans les siècles même de barbarie. Trois habitans de trois petits cantons , l'un d'Uri , l'autre de Schwitz , le troisième d'Underwald , formerent le hardi projet de briser les fers de leur patrie , & de la rendre à la liberté. Ils ourdirent une conspiration , & la conduisirent avec le plus grand succès. Guillaume Tell , après avoir abattu d'un coup de fleche la pomme que Geisler , gouverneur d'Uri , lui avoit fait mettre sur la tête de son fils , attendit le monstre dans une embuscade , & lui perça le cœur , peut-être avec la même fleche qui avoit respecté la tête de son enfant. Ce prélude sanglant sembloit annoncer une scène d'horreur ; mais les trois chefs du complot étoient aussi humains que braves ; ils ne respiroient pas la vengeance , ils ne vouloient que recouvrer leur liberté. Le sentiment qui remplissoit leur cœur , ils surent le communiquer à tous les conjurés. Au jour marqué , le peuple s'ameute , s'empare des forteresses , surprend & désarme les garnisons , saisit les tyrans , sans

leur faire la moindre insulte , les conduit eux & les troupes hors des frontieres , leur fait jurer de ne plus rentrer dans le pays , & se félicite moins de rester libre , que d'être sorti de l'esclavage sans avoir eu le malheur de répandre du sang. Vainqueur de ses ennemis , maître de ses bourreaux , il ne se vengea pas des uns , il ne punit pas les autres ; il se contenta de tourner sa fureur contre les monumens de la tyrannie , & rasa les châteaux. Ce trait de modération dans une multitude d'hommes furieux & poussés au désespoir , frappe d'autant plus qu'il est unique , & qu'on en chercheroit inutilement un pareil dans les tems qui ont précédé cette époque. La vertu excitée ainsi jusqu'à l'héroïsme , ne pouvoit être que d'un heureux présage. Les fondemens de la liberté Helvétique une fois jetés par les habitans des trois cantons , l'édifice s'éleva insensiblement , malgré les contradictions , les obstacles. Si dans la suite il a reçu quelques secousses qui ont paru l'ébranler , il a résisté par lui-même à ces tems orageux & s'est affermi.

Les Suisses rappellerent & rendirent plus croyables par des prodiges de valeur & des victoires signalées les exploits étonnans des anciens Grecs , dont les plus célèbres historiens nous ont transmis la mémoire. La bataille de Marathon ne présente plus rien d'invraisemblable , quand on fait qu'à Morgarten une poignée de Suisses , au nombre de trois cents selon les uns , & de treize cents selon les autres , firent tête à vingt mille Autrichiens ,

les arrêterent à l'entrée d'un défilé , leur tuèrent plus de six cents hommes , & mirent en déroute le reste de l'armée ennemie. La victoire qu'un corps de six cents Suisses remporta si glorieusement à Sempach , renferme des circonstances qui mettent les vainqueurs au-dessus même des héros qui s'immortalisèrent à Platée. La bataille donnée près de Wefen dans le canton de Glaris , soutient avec avantage le parallèle avec celle du détroit des Thermopiles. Ici trois cents Spartiates osèrent disputer le passage à une grande armée de Perses : l'entreprise étoit plus que téméraire , & le combat trop inégal ; ils périrent tous , & n'eurent d'autre succès que d'avoir arrêté quelque tems l'ennemi. Là trois cents cinquante Suisses attaquèrent les premiers dans un défilé une armée d'Autrichiens composée de huit mille , & selon quelques auteurs , de seize mille hommes. Après avoir été repoussés dix fois , s'être toujours ralliés avec une nouvelle ardeur , ils revinrent une onzième fois à la charge , rompirent les bataillons ennemis , en firent un horrible carnage , & après avoir mis l'armée en déroute , restèrent glorieusement maîtres du champ de bataille.

Délivrés une fois du joug , les trois cantons ne le reprirent plus. La maison d'Autriche désespérant de les rappeler à l'obéissance par les voies de la douceur , ne pensa plus qu'à les subjuguier par la force. Elle échoua , & l'union Helvétique commença dès lors à prendre quel-

que consistance. Après leur première victoire qui les rendit si célèbres, les habitans des trois cantons convertirent en une alliance perpétuelle la ligue qu'ils avoient déjà faite entr'eux pour dix ans. A diverses époques & par différens motifs, cinq autres cantons se réunirent aux trois premiers ; le traité qu'ils firent tous ensemble, est la base de la liberté Helvétique. Voici la substance des principaux articles.

Si quelque canton reçoit quelque injure ou quelque sujet de mécontentement, il en portera ses plaintes aux autres cantons confédérés ; ceux-ci examineront l'affaire, & ils ne défendront ou n'assisteront la partie lésée qu'après avoir décidé que le procès doit être vuide par les armes.

Quelque juste que puisse être le motif, les cantons unis enverront des députés à la partie offensante, pour terminer le différend à l'amiable, & n'en venir à une guerre, qu'après avoir perdu toute espérance d'accommodement. La guerre une fois déclarée, les cantons, sans autre formalité ni délai, enverront tout ce qu'ils ont de forces à la défense ou au secours du canton injustement attaqué. Tant que la guerre durera, chaque canton foudoiera les troupes auxiliaires qu'il aura envoyées, sans espérer de recevoir aucun dédommagement, ni du corps, ni des membres de la confédération. S'il s'agissoit de former un siège pour le service de quelque canton en particulier,

ce canton en supportera seul tous les frais ; mais si on l'entreprend pour l'intérêt commun , les cantons en paieront chacun leur part , en proportion de leurs richesses & de leur étendue. Sous quelque prétexte que ce soit , on ne pourra forcer aucun des cantons à faire marcher des troupes hors des limites de Suisse. Quand deux ou plusieurs cantons auront entr'eux des démêlés , les autres mettront tout en œuvre pour rétablir la bonne intelligence. Chaque parti fera libre de choisir quatre juges , dont deux seront pris dans un canton , & deux dans un autre , & qui feront serment de porter leur décision avec la plus grande impartialité. S'ils ne s'accordent pas , on s'en rapportera à l'avis d'un cinquième juge qui , comme arbitre , aura droit de prononcer une sentence définitive. Tous les cantons agiront de concert pour faire exécuter le jugement dans tous ses points à la rigueur. Ils soutiendront de toutes leurs forces la partie disposée à s'en tenir au jugement de l'arbitre , contre celle qui voudroit l'éluder. Quand quelque canton aura sujet de craindre qu'on n'altère la forme de son gouvernement , & qu'on ne lui porte atteinte , tous les autres cantons seront obligés de lui prêter main-forte pour repousser la violence ou arrêter l'ambition.

Cinq autres cantons se joignirent aux huit premiers , & entrèrent dans la confédération , sans autre formalité que l'acceptation pure &

simple de tous les articles inférés dans le traité dont nous venons de donner le précis. Depuis la levée de boucliers que firent les trois cantons en chassant les gouverneurs Autrichiens, jusqu'à l'époque où le pays d'Appenzel accéda aux conventions & fut admis à l'alliance, il s'écoula plus de deux siècles. Ce dernier canton fut le seul qui sans guerre, sans effusion de sang, sans acte de violence, obtint sa pleine & entière liberté. Il traita de son indépendance avec l'abbé de Saint-Gal, à qui il appartenait, & l'acheta à prix d'argent, Le Corps Helvétique & ses alliés forment une république dont la souveraineté est reconnue depuis long-tems par la maison d'Autriche elle-même, & par les empereurs d'Allemagne.

L'union des Suisses étoit bien cimentée; les ennemis qui cherchoient & avoient intérêt à la dissoudre, laissés par des guerres funestes & ruineuses, avoient enfin reconnu la souveraineté des Treize Cantons. La paix dont jouissoient les Suisses, eût été inaltérable, s'ils ne l'eussent pas troublée eux-mêmes, & s'ils ne fussent pas devenus ennemis les uns des autres.

Le seizième siècle étoit commençé, la concorde régnoit encore, & avec elle régnoient la tranquillité & le bonheur. Zuingle parut; génie inquiet & turbulent, il s'éleva contre l'ancienne doctrine, & en fit par-tout une nouvelle. L'amour de la singularité lui fit des partisans; comme il fut leur communiquer l'esprit qui l'a-

nimoit, les manœuvres, l'intrigue, la ruse, la violence même grossirent le nombre des sectateurs, & rendirent redoutable ce parti. La religion avoit déjà produit la discorde; elle alluma la guerre. Les Suisses s'armèrent les uns contre les autres, & se livrèrent des batailles sanglantes. La réformation fendit en deux le Corps Helvétique, dit très-bien l'auteur du Tableau de l'Europe. En effet, les mains qui déchiroient le catholicisme, ébranloient en même tems l'état, & malgré les traités de paix, le germe des dissensions n'est pas étouffé. L'union des Treize-Cantons n'est plus ce qu'elle a été autrefois; ils ne tiennent plus les uns aux autres que par les liens de la politique.

Ainsi que chaque homme, chaque gouvernement a sa physionomie qui le distingue. Mais plus on examine le gouvernement général des Treize-Cantons, plus on est embarrassé de lui en trouver une; elle échappe aux yeux les plus perçans; on est presque tenté de croire qu'il n'en a point, tant elle est difficile à saisir. L'étroite alliance des Treize-Cantons, leurs diètes générales, où chaque canton envoie ses députés, les traités qu'ils font en commun avec les puissances étrangères, induisent en erreur, & donnent lieu de croire que c'est ici une république parfaitement semblable à celle des Provinces-Unies. Cette opinion n'est pas fondée. Pour en montrer le faux, il suffit de dire que les Etats-Généraux sont réellement en posses-

sion de la puissance souveraine, & que les dietes générales de Suisse n'en exercent aucun acte.

Les premiers, du moins par l'unanimité des suffrages, font de nouvelles loix, abrogent les anciennes, concluent la paix, déclarent la guerre, mettent des impositions, augmentent ou diminuent le nombre des troupes; on doit les regarder comme la tête du corps républicain. Il n'en est pas ainsi des secondes; elles n'exercent aucun acte de souveraineté; elles ne décident ni de la paix, ni de la guerre; elles n'ont ni le pouvoir législatif, ni la puissance exécutive; elles ne font en droit d'aggraver ni d'alléger le fardeau des charges publiques; enfin, leur autorité doit être regardée comme nulle. En vain donc nous les représente-t-on comme ne faisant qu'une même souveraineté; je ne vois que des membres épars qui tiennent à peine les uns aux autres, & je ne découvre nulle part un point de réunion, un centre commun.

Une preuve évidente que les Suisses ne sont pas un seul & même état, sous quelque jour qu'on regarde leur union, est que plusieurs cantons n'ont entr'eux aucune alliance directe. On ne trouve que les trois plus anciens qui aient des rapports plus intimes avec tous les autres, & qui puissent les appeler à leur secours. Si quelque puissance ennemie attaquoit, par exemple, le canton de Lucerne, les douze autres cantons ne seroient pas obligés de s'embranler

pour le défendre, attendu que des huit anciens il n'y en a que cinq qui soient unis avec lui : mais parmi ces cinq il en est d'alliés avec les cantons qui n'ont contracté aucun engagement avec Lucerne. Les premiers appelleroient les seconds, & les obligeroient de se joindre à eux. Ainsi de proche en proche tout le Corps Helvétique s'armeroit & se mettroit en marche. Il faut observer que le mouvement se communiqueroit aux Treize-Cantons, non en vertu d'une alliance générale, mais uniquement en conséquence des traités particuliers.

Les divers cantons ne dépendent en aucune manière les uns des autres. Ils n'ont point de tribunal ou de conseil dont les décisions aient force de loix. Ils ne font pas frapper la monnoie au même coin ; ils ne mettent aucun impôt ; ils n'ont aucun revenu ; aucun droit qui serve à former leur trésor commun. Chaque canton se gouverne d'une manière absolue ; il n'a besoin que de consulter son intérêt pour corriger, modifier, changer ses usages & ses loix : il conclut en son nom des traités & des alliances avec les princes étrangers, & leur envoie ses ambassadeurs. Il a sa milice, sa monnoie particulière, son trésor public. Quand les Treize-Cantons nomment des ambassadeurs pour traiter au nom du Corps Helvétique avec quelque puissance étrangère, ils ne se font jamais représenter par une seule personne. Chaque canton choisit son ambassadeur, pour montrer qu'il jouit dans toute

leur étendue des droits de la souveraineté.

Dans les tems où toute la Suisse professoit la religion catholique , on n'y tenoit que des dietes générales ; les cantons n'avoient alors qu'un intérêt commun ; les résolutions étoient unanimes. Depuis que la réforme eut été admise dans les cantons les plus riches & les mieux peuplés , la communauté fut comme rompue. Les dietes générales ne s'assemblent que pour régler les affaires des bailliages possédés par les Treize-Cantons , & pour conserver quelque apparence de leur ancienne union.

Toutes les affaires publiques se traitent dans les assemblées particulières des cantons catholiques & des cantons protestans. Les unes se tiennent à Lucerne & les autres à Araw , dans le canton de Berne. Les ministres étrangers peuvent convoquer des dietes extraordinaires , toutes les fois qu'ils les jugent nécessaires pour l'intérêt de leurs maîtres. L'ambassadeur qui demande la tenue de ces états , fournit aux dépenses , & défraie les députés.

Après avoir parlé de l'alliance des Treize-Cantons en général , je ne suivrai pas le gouvernement de chaque canton en particulier ; il suffira de dire que sept cantons , Zurich , Berne , Lucerne , Basle , Fribourg , Soleure & Schaffhouse , sont gouvernés par une espèce d'aristocratie mêlée de démocratie. Les autres six cantons ont un gouvernement purement démocratique. Le chef-lieu de chacun de ces petits états est
divisé

divisé en plusieurs communautés. Les officiers qui gouvernent, sont choisis par le peuple. Dès l'âge de seize ans, tout citoyen a droit de suffrage. Comme le gouvernement des trois cantons qui sont les premiers auteurs de la liberté Helvétique, présente un parfait modèle du gouvernement démocratique, & forme d'ailleurs un tableau aussi curieux qu'intéressant, je crois devoir le faire connoître, & parler de la manière dont se tiennent les assemblées du peuple.

L'union du Corps Helvétique n'auroit jamais éprouvé de fâcheuses révolutions, si en inspirant par de grands exemples aux autres cantons l'amour de la liberté, les cantons d'Uri, d'Underwald & de Schwitz leur avoient aussi communiqué ces mœurs austères & toujours égales qui les mettent à côté des peuples les plus vertueux de l'antiquité; s'ils avoient pu enfin leur faire adopter une forme de gouvernement plus convenable à des états républicains, & qu'en ce point essentiel ils leur eussent servi de modèle. On compare les habitans de ces trois cantons aux anciens Spartiates. La flatterie ne fait pas ce parallèle, puisqu'à bien des égards les premiers l'emportent évidemment sur les seconds, & ne leur sont inférieurs d'aucun côté. La vie dure & simple des uns ne retrace-t-elle pas la sobriété des autres? Le désintéressement n'est-il pas le même dans les deux peuples? Je ne trouve rien de grand, de frappant, d'admirable, dans l'ancienne république, que le petit état moderne

ne me présente au même point, & souvent à un degré supérieur. Dans celui-ci l'agriculture est en honneur; la ruse & la dissimulation ne sont point pardonnées; la candeur, la simplicité, la bonne-foi regnent par-tout. Dans celle-là, le citoyen croiroit s'avilir, s'il portoit la main à la charrue; il se repose entièrement sur des esclaves du soin de son patrimoine & de la culture de ses champs. La ruse, la souplesse, la fourberie, l'art de voler avec adresse, une vie consacrée à la science des armes & à une molle & honteuse oisiveté; voilà ce qui forme la plus belle éducation des enfans. Braves Suisses, ce n'est pas ainsi que vous fûtes élevés, & que vous élevez vos fils. Vous apprîtes par les leçons de vos peres, & vous apprenez à vos familles par vos exemples, à n'avoir que de grandes qualités & des vertus pures. N'enviez rien aux Spartiates, vous possédez tout ce qui les rendit célèbres; vous êtes plus riches encore; avec toutes les vertus qui les décoroient, vous en faites briller d'autres qu'ils ne connurent pas; vous n'êtes souillés d'aucune des taches qui ternirent l'éclat de leur réputation; les vices qui les dégradèrent, vous sont inconnus.

Liés ensemble par la plus étroite union, ces trois états ont pour souverain le peuple assemblé, non dans les villes, ainsi que le pratiquoient les anciennes républiques, mais en rase campagne, sous les enseignes déployées, & avec le plus grand appareil militaire. Les citoyens

des trois cantons décrivent un vaste cercle ; le chef-magistrat préside à l'assemblée, à cheval, ainsi que les principaux officiers de l'état ; il se place au centre , & tient en main le glaive , marque & attribut de l'autorité suprême. Ce peuple invoque le ciel , fait lire ses loix simples , en petit nombre , bien présentées & en peu de mots , sages & presque toujours scrupuleusement observées. On propose ensuite les sujets des délibérations. Dans les républiques de la Grèce , à Rome même , les assemblées du peuple dégénéroient souvent en tumulte , & quelquefois elles se terminoient par la violence ; malgré la sagesse des loix , les précautions , la vigilance & le zèle du sénat , les esprits s'échauffoient , il n'étoit plus possible de les apaiser ; les citoyens s'armoient contre les citoyens , & par haine , par jalousie , par orgueil , par ambition , ils versèrent un sang qui n'auroit dû couler que pour la défense de la patrie. Ici tout se passe avec la plus grande tranquillité. Quoique le domestique se montre l'égal du maître ; quoique de jeunes gens , âgés seulement de seize ans , remplissent les fonctions de citoyens avant que d'être hommes , & que leur voix pèse autant dans la balance que le suffrage des vieillards ; quoique le paysan se trouve assis à côté de son seigneur , & que tous les états soient confondus , on ne voit jamais de trouble & de confusion. Il est surprenant qu'un peuple qui passe pour grossier , montre dans ses réglemens & dans sa conduite

une sagesse dont on ne parle presque pas , mais qui n'en est pas moins admirable. Les citoyens entrent dans l'assemblée en silence , ils en sortent sans avoir proféré une seule parole. Ils ont cependant abrogé d'anciennes loix , porté des loix nouvelles , conclu des traités d'alliance , élu de nouveaux magistrats , & fait rendre compte aux anciens de leur administration. Pour faire connoître qu'ils acquiescent au sujet de la délibération , ils n'ont besoin que de lever la main , & de la tenir ainsi quelque tems élevée. Ils la tiennent cachée , s'ils ne veulent pas consentir à la proposition. Souvent un coup-d'œil suffit pour s'assurer de quel côté se trouve la pluralité des suffrages. Dans le cas d'incertitude , on élève deux halberdiers , pointe contre pointe ; les citoyens qui se décident pour l'affirmative , passent sous les halberdiers , & se rangent : ceux qui sont d'un avis contraire , restent en - deçà ; & les suffrages se comptent ainsi très-facilement un à un. Il est inouï que ce mélange d'hommes de tout état & de toute condition ait jamais entraîné le moindre désordre , & que le grand nombre de jeunes gens ait occasionné quelques délibérations inconsidérées ou précipitées. Les moins éclairés suivent les personnes qui leur paroissent avoir plus de lumières ; ceux qui manquent d'expérience , ont les yeux fixés sur les chefs de famille , & prennent toujours leurs anciens pour guides. Il est vrai que la noblesse peut

influer beaucoup sur l'opinion du bas peuple, parce que celui-ci la suppose mieux instruite que lui dans la science du gouvernement. Mais les nobles, loin d'abuser de cette confiance, s'observent de plus près, & n'embrassent jamais de parti sans avoir de fortes raisons de le croire le meilleur dans les circonstances. Ils n'ignorent pas qu'on les rend en quelque sorte responsables du succès. Il n'est pas rare que des personnes en crédit soient sévèrement punies pour avoir imprudemment ouvert un avis pernicieux. Les assemblées générales ne se tiennent qu'une fois l'an, vers la fin d'avril; & quand la saison est dérangée, au commencement de mai. Dans les cas pressans, on en convoque de plus fréquentes.

Le rang, la naissance, la fortune, les talens même ne donnent aucune distinction aux divers membres du corps social; le mérite, les vertus, la confiance publique élèvent seuls aux emplois, aux charges, aux dignités de l'état. Souvent un simple paysan, réputé pour un homme d'un sens droit, d'un jugement solide & d'une probité à toute épreuve, réunit les suffrages du peuple, est élu magistrat, & prend en main l'administration. Sa nouvelle dignité ne l'enfle pas; il ne pense qu'à répondre au choix dont on l'honore, en remplissant avec courage & avec équité ses pénibles & délicates fonctions. A pied, un bâton à la main, il va plusieurs fois la semaine à deux ou trois lieues de son habitation rustique, prendre séance dans le

conseil de l'état. Il administre la justice , il maintient le bon ordre , il décide des affaires les plus importantes , il regle les intérêts de l'état , & revient paisiblement dans sa cabane pour reprendre le soin de sa famille , cultiver son champ & s'adonner avec autant d'ardeur à tous les travaux de l'économie rurale , qu'il montre de zèle & d'habileté dans les premiers emplois de l'économie politique. C'est aussi quelquefois de l'ordre des paysans que la nation tire ses députés pour les envoyer dans les monarchies les plus puissantes de l'Europe. On est étonné chez l'étranger , de voir un simple laboureur traiter d'égal à égal avec le maître d'un vaste royaume , se couvrir devant lui , lui parler librement & avec franchise , discuter de grands intérêts , former des oppositions , tenir ferme , conclure ou refuser des alliances , accepter ou rejeter des offres , selon qu'il les croit utiles ou pernicieuses , contraires ou favorables à sa patrie. Ce brave Suisse ne se laisse point éblouir par un vain éclat ; il n'est pas accoutumé à juger de la grandeur par la pompe & le faste ; il n'estime pas plus les autres hommes que ses concitoyens , & ses concitoyens ne sont que ses égaux. Après avoir si bien mérité de la patrie , & servi l'état dans les négociations , dans la magistrature , dans l'administration publique , ces grandes âmes ne veulent d'autre récompense que le doux souvenir de leurs bonnes actions , la considération

publique, l'estime des gens vertueux, & surtout la gloire d'avoir marché fidèlement sur les traces de leurs ancêtres, d'avoir continué la chaîne des grands exemples, d'avoir piqué l'émulation de leurs successeurs, en mettant sous leurs yeux des modèles qu'il est glorieux de copier. Avec cette assurance, ils rentrent sans peine dans l'ordre commun des citoyens, & vont se confondre avec plaisir parmi la foule de leurs compatriotes.

Dans les républiques de la Grèce, & beaucoup plus souvent à Rome, il se formoit des partis, les querelles étoient fréquentes ; le sentiment vif de son indépendance rendoit le plébéien presque toujours jaloux du sénateur, & souvent son ennemi. L'orgueil, l'ambition, la haine, n'avoient presque aucun frein, & l'on n'opposoit de digue au torrent, qu'après qu'il avoit fait ses ravages, ou quand il étoit si enflé qu'il ne restoit presque plus de moyen d'en arrêter les flots tumultueux. Au seul nom de liberté, les citoyens s'élevèrent souvent & s'armèrent les uns contre les autres. Couvertes du voile de la vertu, les passions ne s'en livroient que plus audacieusement à toutes leurs fureurs. Le plus cher des biens, la liberté, inonda plus d'une fois Rome d'un fleuve de sang. Le plus cruel des maux, la tyrannie, lui fut moins funeste & n'en fit pas tant couler, elle qui aime à s'en abreuver, & qui ne s'en rassasie jamais.

A Schwitz, Uri & Underwald, non-seule-

ment les loix n'admettent ni ne souffrent parmi les citoyens l'inégalité, source éternelle de divisions; mais elles les contiennent tous dans un esprit de paix, pourvoient admirablement au maintien du bon ordre; & s'il est impossible de prévenir les querelles, elles ont pris les moyens les plus efficaces pour en arrêter les progrès. Si deux ou plusieurs habitans se prennent de paroles, & que les esprits commencent à s'échauffer, tout citoyen qui en est témoin, devient magistrat; il a droit de leur imposer & leur impose silence: à sa voix, ne fût-il lui-même que le plus pauvre & le plus inconnu des payfans des trois cantons, la fougue des deux parties tombe, leur feu s'éteint, d'un côté & d'autre on se hâte de se retirer sans murmure; l'ordre est respecté comme le seroit celui du premier magistrat. Ceux qui refuseroient de se rendre à une pareille injonction, se couvriroient de honte, & ne sauroient échapper à une juste punition. Réputés coupables d'une grave désobéissance & réfractaires aux loix, ils paieroient deux fortes amendes; l'une, pour avoir manqué au citoyen qui dans le moment de la querelle exerceoit les fonctions de magistrat; l'autre, pour avoir témoigné un mépris formel des loix qui revêtoient ce citoyen de toute leur autorité.

A Schwitz & dans les deux autres cantons, la police générale, l'administration publique, la justice criminelle, sont entre les mains d'un conseil permanent, plus ou moins nombreux.

Des tribunaux particuliers jugent les affaires journalières & de moindre importance. Les coutumes de chaque canton forment son code & sa jurisprudence. Les contestations que font naître des intérêts opposés, n'entraînent jamais de fâcheuses suites, & ne jettent pas dans des procès ruineux. Les parties sont libres de plaider leur cause, ou de la faire défendre par quelque sénateur, leur parent ou leur ami ; mais alors celui-ci s'abstient de juger, ou enfin de s'adresser à quelqu'un des orateurs nommés par la nation pour remplir les fonctions d'avocat. Quoique ces orateurs ne soient qu'au nombre de quatre dans chaque canton, cependant il s'en faut bien que les affaires les surchargent. Comme la bonne-foi est portée au plus haut degré, & qu'elle regne sur-tout dans les contrats, il s'élève rarement des difficultés qui ne puissent être levées que par la décision du magistrat. D'ailleurs, la plupart des parties se chargent elles-mêmes de présenter leurs raisons & de soutenir leurs intérêts. On ignore absolument l'art de multiplier les incidens, d'éluder avec adresse les motifs concluans d'un adversaire, de se jeter dans des détours sinueux, de retarder les décisions, de prolonger, en un mot, les procès & de les rendre interminables. Une décision qui se feroit longtemps attendre, ne pourroit être du goût ni des juges, ni des avocats, ni des parties : loin d'y gagner, ils y perdroient tous. Ils sont donc tous ennemis des ruses de la chicane & de ses injustes

délais. L'honnêteté, la simplicité, l'amour de la vérité, exposent naturellement les droits des parties; le bon sens & l'équité se hâtent de prononcer. A Uri & à Schwitz, un tribunal particulier juge sans appel, non comme procès, mais comme objets de police, les différends occasionnés par des contrats mal conçus ou diversement interprétés par les parties intéressées. On y décerne des peines contre un débiteur qui oseroit nier ce qu'il doit légitimement; mais on y écoute & traite favorablement le malheureux qui convient de la dette & se trouve dans l'impossibilité de la payer; on le soustrait aux poursuites; & s'il ne demande que du tems pour mettre ses affaires dans un meilleur état & faire face à ses engagements, il est sûr d'obtenir un délai proportionné & convenable à sa situation.

Dans un état où les habitans ne trouvent rien qui puisse exciter la cupidité, remuer les passions violentes, multiplier les besoins; où l'on est sobre par nécessité, quand on ne le feroit pas par tempérament; où les mœurs sont pures, les vertus communes, les vices rares; il se commet sans doute peu de crimes, & le glaive de la justice n'a pas souvent des coupables à frapper. Quand quelqu'un se plaint d'avoir été volé, on trouve presque toujours que l'auteur du vol est un étranger vagabond, qui après avoir reçu l'hospitalité, (les Suisses de ces cantons se font un devoir & un plaisir de l'exercer) a ainsi reconnu les témoignages de la bienfaisance & de

la charité. Si quelque habitant des lieux se rend coupable d'un larcin , on le traite avec la dernière rigueur. Le châtiment pourroit-il être trop sévère envers un homme qui abuse si indignement de la foi publique , & qui , pour obtenir ce qu'il a dérobé , n'avoit besoin que de le demander ? La plupart des habitations restent toujours ouvertes quand la saison le permet ; quoique les maîtres soient absens & vaquent à leurs occupations , à la campagne & dans les villages , ils n'ont aucune inquiétude , aucune crainte. Les maisons ne peuvent être que très-difficilement pillées ; elles ont une bonne sauve-garde , la probité des citoyens. Le crime , quelque léger qu'il puisse paroître , est donc ici toujours grave. Les loix pénales ne forment pas un objet considérable pour le nombre ; mais elles n'en sont que plus exactement suivies. Tout scandale public , toute action qui sappe les mœurs , ne restent jamais impunis. Une personne qui fait outrage à la fidélité conjugale , est déclarée infame aux yeux de la nation ; elle subit la double peine , & de perdre ses biens , & d'être à jamais flétrie par le bannissement. Un homme qui se feroit connoître publiquement pour un ivrogne , seroit d'abord privé pour un tems de l'usage du vin ; & si après cette punition il ne se corrigeoit pas , on le condamneroit à une plus longue privation de cette même boisson. Le citoyen qui s'emporteroit facilement & troubleroit le bon ordre en prenant querelle , la loi l'oblige à garder les ar-

rêts plus ou moins long-tems, selon la grièveté de la faute. Quoique les personnes ainsi condamnées n'eussent pas grande peine à trouver les moyens de se soustraire à la plupart de ces sortes de châtimens, cependant elles ne pensent pas à s'en affranchir, à les adoucir, à les abrégier; tant est profond & religieux leur respect pour les loix! On trouveroit ailleurs peu de familles particulieres, aussi sagement, aussi heureusement gouvernées que ce petit état.

Sans loix somptuaires, ils méprisent le luxe, & se font gloire d'être simplement vêtus, grossièrement nourris, modestement logés. Les jeunes gens n'aiment & n'ont rien de frivole; ils regardent comme les plus beaux ornemens les armes qu'ils portent pour la patrie. Le présent dont ils font le plus de cas, est la hallebarde qu'ils reçoivent des mains de leurs peres, dès qu'ils sont en état de la porter. Le grand objet de leur émulation, est de remporter à la lutte, à la course & dans les autres exercices du corps, les prix qui leur sont distribués aux frais & au nom de l'état. Ils ne veulent pour la plupart, après les rudes travaux de la campagne, d'autre délassement que des amusemens, des jeux militaires. Le comble est mis à leurs desirs, quand ils se voient enrôlés sous l'étendard de la patrie, sans recevoir de solde, & uniquement pour la gloire de la servir & de la défendre.

La forme du gouvernement n'a jamais souffert d'altération, de changement notable & dan-

gereux dans ces trois anciens cantons. Mais les mœurs y ont insensiblement dégénéré de leur belle & antique simplicité. On regarde comme les auteurs principaux de cette triste décadence, les officiers qui servent chez l'étranger, & en rapportent le goût des amusemens frivoles, des manieres trop polies & trop élégantées pour un peuple enclavé dans des montagnes, & qui sort de son caractere, dès qu'il cesse d'être simple, rustique, sauvage même, si on le veut, comme les lieux qu'il habite. Le commerce ou des rapports trop intimes avec les grandes nations de l'Europe, a porté à ce pays des coups encore plus funestes, en rendant plus communs des vices qu'ils connoissoient peu, & en y en introduisant d'autres qui leur étoient inconnus. Le gouvernement ne sauroit user d'une trop grande vigilance, pour arrêter les progrès de la contagion. Le moindre luxe suffit pour ruiner bientôt un pays pauvre; & il est fort à craindre que dans un petit peuple, du moment où la vertu commence à se démentir, à l'époque où la corruption est générale, il ne se trouve qu'un intervalle bien court. Dans un vaste état, la marche du bien & du mal est plus lente.

Les républiques de Suisse où le peuple gouverne, dureront plus long-tems que celles où la puissance souveraine réside dans un conseil composé d'un certain nombre de citoyens dont le choix dépend des bourgeois de la capitale, ou de quelqu'autre ville. On ne voit point de

parti, de division, de jalousie dans les premières ; l'inégalité des citoyens dans les secondes, est une source perpétuelle d'animosité, de discorde. Il est faux que dans les unes le gouvernement démocratique soit jamais tombé dans l'anarchie, quoiqu'il subsiste depuis plusieurs siècles. Il est très-vrai que dans les autres, l'aristocratie dégénère en oligarchie ; quelques familles puissantes y tiennent le gouvernail ; & si l'on ne peut pas dire qu'elles aient toute l'autorité souveraine, du moins est-on forcé d'avouer qu'elles en ont une grande partie, & qu'elles prédominent sur le reste de la nation. Ces cantons sont évidemment trop peuplés pour appeller tous les citoyens au conseil, aux délibérations, à l'assemblée de la république.

Il ne faut pas s'attendre que le peuple s'attache à une forme de gouvernement qui lui est étrangère ; qu'il s'oppose à des changemens qui lui donneroient quelque part à l'administration. Il désirera les révolutions, il les excitera, puisqu'elles ne peuvent que lui être favorables. Aussi les soulèvemens & les séditions ne sont-ils pas rares dans ces cantons. A Berne, où l'inégalité des citoyens est plus marquée, quoique ce canton fasse lui seul le tiers de la Suisse, la capitale gouverne tout ; & dans la capitale, où l'on compte plus de trois cents soixante familles, on n'en trouve pas au-delà de quatre-vingt qui aient part au gouvernement. Plus l'autorité se resserre entre les mains de quel-

ques particuliers, plus le nombre des mécontents augmente, & plus l'état court de risque. En l'année 1749 on trama à Berne une conspiration qui eût infailliblement fait couler bien du sang, si elle n'eût été découverte. Les auteurs de cette conjuration prétendoient que le gouvernement étoit autrefois démocratique, & que la forme actuelle ne pouvoit être regardée que comme une usurpation des droits du peuple. La mort de quelques-uns des principaux conjurés & l'exil des autres intimidèrent les esprits, rétablirent les apparences de l'ordre : mais la cause prétendue des mécontentemens n'est pas levée ; tant qu'elle existera, les troubles pourront facilement renaître.

Dans les six autres cantons aristocratiques, les citoyens de la capitale sont en possession du pouvoir souverain. Les membres du conseil sont tirés uniquement de ce corps ; & tous les emplois, soit honorables, soit lucratifs, ne peuvent être confiés qu'à des membres du conseil. De quel œil les autres habitans d'un canton peuvent-ils voir ceux du chef-lieu ? Exclus du gouvernement, de la magistrature, des premiers emplois de la république, les premiers ne souffrent pas sans impatience l'élévation, les droits, les privilèges, la puissance des seconds. Plus nombreux & plus forts, mécontents de leur humiliation, n'est-il pas à craindre qu'ils ne cherchent & ne trouvent l'occasion de se rendre redoutables à ceux-là, & de les subjuguier à leur

tour ? L'arrangement actuel étoit excellent , naturel , nécessaire dans la naissance de ces républiques , parce qu'alors leur territoire respectif ne s'étendoit pas beaucoup au-delà des murs de chaque ville principale. Cette forme de gouvernement convient encore à Basle & à Schaffhouse. Ces deux cantons n'ont fait ni acquisition ni conquête. Ces deux capitales & quelques bailliages en forment tout le district. Aussi n'y voit-on jamais d'émeute , de soulèvement. Sans la réforme , l'union des citoyens , loin de se relâcher , n'auroit fait que se resserrer de plus en plus. Les deux cantons furent cruellement agités par les sectateurs de la nouvelle doctrine ; le trouble , la confusion , l'anarchie succéderent à la paix , à la tranquillité , à la douceur d'un gouvernement sage & attentif. Schaffhouse se vit en proie aux fureurs de diverses sectes qui naissoient les unes des autres : les anabaptistes & nombre d'autres se disputèrent le terrain , & ensanglanterent la scène. Pour appaiser les troubles , en prévenir de plus grands , le magistrat fit élever le château qui commande la ville , y mit une bonne garnison , & y déposa de l'artillerie. L'ordre se rétablit , & le gouvernement reprit son ancienne forme. La bourgeoisie est distribuée en douze corps de métiers , qui chacun nomment un nombre égal des membres du grand-conseil , en qui réside la puissance législative ; & du sénat ou conseil des vingt-quatre , qui exerce le pouvoir exécutif. En secouant le joug de l'autorité légitime ,

légitime, la ville de Basle fut tourmentée des plus cruelles convulsions. Le sénat luttoit contre le peuple ; mais il ne put en arrêter les fureurs ; & malheureusement il fit taire le devoir devant la passion qui commandoit, & qui, la force en main, vouloit être obéie. La bourgeoisie armée inspira la terreur au magistrat, & en dicta les résolutions. Depuis cette époque, les douze tribus ont été à quinze, & le nombre des membres de l'un & de l'autre conseil a été doublé. Ce qu'on peut trouver de mal ou de repréhensible, est que souvent la plupart des emplois de magistrature ou de police, se trouvent entre les mains d'artisans ignorans & grossiers, peu propres par conséquent à gouverner. Dans des tems assez récents, la ville de Basle a encore essuyé quelques orages ; mais ils n'ont été ni fréquens ni furieux, ni de longue durée. La multitude les avoit excités, bien moins par quelque mécontentement fondé, que par les mouvemens du caprice ou d'une folle vanité. Le peuple est par-tout le même ; il ne se croiroit jamais libre, si de tems en tems il ne manifestoit son inquiétude. Il remue, il s'agite, il pousse des clameurs ; mais dès qu'il voit ou qu'il peut se convaincre qu'on le craint, satisfait & triomphant, il s'apaise de lui-même & ne tarde pas à rentrer dans l'ordre.

Les autres gouvernemens aristocratiques ne passent pas, comme les précédens, à travers les siècles, sans éprouver ou du moins craindre de

Y

grandes révolutions. En étendant beaucoup leur territoire, en acquérant de grandes possessions, en multipliant le nombre des sujets de l'état, ils n'ont pas voulu toucher à la forme de leur gouvernement; & ceux qui tenoient en main les rênes, ont constamment refusé de partager avec d'autres leurs soins, leurs privilèges, leurs dignités, leur pouvoir. Cette disproportion énorme entre les habitans de la capitale & ceux des villes subalternes, en même tems qu'elle flatte, rend fiers, enorgueillit, enfle les uns, indigné, aigrit, irrite les autres. Les passions les plus violentes & les plus opposées fomentent donc perpétuellement dans ces républiques, les divisent & minent l'état. Suivez le cours des années, & vous en trouverez peu qui ne soient marquées par des mouvemens séditieux dans quelque'un des cinq cantons.

A Berne, Zurich, Lucerne, il a fallu même céder aux cris des citoyens mécontents, & redresser les griefs qui faisoient le sujet de leurs plaintes. Il n'est que trop commun de voir des gouverneurs & des baillifs qui empiètent sur les privilèges des villes, étendent leur autorité au-delà des bornes, rendent la justice vénale, s'enrichissent par des concussion que les loix condamnent, mais sur lesquelles on ferme les yeux, parce que les coupables ont trop de crédit, ou qu'ils sont en trop grand nombre.

On observe que dans quelques-uns des cantons aristocratiques, les habitans des villes &

des bourgs gagnent du terrain, & continuent à le disputer avec plus de hardiesse. On leur a rendu des privilèges dont on les avoit successivement dépouillés. S'ils apperçoivent qu'on les craint, le courage & la force ne leur manqueront pas pour aller plus loin, & passer de la réforme des abus à la réforme du gouvernement.

Ce qui rassure ces cantons, c'est d'abord, que les sujets doivent facilement supporter un gouvernement qui ne les charge pas d'impôts, & se contente de quelques droits attachés à la souveraineté. Ils fondent encore plus leur sécurité sur la confédération générale qui oblige tous les cantons à se défendre les uns les autres contre leurs ennemis, & à se prêter mutuellement du secours pour maintenir la forme de leur gouvernement respectif. Mais ces deux motifs de confiance n'ont pas autant de force qu'on pourroit le croire. Un coup - d'œil juste & réfléchi sur l'état actuel de la Suisse, suffit pour voir que ce sont là des espérances fragiles & de faibles appuis. Les sujets des cantons aristocratiques ne sont pas tous affectionnés au gouvernement, & comme je l'ai déjà dit, la plupart penseroient si peu à le soutenir dans des tems de crise, qu'ils triompheroient au contraire de ses malheurs, & porteroient eux-mêmes les premiers & les plus rudes coups pour l'ébranler & le détruire. Leur sort est doux, il est vrai, quand on le met en parallèle avec celui d'un grand nombre d'autres nations ; mais ils

semblent oublier les avantages dont ils jouissent pour ne s'occuper que de ceux dont ils se croient injustement privés. Egaux par le droit, ils s'irritent d'une énorme inégalité introduite & soutenue par la politique & l'ambition. Les yeux fixés habituellement sur les autres cantons, leurs regrets redoublent, leurs esprits s'enflamment; ils y apperçoivent des citoyens qui ont une égale part aux affaires publiques, qui se succèdent les uns aux autres dans les premières dignités de l'état; tout leur dit que c'est là vraiment un peuple roi, & qu'eux ne forment qu'un peuple sujet.

Ces républiques aristocratiques se flatteroient donc faussement de posséder les cœurs de ceux qu'elles gouvernent. Les plus fortes raisons & une triste expérience devroient les avoir convaincues qu'elles ne savent pas gagner l'amour des citoyens, & que leur empire seroit ruineux, s'il ne portoit sur d'autres fondemens. Leur confiance n'est pas, si je ne me trompe, plus solidement appuyé sur la confédération générale & sur les forces de leurs alliés; en divisant les esprits, la religion n'a pas moins divisé les cœurs.

Les cantons catholiques appelleroient-ils volontiers à leur secours les cantons protestans, & les cantons protestans voudroient-ils faire armer pour leur défense les cantons catholiques? Leur parfait accord n'existe plus; la défiance en a pris la place; ils paroissent encore

unis, mais à coup sûr ils ne le font pas.

La plupart des cantons aristocratiques, devenus trop riches & trop puissans, excitent la jalousie des autres cantons. Peut-on présumer avec fondement que ceux-ci s'armeront de zèle, & prodigueront leur sang pour calmer des mouvemens & appaiser des séditions qui tendroient à humilier ou affoiblir ceux-là? Si dans quelqu'un des états aristocratiquement gouvernés, le peuple s'élève contre cette poignée de bourgeois qui jouit de l'autorité souveraine; s'il demande hautement de présider aux conseils & de se gouverner lui-même, pense-t-on que ces états démocratiques marcheront contre le peuple; exposeront leur vie, & ne cesseront de combattre qu'après l'avoir remis cruellement sous le joug de ses ennemis, & fait triompher orgueilleusement les bourgeois? Enfin, pour presser les raisons & abréger, on peut dire que les cantons ne sont guère prêts à se réunir que pour leur défense commune: qu'on ne les a jamais vus s'ébranler pour rétablir l'ordre & la paix que la forme du gouvernement donne si souvent occasion de troubler dans les cantons aristocratiques; qu'ils ne sont plus ces heureux siècles où ils s'entraidoient: qu'à ces beaux jours succéderent des tems de frénésie & d'aveuglement, où la moitié du Corps Helvétique combattit avec acharnement contre l'autre moitié; où de part & d'autre on ne vit plus que des ennemis dans des alliés;

Y iiij

où le citoyen déchirant le citoyen ; sembla se persuader qu'en voyant couler avec une tranquillité barbare le sang de son frère, il relevoit le prix de son sacrifice ; que ces guerres intestines ont perpétué les jalousies & les haines, anéanti le corps en divisant les membres ; que les cantons aristocratiques les plus puissans, qui furent les principaux auteurs de ces troubles, ne doivent presque plus compter que sur eux-mêmes ; que la plupart des autres cantons en verroient avec plaisir la chute, & doivent en être regardés non comme les amis & les alliés, mais comme les rivaux & les ennemis.

La république de Berne a de grandes possessions, des revenus considérables, & un trésor dont les épargnes de chaque année augmentent les fonds ; elle a placé en Angleterre & en Hollande plus de huit millions, qui lui rapportent un intérêt ; & l'on assure que ce n'est là tout au plus que la fixieme partie de la somme totale qu'elle tient en réserve. Tous les autres cantons, sans en excepter même les protestans, craignent cette république, ou la jaloussent, & croient de leur intérêt de la voir moins riche, moins puissante, se rapprocher de leur médiocrité, & perdre cette énorme disproportion qui se trouve entr'elle & les autres membres du Corps Helvétique. Zurich, dont les états sont moins étendus, a cependant aussi des réserves considérables ; & l'on fait monter ses revenus annuels à la moitié de l'autre république. Dans

des tems orageux ; Zurich ne pourroit pas certainement faire un grand fonds sur l'amitié des autres cantons , dont les uns n'ont aucun trésor public , & les autres tiennent à peine en équilibre leurs dépenses & leur recette. Les cantons aristocratiques , s'ils veulent agir prudemment , ne doivent jamais calculer que leurs propres forces. S'ils craignent le peuple , ils ne sauroient trop le ménager & prendre trop de soins pour en prévenir le mécontentement. Si leur gouvernement ne veut ou ne peut pas s'assimiler à celui des cantons démocratiques , où regnent une si grande tranquillité & une paix presque inaltérable , la politique exige que , pour se maintenir dans l'autorité , il ait soin d'user toujours de la plus grande modération. Une sédition , une émeute , peut suffire pour le renverser. Il faut donc nécessairement qu'il adoucisse le joug de l'obéissance , qu'il ne fasse jamais seul le point de la domination , & qu'il souffre plutôt lui-même que de faire souffrir.

Tout paroît singulier dans le Corps Helvétique. Pour le bien faire connoître , il ne suffit pas d'avoir parlé des Treize-Cantons , il faut donner aussi une idée des conquêtes qu'ils ont faites , ou des possessions qu'ils ont acquises , & enfin de leurs alliés. Les cantons possèdent en commun & par indivis , neuf comtés ou bailliages qu'ils ont enlevés par leurs armes réunies la plupart à la maison d'Autriche , & quelques-uns à divers princes. Je ne ferai presque que

nommer ces comtés. Les huit plus anciens cantons prirent le comté de Bade en 1415 : il est aussi étendu que la plupart des petits cantons, & vaut mieux pour la qualité du sol. Dans le même tems sept des anciens cantons s'emparèrent du Turgaw, province d'une assez grande étendue; des Frey-Ambter ou Provinces-libres, qui n'ont qu'un petit territoire; & du Rhintal, pays peu considérable, qui s'étend le long du Rhin, depuis le comté de Werdenberg, jusqu'au lac de Constance. Ces conquêtes furent toutes des démembrements des états possédés par la maison d'Autriche. Sargans est un comté peu étendu, d'un revenu médiocre, situé sur les frontières des Grisons. Les sept anciens cantons en firent l'acquisition à prix d'argent. La ville de Rapperschwyl, sur le lac de Zurich, fut prise en 1458 par les cantons d'Uri, Schwitz, Underwald & Glaris. Maximilien Sforce, duc de Milan, pour récompenser les services que lui avoient rendu les Suisses dans les guerres qu'il avoit eu à soutenir, leur donna les quatre bailliages Italiens, Lugano, Lucarno, Mendrisio & Valmadia, qui faisoient partie de son duché. Cette cession fut faite aux douze premiers cantons en 1575. Comme Appenzel n'entra dans l'alliance que quelques mois après la donation, il n'a aucun droit de souveraineté sur ce petit pays. Les quatre bailliages réunis n'ont qu'une étendue de quelques lieues. Les deux premiers sont des villes considérables, & jouissent de

grands privilèges. Bellinzona, Valbrenna & Riviera, trois bailliages voisins des précédens, appartiennent en commun aux cantons d'Uri, Schwitz & Underwald. Après les avoir enlevés pendant la guerre aux ducs de Milan, ils en acquirent la souveraineté par un traité de paix conclu en 1516. La baronie d'Altsax appartient au canton de Zurich; le comté de Werdenberg à celui de Glaris, & le bailliage de Gatter aux cantons de Schwitz & de Glaris. Dans le tems que le pays de Vaud fut enlevé à la maison de Savoie, Berne & Fribourg, avec leurs forces réunies, s'emparèrent de quatre grands bailliages, Morat, Grandson, Echallens & Schwartzenbourg. Ils y envoient alternativement des baillifs tous les cinq ans; mais le baillif nommé par un canton, est, pendant tout le tems de son administration, uniquement soumis à la direction & à la souveraineté de l'autre.

La propriété des bailliages possédés par indivis, essuya des changemens considérables par le traité qui mit fin à la guerre que se firent en 1712 les cantons de Berne & de Zurich, d'une part, & les cantons de Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald & Zug, de l'autre; tout le comté de Bade & la moitié des Provinces-libres furent cédés aux deux cantons protestans, en réservant toutefois au canton de Glaris qui étoit resté neutre, les droits qu'il avoit sur ces anciennes conquêtes. Le canton de Berne fut de plus admis à la participation de la sou-

veraineté de Turgow, Sargans, Rhintal, & de l'autre moitié des Provinces libres. Les cantons nomment chacun à leur tour les baillifs qui gouvernent les différens comtés. Ces baillifs ne sont pas responsables de leur administration au canton seul qui les a nommés, mais ils en rendent compte à tous les cantons qui jouissent en commun de la souveraineté sur ces petits états.

Les états alliés aux Suisses ont chacun leur gouvernement particulier ; on n'en trouve presque point qui soient unis avec tous les cantons. Pour la plupart, ils n'ont formé des traités qu'avec les cantons dont la religion est la même que la leur. La république des Grisons mérite à juste titre par sa puissance, l'étendue de son territoire & sa population, de tenir le premier rang parmi les alliés des Suisses. Les Grisons étoient autrefois sujets de différens princes. Les uns dépendoient de petits souverains, d'autres de l'évêque de Coire, & le reste de la maison d'Autriche. Les premiers acquirent leur liberté & leur indépendance par l'extinction des familles souveraines, ou à prix d'argent. Les évêques de Coire perdirent peu à peu leur autorité, & au tems de la réforme, ils furent dépouillés de tout ce qui leur en restoit. La maison d'Autriche a vendu successivement tous ses droits ; elle ne possède plus dans ce pays que la petite seigneurie de Retzuns, dont les Grisons conservent le domaine direct. Ces peuples formeront

en divers tems trois ligues différentes. La confédération des communautés qui relevoient du siege de Coire, est la plus ancienne. Elle porte le nom de ligue de la maison Dieu. La ligue Haute, ou ligue Grise, vient ensuite. La troisieme est composée de dix communautés, & c'est pour cela qu'on l'appelle la ligue des dix juridictions. Les trois ligues, qu'on nomme aujourd'hui ligues Grises ou des Grisons, composent une république dont le pouvoir souverain réside uniquement dans le peuple. A l'âge de seize ans tout citoyen a sa voix délibérative dans les assemblées, ainsi qu'il se pratique dans les petits cantons Suisses; mais les Grisons diffèrent de ceux-ci dans la maniere de recueillir les suffrages. Chaque ligue est partagée en communautés, & chaque communauté a un nombre déterminé de voix. La pluralité des suffrages a force de loi & fixe les résolutions. Les communautés ont chacune leurs loix particulières, choisissent leurs magistrats, se gouvernent par elles-mêmes, & forment de petites souverainetés, comme celles des villes de Hollande. Outre les bailliages de Meyenfeld & de Malantz, les Grisons possèdent en toute souveraineté la Valteline & les comtés de Bormio & de Chiavenné. Les habitans de ces trois dernières provinces sont vraiment sujets de la république, & n'ont aucune part à son gouvernement.

La Valteline est une vallée de dix lieues de

longueur , elle passe pour une des provinces les plus fertiles de l'Europe. Dans la république des Grisons , la religion catholique & la prétendue réformée sont également exercées ; mais les deux tiers du peuple ont embrassé le protestantisme. Comme les résolutions se prennent à la pluralité des suffrages , les protestans l'emportent toujours sur les catholiques & les gouvernent ; c'est aussi pour cette raison , que la république ne s'est alliée qu'avec les cantons de Zurich & de Berne.

On doit mettre au nombre des alliés de la Suisse , les comtés de Neuchatel & de Valangin , qui forment un seul état , d'environ douze lieues de long & six de large. Quoique ce pays ait été toujours soumis à des princes , cependant il a constamment joui de si grands privilèges , qu'on peut dire qu'il forme une espece de république. En 1707 , après la mort de la duchesse de Nemours , dernière comtesse de Neuchatel , les états du pays en adjugerent la souveraineté au roi de Prusse , héritier , du chef de sa mere , de la maison d'Orange. La ville de Neuchatel est gouvernée par un conseil de soixante-quatre bourgeois. Les habitans ont le titre de co-bourgeois du canton de Berne ; ce canton en est le protecteur ; ils l'ont pris pour arbitre de tous les différends qui s'élevent entr'eux & leur prince. Tout le pays , à l'exception de deux villages catholiques , est protestant. Les comtes de Neuchatel étoient anciennement alliés des cantons de Lucerne , Fri-

bourg & Soleure : depuis que les états du pays ont donné l'investiture au roi de Prusse, il paroît que l'alliance ne subsiste plus qu'avec le canton de Berne, & qu'on ne pense pas à la renouveler avec les trois autres cantons.

L'abbé & la ville de Saint-Gal sont aussi regardés comme membres du Corps Helvétique, Le premier est souverain d'une assez grande étendue de pays, appelé le patrimoine de Saint-Gal & du comté de Tockembourg : quoiqu'il soit décoré du titre de prince de l'empire, il n'a ni voix ni séance aux dietes. La ville de Saint-Gal, & une bonne partie du canton d'Appenzel, étoient aussi du domaine de l'abbaye ; mais elles ont acheté l'une & l'autre leur liberté & leur indépendance. La ville forme une petite république sans territoire. Sa forme de gouvernement tient beaucoup plus de l'aristocratie que de la démocratie. Son commerce est assez considérable ; & l'on estime les toiles de ses manufactures. L'abbé & la ville envoient aux dietes générales des Treize-Cantons ; mais les députés n'y ont pas de voix délibérative. Les cantons de Zurich, Lucerne, Schwitz & Glaris sont non-seulement les principaux alliés de l'abbé de Saint-Gal, mais ils en ont plus d'une fois épousé vivement les intérêts, & ils peuvent passer pour en être les protecteurs. Comme les habitans de la ville de Saint-Gal ont tous embrassé la réforme, ils ont formé les liaisons les plus intimes avec les cantons protestans.

Le Valais s'étend depuis la montagne où le Rhône prend sa source, jusqu'au lac de Geneve. L'évêque de Sion, capitale du pays, est prince de l'empire. Souverain autrefois, il perdit par degrés les droits de la souveraineté, & sur les ruines de sa puissance s'éleva une république. Cependant l'évêque jouit d'une autorité bien plus grande que celle de l'évêque de Coire dans les ligues Grises : il préside aux conseils, & influe beaucoup dans les délibérations du gouvernement. Le premier est composé de sept communautés indépendantes, & le second en renferme six. Le gouvernement de la république est le même pour la forme, que celui des Grisons. Le canton de Berne n'a pas des alliés plus anciens que les Valaisans ; mais depuis que ce canton se jeta dans la réforme, la différence de religion fit perdre beaucoup de force à l'union qui régnoit parmi les habitans du canton Suisse & ceux du Valais. Cette alliance n'a pas été révoquée & subsiste encore ; mais les Valaisans en ont fait une nouvelle avec les cantons catholiques. Celle-ci acquiert plus de force en même tems que celle-là devient plus foible.

Geneve, dont l'origine est très-ancienne, a éprouvé plusieurs changemens de domination. Elle fut dépendante des Romains. L'empereur Honorius s'en désista en faveur des Bourguignons ; elle passa sous le joug de l'empire germanique, & devint ensuite ville impériale, ayant pour seigneur son évêque, dont l'autorité étoit

balancée par celle des citoyens. Les opinions de Calvin , après avoir gagné une grande partie de la Suisse , s'étendirent sur Geneve. L'évêque se vit forcé de la quitter. Calvin y fut appelé pour former un recueil de loix civiles & ecclésiastiques , qui , depuis la sanction que les habitans y donnerent , est la base fondamentale de ce gouvernement républicain. Les ducs de Savoie ont fait plusieurs fois leurs efforts pour s'emparer de Geneve ; mais l'amour de la liberté qui fait le héros , en a été le rempart impénétrable. On célèbre tous les ans le mauvais succès de l'escalade que le duc de Savoie fit en 1602 , & l'on conserve dans l'arsenal les échelles que les assiégés employèrent.

Outre son alliance avec les cantons Suisses , Geneve en a fait une avec la France , qui a été renouvelée plusieurs fois. Le roi de Sardaigne s'est également allié avec elle par le traité de 1754. Elle a éprouvé au-dedans plusieurs secousses qui en auroient renversé les fondemens , si elles avoient été d'une longue durée. Jean-Jacques Rousseau a excité parmi les esprits une dissension qui ne s'est dissipée que par un changement dans quelques loix de l'état.

La république de Geneve est gouvernée par quatre syndics qu'on change chaque année , & qui ne peuvent le redevenir que quatre ans après. Ces chefs ou syndics , on les tire du petit conseil formé de vingt membres , qui sont eux-mêmes choisis parmi les deux cents cinquante ,

Soumis à des loix somptuaires, ils ne peuvent porter ni pierreries ni dorures; il leur est défendu d'aller en voiture dans les rues; la dépense de leurs funérailles est même fixée. Ces loix nous paroissent sévères, dures, peu raisonnables dans quelque gouvernement que ce soit. Les Genevois ont conservé l'usage des Romains, d'avoir des gens gagés qui vont devant les cercueils pour verser des larmes; usage singulier, qui n'aboutit qu'à de vaines grimaces. Cet usage, qu'on devoit abolir, est répandu dans presque toute la Suisse. Le commerce de Genève est des plus florissans. Ce petit état devenu célèbre, survivra aux grands empires, s'il fait conserver la sagesse de son gouvernement.

Pour ne rien omettre, je nommerai la ville de Bienne, sur laquelle l'évêque de Basle ne conserve que de vaines apparences de souveraineté. Elle se gouverne par ses magistrats, & n'est obligée de fournir des secours à l'évêque, que pour le défendre; encore resteroit-elle neutre dans les démêlés que le prélat auroit avec le canton de Berne. C'est par la protection de ce canton, que les habitans de Bienne se conservent dans l'indépendance. Gersaw ne mérite presque pas qu'on en fasse mention. Le territoire de cette république, une des plus petites du monde, n'a que deux lieues de long, & une de large. L'alliance qu'elle conclut avec les cantons d'Uri, de Schwitz & d'Underwald, remonte jusqu'au commencement du quatorzième siècle. Ce bourg

est situé sur les bords du lac de Lucerne. La ville de Mulhausen, située dans la haute Alsace, & hors des limites de la Suisse, forme aussi une petite république qui est membre du Corps Helvétique. Protestante, elle est principalement unie aux cantons protestans. J'ai mesuré rapidement un vaste espace, & le terme paroît à peine se rapprocher.

Puisons de nouvelles forces pour donner un libre cours aux réflexions. J'ai devant moi tout le tableau du Corps Helvétique; je compte les treize cantons; je distingue leurs états respectifs; je vois un à un leurs alliés. Il me semble que j'ai sous les yeux un grand édifice, mais le plus irrégulier qu'on puisse imaginer. J'ai beau l'envisager de tous les côtés, je n'y apperçois ni ordre, ni symmétrie, ni ensemble, nul architecte qui en ait tracé le plan. Jointes, unies, ou plutôt accolées les unes aux autres par les mains du hasard, les parties qui le composent, ne paroissent avoir entr'elles aucune liaison, & n'offrent qu'une masse énorme. Ce sont différens corps de bâtimens, construits à différentes époques, les uns fort anciens, les autres plus nouveaux, tous entièrement disparates pour la forme, la structure, la hauteur, la grandeur, & que le moindre choc peut détruire. Cependant les siècles ont emporté les monumens les plus solides, & ce frêle édifice a résisté.

Les Treize-Cantons ne forment pas entr'eux une république souveraine & indépendante; il

n'existe pas même d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Les trois plus anciens sont les seuls qui aient des liaisons directes avec les dix autres, & doivent être regardés comme le nœud qui unit, au moins indirectement, ces différens corps, ces états épars & séparés. Le but unique de leur espèce de ligue est de réunir leurs forces pour la défense de tous, & de repousser d'un commun accord l'ennemi qui attenteroit à la liberté Helvétique. Cependant, soit que cette association les rende trop redoutables, & arrête les projets des puissances ambitieuses, soit qu'elle ne soit que factice & pour en imposer, on ne les a jamais vus s'armer pour une même cause. Si plus d'une fois ils ont mis presque tous sur pied leur milice; si à une même époque, les cantons de Berne & de Zurich, agissant de concert, ont levé, le premier une armée de quarante mille hommes, & le second une de vingt mille, ce n'a jamais été ni pour faire des conquêtes, ni pour arrêter la marche d'un conquérant; mais toujours, ce qu'on auroit peine à croire, pour empiéter les uns sur les droits des autres. Ces cruelles divisions me portent à croire que les cantons n'ont jamais eu entr'eux de lien social, ou qu'ils l'ont depuis long-tems rompu.

Mais comment ces petits peuples ne composeroient-ils pas une même nation? Comment pourroit-on dire que les divers états ne sont pas, du moins sous quelque point de vue, une même

république , tandis qu'ils tiennent régulièrement des assemblées générales , où les affaires se décident à la pluralité des voix de leurs députés respectifs ? Les dietes de la nation n'exercent & ne peuvent exercer aucun acte de souveraineté , ni à l'égard des cantons en général , ni relativement à chacun d'eux en particulier. Leur pouvoir se borne à nommer les gouverneurs , à décider les affaires , régler l'emploi des revenus des comtés ou bailliages soumis aux treize cantons confédérés , & qui ne dépendent d'aucun d'eux , pris séparément. Voilà donc un corps qui ne peut rien sur les membres , des membres qui peuvent tout sur eux-mêmes. Ce n'est pas tout encore ; le corps a des sujets indépendans de chaque membre , les membres ont des sujets qu'ils gouvernent respectivement en souverains , & sur lesquels le corps n'a pas plus d'autorité que sur des étrangers. Allons plus loin : chaque canton fait la guerre , conclut des traités , contracte des alliances , sans pouvoir être contrarié ou gêné par les autres cantons , en vertu de l'union générale. Les alliés de l'un ne le sont pas des autres , & ne peuvent l'être que par de nouveaux traités. Les républiques du Corps Helvétique , quoique toutes souveraines , n'exercent pas toutes de la même manière la souveraineté. Ici , le peuple gouverne ; là , il est gouverné ; dans les unes , les citoyens jouissent d'une parfaite égalité ; les autres admettent parmi les différentes classes , une distinction énorme , une

inégalité révoltante ; elles ont chacune leurs loix , leurs usages , leurs revenus , leurs intérêts particuliers. En se conduisant comme il leur plaît , & en calquant leur politique sur les circonstances où elles se trouvent , il n'est pas surprenant qu'elles se croisent , se contrarient , se combattent dans leurs vues & leurs projets réciproques. Un gouvernement proscriit la monnoie d'un autre , s'il la trouve de bas aloi ; il en gêne le commerce ; quand la concurrence lui porte préjudice ; il met des droits sur les denrées & les marchandises ; il en défend ou permet l'entrée à son gré. Si l'on intercepte le cours de ses propres opérations , il dérange bientôt l'économie des opérations d'autrui ; il repousse des prohibitions par des prohibitions ; il arrête par des obstacles ceux qui lui en opposent ; il trouve facilement les moyens de forcer à l'inaction les républiques voisines qui l'empêchent d'agir. La politique s'effarouche de ce chaos ; mais ce qui la déconcerte , c'est qu'une constitution bizarre , effet plutôt du caprice & du hazard , qu'une combinaison de la raison & de la sagesse , loin de tomber & de se détruire elle-même , ait toujours acquis , malgré de grands obstacles , plus de consistance & de solidité ; qu'en un mot , le Corps Helvétique ne se soit affoibli ni desséché avec le tems , & qu'il ait pris au contraire , en vieillissant , de nouvelles forces. Un phénomène si singulier mérite bien d'être examiné avec attention , & que nous tâchions de trouver les causes

qui le produisent, & des raisons qui puissent nous l'expliquer.

Si la ligue des Suisses eût été formée dans un pays riche, fertile, propre à fleurir, ouvert de toutes parts aux incursions de l'ennemi, & capable de tenter l'ambition des souverains; si même les peuples qu'elle réunit avoient des mœurs moins austères, un caractère moins ferme ou moins intraitable, quand il s'agit de leur liberté; moins ardent pour la défendre, moins en état de la maintenir, cette ligue n'auroit jamais produit de grands effets; elle n'auroit même pu exister long-tems, puisqu'on n'y trouve ni système politique, ni plan bien conçu, ni constitution sagement réfléchie, & qu'elle ne renferme en elle-même que des principes de destruction. La nature du pays qui a si bien servi ces peuples pour jeter les fondemens de leur indépendance, ne contribue pas moins à la perpétuer & à la maintenir dans la possession d'une parfaite tranquillité. Les nations voisines ne peuvent pénétrer dans les cantons qu'en franchissant des montagnes, s'exposant aux plus cruelles défaites, pour en venir à quelque légère victoire. Sages & circonspects par nécessité, elles ne vont pas risquer de tout perdre pour gagner peu. La Suisse ne peut avoir des charmes que pour ceux qui l'habitent; ils resteront long-tems paisibles possesseurs de leurs héritages. Un sol ingrat, un climat dur, un pays sauvage, repoussent l'étranger, & ne lui offrent



rien qui puisse l'éblouir & l'attirer. Difficilement les cantons verront-ils troubler leur union & leur paix, s'ils ne les troublent eux-mêmes. Sans troupes soudoyées, sans places fortes, ils n'ont pas à craindre les surprises & les invasions. Ne fussent-ils que sous la sauve-garde de la nature, elle a si bien pris le soin de les protéger, qu'ils peuvent à cet égard s'épargner les inquiétudes, les travaux & les dépenses. L'union des Suisses, quelque foible qu'elle puisse être, n'a donc pas à craindre que des mains étrangères viennent la rompre. Le lien qui attache le plus étroitement les uns aux autres les membres du Corps Helvétique, est l'amour de la liberté.

Jamais les cantons Suisses n'ont eu des troupes réglées; ils ne seroient pas la plupart assez riches pour les soudoyer. Les guerres qu'ils soutinrent avec tant de gloire contre la maison d'Autriche, ils les firent toutes avec leurs milices. Chaque canton fournissoit la sienne, & l'entretenoit durant tout le tems qu'elle étoit sous les armes, & la congédioit après la campagne. Leur bravoure, leur expérience, leurs succès les rendirent célèbres; & les Suisses passèrent bientôt pour les meilleurs soldats de l'Europe. On les accuse d'avoir beaucoup perdu de leur ancienne valeur; mais les personnes qui donnent le plus hardiment dans cette opinion, seroient fort embarrassées d'en soutenir la preuve. Les milices des cantons ne sont pas des recrues levées à la

hâte, & qui ne sauroient faire de bons soldats ; elles passent avec raison pour être bien disciplinées, & l'on a le plus grand soin de les tenir en bon ordre.

Tout citoyen, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, est enrôlé ; il a ses armes & son uniforme. Des commissaires d'armes visitent chaque année les différentes communautés, & ont soin que les troupes fassent l'exercice les dimanches & des fêtes, après le service divin. A des jours marqués, on fait tirer le peuple à un but avec des mousquets, pour lui apprendre à bien viser. Les canonniers, les bombardiers, sont aussi exercés tous les ans pendant l'espace d'un mois. La milice se tient toujours prête à marcher, & en cas d'alarme, elle est bientôt rassemblée. De distance en distance, il y a sur les hauteurs, des piles de bois sec & des monceaux de foin ; les unes pour faire un grand feu pendant la nuit ; les autres pour donner une grande fumée durant le jour. S'il arrivoit quelque irruption, ou que des troupes fussent en marche, près de la Suisse, les sentinelles mettroient le feu aux signaux, & toute la milice seroit en armes. En la voyant, vous la prendriez pour une armée cantonnée.

Un usage reçu parmi les jeunes gens, est d'aller servir trois ou quatre ans dans les troupes de la nation qui sont à la solde de l'étranger ; ce terme expiré, les capitaines sont obligés de leur donner congé, ou de leur permettre

de retourner dans leur patrie. Par ce moyen, la plupart des fermiers & des laboureurs ne font point neufs dans le service militaire ; & le tiers des troupes Suisses est assez instruit pour former & discipliner les nouveaux soldats. On ne fait pas au juste à quel nombre d'hommes se monte la milice du Corps Helvétique ; mais on assure qu'elle suffiroit pour défendre la Suisse contre toutes les forces réunies de l'Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que la confédération peut en moins de vingt-quatre heures mettre sur pied plus de trois cents mille hommes. Sur la fin de la campagne de 1743, le prince Charles de Lorraine, qui se trouvoit dans le Brisgaw, à la tête de soixante mille Autrichiens, alarma les Suisses. Dans la crainte que ce général ne voulût pénétrer en Franche-Comté par le canton de Basle, la diète générale du Corps Helvétique prit la résolution de s'opposer à l'entrée des troupes étrangères en Suisse, & régla que sa milice marcheroit dans l'ordre suivant. Au premier signal, une armée de 12500 hommes devoit aller au-devant de ce général ; un autre signal faisoit ébranler une armée plus forte du double ; en donnant un troisième signal, cinquante mille hommes suivoient les armées précédentes ; enfin, si l'on étoit obligé d'en venir à un tocsin général, une armée formidable de 175000 hommes se mettoit en campagne, & se joignoit aux trois autres, ce qui faisoit en tout 262500 hommes,

avec cent quarante-sept canons de divers calibres, & soixante-dix pieces de campagne. Ce fait seul prouve évidemment qu'il est impossible d'attaquer chez eux les Suisses, & d'en triompher : pourvu qu'ils ne se divisent pas, ils sont invincibles.

Tranquille & pleinement rassuré sur tout ce qui l'environne, le Corps Helvétique ne doit porter son attention qu'au-dedans. S'il prévient les divisions intestines, s'il empêche que ses membres s'arment les uns contre les autres, & le déchirent, s'il maintient parmi eux l'ordre, la paix, l'union, il verra sans épouvante les révolutions des siècles. Quelques-uns pensent que les Suisses ont mal fait d'admettre à leur alliance le comté de Neuchâtel, l'évêché de Basle & l'abbé de Saint-Gall; mais ils ont tort, cette condescendance ne peut jamais leur devenir funeste. La crainte que d'autres témoignent à la vue des pensionnaires que certaines puissances foudoient en assez grand nombre dans les divers cantons, ne me paroît pas plus fondée. Si l'abus de l'or adroitement répandu pouvoit avoir des suites, le Corps Helvétique, qui ne l'ignore pas, l'auroit bientôt déraciné. Fût-ce là un mal réel, il le regarde comme bien léger; s'il ne l'approuve pas ouvertement, il le tolère à cause du bien qu'il produit. Le pays est pauvre, & il ne sauroit avoir de commerce plus sûr & plus lucratif. Il ne donne rien pour avoir beaucoup; il échange de vaines promesses faites

par quelques particuliers , des lueurs d'espérance données par de simples sujets , contre des sommes considérables d'argent que des nations riches versent annuellement dans les mains des hommes avides , si l'on veut , mais qui les font circuler dans l'état. Rassuré sur la conduite de ceux qui se mettent ainsi aux gages des puissances étrangères , il les laisse jouir d'un bénéfice dont le produit répond à leurs desirs. D'ailleurs ces pensionnaires peuvent-ils avoir une grande influence dans les délibérations publiques ; quand ils se trouvent mêlés avec le reste de la nation ? Affronteroient-ils audacieusement le péril & la honte de s'opposer par des voies illégitimes aux vues des bons patriotes , & du plus grand nombre de citoyens ? Non , ni les pensionnaires , ni la nation n'ont des vues & des intentions coupables. Ceux-là ne s'engagent à servir celles-ci ; que pour des projets , des traités , des liaisons , où les deux partis trouvent également leur compte ; & si l'une ne gagne pas , du moins elle ne perd pas en se rendant utile à l'autre. Jamais les puissances étrangères , si l'on ne suppose une politique aveugle ou mal-adroite , ne mettront en jeu leur argent , quand elles voudront nuire à la Suisse , & lui tendre des pièges.

L'inégalité de force & de puissance , la différence dans la manière de se gouverner , la richesse d'un côté , & la pauvreté de l'autre ; des républiques fières de posséder de vastes domaines , & qui se lient à des républiques

sans territoire, non dans la vue de les faire marcher leurs égales; mais dans la flatteuse persuasion, ce semble, de les gouverner: voilà, selon bien des personnes, des causes prochaines de destruction, par les haines, les jalousies & les divisions qu'elles enfantent. Mais on leur répond que ces causes existent depuis trois siècles, & que les Suisses n'ont pas encore vu naître l'effet dont elles semblent les menacer.

Si nous pouvions nous faire entendre aux Suisses, à cette brave & respectable nation, nous leur dirions avec une noble hardiesse & toute l'affection du zèle: ouvrez enfin les yeux, & apprenez à vous alarmer; vous avez dégénéré de l'antique simplicité de vos pères; quoique vous nous fassiez admirer & que vous retraciez dans vos exploits leur valeur & leur intrépidité. Vos mœurs s'altèrent, votre manière de vivre n'est plus celle des premiers fondateurs de vos républiques; vos liaisons avec des peuples voisins vous deviennent de jour en jour plus funestes: vous allez vous dépouiller chez eux de la plupart de vos vertus, & vous en rapportez leurs vices. Le luxe a forcé vos barrières & pénétré dans vos montagnes; comment pourrez-vous l'allier avec votre médiocrité? Je nomme ici des ennemis redoutables, mais je n'ai pas encore désigné celui que vous avez le plus à craindre, & dont vous n'avez que trop autrefois éprouvé les fureurs. La religion. L'unité de croyance entraînoit

avec elle l'uniformité de sentiment, vous couvriez par cette union les défauts inhérens à la forme de vos gouvernemens particuliers; une nouvelle doctrine vous divisa; vous vous égorgeâtes pour établir de nouveaux systèmes, & vous ne vous aimez plus.

La réforme donna naissance à une multitude d'opinions singulieres qui, détruites par d'autres opinions, firent d'une partie de la Suisse un théâtre ensanglanté. Les gouvernemens vivement alarmés se donnerent de grands mouvemens pour arrêter les progrès du mal. Dans les cantons réformés on ne souffrit plus que les sectateurs de la premiere doctrine, & l'on fit sortir les partisans des dogmes plus nouveaux: pour conserver le tronc, on coupa les branches. Le canton de Berne en est même venu de nos jours à des partis violens pour exterminer dans son district les piétistes, les anabaptistes. Les derniers furent les plus maltraités, parce qu'ils firent craindre un bouleversement général. Leur doctrine ne s'accommodoit pas avec les principes du gouvernement. Des payfans refusèrent le service, sous prétexte qu'il ne s'accordoit pas avec la premiere regle de conduite, leur conscience. On leur avoit appris que le port des armes est illégitime, même pour la défense de la patrie; qu'il ne faut point reconnoître l'autorité des magistrats, & qu'on ne doit pas prêter au souverain le serment de fidélité. Les fauteurs de ces maximes

furent bannis du canton ; on mit à prix la tête de quelques-uns d'entr'eux. On déclara que les pros crits qui ne garderoient pas leur ban , & qui , après un tems marqué , reparoïtroient dans le pays , feroient punis de mort. La plupart se conformerent au dispositif de la loi. Plusieurs osèrent se montrer de nouveau sur la scene , qui fut bientôt teinte de sang. Le gouvernement fit exécuter tous ceux qui tomberent entre ses mains. Cependant , comme les exilés étoient remplacés tous les jours par de nouveaux prédicateurs , le souverain se laissa d'exercer des cruautés contre ceux qui abandonnoient une erreur pour en embrasser une autre ; il engagea les uns à se retirer de leur gré dans quelqu'autre pays , & força les autres à sortir des états de la république. Le plus grand nombre alla chercher & trouva un asyle en Hollande. J'omets les réflexions qu'une pareille conduite fait naître.

Il me suffit de dire que le Corps Helvétique , en donnant trop d'attention à des discussions théologiques , s'est fait les plus grands maux. Les révolutions qu'elles ont opérées , ont aliéné les cantons & les ont déterminés plusieurs fois à se faire la guerre. Le sang qu'ils ont versé , n'a pas éteint leurs haines ; elles peuvent se réveiller. Que les Suisses s'observent donc. Puissans , respectés de leurs voisins , aimés & alliés des puissances de l'Europe , leurs malheurs ne peuvent venir d'une cause étrangere. Si le

Corps Helvétique couvre jamais de ses débris la terre qui l'a formé, il aura été lui seul l'instrument de sa destruction.

Les talens & la science croissent, si je puis ainsi dire, dans tous les pays & dans tous les climats, lorsque le germe n'en est pas étouffé par le souffle brûlant du despotisme. Les montagnes qui resserrent les Suisses, & paroissent avoir été placées par la nature pour rendre l'esprit de leurs habitans toujours brut & sauvage, ne les ont point empêchés de cultiver la littérature. La Suisse n'est pas seulement le pays du génie, il l'est encore de l'érudition. Jean Bauhin a les titres les plus incontestables pour être classé parmi les écrivains distingués. Son Histoire des plantes est un ouvrage profond, rempli de connoissances réfléchies & bien digérées. Elle a été d'une très-grande ressource au célèbre Tournefort & aux autres qui ont écrit après Bauhin sur le même sujet. Gaspard son frere, digne de marcher sur ses pas, est auteur du Prodrome du théâtre botanique & des Institutions anatomiques.

Outre la science des langues, Bibliander avoit un esprit systématique, qui lui faisoit approfondir ce qu'elles ont de plus caché. Son livre du rapport commun qu'il y a entre toutes les langues & les lettres en usage dans le monde, frappe par la découverte des analogies & la justesse du raisonnement. Les étincelles de vérité, sorties de cet essai utile, ont fait faire des efforts

à une foule de favans , pour en trouver le flambeau. Kircher, Hutter, Schulem, Becker, Borrich, Postel, Befold, Boëhard, Broustin, & tant d'autres, ont travaillé d'après le dessin & les vues de Bibliander, en cherchant dans l'origine des langues les expressions communes à toutes les nations & fondées sur la nature (a). Conrad Gefner, disciple de Bibliander, s'est également exercé sur cette matiere : son *Mithridate*, ou traité de la différence des langues, ne le cede en rien à l'ouvrage de son maître. Il a fait une *Bibliothèque universelle* & des *Pandectes*, dans lesquelles il parle & des livres & des auteurs; genre d'ouvrage inconnu avant lui, & qui fut dans sa naissance très-favorablement accueilli. Ces deux productions demandoient trop de lumieres, de philosophie & de goût, pour que leur auteur évitât toujours de donner contre les écueils de l'erreur ou de l'ignorance. Malgré leur imperfection, elles lui ont mérité de grands éloges. Gefner joignoit aux talens, des mœurs honnêtes & une vertu rigide, qui lui firent employer sa plume à dépouiller les anciens auteurs de leurs tableaux licencieux. On a de lui un *Martial*, qu'on peut mettre entre les mains de la jeunesse. Mais ce qui met son nom au-dessus du ravage des sie-

(a) M. le président de Brosse a fait un bon ouvrage sur cette matiere. Je parlerai bientôt de M. Court de Gebelin, de Lausanne, qui a également travaillé sur le même objet.

cles ,

cles, c'est son histoire des animaux, qui lui donne une place proche d'Aristote. La réputation que Gesner s'étoit acquise dans l'histoire naturelle, le fit appeller à juste titre le Plin de l'Allemagne. Simler & Fris, qui ont tantôt abrégé & tantôt augmenté sa bibliothèque, ont bien saisi sa marche méthodique; le second a néanmoins travaillé avec plus de succès que le premier. Paracelse, malgré les rêves de son imagination déréglée, malgré son style décousu; sautillant, énigmatique, sera connu tant que la médecine subsistera. Un des plus grands pas qu'on puisse avoir fait faire à cette science, est d'avoir appliqué la chymie aux remèdes, comme Paracelse s'en est servi le premier.

Egide Tschoudi s'est livré au pénible travail de fouiller dans des archives pour débrouiller le chaos de certains points de l'histoire, & en appuyer la certitude sur des relations manuscrites & des actes authentiques; d'autant plus louable qu'il étoit d'une ancienne maison, & occupoit dans la république les plus brillans emplois. M. de Tschoudi, connu par des poésies agréables & quelques ouvrages de (a) bo-

(a) Il a fait un extrait traduit de l'anglois, d'un traité concernant les arbres résineux conifères, qu'il a augmenté de notes, observations, expériences particulières. On trouve de lui dans le quatrième volume du supplément de l'Encyclopédie, un mémoire imprimé séparément, sur la transplantation, la naturalisation & le

A a

tanique, est de cette famille. Les différentes histoires & les antiquités de la Suisse par Guilleman ont garanti de l'oubli le nom de leur auteur. Sage, simple, clair, méthodique & vrai, il a les rares qualités d'un bon historien. Schilling fut le témoin oculaire des faits qu'il raconte. La foi qu'on doit ajouter à son Histoire de la guerre des Suisses contre le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, y donne un grand prix : son ouvrage a été gardé au greffe de Berne jusqu'en 1743, qu'on l'a livré au grand jour de l'impression.

Théodore Zwinger a continué d'une manière digne d'éloges le Théâtre de la vie humaine, que Lycosthene avoit commencé. Cette famille est illustre dans l'empire des sciences. Jacques, les deux autres Théodore-Jean & Jean-Rodolphe Zwinger, s'y sont rendus célèbres. Suicer savoit très-bien les langues anciennes ; son Trésor ecclésiastique des peres grecs & presque toutes ses autres productions en sont une preuve complete. Le célèbre cardinal du Perron, qui joignoit à la subtilité du sophisme la profondeur du raisonnement & la variété des lumières, étoit du canton de Berne. L'abrégé que Schweitzer a donné de l'histoire Helvétique, est écrit avec

perfectionnement des végétaux. Ces deux ouvrages sont honneur à M. de Tschoudi, par la bonté, l'application, le développement des principes, par la justesse des conséquences, par la solidité des idées & la clarté du style.

la précision qui rend ce genre peut-être plus difficile que celui des grandes histoires. On trouve à la tête de la grammaire grecque de Démétrius Chalcondyle, une préface de Wolmar, qui seule seroit capable de lui donner une place parmi les savans les plus distingués. Il a encore commenté quelques livres de l'Iliade d'Homere. Des ouvrages de Stukius, il en est un qui mérite une attention principale, c'est son Traité des festins des anciens, composé de faits intéressans, de choses aussi agréables qu'utiles. Milichius, qui mourut victime d'une trop grande application à l'étude, avoit acquis un amas peu commun de connoissances, dont il a fait usage dans des commentaires sur Plin le naturaliste, des discours sur les vies d'Hypocrate, de Galien, d'Avicene, des traités de médecine, &c. Hottinger, disciple de Golius, ne se rendit pas moins estimable que son maître, par sa connoissance des langues orientales.

Glaréan avoit une science fort étendue & une judicieuse critique. Il a commenté Tite-Live, Salluste, & donné une chronologie de Denis d'Halicarnasse. Le Pédagogue de Freigius n'est pas sans mérite, quoiqu'il y regne une trop grande précision, une maigreur, si je puis ainsi dire, d'idées & une sécheresse de style. Goldast a réuni le titre de jurisconsulte à celui de littérateur. Son ouvrage intitulé, *Sibylla Francica*, renferme des piéces recherchées & curieuses. Les connoissances universelles & les succès mul-

tipliés de Vadian, lui firent donner une couronne de lauriers dont on ne devoit orner que la tête des grands hommes : lorsque la cabale, entraînant les suffrages de la multitude, dispense cette gloire, la postérité indignée la flétrit, & met à leur place les hommes qu'on a peu élevés durant leur vie. Jean-Rodolphe & Jean-Jacques Wetstein ont été profonds dans les langues mortes. Le premier a tiré de manuscrits grecs sur lesquels personne n'avoit encore travaillé, la lettre à Africanus concernant l'histoire de Susanne, & a ajouté des notes au dialogue d'Origene contre les Marcionites. Le second a rassemblé toutes les variantes manuscrites du nouveau Testament. Cholin, aussi versé dans les mêmes sciences, a donné des traductions latines d'ouvrages grecs, & a travaillé à la célèbre Bible de Zurich. Jean-Henri & Jean-Baptiste Ott ont été de savans antiquaires.

Parmi les Plater, médecins célèbres, nous distinguerons Félix Plater, qui, à l'étude profonde de sa profession sur laquelle il a fait imprimer plusieurs écrits, joignoit une connoissance étendue de la botanique, de la mécanique, des métaux & de la musique.

Les dissertations de Pierre Werenfels renferment beaucoup d'érudition. Samuel Werenfels son fils est un de ceux qui ont le plus honoré la Suisse ; son traité, *De logomachiis* (a) eru-

(a) Ce terme est dérivé des deux mots grecs *λογος* & *μαχη*, qui signifient dispute de mots.

ditorum, prouve qu'avec une littérature variée & profonde, il a eu le talent de bien écrire & de se modeler sur le ton des anciens. Son style est pur, coulant, nombreux, périodique; les tours de phrase calqués sur ceux de Cicéron, l'expression choisie & agréable. La lecture de cet ouvrage devient de jour en jour plus nécessaire aux gens de lettres; dont les disputes passionnées ne roulent, pour la plupart, que sur des choses frivoles. Sa dissertation (a) sur le style empoulé, est d'un homme de goût; & peut être jointe au Traité du sublime de Longin. Parmi le grand nombre des œuvres de Gurtler, il n'en est aucune qui soit médiocre; mais ses origines du monde sont au-dessus de toutes les autres, & il n'y a pas d'écrits d'une science plus vaste.

Clauser seroit un excellent traducteur, s'il n'avoit pas travaillé la faux à la main, & qu'il ne se fût pas donné la liberté de couper, de retrancher aux ouvrages. Sa meilleure traduction est celle de l'histoire des Turcs par Léonie Chalcondyle, laquelle fait très-bien connoître la nation Ottomane, depuis 1300 jusqu'en 1463.

Constant a donné de bonnes notes sur Florus, sur les offices de Cicéron, sur les colloques d'Erasme, sans parler de son Abrégé de politique, de son Traité de morale, de ses Dis-

(a) *De meteoris orationis*; elle est à la suite de son traité des logomachies.

sertations, qui sont des productions estimées. La Logique de Croufas est l'ouvrage d'un esprit juste; son Traité du beau, quoiqu'il soit séchement écrit, & qu'il ait été effacé par celui d'un bel esprit philosophe, le célèbre pere André, jésuite, renferme des regles sûres, des principes dictés par le bon goût & la saine raison. Son Traité de l'éducation des enfans est utile. Ses divers examens annoncent une conception pénétrante & un solide jugement.

Loys de Chésaux, dès qu'il fut sorti de l'enfance, devint un bon physicien; ses Elémens de cosmographie & d'astronomie, faits pour un jeune seigneur, ont le mérite que ces sortes d'ouvrages comportent, celui de la précision, de la méthode, & d'être à la portée de tout le monde. Ses lumières, loin d'être bornées à cette partie, ont embrassé la plupart des sciences.

Herman a écrit sur les mathématiques de manière à se rendre digne de l'honneur que l'académie des sciences de Paris lui avoit fait de l'associer à elle. Vicquefort s'est exercé sur plusieurs matieres: la lecture de son livre qui porte pour titre, *l'Ambassadeur & ses fonctions*, ne peut être trop conseillée à ceux qui se destinent pour cette carrière. Geinoz, coopérateur du premier de nos journaux, celui des savans, a fourni à l'académie des inscriptions & belles-lettres, dont il étoit membre, des dissertations instructives & qui demandoient sur-tout des connoissances étendues dans l'histoire ancienne. Il tra-

vailloit à une édition d'Hérodote, lorsque la mort l'enleva à la littérature.

Les Scheuchzer se sont fait un nom dans les antiquités & l'histoire naturelle. La Physique sacrée de Jean-Jacques Scheuchzer est une production savante & très-connue. Jean-Gaspard son fils a donné en anglois une bonne traduction de l'histoire curieuse du Japon par Kempfer. Surbeck, de l'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris, a laissé en manuscrit une Histoire métallique des empereurs, depuis Jules-César jusqu'au grand Constantin. Les dissertations & les harangues d'Iselin l'ont mis au rang des hommes les plus profonds de ce siècle ; il étoit de la même académie. Muralt s'étoit tellement acquis l'estime de sa nation, qu'on lui attribua les poésies de Haller lorsqu'elles parurent. En parlant des lettres de cet auteur sur les Anglois & les François, l'abbé des Fontaines, ce critique si avare d'éloges & si porté à déprimer les talens, lui donne le nom de *Suisse à tête pensante*.

La *Tempe Helvetica* renferme plusieurs mémoires d'Altmann ; profondément versé dans la langue grecque dont il étoit professeur à Berne, il a encore donné des ouvrages philologiques sur le grec du nouveau Testament.

La nature avoit doué Jacques Bernoulli des talens les plus rares pour les mathématiques. Habile astronome dans son système des comètes adopté par Cassini ; excellent physicien dans sa

differtation sur la pesanteur de l'air ou sur celle de l'éther, à laquelle il attribue la dureté des corps, comme Mallebranche, dont il ignoroit l'opinion; profond algébriste, par son traité de l'arithmétique des infinis; grand géometre, par la méthode du calcul différentiel de Leibnitz, qu'il découvrit avec Jean Bernoulli son frere; également célèbre géometre (a), par l'édition qu'il a publiée de la géométrie de Descartes, par son *Ars conjectandi*, dans lequel il réduit au calcul les degrés de vraisemblance ou de certitude conjecturale qu'on peut donner aux événemens du hasard; personne n'a plus de gloire que lui dans cette carrière. Comme Archimede fit graver sur son tombeau la proportion de la sphere au cylindre circonscrit, découverte qu'il avoit faite; de même Bernoulli voulut qu'on mît sur le sien une ligne courbe spirale de son invention, avec ces mots, *Eadem mutata resurgo* (b).

Si la mort n'eût enlevé, presque à la fleur de l'âge, Nicolas Bernoulli son neveu, il se seroit fait une brillante réputation, comme on a tout lieu de le conjecturer par quelques-unes de ses pieces qu'on trouve dans les Actes de Leipfick, & ceux de l'université de Pétersbourg. M. Daniel Bernoulli soutient la gloire de son nom. Quatre prix qu'il a remportés à l'académie des

(a) Ses ouvrages sont imprimés en quatre vol. in-4^e.

(b) Il faisoit allusion à l'espérance des chrétiens, que les propriétés de cette courbe semblent représenter.

sciences de Paris, plusieurs dissertations & autres ouvrages, sur-tout son Traité des forces & mouvemens des fluides, & celui pour les astronomes, l'ont rendu un des plus grands mathématiciens de ce siècle. Il a eu l'avantage de se montrer en 1734, l'égal de son pere Jean Bernoulli, en partageant un prix avec lui. M. Jean Bernoulli son frere, professeur d'arithmeticque, a été couronné trois fois à la même académie.

La maison de Zurlauben est recommandable par ses talens pour les sciences. L'académicien actuel qui porte ce nom (a), est autant estimable par son esprit & ses lumieres, que par le bon usage qu'il en a fait. Un an avant sa réception à l'académie qui l'a mis au nombre de ses associés, il reçut des mains de cette savante compagnie un laurier pour récompense de sa supériorité sur ceux qui étoient entrés avec lui dans la lice. Depuis il a ramassé en un corps d'histoire les traits de courage de ses compatriotes au service de France, fait connoître la législation militaire de sa nation, & publié plusieurs ouvrages propres à former l'officier. Il a donné une bonne traduction du traité d'Osinander sur le devoir & les vertus d'un général d'armée, dont nous n'avions qu'une mauvaise version françoise. Son amour patriotique l'a engagé à tracer

(a) Monsieur le baron de Zurlauben, capitaine au régiment des Gardes Suisses, de l'académie des inscriptions & belles lettres de Paris.

la vie de Guillaume Tell, le sauveur de son pays.

Personne n'a réuni plus de genres à la fois que Haller; son génie propre à toutes les sciences, s'est porté vers la poésie, la politique, la littérature, & toutes les branches de la médecine. Ses vers sont pleins de cet enthousiasme lyrique qui, selon le langage d'Horace, constitue seul le poète. Ce ne sont que des traits de feu, des éclairs, des transports impétueux qui enlèvent. La sublimité des idées, la pompe des expressions, la fierté des tableaux, le mettent à la hauteur du sujet dans son ode sur les Alpes. Quelle vigueur, quelle noblesse de pinceau, lorsqu'il représente la plus noble partie de notre être, destinée à régner sur la mort & à survivre aux débris des siècles! C'est la profondeur du raisonnement relevée par les charmes de la plus belle poésie. Tout devient sensible, tout attendrit sous sa plume. L'âme s'épanche, la raison prouve, l'imagination se joue autour des sentimens & des pensées, & les couronne de fleurs; le génie répand ses feux & donne la vie à l'ensemble. Quel champ s'ouvre devant moi, lorsque je fixe mes regards sur le nombre de ses ouvrages d'anatomie, de chimie, de botanique, d'histoire naturelle, de physique, de religion! Que de connoissances, que de justesse, que de méthode, que de clarté! Comme la nature se développe devant lui! Il en décrit les formes, il en montre les opérations cachées, il en éclaireit les mystères. Ses productions politiques partent

d'un cœur bienfaisant, vertueux, patriotique ; celles sur la religion prouvent qu'il l'avoit beaucoup méditée. Qu'il fait beau voir ce génie orné des palmes les plus brillantes de la gloire, parler des dangers de l'esprit & de l'utilité de la modestie, en homme qui a évité les écueils de l'un, & qui a joui des avantages de l'autre !

M. Euler s'est fait connoître en mathématiques à l'âge de vingt-un ans (a), par un excellent mémoire inséré dans les *Acta eruditorum* de Leipfick. Depuis ce tems il n'a cessé de travailler sur toutes les branches de cette science avec un succès des plus éclatans. Ses ouvrages sont trop nombreux pour en donner ici une notion détaillée, il nous suffira d'en indiquer deux qui passent pour des chefs-d'œuvres. Le premier est sur le calcul différentiel, & le second sur le calcul intégral. Celui-ci l'emporte encore sur l'autre. Des recherches profondes, des découvertes nouvelles, des observations justes, des raisonnemens clairs & convainquans, des connoissances prodigieuses, en font la marque caractéristique.

Peintre charmant de la nature, M. Gessner a répandu le plus vif intérêt dans ses poésies : les images agréables, les détails enchanteurs, animent la Mort d'Abel, & réparent l'irrégularité qui peut se trouver dans le plan. Ses idylles respirent le sentiment, c'est là qu'il parle au cœur

(a) En 1726.

d'un ton naïf, simple & touchant. Que de vérité, que de graces dans ses peintures de la vie champêtre ! L'âge d'or renaît par son pinceau. On voudroit devenir berger & n'habiter que les campagnes. Les feuillages, qui font tout l'ornement d'une cabane, il les fait préférer aux lambris des plus superbes palais ; un gazon de verdure vaut plus qu'un trône par la manière dont il le représente. Regardez sur l'herbe tendre ces deux amans se jurant une éternelle fidélité par des soupirs qui sortent d'un cœur brûlant des feux les plus purs. Vous voyez l'amour sous les attraits de l'estime ; la vertu le consacrer & l'ennoblit ; ce ne sont pas des fougues qui transportent l'ame hors d'elle-même, en troublent le repos & la paix ; c'est une douce pente qui conduit au bonheur par la route du plaisir légitime. Par-tout on trouve des tableaux séduisans par la magie des couleurs.

M. Gesner (a), chanoine de Zurich, fait allier les qualités du cœur aux connoissances les plus vastes. C'est à lui que Haller devoit presque toute sa gloire en botanique, je veux dire, la plus grande partie de ses lumières & de ses ouvrages même. M. Gesner lui prêta ses manuscrits ; Haller en fit usage, du consentement de l'auteur qui eut la grandeur d'ame de les lui sacrifier, sans vouloir que son nom fût mis a

(a) Il est de la famille de Conrad Gesner, dont j'ai déjà fait mention.

côté du sien ; héroïsme rare & peut-être unique parmi les savans à qui la fortune a procuré une honnête aisance ! Qu'il en coûte de faire taire les murmures de l'amour-propre , jusqu'à renoncer à des travaux dont l'érudition & l'utilité attirent l'applaudissement des nations & assurent l'estime des siècles ! M. Gesner a beaucoup contribué à l'établissement de la société de physique de Zurich ; il va faire imprimer plusieurs ouvrages de botanique , vraiment profonds , remplis d'observations , animés de cet esprit de recherches , sans lequel un ouvrage semblable n'est qu'une copie répétée de ce qu'on trouve par-tout , manque d'intérêt & languit.

L'académie des inscriptions & belles-lettres de Paris a donné à M. Schmit sa couronne quatre fois consécutives. Des connoissances très-étendues de la mythologie & de l'histoire ancienne caractérisent ses dissertations , que le comte de Caylus a fait traduire en françois. La mort du savant antiquaire a privé le public de cet ouvrage.

M. Hirtzel est l'auteur du Socrate rustique , dans lequel on trouve des vues saines & des lumières concernant un art qu'on ne sauroit trop approfondir , l'agriculture. Les injustes critiques ont beau élever leur voix contre la multitude des écrits économiques que ce siècle a produits ; on ne peut disconvenir que de ces écrits , de ces systèmes qui se sont même entre-choqués , il ne soit sorti des connoissances bienfaisantes.

(qu'on me passe le terme) & que la terre ne recoive à présent une meilleure culture qu'elle n'a jamais reçue. Quand l'ami des hommes, M. de Mirabeau, à qui la traduction françoise (*a*) du Socrate rustique est dédiée, n'auroit produit que ce bien, c'en seroit assez pour consacrer son nom dans nos annales. Mais il en est un entre autres, dont on refuse de jouir, & que la postérité embrassera sans doute avidement. Oui, elle profitera du génie de ce grand homme : car j'appelle grand celui que le courage élève au-dessus des malheurs les plus sensibles; que l'amère raillerie n'a jamais détourné de sa voie; qui ne compte pour rien les talens que l'amour de la patrie ne dirige point; qui consacre tous ses travaux à la découverte des vérités utiles, un des principaux besoins d'un empire; qui fournit aux rois le plan économique qu'ils doivent exécuter pour rendre heureux leurs sujets; & qui arrache des yeux des peuples le bandeau de l'ignorance pour les éclairer sur ses véritables intérêts.

M. Lavatter a beaucoup d'imagination; mais elle est excessive, & l'a fait donner dans une chimère qui lui a fourni la matière de quatre volumes *in-4°*; c'est de connoître le caractère de tous les hommes par leurs portraits ou figures. Malgré ce système que nous croyons bi-

(*a*) Elle est faite par M. Frey, Suisse estimable, capitaine au service du roi de France.

zarre par sa trop grande étendue, on ne peut lui refuser des idées & de la fécondité. Au reste, ce nom est connu depuis long-tems dans les sciences. Le Traité des spectres, & bien d'autres ouvrages de Louis Lavatter l'ont conservé depuis plus de deux siècles.

Breittingger, par son Art poétique & le Traité des comparaisons, & M. Bodmer, par ses Observations critiques sur les portraits poétiques, & le Traité du merveilleux de la poésie, ont donné à leur nation une finesse de tact, une délicatesse de goût, qui lui manquoient. Des principes vrais, lumineux, pensés & sentis, des inductions justes, des raisonnemens convaincans, & tout cela fondu dans beaucoup de connoissances de la littérature tant ancienne que moderne, tel est le caractère de ces ouvrages. M. Bodmer est encore connu par plusieurs drames. Ce littérateur, âgé de quatre-vingt-deux ans, a conservé l'aménité, les graces, les saillies de son esprit, & sa conversation ne se ressent point de la pesanteur de sa vieillesse; vrai phénomène que la nature ne présente que de loin en loin.

La ville de Lausanne a établi pour M. Tissot une chaire de professeur en médecine. Ce savant, qui a rendu de si grands services à l'humanité, en écrivant pour les gens de lettres, pour le peuple, pour les jeunes gens ou les hommes-enfans dont les passions effrénées franchissent les bornes de la nature, jouit d'une

estime universelle. Plusieurs académies, & surtout la société économique de Berne, se sont fait un honneur de l'admettre dans leur sein. Cette dernière compagnie, dont il suffit de lire les mémoires pour applaudir à l'étendue de ses lumières, à la sagesse de ses vues, à l'utilité de ses travaux, ne laisse échapper aucune occasion de s'associer les hommes d'un mérite distingué. Ces hommes, à leur tour, briguent l'avantage d'être au rang de ses membres. C'est elle qui a adjugé à M. de Mably, pour ses entretiens de Phocion, & M. le marquis de Beccaria, pour son Traité des Délits & des Peines, le prix qu'elle distribue annuellement, sans que ces deux auteurs eussent aspiré à cette gloire; exemple, dit judicieusement M. Palissot dans ses Mémoires Littéraires, que les autres académies devroient imiter.

Le monde primitif, analysé & comparé avec le monde moderne, par M. Court de Gebelin, est un de ces ouvrages qui étonnent par la force de tête & l'étendue des connoissances. Ce que les Bibliander, les Gesner, & quelques autres écrivains, dont j'ai parlé, avoient vu en petit, celui-ci l'a aperçu en grand. Les premiers n'ont fait qu'une miniature; M. Court de Gebelin a fait une statue colossale, véritablement digne d'attirer les regards de la postérité. Ceux-là n'ont jeté que des étincelles; celui-ci présente des masses de lumière; la nature est son guide; c'est sur cette base inébranlable

lable qu'il appuie le monde primitif & le monde moderne, & qu'il en forme un seul édifice. Analyser la langue, l'écriture, les mœurs, le caractère, le génie, les loix, les usages, la religion des peuples sortant du berceau de l'univers, & par le rapprochement de tous ces objets avec le monde moderne, montrer que celui-ci n'est, si je puis ainsi dire, qu'un écoulement de l'autre, regardé comme source primitive, quelle tâche immense, & combien elle est capable d'effrayer l'homme le plus laborieux, le plus érudit, le plus philosophe ! M. Court de Gebelin l'a remplie avec beaucoup de succès. Nous ne dissimulons pas qu'il a donné quelquefois dans des conjectures que bien des gens prennent pour des erreurs ; mais ces conjectures ne sont que de détail ; elles ne dérangent pas l'économie de son système, qui reste toujours vrai & fondé sur les raisons les plus solides, malgré les parties foibles qui peuvent ne pas correspondre à la clef. Ce n'est point par les principes, puisqu'ils sont connus, mais par leur application & leur étendue, par les conséquences prodigieusement variées & se rapportant à un terme unique, celui de la nature, par les détails, en un mot, que l'auteur se montre homme de génie. Son érudition n'est point indigeste, sans ordre, sans méthode, & comme en bloc ; elle marche toujours avec l'observation & le raisonnement. Le plan que M. Court de Gebelin a tracé de son ouvrage,

B b

prouve qu'il étoit très en état de l'exécuter ; il est clairement exposé, bien développé, élégamment écrit. On ne peut le lire sans concevoir pour lui la plus haute estime. Des manières simples, un ton sans prétention, une franchise aimable, ajoutent au rare mérite de cet écrivain.

Nous ne considérons M. Allamand que sous le titre de bon physicien. Il avoit été disciple de s'Gravefande. La reconnoissance l'a engagé à donner des éditions d'ouvrages de son maître, les meilleures de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Heureux les auteurs dont les productions tombent en de pareilles mains !

Si les Suisses doivent réclamer une partie de la gloire que plusieurs étrangers se sont acquise, lorsqu'ils ont professé chez eux, celle d'Erasme des deux Buxtorf, des deux Bertrand, de Barbeyrac, &c. doit rejaillir sur cette nation.

Il n'est pas donné aux hommes de tout embrasser avec un égal succès : les Suisses contents d'exceller dans les sciences, n'ont point cherché à briller dans les arts libéraux. Ils ont eu cependant quelques personnes d'une grande célébrité, Holbein pour la peinture, Stimer & Tourneisen pour la gravure, &c. &c. C'est Keller qui a fondu d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV, qu'on trouve à la place Vendôme de Paris, ouvrage fier, mâle, vigoureux, digne de servir de modèle à tous les artistes.

Les Suisses cultivent en certains endroits la

mécanique. L'horlogerie est assez connue chez eux. Il s'y fabrique dans l'année une très-grande quantité de montres & de pendules. On y fait des automates qui le disputent en perfection à ceux d'Allemagne. Ce sont là les bornes de leurs talens & de leur goût actuel dans tout ce qui sort du cercle de la littérature & des sciences.

Le traité de combourgeoisie perpétuelle que les Genevois ont fait & renouvelé plusieurs fois avec les Suisses, les incorpore en quelque sorte dans cette nation ; ce seroit donc omettre quelque chose au tableau des lettres, des sciences & des arts de la Suisse, que de ne pas tracer celui de Geneve relativement à cet objet. Le premier écrivain de cette ville qui se présente à mon esprit, c'est Isaac Casaubon, à qui Henri IV confia la garde de sa bibliothèque. Il avoit le jugement sûr, la critique bonne, la science des langues. Ses commentaires sur Polybe, Athénée, Théophraste, & plusieurs autres auteurs ; sa critique des Annales de Baronius, lui méritèrent l'estime de toute l'Europe. Méric Casaubon son fils, lui est inférieur : sa manière d'écrire est rude, lourde, inégale, incorrecte ; pour se le persuader, il ne faut que lire ses notes sur Optat & Diogene Laërce.

Tout son mérite littéraire consistoit dans une très-grande érudition ; mais cette érudition, quoique négligée, je dirois presque méprisée de nos jours, est d'un grand prix aux yeux de

B b ij

ceux qui savent combien il en coûte pour l'acquiescer. Ce qui est encore plus glorieux à Méric Casaubon, c'est d'avoir refusé la pension que le tyran Cromwel lui offrit pour écrire l'histoire de son tems. Cet homme de sang vouloit acheter une plume pour la plier à son usurpation, & colorer ses brigandages au tribunal de la postérité, qui venge toujours le bon droit & l'innocence, en dégradant la mémoire de ses injustes persécuteurs. Il trouva dans Casaubon un homme vrai, généreux, sensible, équitable, qui repoussa son offre avec cette noblesse, ce désintéressement sublime, dont les gens de lettres donnent le plus d'exemples : un esprit éclairé fait souvent une grande ame.

Théodore Godefroi a fait plusieurs histoires & d'autres ouvrages, écrits avec jugement & clarté ; son cérémonial de France nous paroît être celui qu'on apprécie le plus. Jacques Godefroi a embrassé dans ses pénibles travaux les matieres les plus compliquées du droit ; il passe pour un des meilleurs jurisconsultes.

Ezéchiél Spanheim possédoit à un très-haut degré la connoissance des médailles & des antiquités. Outre les excellens ouvrages que nous avons de lui sur cette matiere, il a donné une édition des œuvres de l'empereur Julien, accompagnée d'une préface & de notes qui viennent d'un savant.

Les Turretins sont avantageusement connus ; mais nous nous arrêterons à Jean-Alphonse, de

beaucoup supérieur à tous les autres. Un esprit clair, juste & méthodique lui a dicté ses divers écrits, harangues, dissertations, &c.

Daniel le Clerc a composé une Histoire de la médecine, dont font cas les gens de cet état, & il a travaillé à la Bibliothèque anatomique, ainsi qu'à plusieurs autres ouvrages de Manget, son compatriote, un des plus laborieux écrivains que le siècle dernier ait produits. Mayerne, médecin de Henri IV, étoit de Geneve : on n'a recueilli & imprimé ses œuvres qu'au commencement de ce siècle. Jean le Clerc, fils de Daniel, a été un excellent critique. Sa Bibliothèque universelle & les suites qu'il en a données, sont un enchaînement d'extraits, tracés avec une intelligence, un ordre, une science, qui l'ont fait mettre dans la classe des meilleurs journalistes. Ce n'étoit pas d'après la table des ouvrages qu'il faisoit ses analyses, mais d'après une lecture réfléchie : on ne le voit pas prêter ses propres idées aux auteurs dont il rend compte ; il les suit pas à pas, il les fait connoître par leur physionomie, il observe, il pèse, il discute, il juge : à qui appartenoit mieux qu'à lui de tracer les règles de cette profession aussi difficile qu'utile au maintien du bon goût ? C'est ce qu'il a fait dans son *Ars critica*. Non content d'avoir marché avec succès & presque à l'égal de Bayle, dans cette route environnée d'écueils, il a pris la plume pour repousser les

attaques des impies. Son traité de l'incrédulité passé pour être très-bien fait.

Jacques l'Escaille (a) eut tant de célébrité par le succès de ses vers hollandois, que l'empereur lui donna la couronne des poètes. Catherine l'Escaille sa fille, fut mise par ses concitoyens au nombre des muses, & eut le nom de Sapho Hollandoise. A plusieurs petites pièces d'agrément & de légèreté elle a ajouté des ouvrages d'une composition élevée, des tragédies en assez grand nombre. Ce genre est au-dessus des forces du beau sexe, & nous ne connoissons aucune nation qui ait eu la gloire d'avoir renfermé dans son sein des femmes qui y aient excellé. Pour former des caractères, les différencier, les exprimer sous leurs couleurs naturelles & d'une manière soutenue, les lier à une seule action, pour nouer une intrigue, filer des situations, amener & faire éclater une catastrophe qui mette le comble à l'intérêt, il faut une imagination forte, une ame qui abonde en sentimens, un pinceau large, vigoureux, flexible, une très-grande étendue de talens, qui ne font autre chose que l'esprit & la sensibilité.

Burlamaqui est un des auteurs qui ont le mieux fait connoître les droits & les devoirs de l'homme. S'il a profité des lumières de ceux qui avoient écrit là-dessus avant lui, il a eu sur ces écrivains politiques l'avantage de resserrer ses

(a) Le pere & la fille étoient de Geneve, quoiqu'ils aient écrit en hollandois.

idées, & d'écrire avec clarté, précision & méthode.

Les *Principes du droit politique* ne sont que le commencement d'un système beaucoup plus étendu, qu'il avoit formé le dessein de mettre au jour, & il auroit été bien à désirer qu'il l'eût rempli. Cet ouvrage, quoiqu'élémentaire, ne laisse pas d'être profond : une métaphysique lumineuse, une raison saine, un jugement solide, une érudition bien ménagée, & dégagée du vain étalage qu'entraîne le pédantisme ; voilà les qualités que nous y avons reconnues.

L'auteur avoit beaucoup étudié la nature, la constitution & l'état de l'homme, & c'est de là qu'il déduit ses règles. Il lui étoit difficile de se tenir en garde contre tous les préjugés & contre toutes les erreurs ; aussi a-t-il donné quelquefois dans les uns & dans les autres. Le droit, par exemple, qu'il attribue au peuple de déposer un souverain lorsqu'il abuse extrêmement de son pouvoir, est une opinion dangereuse & insoutenable, en ce qu'elle seroit la source de mille révoltes, & qu'elle heurte évidemment la raison. Eh ! quel est le peuple constitué juge dans une cause qui est la sienne, & qui en même tems est si importante ? C'est un assemblage d'individus pour la plupart ignorans, dévoués à leurs intérêts, pètris de passions & de vices. Comment pourroit-il décider avec lumière & équité du degré de tyrannie nécessaire pour établir son droit ? Ces objections,

B b iv

Burlamaqui ne les a point passées sous silence ; il y a répondu , mais d'une maniere à ne pas en diminuer la force. Un roi méchant est un fléau du ciel , que lui seul peut arrêter ou détruire. C'est aux sujets à le supporter avec courage , jusqu'à ce qu'il vienne , ce tems marqué par les vengeances divines , où le sceptre se brise entre ses mains , où son pouvoir s'évanouit avec lui , & où il ne lui reste que le chagrin dévorant d'avoir fait un peuple malheureux au préjudice des loix & de ses devoirs.

Nous avons encore trouvé dans l'ouvrage de Burlamaqui quelques erreurs dont la réfutation ne peut pas avoir place en cet endroit. Ajoutez à cela le reproche qu'on peut lui faire d'avoir puisé quelquefois dans les notes que Barbeyrac a mises à sa traduction de Puffendorff , sans avoir eu l'équité de le citer.

Chouet , illustre magistrat de Genève , a laissé des manuscrits qui , à ce qu'on dit , supporteroient glorieusement la lumiere de l'impression. Les ouvrages de Pictet lui ont fait une réputation à l'épreuve de son tombeau ; les protestans sur-tout les estiment beaucoup. Cramer a été l'éditeur des œuvres de Jacques & de Jean Bernoulli , & il a prouvé qu'il en étoit très-digne , par son introduction à la théorie des lignes courbes , qui est d'un bon géometre.

Laiissons à chacun ses droits , & renfermons-nous dans nos limites ; c'est aux théologiens à raisonner sur les matieres de religion. Je ne

parle ici que de la littérature, & je ne veux considérer que les talens, sans entrer dans des discussions qui ne seroient pas de mon ressort. En envisageant sous cet aspect Jean-Jacques Rousseau, quel vaste champ pour son éloge! Une analyse complète de ses ouvrages nous meneroit infiniment trop loin; je me contenterai de les indiquer avec le jugement qui leur est propre.

Le génie de cet écrivain avoit pris une forte teinture de son caractère, que les malheurs rendirent sombre & singulier. A force de méditer, ou plutôt par bizarrerie, & pour s'attirer encore plus les regards de son siècle, il outrepassa les vérités, & se jeta dans les écarts du paradoxe. Aux premiers pas de sa carrière, il calomnia les sciences qui devoient faire un jour toute sa gloire (a). Son discours est comme l'aurore naissante qui annonce un beau jour, il est la marque d'un grand talent; mais c'est un essai: quelques morceaux d'éloquence n'y font que rajeunir un ancien système, qui confond l'abus de la chose avec la chose elle-même.

Ainsi que les vérités, les erreurs se touchent & s'amènent mutuellement; c'est l'abyme qui invoque l'abyme. Après s'être trompé sur les effets naturels qui doivent découler des sciences,

(a) Avant son discours couronné en 1750 par l'académie de Dijon, il fit une dissertation sur la musique moderne, où son génie perçoit déjà; amour des systèmes, profondeur d'idées, vivacité de style.

Rousseau s'éleva contre l'homme social dans son Discours sur l'inégalité. L'ardeur bouillante de son imagination ne lui montra dans la société que déprédations, brigandages, vices horribles; il frappa sur sa base, & osa avancer que la nature nous avoit destinés à vivre isolés comme des sauvages, disons mieux, comme ces animaux qui errent au milieu des déserts pour chercher une pature à leur férocity. Jamais erreur n'a été soutenue avec autant de force & de séduction. La philosophie & l'éloquence se prêtent la main, & déploient toute leur énergie pour entraîner les esprits.

Rousseau a également combattu notre musique avec tout le prestige du sophisme; mais on nous a assuré qu'il avoit abandonné son opinion, après avoir entendu une des pieces de M. Gluck.

Notre philosophe profond & sublime avoit représenté Jupiter tonnant; il voulut exprimer les trois graces. Son Devin du village est un tableau champêtre, où toute la simplicité de Théocrite est unie à la délicatesse de Moschus. Un goût exquis, une naïveté charmante, un vif intérêt, sont répandus sur l'ouvrage fait pour être chanté dans tous les tems. L'accord merveilleux des paroles avec la musique composée par Rousseau lui-même, forme un ensemble qu'on ne trouve peut-être pas ailleurs.

La nouvelle Héloïse a le défaut de presque tous nos romans; celui de l'invéraisemblance,

d'une mauvaise intrigue , & des longueurs qui divisent ou arrêtent l'action ; mais toutes ces tâches disparoissent devant les beautés qu'on y remarque. C'est là que Rousseau a écrit avec son ame , qu'il inspire tout ce qu'il sent lui-même , qu'il subjugué , maîtrise & peint les passions avec un feu qui embrase. Il agite , il calme , il désespere , il charme tour-à-tour. Desirs , transports , enthousiasme , vengeance , fureur , héroïsme , tous ces sentimens passent dans le cœur du lecteur , & lui font éprouver des situations tantôt agréables , & tantôt déchirantes : telle est la force impérieuse du génie , que rien ne peut lui résister.

Son Emile est appuyé sur un système excellent dans certaines parties , & chimérique dans d'autres , de sorte que l'exécution n'est pas possible en totalité. Cet ouvrage surprend par la fierté des traits , la hardiesse du pinceau ; la beauté du coloris ; par la fougue & les élans de l'imagination ; la singularité & la force des idées ; par les erreurs de tout genre & les vérités de détail qui y sont comme répandues à pleines mains. L'Emile de Rousseau a opéré dans notre éducation physique cet heureux changement qui doit le faire mettre au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Plusieurs personnes regardent Emile comme son chef-d'œuvre ; mais nous ne pensons pas de même , & nous préférons le Contrat social , que nous croyons être un des plus beaux monu-

mens de l'esprit humain , éloignés néanmoins d'adopter tout ce qui s'y trouve. Il y a dans *Emile* plus d'éloquence (elle naît du fond du sujet) ; mais dans le Contrat social , plus de raisons , de vigueur , de nerf , d'efforts de tête , de vérités , d'ordre & d'ensemble. Le Contrat social est l'extrait (a) d'un ouvrage plus étendu , que Rousseau abandonna pour n'avoir pas bien mesuré ses forces. Eh ! quel nom aurions-nous donné à cet ouvrage , s'il eût été achevé ?

On reconnoît la touche de Rousseau dans l'Economie politique, la Paix perpétuelle, & toutes ses piéces fugitives. Le style des Lettres de la montagne nous paroît un peu sec ; mais cette aridité vient de la matiere. L'amour de la patrie lui dicta cet ouvrage , dont il fut délicieusement récompensé par la révolution qu'il excita dans le gouvernement de Geneve.

La physionomie de Rousseau ne tient d'aucune ; elle a un caractère d'originalité qui le distingue des autres écrivains. On a dit qu'il avoit beaucoup médité Sénèque (b) , & profité de cet ancien : c'est , selon nous , à peu près comme Virgile à l'égard d'Ennius. Sénèque est un bel esprit , qui abonde en bluettes ; son style est coupé , maniéré , antitétique , nullement

(a) Voyez la note du tome IV, page 390 d'*Emile*, édit. d'Amsterdam, année 1762.

(b) Nous ne répétons pas ce qui a été dit mille fois de lui : c'est un bon auteur pour les gens mûrs & d'un goût formé.

varié ; sa morale , toujours jetée dans le même moule , languit par son uniformité ; ses pensées sont plus subtiles que solides , & il ne parle point au cœur.

Rousseau au contraire a une imagination forte , d'où jaillissent sans cesse des éclairs , une vive sensibilité , une ame expansive ; son langage est celui du sentiment dont il est pénétré. Toujours un , & toujours différent de lui-même. Si quelquefois il paroît avoir l'expression dure , cette expression a la qualité de faire image ; si quelquefois il brise les entraves de la grammaire , c'est pour déployer son idée avec plus de clarté , & lui donner une plus grande énergie. Son ton est flexible , sa marche aisée , son style harmonieux & plein de périodes cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Nous avouerons que , comme Sénèque , il présente sa pensée sous trop de jours , qu'il pousse la naïveté jusqu'à la familiarité & à la bassesse , & qu'il prend trop à tâche de se servir de termes peu communs. Montagne est l'auteur dont Rousseau s'est le plus rapproché , & à qui il doit le plus ; mais il n'en a ni les digressions perpétuelles , ni l'égoïsme , je dirois encore , ni les folies , si elles n'étoient revêtues de graces charmantes & inimitables.

Geneve est une des villes de l'Europe qui n'aient pas dégénéré de leur ancienne littérature ; les arts utiles n'y nuisent pas aux beaux arts. On y est presque aussi avide de lumieres que

de richesses , parce qu'on y fait que les unes servent à l'esprit , comme les autres sont nécessaires aux besoins du corps ; qu'il n'y a point de charges qui se transmettent par succession ; que le mérite personnel fait seul percer à travers la foule ; que les richesses ne sont pas des moyens d'élévation , & que la noblesse n'a aucune prééminence. Du fond d'un comptoir , où l'on ne s'est occupé que du commerce , on y passe dans les cabinets de lecture pour puiser l'instruction ; l'artiste , après avoir employé avec fruit les instrumens de sa profession , l'artisan même , après avoir achevé ses travaux journaliers , la cherchent avec une égale ardeur dans les bons livres , & , ce qu'on auroit bien de la peine à croire si l'on ne l'avoit vu , dans des livres métaphysiques , profondément raisonnés , & beaucoup au-dessus de la portée commune. Toutes les classes des citoyens de Geneve sont éclairées , non de cette instruction légère & futile qu'on trouve presque par-tout , parce que presque par-tout il y a beaucoup de gens désœuvrés que l'oisiveté jette dans l'ennui ; mais de cette instruction solide & avantageuse qui entraîne les cœurs vers la vertu , qui porte à la bienfaisance , à l'humanité , au patriotisme.

Les écrivains encore vivans , que la ville de Geneve a produits , sont en assez grande quantité. M. Bonnet a autant brillé dans l'histoire naturelle que dans la métaphysique. Les Considérations sur les corps organisés sont le résultat

de la nature , que l'auteur a suivie dans ses voies avec la plus grande exactitude. Un coup-d'œil de justice , d'observation & de profondeur , dont le génie seul est capable , fait le mérite de cet ouvrage. Son Essai analytique est la production d'un penseur qui au talent de creuser dans l'abyme de l'ame, d'en indiquer les facultés , d'en faire connoître les opérations , fait unir celui d'écrire clairement & d'un style concis. Sous la plume de M. Bonnet, les idées se pressent, se précipitent & coulent comme par torrens. Son imagination est riche, brillante, vigoureuse, bouillante même ; mais une raison sage la tient sans cesse sous le frein, & la met à l'abri des faux pas du paradoxe ; nous en excepterons sa Palingénésie, où l'on trouve bien des choses conjecturales & sans fondement. M. Bonnet va donner une édition complete de ses œuvres. (a)

Les Dialogues socratiques & les Lettres critiques de M. Vernet annoncent dans lui du goût , de la philosophie , un grand amour pour la vérité. Il faut bien que cet auteur ait de vrais talens, puisque Montesquieu lui confia le manuscrit de l'Esprit des loix , & que c'est à lui qu'on doit la première édition de cet ouvrage trop admiré par les uns , & trop critiqué par les autres.

(a) M. Bonnet a fait encore des Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes ; des Observations sur les insectes , la Contemplation de la nature , &c.

M. Vernes, pasteur de l'église de Geneve, est très-versé dans les hautes sciences & dans les belles-lettres; il a cru qu'il étoit du devoir de son état de prendre en main la défense de la religion. Sa Confidance philosophique est un tableau où la philosophie moderne est mise en action, présentée & réfutée avec le ton d'une ironie fine, agréable, remplie de sel & d'enjouement. L'auteur est maître de sa matière, & procède solidement, sans tomber dans l'aridité de la dialectique. Son style est naturel, ingénieux, attachant. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; & l'honneur d'être traduit en Allemagne & en Angleterre; ce qui prouve que l'Europe lui a donné son approbation. Quoiqu'ami de Jean - Jacques Rousseau, M. Vernes l'a été encore plus de la vérité: il a attaqué les opinions de l'Emile sur le christianisme, dans des lettres où regnent la modération, la sagesse & la raison. C'est ainsi qu'on écrit lorsqu'on veut faire triompher une bonne cause. Point de fougues, d'écarts, de farcafmes, d'expressions dures, qui annoncent l'esprit de parti. Les grandes vérités n'ont pas besoin, pour attirer à elles, d'être présentées sous les couleurs de la satire.

M. Deluc a écrit sur beaucoup de sujets de physique, d'une façon claire, neuve & profonde. Son Traité de l'atmosphère est un ouvrage généralement estimé; il est trop connu pour que nous nous y arrêtions davantage. Ses

Lettres

Lettres physiques & morales sur les montagnes , sur l'histoire de la terre & celle de l'homme , offrent des points de vue intéressans , des descriptions agréables , des réflexions justes , de bons principes , des conséquences liées ensemble , formant un système général , quoiqu'elles ne soient que le canevas d'un traité de cosmologie que l'auteur se proposoit de donner au public. Le langage de la raison y est mêlé avec celui du sentiment ; l'harmonie , qui unit dans la nature les êtres moraux & physiques , y est expliquée , développée , prouvée par des exemples auxquels on ne peut se refuser. Le naturaliste , le physicien , le philosophe , le moraliste , y trouvent tous l'instruction qui leur est propre. Nous désirerions néanmoins un peu plus de liaison & de méthode dans ces lettres.

M. Mallet a pris le véritable ton du genre dans son Histoire du Danemarck. Le style de cet ouvrage a un caractère de correction , de noblesse & de simplicité , qui ajoute à l'intérêt des choses. Un esprit sage lui fait semer avec modération des réflexions solides & courtes. Il peint les mœurs , les loix , les usages avec cette variété de couleurs qui ne blesse point l'unité du tableau ; les faits sont naturellement amenés , la chaîne en est bien liée. Cette production est dans la classe du petit nombre de celles qui réunissent l'utile & l'agréable.

Les articles d'horlogerie insérés dans le Dictionnaire encyclopédique , sont de M. Romilly ,

qui a été l'intime ami de Jean-Jacques Rousseau. Son fils , pasteur à Geneve , a fait quelques morceaux de morale du même dictionnaire , & l'article Rousseau qu'on trouve dans les Mémoires littéraires de M. Palissot. L'un & l'autre ont , chacun dans leur genre , des talens distingués. M. de Saussure travaille à un ouvrage sur les montagnes ; matiere très-curieuse , si intimement liée à l'histoire du monde , & qui peut fournir encore bien des vérités échappées à la foule des auteurs qui s'y sont exercés. La nature est un fonds dont les richesses sont inépuisables ; ses secrets sont aussi variés que profonds : l'homme qui s'applique trouve toujours à y faire de nouvelles découvertes. M. Senebier s'occupe actuellement à une Histoire littéraire de Geneve. Il s'est déjà fait connoître par un éloge de Haller , où l'esprit d'analyse n'étouffe pas le feu de l'imagination , & ne dessèche pas le style. Quoique cet ouvrage ait en quelque sorte un air étranger , on le lit néanmoins avec plaisir. Il seroit à souhaiter que M. Senebier eût peint la personne de Haller , & qu'il ne se fût pas attaché presque exclusivement à ses œuvres. Le public aime à connoître l'homme dans l'écrivain : les anecdotes que fournit la vie d'un auteur , excitent vivement la curiosité ; nous n'examinerons pas si c'est par amour-propre , ou par malignité. Haller avoit trop voyagé , sa carrière a été trop longue & trop brillante , il avoit trop d'esprit & de lumieres , pour avoir coulé ses jours dans

l'obscurité & mené une vie privée, sans situation, sans caractère.

Geneve réunit l'honneur d'avoir vu sortir de son sein un grand nombre de littérateurs, & plusieurs artistes d'un rare mérite. Petitot peignoit supérieurement en émail. Louis XIV, qui récompensa les talens en superbe monarchie, (a) & que les talens ont loué avec tous les transports de la reconnoissance, fut envers lui prodigue de bienfaits, si toutefois les rois peuvent l'être envers les hommes célèbres. La révocation de l'édit de Nantes le repoussa hors de la France avec une foule d'autres hommes qui allèrent enrichir les nations étrangères des dons de leur génie & des fruits de leur industrie. Petitot est du nombre de ceux que les talens ont conduits à la fortune : on ne fait par quelle fatalité il en est peu qui viennent à bout d'y parvenir. La voie est-elle donc si étroite ? Pourquoi le malheur qui, ce semble, devrait respecter l'homme de mérite, s'attache-t-il pour l'ordinaire à ses pas ? Artaud, peintre en miniature, s'est acquis par ses talens une réputation qui lui a survécu. Je m'arrête ; je ne suis pas dans le dessein d'épuiser ce détail, sur lequel je n'aurois pas tant insisté, si les sciences & les beaux arts n'avoient une très-grande influence sur une nation, & s'ils ne servoient à faire connoître ce qu'elle vaut.

(a) Ces récompenses furent souvent déplacées ; mais ce n'est point à Petitot que l'application doit s'en faire.

A Genève on travaille beaucoup à l'horlogerie ; une cinquieme partie au moins de ses habitans est occupée à cette profellion. Son territoire , qui consiste en onze paroisses , n'est point fertile ; mais on y supplée à force de bras & de culture : les plus grands obstacles cedent au travail opiniâtre ; un peuple sage, patient, laborieux, trouve toujours dans les ressources de son industrie, de ses mœurs, de ses vertus, les moyens de maîtriser la nature, de s'élever au-dessus d'elle, & de devenir ce qu'il veut être.

F I N.



